

Jean Parvulesco

LE GUÉ DES LOUVES

Roman

Guy Trédaniel Éditeur

JEAN PARVULESCO

LE GUÉ DES LOUVES

roman

fragments d'un journal gnostique

GUY TREDANIEL EDITEUR
65, rue Claude Bernard
75005 PARIS

DU MÊME AUTEUR

LA MISÉRICORDIEUSE COURONNE DU TANTRA, *Editions Ethos*, Paris 1978.

IMPERIUM, *Editions Les Antres Mondes*, Paris 1980.

TRAITÉ DE LA CHASSE AU FAUCON, *Editions de l'Herne*, Paris 1984

DIANE DEVANT LA PORTE DE MEMPHIS, *Editions Catena Aurea*, Padouc et Paris, 1986

LA SPIRALE PROPHÉTIQUE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris 1986

Grand Prix National de la Place Royale

LA SERVANTE PORTUGUAISE, *Editions de l'Age d'Homme*, Lausanne et Paris, 1987

LA MANTEAU DE GLACE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris 1987

LE SOLEIL ROUGE DE RAYMOND ABELLIO, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris 1987

INDIA, *Editions Style*, Paris 1988

LES MYSTÈRES DE LA VILLA "ATLANTIS", *Editions de l'Age d'Homme*, Lausanne et Paris, 1990

JOURNAL DE L'ÎLE DE PÂQUES, *Praeceptum*, Louvain 1990

L'ÉTOILE DE L'EMPIRE INVISIBLE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris 1994

à paraître

LE RETOUR DES GRANDS TEMPS, *Guy Trédaniel éditeur*

RAPPORT SECTER À LA NONCIATURE, *Guy Trédaniel éditeur*

LES FONDEMENTS GÉOPOLITIQUES DU "GRAND GAULLISME", *Guy Trédaniel éditeur*

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur, ainsi que celles de P auteur, il vous suffit d'envoyer votre adresse aux éditions ; vous recevrez régulièrement nos catalogues et des informations sur les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© GUY TRÉDANIEL, ÉDITEUR, 1995

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 2-857-707-720-3

Pour Thérèse de Lisieux, dans sa marche
circulaire, dans ses Elévations et dans son
Anéantissement sur les Sommets, dans le
Secret de son Retour Clandestin

J'aimerais bien savoir comment ils ont su que nous reviendrions.
Tout avait été prévu ainsi, répondit Maggie.

JOHN COYNE, THE LEGACY

Le talisman de Rhea Silva

Cependant, si le tunnel où nous avons longtemps cheminé dans les ténèbres commence à s'éclairer d'une lointaine lueur, il s'en faut que nous nous trouvions au terme.

CHARLES-ANDRE-JOSEPH-MARIE DE GAULLE.

(136) Et tout cela pour qu'à la fin je me retrouve devant la ligne du néant final, devant cette épouvantable tranchée remplie de boues noires, infranchissable.

Ai-je donc raté l'heure décisive ? Ai-je commis une faute de parcours, et laquelle ? Une irrémédiable erreur de rituel ? Ai-je été, depuis le début même de ma plus secrète carrière, la proie d'un égarement total, d'un choix mensonger et démentiel, suicidaire ?

Le soleil d'hiver dans la forêt de Saint-Germain, cette violente lumière dorée — aurifère — dans les futaies, le long du remblais de la voie ferrée, et qui vivifie philosophiquement les arbres assujettis à la saison de mort. Toute cette haute tristesse limpide, sereine, comme pacifiée, toute cette vaine gloire. Sous la frappe du soleil qui passe entre deux nuages sombres et bas, menaçants, d'une fascinante teinture violette, l'Oise prend feu, s'embrase jusqu'au tournant qui la fait disparaître derrière les ruines noircies de l'ancienne fabrique ayant brûlé en juillet dernier. Sous la honte lancinante, comme un instant d'assomption. Pourquoi, *pourquoi cela* ?

Mais des tourbillons de corbeaux se lèvent brusquement de ces ruines, et dans leur envol précipité je comprends qu'il y a message, qu'il m'est dit ceci : *c'est du milieu du jour quelle viendra, la Vengeance de Dieu.*

(137) Langue en bouche, long baiser de feu d'un Ange Impudique. Juste quand midi sonnait, Zlata Ullicka, à Prague. Cependant, pris comme d'un malaise, je pénètre de force dans une petite maison teinte en une sorte de

rouge pâle, et m'arrête avant d'arriver au premier étage, dans l'escalier étroit et obscur, sentant le vieux bois et l'esprit de vin, légèrement les fleurs pourries. Je monte deux, trois marches encore : il se forme, devant moi, comme une résistance dans l'air, qui vite fait se matérialise angéliquement. Nul discours. L'étreinte spasmodique et à peine licencieuse qui m'est ainsi offerte *débouche* — l'heureuse parole — sur une fulgurante douleur, on me poignarde. Vais-je devoir mourir là ? « J'ai mon Talisman », je m'entends dire. Et ensuite : « Le Talisman de Rhea Silvia ». Tout s'efface, disparaît.

Je me retrouve en train de serrer contre moi une vieille robe en velours bleu passé, qui s'amenuise, se distribue en lambeaux, rejoint l'ombre. « Est-ce possible ? ». J'éclate en sanglots. « Tu mourras. Tu mourras parce que tu n'as pas voulu mourir ». J'entends une voix. La porte, en haut de l'escalier, reste fermée, et moi dans cette obscurité étouffante. De l'autre côté de la porte, une jeune femme chante, si merveilleusement. Pris d'une grande faiblesse, je me tiens là, hébétée, me mourant d'une sorte de honte déchirante, théologique. « Ai-je vraiment perdu la partie, ai-je vraiment *laissée passer l'instant* ? ».

De l'autre côté de la mince paroi en lattes plâtrées, sur le toit de la maison voisine, de furieux ébats de pigeons, des roucoulements sauvages, affolés, obscènes et glorieusement indifférents à ma déconvenue.

Vais-je le faire ? Je récite le Prologue de l'Évangile selon saint Jean, *in principium erat Verbum*. Ce que j'ai à faire, comment pourrais-je ne pas le faire ?

Et à nouveau tout retombe en poussière, s'efface. Du cœur même de ce tourbillon d'auto-effacement, l'Ange Impudique, alors, vient — revient — à ma rencontre. A l'aube, dans la neige. On voit à peine. Nous sommes dans la cour de l'Hôtel de Beauvais, rue François Miron à Paris. Je laisse tomber mon Talisman dans la neige boueuse, et le piétine. A l'instant même, on allume à l'étage, aux grandes fenêtres du balcon, on se remue, on chuchote, des ombres courent. L'Ange Impudique : « Toi, tu prends ce que je te donne ». Et c'est un charbon ardent et irradiant, comme un escarboucle dans une eau indécise je le vois à travers mes chairs, et qui me brûle vivement, le poing fermé dessus et ne pouvant en rien m'en défaire. « C'est notre bague de fiançailles », me dit l'Ange, qui, brusquement il m'en souvient, s'appelle Christine (en fait, *Kristina*).

Pour me consoler, Christine défait sa chemise, me fait voir ses seins nus qu'elle m'invite à caresser. « Non, pas comme cela, doucement, doucement ».

Et par la suite : « Mais tu ne me reconnais donc pas ? ». « Non, non, et comme je le regrette », dit quelqu'un, moi-même. « Je suis l'autochtone de Ton Talisman, la Fille du Plomb. J'avais tellement soif, depuis deux siècles cette soif qui me brûle, inextinguible : alors j'ai bu ta salive, dans ta bouche j'ai cherché ton crachat et l'ai bu. Et qui suis-je, à présent ? ». Et, quelques instants après : « Le sais-tu, à présent, qui je suis ? ». Or, le fait qu'elle avait ainsi répété — ou plutôt *eu à répéter* — sa question me parut alors, brusquement, chose comme d'une grande importance, d'une importance *décisive*. En cette nuit si froide terriblement, nuit de boue et de neige, ma rencontre avec l'autochtone de mon Talisman, avec la « Fille du Plomb », était-elle préconçue, et comme rituelle ? Nos sombres et glaciales caresses étaient-elles d'intention occulte-ment liturgique, magicienne ? Qui faisait là, et quoi au juste ?

Ce rêve, cette nuit, déjà pour la troisième fois depuis l'été dernier, et tout à fait identique aux précédents (le premier, aux Roches Noires, à Trouville).

(138) Dans les papiers à brûler après la mort d'une femme que j'avais éperdument aimée en d'autres temps, une feuille jaunie, à demi-incinérée par les siècles, m'avait paru avoir une destinée — une destination — particulière, différente, et c'est pourquoi j'ai assumé la responsabilité périlleuse de déroger au désir de celle qui avait si formellement tenu à ce que tout soit détruit de ce qui allait devoir se trouver là, comme pour m'attendre, l'après-midi où elle avait prévu qu'il me faille procéder au cérémonial de l'effacement de ses traces en ce monde, de toutes ses traces. Comme elle s'était crue immortelle, mourir, pour elle, équivalait, quelque part, au déshonneur total du suicide et, alors, autant disparaître comme si elle n'avait jamais existé, ni vécu nulle part, autant rendre les armes d'un combat dont, morte, il lui semblait avoir atrocement démérité si ce combat n'avait été, en fait, que celui de l'honneur de refuser, de ne pas accepter, de ne jamais accepter la mort. Toute mort n'est-elle pas trahison ? Ne jamais *accepter*.

Cette feuille décatie, fragilisée jusqu'à ne plus être qu'un souffle à peine de cendres au léger parfum de bois de rose, était entièrement recouverte de l'écriture d'une des ancêtres de la jeune morte que j'avais aimée, le colonel Marquis de ++, dont je tairai le très grand nom. On comprendra, j'espère, que je puisse vouloir ne pas tout dire, que je veuille et que je veuille à y sauvegarder une certaine part d'ombre protectrice, funéraire. On dit autrement : que, silence gardé, le secret de ces funérailles devienne, de par lui-même, ou comme de par lui-même, des secrètes funérailles, haut cérémonial fondationnel d'une mémoire recommencée au-delà d'elle-même, toutes traces anéanties et tout souvenir disqualifié, toute parole tue.

Et c'est parce que ce livre est écrit à cause le lui, le lointain prétendant déchu des objectifs de guerre spirituelle et eucharistique finale qui, aujourd'hui, sont les miens, que ce livre lui est anonymement dédié, en ce monde et dans l'autre. Ainsi j'entends rendre hommage à la race mystique, amoureuse et militaire dont moi-même je n'ai pas fini de revendiquer la seigneurie de sang, la divine prédestination des commencements et la défaite totale.

Or voici le texte intégral de l'écrit testamentaire que nous a confié le colonel Marquis de +++ :

« Mourir donc cette nuit même, et que la honte l'emporte définitivement sur tout ce qui nous vient avec cette honte, et sur cette honte elle-même. Je ne céderai pourtant pas. Gibier de ténèbres, je me battrai jusqu'à la fin et au-delà même de toute fin, lucide, halluciné, parjure et prostitué, lecume aux lèvres. Mais, déjà, les yeux grands ouverts je ne vois plus rien, ou presque : une impuissance fuligineuse et tenace remplit et sature l'air, dégrade par effritement l'espace intérieur de ma toute dernière contrition, de mon tout dernier refuge sur cette terrasse glaciale, aux pierres dévorée par le salpêtre et par les lichens rougeâtres du bocage normand. Je confesse d'adoration extrême que j'ai depuis toujours ressentie à l'égard de la Normandie, mon seul vrai pays secret, pays aussi de Celle Qui Reviendra : il a pourtant fallu que j'y rencontre ma fin, alors que toutes mes divines espérances y avaient situé le commencement, ou plutôt le recommencement du *Regnum Novissimum*. Tout de moi finit ainsi dans ces hautes flammes sans merci, tout de moi reviendra un jour avec ces mêmes hautes flammes si miséricordieusement dévastatrices. Cette nuit.

En attendant, dans quelques instants la lune va sortir, la pleine lune et ses feux de mort, éblouissante de trahison au cœur du parc investi par le meurtre et le déshonneur sanglant des nôtres. Toutes les fenêtres sont grandes ouvertes sur l'étang, l'immonde fête bat son plein sur les lointains plans d'eau. Plus près de moi, je l'entends, et de temps en temps je le vois même. Sur le balcon au-dessus de la terrasse où je me cache, ils sont à deux qui, dans un silence funèbre, exalté et noir, sans faille, s'adonnent à tour de rôle et même, je crois, parfois les deux ensemble sur une jeune femme de chambre, ou, peut-être, déjà sur son cadavre qui n'en finit plus de tiédir. Je crois qu'elle s'appelle, ou qu'elle s'appelait Victoire. Je me souviens qu'un jour elle m'avait donné son mouchoir pour que je me lie le bras, qu'un des nouveaux faucons de Pologne venait de me déchirer très sauvagement. L'envie folle m'en était alors venue de l'embrasser sur la bouche, que ne l'ai-je donc pas fait, j'eusse aussi bien pu l'aimer, ou que nous nous aimions.

Au loin, au-delà de l'alignement des jeunes mélèzes où tout avait dû commencer hier matin, au-delà de la rivière spectrale, blanchissant sous l'envolée des flammes, l'incendie fait rage. Du cœur de la fournaise, rougeoyant et blanc, des mystérieux jaillissements d'étincelles montent parfois dans l'air, très haut, comme des gerbes de roses aveuglantes et de très mauvais augure malgré toute la grâce qu'elles dépensent pour disparaître dans le noir équivoque et faiblard de cette nuit trop claire, nuit vouée aux déprédations finales, aux larmes de sang et au meurtre préconçu, à l'anéantissement des choses de la religion, si ce n'est à la glorification de cette nouvelle religion du meurtre qui nous en vient et qui nous restera pour au moins deux siècles (deux siècles, ce qu'ils nous faudra pour racheter certains royaux manquements au Sacré-cœur de Jésus, pour *tout racheter*).

Dès le premier jour, j'avais quant à moi compris que cela allait devoir finir plus ou moins ainsi. Mais je ne m'étais quand même pas douté que les choses se fassent, ou plutôt quelles se défassent avec une si effrayante rapidité de mort : avant même que l'on ne s'en rende un tant soit peu compte *que quelque chose* arrivait, tout venait déjà d'être consommé.

Je m'étais dit, un jour de notre dernier bel été, la mort dans l'âme : qu'avant un an, tout cela va basculer, lentement, dans les ténèbres, dans la démence, le viol et le sang sollicité à flots, dans une espèce d'apocalypse invouable et qu'ils ne manqueront pas de tenter — mine de rien — de mener à l'étouffée, à la sournoise de par leur si basse race d'ordures sous-humaines. Ils s'y préparaient, ils y sont.

Et là, comment ne pas le reconnaître, tout nous vint dessus, comme la soudaine flambée d'un vieil arbre que la foudre embrase dans la plaine, (...) à peine le soir, à *peine le soir*.

La meute déchaînée que je vois, courant ventre à terre dans les roseraies, au fond du parc attribué aux jeunes princesses, le long de la succession des plans d'eau et toutes leurs torches démonologiques s'y reflétant, les cris des poursuivants hagards, eux-mêmes hallucinés par le sale rêve éveillé de leur course, tout cela, je le sais, ne vint qu'à cause de moi. J'ai trop attendu, trop donné au rêve. Ainsi me suis-je perdu moi-même, et fini par faire que tout se perde. Mais je sais aussi que Mercy est appelé à y intervenir, lui dont la fidélité est à la mesure de notre infinie, de notre dernière et si limpide (...) Quand, je le reconnais parce que je ne puis vraiment pas faire autrement (...).

Tout est perdu. Ils disent : « Tout, tout. Absolument tout ». Aussi ce que devait arriver est-il arrivé. Voyons donc la suite. S'il y en a une, bien entendu. Et pourtant quelque chose me dit que l'heure n'est pas encore venue, ou pas tout à fait. Qu'il y a comme une marge de salut et de libération qui nous en reste, fort étroite, et qu'importe — peu nous en importera-t-il — qu'elle fût brusquement si faible, voire même si indigne, si elle nous est quand même donnée ? Ou bien alors plus rien.

Ainsi, ce qui devait arriver est arrivé. Voyons donc la suite, s'il y a en une, la, cette nuit, pour nous autres, et pour moi-même. Attendre ? Ah, que non ! Embrayons, et sur le coup même. Quelque part, sur ma gauche, peut-être au beau milieu du grand escalier d'honneur, une jeune femme, soudain, hurlant à l'agonie. Qui est-ce ? Et je m'écrie en moi, extatiquement, *belle louve, crève avec les tiens ! Qui est-ce*, comme si je pouvais ne pas avoir reconnu sa voix...

Or, de cette remontée en moi de l'indicible et toujours vivant souvenir de cette nuit si dernière, comment ne pas encore une fois mourir en en subissant la sollicitation sauvage, tranchante, glaciale ? Il y a quand même une manière d'y faire face, et de quelle vertigineuse et réconfortable douceur ne ruissele-t-il pas en moi ce mot, le royal mot de *vengeance*.

Mon ancien Régiment n'existe plus, et pour le moment je crois que c'est aussi bien, parce que je viens de prendre sur moi d'en changer le nom : désormais, mon Régiment va s'appeler le 1^{er} Régiment des Dragons Noirs *Royal Vengeance*.

Or, que l'on me laisse la liberté de le dire : *vengeance*, ce sera fait. Et bien fait, je n'oublie pas non plus que, avant, j'ai été des Dragons Noirs et, ensuite, des Dragons Vert et Or. Or nous reviendrons, et moi-même je reviendrai quand la *Spiga Scintillans* repassera en neuvième position, et avec nous reviendront aussi les hauts temps mystiques de nos terribles Dragonnades de Sang, d'Orage et de Feu ».

Ainsi prend donc fin l'écrit testamentaire du colonel Marquis de +++, signée de son nom et, à ce qu'il semblerait, avec son propre sang.

(139) Et là, un aveu me brûle les lèvres : celui de reconnaître, de dire que c'est bien la lecture appropriée de 1 écrit testamentaire du colonel Marquis de +++ qui, en son temps, constitua, pour moi, ce que par la suite j'en vins à appeler

L'expérience transcendante, expérience transcendante dont les chemins devinrent, et le sont encore, les chemins de l'accomplissement d'un serment secret.

Le serment secret de reprendre le combat perdu d'avance par le colonel Marquis de +++, et de le mener à son but ultime : de faire que se fasse à présent ce qui ne s'était pas fait en ces temps-là, que tout ce qui devait être fait finisse par se faire et que sa part devienne ma part et son destin mon destin, afin qu'il y ait, ainsi, réparation, entière et grande réparation.

Et j'ai depuis veillé avec un acharnement limpide et total, absolument sans faille, à ce que mon existence la plus immédiate, à ce que ma vie, toute ma vie, ne fussent précisément plus rien d'autre que la mise en place, la poursuite et la suractivation ininterrompue de cette grande réparation due au premier de la lignée régimentaire occulte du *Royal Vengeance*.

Cependant, le colonel Marquis de +++ s'était abstenu de dire, dans son écrit, que le 1^o Régiment des Dragons Noirs *Royal Vengeance* était, et l'est toujours — et aujourd'hui plus que jamais — le Régiment personnel de la Reine, le Régiment de Garde de celle que Léon Bloy avait appelé la *Cavalière de l'Apocalypse*.

(135) Sur l'irréversible déchéance d'une race, et de la Belle Etoile de sa galanterie.

La dernière parole seigneuriale qui fut dite sur Marie-Antoinette, afin que s'en referme à jamais sur elle-même et ne puisse plus en rien être rachetée la honte si terrible des siens, nous viendra, pourtant, d'un agent secret anglais, «écrivain et homme politique», Edmund Burke (1729-1797).

« On retiendra que lorsque la reine captive lut ces pages, elle pleura abondamment et fut longtemps incapable d'en poursuivre la lecture »,

Edmund Burke, dans *Réflexions sur la Révolution en France* :

« Il y a actuellement seize ou dix-sept ans que je n'ai vu la Reine de France, alors Dauphine, à Versailles ; et sûrement, jamais une vision plus céleste n'apparut dans cette orbite qu'elle semblait à peine toucher : je la vis au moment où elle paraissait sur l'horizon, l'ornement et les délices de la sphère dans laquelle elle commençait à se mouvoir ; elle était ainsi que l'étoile du matin, brillante de

santé, de bonheur et de gloire. O quelle révolution ! quel cœur serait donc le mien, si le souvenir d'une si juste élévation, rapproché du spectacle de sa chute, ne faisait pas naître en moi les plus fortes émotions ? Que j'étais loin d'imaginer, lorsque je la voyais réunir aux titres de la vénération, ceux que donne l'enthousiasme d'un amour distant et respectueux, qu'elle dût jamais être obligée de porter et de cacher dans son sein cet antidote aigu que le courage fait employer contre les plus grands maux ! J'étais encore plus éloigné d'imaginer que je dusse voir de mon vivant de tels désastres l'accabler tout à coup. Dans une nation de galanterie, dans une nation composée d'hommes d'honneur et de chevaliers, je croyais que dix mille épées seraient sorties de leurs fourreaux pour la venger même d'un regard que l'aurait menacée d'une insulte ! Mais le siècle de la chevalerie est passé. Celui des sophiste, des économiste et des calculateurs lui a succédé ; et la gloire de l'Europe est à jamais éteinte.

Jamais, non jamais davantage, nous ne reverrons plus cette loyauté envers le rang et envers le sexe, cette soumission fière, cette obéissance digne, et cette subordination du cœur qui, dans la servitude même, conservaient tout entier cet esprit animé d'une liberté exaltée ! Cet ornement généreux de la vie, cette défense gratuite des nations, cette pépinière de tous les sentiments courageux et des entreprises héroïques ; tout est détruit. Elle est perdue cette sensibilité des principes, cette chasteté de l'honneur pour laquelle une légère tache était comme une large blessure ; qui inspirait le courage en adoucissant la férocité ; qui ennoblissait tout ce qu'elle touchait et qui diminuait de moitié tout l'odieux du vice, en lui faisant perdre toute sa grossièreté.

Ce système mélangé d'opinions et de sentiments avait son origine dans l'ancienne chevalerie ; et ce principe, quoique varié en apparence par l'état variant des choses humaines, a conservé son influence et a toujours existé pendant une longue suite de générations, même jusqu'au temps où nous vivons. S'il devait jamais totalement s'éteindre, la perte, je le crains, serait... ».

(135) Bien d'années après seulement j'ai appris — et j'ai compris — la relation de maintenance salvifique astrale et posée aussi en termes de mystère de sang que 1 on se doit d'établir entre le Talisman de Rhea Silvia et les conjurations réginales de la descendance de plus en plus cachée du colonel Marquis de +++ et de son Royal Vengeance aujourd'hui « réfugié dans l'invisible », d'où il n'a jamais cessé d'agir et de faire agir.

Car, pour retrouver 1 âtre embrasé du creux centrifugeur, l'influence originelle de la Nativité de la Première Maisnie, de la Duodecimalia Magna, voire de notre Atlantis Magna, il nous faudra désormais aller, savoir aller

extraordinairement loin en arrière, jusqu'en arrière de Rome et de la fondation même de Rome. Dans une certaine direction, les souches de sang se confondent, s'identifient aux souches même de l'être. Mais cette direction ne saurait être que très exclusivement une direction nordique et polaire, hyperboréenne et commandée par l'attraction de la Grande Ourse et de souvenirs de celle-ci, à travers lesquelles luira, aussi, la haute mémoire de Vénus et de la Jonction de Vénus. Attirance magnétique et secrètement médiumnique, souvenirs qui restent, toutes, autant d'affirmations d'une gloire immense, inconcevable, à la fois oubliée et non-oubliée, *vivit non vivit*. La gloire qui est nôtre, et que rien ne parviendra à nous enlever, ni personne.

Ainsi, réfugiés, à l'abri de tout, comme nous le sommes et comme nous nous y maintenons, dans l'inexistence, c'est bien à partir de nos bases occultes dans les espaces polaires de l'extrême inexistence que nous allons devoir *donner le départ* de nos prochaines grandes offensives métastratégiques sous les armes de la Jonction de Vénus, mettre subversivement en branle le front invisible de nos colonnes de pénétration métagalactique en direction de la réalité de ce monde, réalité déjà médiumniquement investie, par nous, à nouveau, depuis *un certain temps*. Comment le Talisman de Rhea Silvia est-il arrivé jusqu'à moi, et pour quelle raison défiant de front ce qui peut être avouable ? Par les voies du rêve, dans les chemins de l'ancien Désir. Des étés viendront, entièrement assujettis au feu, à la foudre avouée.

(115) La galaxie de Versailles, surnaturellement régnante et agissante en son temps et, par dédoublement providentiel plus encore, au-delà de ses propres temps, avait été prédisposée pour qu'elle subisse en elle-même, et comme de derrière elle-même, l'influence impérative d'un immense soleil magnétique, d'un très occulte soleil dont l'indiscernable commandement avait choisi d'utiliser ce qui s'était fait à Versailles pour perpétuer son propre rayonnement et sa gloire intacte mais enclose, assombrie, prohibée à l'extérieur et dans la marche visible de l'histoire en attendant que son heure, à la fin du plus Grand Cycle, au terme donc de l'actuel Manvantara, revienne à nouveau et s'exalte définitivement, soleil voilé de noir dont le nom est Rome, et si Rome est dans Rome, comme certains le savent, Rome elle-même impliquant en elle son propre nom secret, la Roma Romae dont avaient une dernière fois parlé, avant qu'elle ne se taisent à jamais, les jeunes voyantes de Tivoli et d'Albe la Longue.

Ainsi ne doit-on pas ignorer que c'est précisément la lumière noire sacrée de cette innommable Roma Romae qui enveloppe et rehausse d'un insoutenable éclat transgalactique le visage perdu, la figure si tragiquement sacrificielle et

néanmoins puissante et surpuissante, salvatrice et ensoleillée-enseleillante de notre Marie-Antoinette, et de son ministère eschatologique secret qui semblerait apparaître de plus en plus comme étant le sien quand on approche les actuelles imminences d'un certain achèvement supratemporel de l'histoire, d'une certaine rupture de pente de ces temps de la fin qui sont aussi les temps de notre terrible prédestination et de notre propre vie happée en avant d'elle-même.

Sous le noir ensoleillement occulte de Rome se tenant derrière Rome, une autre Marie-Antoinette se laisse désormais surprendre, dédoublée par rapport à elle-même dans le miroir magicien et nécromantique de Versailles si Versailles aussi se place et se dédouble en réverbération par les plans d'eau scintillants aux ordres de Latone.

(116) Tout ce qui va à Rome, ou en revient, est comme d'avance envoilé par une prohibition funèbre, par un chiffré d'arrêt et d'inconséquence qu'il faut tenir pour insurmontable *vélo violaceo oblecto*.

Moi-même j'ai longtemps été dévoré par le désespoir, par la léthargie du regret honteux et de l'impuissance tardive, désespoir, regret d'avoir tous comptes faits raté ou, comme on dit, en quelque sorte *perdu mon temps* lors du séjour que je m'étais offert à Rome pendant l'été, l'automne, l'hiver de l'année 1968, séjour pendant lequel il ne s'était rien passé pour moi, et où rien de ce que j'eusse pu prévoir qu'il m'arrivât ne vint à ma rencontre. Dans l'invisible, les portes induites de Rome étaient restées hermétiquement closes devant moi.

C'est tout au moins ce que j'avais cru pendant un premier temps. Jusqu'à ce que, ces années plus tard, certains rêves ne viennent hanter mes nuits.

Car, maintenant je le sais, Rome ne m'avait pas réprouvé. Au contraire, ses portes hermétiques s'étaient ouvertes devant moi dans les termes prévus, rituellement, et tout ce qu'il me fallait connaître de l'autre Rome, de la Rome des gouffres originels, m'avait été montré et enseigné avec l'ouverture et tous les honneurs dus à ma situation et à mon rang secrets. Seulement que, par la suite — ou plutôt dans l'acte même, à vrai dire — tout ce que j'avais été admis à y connaître — reconnaître — m'avait été aussitôt enlevé, effacé de la mémoire éveillée, plongé à dessein, initiatiquement, dans la partie immergée, océanique et abyssale de ma conscience, partie farouchement défendue par la barrière de corail noir de l'amnésie transcendante que l'on sait — nous autres, nous le savons — tenue de frapper, par nécessité, tous ceux qui en reviennent, *et in Arcadia ego*.

Une brèche déconsidérée, une mince, faille, pourtant, devait par la suite apparaître dans l'appareil de l'amnésie transcendante ainsi établi en moi à demeure, une brèche qui allait assez vite devenir un lieu de passage obligé, de fuites récurrentes et d'éclaircissement. Car l'*insupportable* à l'état déflagrationnel de la mémoire interdite, consignée et maintenue aux arrêts de rigueur dans les profondeurs de ma mémoire non-mentale, avait quand même fini par en franchir les prohibitions et tous les verrouillages métaspsychiques, pour surgir, d'une manière chiffrée, sous forme de rêves revenant me hanter sans cesse, remontant jusqu'au jour même de la conscience éveillée. Des rêves, d'ailleurs, de moins en moins chiffrés, et finissant même — quelque temps après — à s'inventer une sorte de pétition en auto-déchiffrement.

Ce que furent ces rêves, je compte le dire, avec autant de clarté que possible, dans la suite du présent témoignage. Mais je dois commencer par avouer que le plus troublant, bien plus troublant, peut-être, que le fait même de la montée en moi de ces rêves et de ce dont ils étaient porteurs, c'est qu'à mesure qu'ils parvenaient à s'imposer comme de par eux-mêmes une sorte d'auto-déchiffrement en action ne serait-ce que de par le fait même de leur fréquence et du caractère contradictoire de leur tendance à *passer à la réalité*, à se donner de plus en plus pour quelque chose non plus de rêvé mais de vécu, j'étais amené à oublier — incroyable renversement de l'ombre et de la parole, et même renversement de renversement, nouvelle *metanoïa* de la *metanoïa* précédente — qu'il s'agissait de rêves, ne parvenant plus, à partir d'un certain moment, à les séparer de la réalité même, de la vie vécue, de la vie immédiate. Une fois réveillé, je ne m'en souvenais plus comme d'un rêve, mais comme de ce que j'eusse — et avais — réellement vécu, et non pas dans je ne sais quel espace d'interrègne onirique. Et je ne dis pas que le rêve remplaçait la réalité. Je dis que certains rêves, que j'avais pris, au début, pour des rêves appartenant à la vie rêvée, finissaient par se dévoiler comme les rêves de quelque chose de réellement vécu, et profondément oublié, et dont je ne parvenais plus à m'en souvenir qu'à travers le détour diplomatique abyssal du rêve.

Ainsi, oubliant non pas ce qu'il me fallait oublier mais le fait même d'oublier qu'il me fallait que je l'oublie, et me souvenant de ce qu'il ne fallait pas que je me souviennne tout en oubliant que je devais l'oublier, je compris que mon séjour de 1968 — été, automne, hiver en son début — à Rome, avait constitué, en fait — en réalité — et sans que sur le coup même je ne m'en fusse le moins du monde douté — une invitation initiatique de longue préméditation, la marche en avant même de mon admission au cœur des suprêmes mystères hermétiques de Rome, l'investissement qui m'était offert, sous contrôle profond,

de la succession des enceintes armant la forteresse philosophique — philosophale — du dernier Centre Polaire ayant eu à régir l'occident impérial du Grand Continent Eurasiatique, et dont l'être sacré, intemporel, persiste à l'abri de son propre non-être, j'entends sous la garde ontologique de son non-être même.

(114) Regardant en arrière, je reconnais — avec quel sombre effroi — que l'échec spirituel et initiatique de mon séjour à Rome en 1968 eût sans doute dû signifier, pour moi, quelque chose d'irrémissible, désaveu porteur d'une culpabilisation sans issue, d'une dégradation définitive, sans appel ni merci : que ma déconsidération romaine n'avait eu à être, en fin de compte, qu'une procédure de feinte, la partie saisissable d'une étape initiatique nécessairement occulte et plus qu'occulte et derrière laquelle se dissimulait tout le contraire de cette réprobation passagère qui m'avait fait tant souffrir, et décontenancé jusqu'à je ne veux plus savoir quelle folie morose et démissionnaire, c'est ce qui pourra aussi faire comprendre la belle exaltation de la joie surnaturelle qui me vint quand cela m'apparut — tant d'années après, mais, à présent, qu'importe — ce qu'il en avait réellement été de tout cela, qu'il y avait eu non refus et déréliction mais une manipulation de coulisses ontologiques, et que cette manipulation me fut infligée comme un grâce spéciale, archaïque et secrète, tout à fait extrême.

J'ajouterais que cette série d'événements à couvert avait eu lieu dans la partie de mon séjour de 1968 à Rome où je voyais Julius Evola presque chaque jour, et où le souci de cacher ce que nous étions en train de mettre alors en piste l'emportait même, d'une certaine façon, sur ce que nous étions en train de vouloir imposer que l'on fasse et qui finalement ne s'était même pas fait, ou tout au moins pas dans les délais envisagés par nous l'été de 1968, été qui fut pour nous autres, et à maints égards, l'été de tous les dangers.

Or, à partir d'un certains moment, quelque chose avait changé dans l'attitude de Julius Evola envers moi, j'avais irrationnellement senti qu'il y avait en lui un quelque chose comme un plus à mon égard, une attention nouvelle et autre, un distancement compassionnel et comme une épouvante, la dure vigilance qu'il lui eût fallu alors pour qu'il me fût de quelques secours, et la non moins dure évidence de l'inutilité de toute initiative secourable de sa part qui fût en relation avec ce qu'il venait de soupçonner au sujet de ma prise en charge romaine et qu'au même moment je n'arrivais d'aucune manière à pouvoir en saisir le fait en cours, la très occulte influence hermétique romaine s'exerçant déjà sur moi, à mon insu, et dans quelles profondeurs interdites. Aussi m'en souvient-il encore qu'il y avait, parfois, dans certains regards qu'Evola

portait sur moi à la dérobée, des regards d'interrogation et d'inquiétude, et jusque sur son visage, comme un frémissement, la montée de je ne sais plus quelle lumière bleue, intense, blanchissant l'espace d'un éclair pour qu'ensuite elle redevienne, cette lumière tellement d'ailleurs, encore plus bleue, et s'évertuant de me faire sous-entendre ce que moi je n'étais absolument pas en état d'entendre, car déjà *j'étais lié*.

A présent, je suis persuadé que Julius Evola, lui, savait, qui' il savait tout de l'épreuve impériale et polaire dont on me faisait subir le parcours hermétique dans ces jours-là à Rome. Et qu'il le savait pour en avoir connu lui-même les cheminements insoupçonnables, les obligations d'outre-monde et finalement la terrible gloire masquée de fer. Il le savait, et il savait aussi qu'il était d'avance exclu qu'il aille tenter quoi que ce fût pour me souterrir en intervenant dans le redoutable cours de mes épreuves de mort à l'intérieur de la mort, au-delà de la mort et de la mort même de la mort. Qu'une fois convoqués là, chacun des nôtres se retrouvait seul, aussi seul — si ce n'est infiniment plus — qu'avant la cheminée de sa propre mort, *quos ego sub terras, adigamque hoc Fulmine ad umbras*. Entre l'éclair au cœur de la nuit et la nuit au cœur de l'éclair, qui va ?

Et si je dois reconnaître que jamais l'auteur de *La Tradition Hermétique* ne s'est laissé aller à la moindre confidence, à la moindre allusion au sujet de ses propres épreuves romaines, les siennes ni celles de ses proches fussent-ils les plus proches, je me demande quand même si ce n'est pas dans la série de témoignages du Groupe Ur agissant sous sa direction personnelle qu'il ne me faudrait éventuellement chercher à intercepter la trace, si tenue qu'elle fût, des explorations romaines ayant dû amener Julius Evola à passer lui-même, en son temps — quand il avait fallu que cela lui fut fait à lui aussi — par où moi-même j'étais alors en train de passer en somnambule, sous la seule garde du talisman de Rhea Siliva.

Et là, je pense d'une façon particulière à l'épisode plus qu'énigmatique provoqué, dans le cadre des actions spéciales du Groupe Ur, par la découverte du document prophétique impérial caché à la villa Palombaro, à Rome. Située au fond d'un petit square près de la place Vittoria Emmanuele, la villa Palombaro exposait au-dessus de sa porte la célèbre inscription hermétique concernant la réappropriation — par qui serait en état de le faire — de la Toison de Médée, qui est la Toison d'Or, inscription qu'une soixantaine d'années plus tard j'avais moi-même eu à retrouver dans la cheminée ardente de la villa Atlantis, sur les hauteurs de Deauville, en 1980.

Sans cesse y revenir, notre seule vie est là, et désormais nulle part ailleurs :

VILLAE IANUAM TRAMANDO RECLUDENS IASON OBTINET LOCUPLES VELLUS HEDAE 1680
--

VELLAE IANUAM TRAMANDO RECLUDENS IASON OBTINET LOCUPLES VELLUS HEDAE 1980
--

« Jason en poussant la porte de la villa découvre et conquiert la précieuse toison de Médée ».

(112) Place, square Vittorio Emmanuelle. En fait, tout près de l'appartement de Julius Evola, qui habitait le corso Vittorio Emmanuelle. Tout se tient, à ce qu'il semblerait.

En descendant de chez Julius Evola, tard, très tard dans la nuit, *je* continuais le plus souvent à marcher, corso Vittorio Emmanuelle, sur le trottoir de gauche, en direction de Tibre, jusqu'à ce que je tombe, au coin d'un petit square toujours plongé dans les ténèbres, sur un étrange établissement de nuit, tout en longueur, ouvert jusqu'à l'aube, restaurant, cafétéria, salle d'attente clandestine, refuge et siège à couvert de qui sait quelles machinations nocturnes et autres, où — en fait, je crois que l'on n'y fermait jamais — j'avais pris l'habitude de me cacher pour finir léthargiquement mes nuits, halluciné par la violente lumière bleue dans laquelle baignaient en permanence les lieux, perdu au milieu de tout un peuple de perdus, d'illuminés et de malfaiteurs somnambuliques, camés, dépravés sexuels de tous bords et même plus, agents secrets au dernier degré de la fatigue et de jeunes putes frileuses, voire de ceux que j'hésite à nommer, de l'espèce effrayante et blême que l'on pourrait soupçonner comme venant à peine de ressortir de leurs tombes, juste pour quelques heures de répit avant que ne revienne l'aube si éprouvante où l'air s'entrouvre à *cette chose-là* et le ciel à rougir, à *cette chose-là* qu'ils ne savent pas dire et que nous autres appelons en toute innocence la lumière. Mais peut-être ne savons- nous pas, nous non plus, ce que nous disons, ce que nous croyons dire en prononçant ce mot-ia. « Ce n'est pas nous, non, ce n'est pas nous les morts, les morts c'est vous, mais nous ne le savez pas », m'en avait confié, une certaine nuit, un des leurs, Ahrweiller.

Mais comment s'appelait-il donc cet endroit si tranquille ? Depuis, j'ai oublié. Mais appelons-le, comme dans certains de mes cauchemars, *Daponte Blu*.

D'autre part, et aussi insensé que cela puisse paraître, la chair y était excellente, et les vins encore plus. Rien de plus exigeant que les grandes tristesses noires, finales.

J'entrais, je m'y attablais, je demandais à souper — je ne sais pas quel autre formule utiliser — pour me retrouver, dans l'aube rougeâtre, seul, en train d'essayer de rentrer à pieds, halluciné de fatigue, vers la piazza San Silvestro où j'habitais. Entre le moment où je m'attablais au *Daponte Blu* et mes retrouvailles avec moi-même, dans la rue, à l'aube, rien, absolument rien, jamais autre chose que rien : le passage à blanc, sans faille, une interruption de conscience d'où jamais rien n'était parvenu à émerger. Nuit après nuit, pendant des heures sans visage ni fin, je n'étais plus en rien moi-même, je n'étais plus en moi-même ni nulle part ailleurs.

Aujourd'hui encore, je ne sais rien, mais absolument rien, de ce qu'il m'arrivait le long de ces plages d'absence tant de fois parcourues, par moi — si l'on peut dire — dans l'ancre mystériophique de *Daponte Blu*.

L'image qui m'investit chaque fois que je tente de retrouver en moi le souvenir des mystérieuses fins de nuit romaines passées, par moi ou par qui était alors en moi à ma place, qui était ailleurs, loin du *Daponte blu*, persiste à être celle de l'éclairage spécial qui baignait en permanence les lieux et leurs hôtes, qui teignait tout en bleu, et quel bleu, visages, miroirs, et jusqu'à l'air lui-même, un bleu archaïque, troyen, transsubstantialisant, *ce bleu-là à jamais*.

(111) Le même rêve, toujours. Sans la moindre variation. Je ne rêve que de ce qui m'avait été donné à voir lors de ma descente troyenne dans les gouffres ontologiques de Rome, sous le contrôle de qui de droit et afin que je puisse en être moi-même investi, irradié par les feux, les nombres et les haleines du foyer antérieur clandestinement encore en activité dans ces lieux hors d'atteinte. Afin que devenu — redevenu — moi-même Fils de la Louve, je puisse me dire vouloir qu'elle revienne, attendre moi-même, dans mes propres successions de moi-même, les temps saturniens du retour de la Louve et des louves de sa propre compagnie de Louves. Car je sais où se tient le gué de leur prochain retour clandestin en ce monde de la fin du monde, qui va devoir ainsi en subir à nouveau la loi spectrale et très haute. Ces nuits reviennent, où moi-même je porterai sur mes épaules, comme jadis, mon ancienne et flamboyante Tête de Loup. Les nuits de la pierre indigo dans les hauteurs scintillantes des cieux qui ne sont plus. Tout reviendra.

(110) Le même rêve, toujours : non loin, peut-être, d'une grande autoroute actuelle, dans les alentours immédiats de Rome, un vaste espace en sous-sol, que l'on appelle la Salle d'Armes de Rome, creusé directement dans le roc mais non en grande profondeur, le plafond s'en trouvant à quelques mètres à peine sous le niveau du sol recouvert d'une petite herbe dure, obstinée, où toutes les traces se perdent.

L'entrée de l'endroit, plongé dans une pénombre bleuâtre, où règne la puissance invitante, apparaît, de la plus étonnante manière, comme grande ouverte, à l'air libre sur toute la largeur de la Salle d'Armes, mais on n'y peut avoir accès que par une descente singulièrement abrupte, dangereuse, dépourvue de marches et se déclarant presque à la verticale.

Une fois dans la place, on s'aperçoit de premier abord que l'espace d'exposition — la salle d'Armes — dont il s'agit de s'approprier l'insoutenable secret impérial et polaire est investi par des rangées régulières de hauts monuments philosophiques, de facture abstraite, solennelle, exclusivement héroïque et sacrale, divine. Et ce qui est divin ici se voulant, de par cela même, comme divinisant et prédisposé à diviniser, à rendre divin tout ce qui parvient à s'approcher sans se faire foudroyer, réduire en cendres et anéantir sur le coup même. Et c'est aussi pourquoi les vrais grands feux se trouvent maintenus, ici, à la retenue, quand ceux qui les approchent y ont été fraternellement conviés par les hiérarchies suprahumaines, polaires, du pouvoir en place sur les lieux.

(109) Tout en comportant des différences hiérarchiques d'identité et de mission, chaque unité monumentale présente dans la Salle d'Armes est en principe analogue aux autres quant à son apparence extérieure, immédiate, constituée, au départ, d'un socle circulaire en pierre bleu clair, conçu à la manière d'une « mer de pierre » — à l'enseigne, me semble-t-il, de la Mer d'Airain de l'ancien temple de Jérusalem — sur lequel apparaît en élévation un groupe symbolique — monté comme une tour, ou comme une colonne de force — ne dépassant en aucun cas les quatre mètres, ou six tout au plus, groupe formé, chaque fois, par des éléments héraldiques, des Couronnes, des Colliers d'Ordre, des boucliers, des Epées, des Lances et des Haches, des Visages en taille abstraite, archétypale, archaïque, des Aigles et des Groupes d'Aigles, des feuilles de Chêne, de Laurier, de fleurs de Chardon, des Chiffres et des Lettres, des Devises Latines ou en des Langues inconnues, depuis trop longtemps oubliées, disparues. Bien plus rarement des Miroirs, ou la silhouette aérienne, secrète, symbolique et vague de l'ancienne Déesse Jeune.

L'utilisation supposée, peut-être, comme abusive, ici, des Majuscules, n'est point destinée à invoquer les grâces et les sophistications d'une Rhétorique aujourd'hui frappée de vanité, mais pour imposer à *ce qui s'y trouve dit* la correspondance hiératique, magique et nécromantique avec *ce qui s'est tu en s'*engouffrant dans le long sommeil logothétique de la déchéance irrémédiable des signes anciens, même si ces signes participent eux-mêmes, et désormais défaits d'avance, au mystère redoutable entre tous des irrigations nécromantiques de l'écriture par ce qui n'y aura trouvé — n'y trouve plus, mais sait-on jamais — que son image évanouie et son tombeau ouvert à la mode des Alyscamps, près l'Arles.

(108) La matière dans laquelle se trouvent taillées les unités monumentales de la salle d'Armes ne répond à rien d'existant — ni même concevable — dans notre monde actuel, car il s'agit d'une pierre métallique ou d'un métal cristallisé en pierre ou gemmatisé, d'une dureté sans limite et d'une teinture — en surface, et jusqu'aux moelles mêmes de cette matière transubstantialisée — obligeant au bleu qui est aussi le nôtre, bleu profond, aux approches d'indigo, et dont une puissance magnétique, insoutenable, irradie vers l'extérieur comme une sorte de lumière première, invisible, voire comme une respiration vivante, interpellante, sacrée, inapprochable, pourvoyeuse d'ivresses mortelles, de désirs et d'embrasements sans pardon.

Tout y est à la fois paroxysme et impassibilité hiératique, fascinante, et c'est pourquoi la terreur mortelle de la présence permanente et agissante de la Divinité-Là fait de l'obligation du parcours initiatique de la Salle d'Armes une expérience partant sans cesse vers la rupture intérieure de l'être et de toute forme de conscience personnelle. La seule voie de salut est celle de la totale dévastation du moi et du refuge sans retour dans le non-mental.

Depuis des millénaires, depuis des temps immémoriaux, des puissances sacrées, anéantissantes, veillent et y sont à l'œuvre, dont il est nécessaire qu'à tout instant les influences soient neutralisées par la seule vertu d'un certain feu intérieur, que l'on doit posséder, d'avance, en soi-même, et qui se trouvera suractivé loin au-delà de ses propres possibilités innées, lors de la descente initiatique à la Salle d'Armes de qui le porte en soi-même en en faisant un contre-feu de sauvegarde, l'incandescent passeport des abîmes romains d'avant les origines.

(107) Les unités monumentales d'affirmation impériale romaine se dressant dans la Salle d'Arme ne sont pourtant pas des élévations funèbres, des mausolées ni des tombeaux archaïques, ainsi que l'on peut être tenté de le croire en

en entamant le circuit de la visitation liturgique : je crois avoir aussitôt compris qu'il s'agissait plutôt d'un inventaire transcendantal des Souches de Sang constituant le dépôt originel, archaïque, supratemporel, de *V Imperium Magnum*, ainsi que d'un ensemble de commémorations établissant l'Historial Dogmatique des événements religieux, métahistoriques, d'ordre secrètement nuptial, hermétique et surprémement héroïque ayant marqué le devenir du sang de la Race Première, et la projection archétypale de ce devenir constitué — et considéré — comme la continuation occulte, ininterrompue, du Destin

Divin et du vœu abyssal de celui-ci et de sa propre Coronation Finale. Car ici tout est Couronne.

106) Dans un second temps, on sera également appelé à comprendre que le mystère vivant de la matière au bleu profond, matinée d'indigo, dont sont faites .les unités monumentales de la Salle d'Armes n'est autre que celui de la Pierre des Philosophes, que le bleu profond de ceux-ci provient de la teinture dogmatique de l'or virginal investi dans l'acte même de sa propre institution nuptiale et amoureuse, eucharistique, romaine, quand l'heure en fut venue de son passage au stade impérial et polaire suprême de l'Oeuvre à l'indigo.

Ce qu'il est convenu d'appeler l'Oeuvre au Rouge annonce-t-elle l'achèvement heureux du Grand Oeuvre ? Après l'Oeuvre au Rouge, vient l'Oeuvre au Vert et, après l'Oeuvre au Vert, l'Oeuvre à l'indigo. Le stade de l'Oeuvre au vert annonce l'utilisation providentielle et cosmique de l'achèvement obtenu par l'Oeuvre au Rouge : dans l'ordre surnaturel, divin, rien ne se conçoit ni ne parvient à se faire hors d'une raison concernant l'ensemble en marche des desseins occultes de la Divine Providence. Cependant, l'Oeuvre à l'indigo, marquant la teinture à l'indigo de l'or solaire dans sa splendeur la plus extrême, n'intervient que si la mission en vertu de laquelle doit se faire — et se fait — cette mystérieuse transsubstantiation de l'or lui-même — et il s'agit de l'or philosophal, obtenu par la divinisation active de l'or naturel arraché à sa déchéance métallique et plombière — concerne directement les épousailles cosmiques, les renouvellements nuptiaux dans l'ordre divin de l'histoire — de la Grande Histoire — en ses demeures providentielles relevant à l'exclusivité absolue des œuvres — de l'ouvrage, « ouvrage de Dame » par excellence — assumé personnellement par la Déesse Jeune, celle-là même que le voyant Virgile avait entrevue sous l'identité décisive de la Vierge Mère. On ne saurait donc venir à en appeler à l'Oeuvre à l'indigo que si la mission ultime de celle-ci concerne personnellement la Déesse Jeune, l'Oeuvre à l'indigo n'est régie que par la Déesse Jeune, "l'ancienne Déesse Jeune".

Leur teinture fondamentale à l'indigo du bleu le plus profond montrera donc, pour ceux qui savent, que la matière unique dont sont faites les unités monumentales principielles, archaïques et supratemporelles de la Salle d'Armes veillant au plus intime des gouffres originels de Rome, n'est autre que l'or : de l'or philosophique ayant subi les teintureries suprêmes de l'Oeuvre à l'indigo et des épousailles renouvelées de la Déesse Jeune. L'or bleu est l'or sous l'influence amoureuse personnelle, directe, de la Déesse Jeune.

Ce qui laissera également entrevoir à la fois les relations ontologiques constitutionnelles de Rome avec la Déesse Jeune, le secret ultime de Rome et jusqu'à son identité même, si celle-ci se trouve tout entière contenue dans sa Mission Finale.

Neige-t-il, parfois, à Rome ? La pacification romaine de la fin d'après toute fin est un haut vertige glacé, un tourbillon métagalactique pétrifié, surcristallisé, accédant à une teinture d'un blanc lactescent, ivoirin, la blancheur même de la Tour d'ivoire — figure occulte de l'immaculée Conception — qui se tient au plus juste milieu de la Voie Lactée de toutes les galaxies en marche, teinture lactescente destinée, aussi, à rehausser héraldiquement certaines des monuments en veille dans la Salle d'Armes exhibant, dans les gouffres de ses origines antérieures, letre si glorieusement immémorial de Rome, de ce que nous appelions la *Roma Romae*.

Quelles sont, alors, les unités monumentales de la Salle d'Armes que Rome rehaussera de la teinture métagalactique de cette blancheur à la fois si hautaine et si douce ? Proches de la Souche Même de la Déesse Jeune, entre autres, plus inconnaisables encore, la *Gens Julia*, la *Gens Flavia*, la *Gens Cornelia*. Attention, danger, le plus grand danger, pour moi, avec la *gens Cornelia*.

(105) Le rituel de ma propre visitation de la Salle d'Armes ordonnait donc la *reconnaissance* intime, obéissant à des buts obscurs, inavouables, infiniment dangeureux, des buts de haute puissance et de conspiration cosmologique, la reconnaissance, dis-je, de chacun des monuments d'ordre archétypal, archaïque, présents en ces lieux : je devais me laisser chaque fois envahir par les influences qui en émanaient, que j'en déchiffrasse ou pas le secret, l'indentité, la mission ou la gloire, et chaque fois il me fallait ainsi subir l'assaut des formidables puissances spirituelles qui s'y trouvaient en charge, immanentes, vivre ce qu'il n'est pas possible d'exprimer et dont le seul souvenir, à présent même, quand je ne fais qu'en poursuivre, ici, la relation, m'ébranle à nouveau, mortellement, jusqu'au fond de mon être, jusqu'à la rupture intérieure et

L'interruption de la conscience que je puisse avoir encore de moi-même. Je me sens, à nouveau, me défaire. Réduit en cendres, cendres je suis resté.

Mais assez parlé de ces défaillances, la distance ne cesse de s'agrandir entre ce que je pourrais avoir à dire et l'impuissance récessionnaire des mots, du seul dire dont je dispose pour rendre compte en regardant la mort en face.

(104) Dissonances. Et je pourrais aussi me demander : pourquoi avait-il fallu que Rome s'ouvrit ainsi à moi ? Quel avait été l'ultime but caché de cette thérapeutique des précipices, de cette visitation si dangereuse des logis intemporels de Rome en ses origines qui me fut imposée, à mon insu, en 1968 ? Je pourrais bien me le demander, mais je ne le sais toujours pas.

Et je n'entends guère perdre de vue le fait que ce détour romain, et le vertige même de cette glissade en arrière, peut-être, toujours, risquée — mais qu'ai-je vraiment à vouloir me souvenir à nouveau, un quart de siècle après, de mes épouvantes préontologiques dans la Salle d'Armes de *V Imperium Romanum* — devaient avant tout me servir, ici, d'entremise et de piège tendu sur le néant en vue de mieux cerner la figure revenante de Marie-Antoinette, la royale Louve, dont nous ne sommes pas sans avoir appris les récentes incursions clandestines depuis le vestibule maléficié de l'autre monde jusque dans cette partie de notre monde où certains viennent de *reprandre le travail*.

Nos temps se resserrent avec l'affaiblissement des clôtures.

(103) Localisations. Au sommet de certains monts près de Rome, de verdoyante et brumeuse apparence, on visite, surtout en été, un antique sanctuaire de la Dea Victoria ou, si l'on veut, le Sanctuaire de la Dea Victoria. Or c'est aux pieds du Sanctuaire de la Dea Victoria, tout en bas, et suivant une ligne directionnelle tendue vers Rome pour y rejoindre le quartier patricien où se trouve l'appartement personnel de Consuelo et de Stanis Nieveo que je situerais — localiserais — l'entrée à découvert de la Salle d'Armes.

Je ne saisis pourtant pas la relation — j'entends la relation opérative, par ailleurs tout à fait évidente — entre la série de mes descentes amnésiales vers la Salle d'Armes et le repaire interlope et somnambulique du *Daponte Blu* où il m'échut tant de fois à me voir séparé de moi-même et emporter oublieuse- ment de l'autre côté de la conscience.

L'entrée se doit-elle d'être toujours autre que la sortie quand on quitte ce monde pour aller de l'autre côté, au-delà de la conscience, au-delà de la mort,

tout en veillant à ce que l'on n'y soit pas retenu, à ce que l'on puisse revenir d'où l'on est parti, retourner librement en ce monde ?

(102) Où se situent-ils donc aujourd'hui les fossés des chamiers extérieures, les ravins maudits de l'ancienne Rome ?

Par deux fois seulement la vision m'est venue de ces lieux-là, en supplément nécessaire — à ce qu'il me paraît — aux incursions obligées que j'avais faites à la Salle d'Armes.

J'avance sur des hauteurs assez instables, des collines d'une terre noire, très noire, lourde, mais en même temps meuble, animée comme je ne sais quelles convulsions retenues, lentes, et donnant à pic sur, en bas, de larges allées vides, recouvertes d'un sable pâle, et menant, sous un soleil de plomb en fusion, vers les chamiers de la dérédiction ultime, sans merci ni plus aucun souvenir.

Immense silence foisonnant. Haut dans les airs, des aigles noirs aux balancements imperceptibles, comme immobiles. Et rien d'autre.

Une épouvante, un désespoir absolument inhumains. L'aventure humaine a pris fin.

(101) Une assez longue entrouverture de la terre, mais fort peu large, indiscernable d'en haut parce qu'elle s'entaille en biseau et ses bords sont recouverts à dessein de la petite brousaille, invisible aussi depuis l'autoroute et invisible même depuis l'intérieur des terres parce que située au niveau du sol, à peine surélevés les bords : telle est l'entrée de la Salle d'Armes, qui doit avoir confié le soin d'empêcher que les intrus de tous bords ne s'en approchent trop non point à des dissimulations conventionnelles, mais à des champs magnétiques aléatoires, à des déplacements — déviations — de la spatialité sous contrôle qui est celle de ces lieux induits dans l'intemporalité, mais qui attirent les abeilles par des essaims entiers, comme des vrombissants nuages aux scintillements d'or.



(133) Présent dans l'histoire visible ou invisible de ce monde, tout grand secret irradie, agit occultement par réverbération. Tout grand secret en appelle ainsi, ontologiquement, de par son être même, à ce qu'une société secrète de témoignage et d'influence se constitue autour de lui, dans l'ombre de son ombre, et qu'agie et agissante celle-ci agisse suivant l'établissement des enceintes tournées vers l'extérieur et des graduations confessionnelles qui lui sont propres, et qui distingueront sa part de manifestation directe et indirecte dans l'histoire, dans la société et les groupements d'imposition ganglionnaire armant, de l'intérieur, l'édifice de cette société et de l'histoire qui la porte.

Dans toute grande société secrète, dans toute « société secrète supérieure », il y a donc son propre secret ontologique, son secret fondationnel, dont elle est elle-même 1 émanation et l'agissement, et, aussi, ce qui exige qu'elle se tienne en état de secret à l'égard de tout ce qui n'est pas elle-même ou d'elle-même.

A la limite, une société secrète vraiment supérieure ne doit même pas exister en tant que telle, n'existant que de par son inexistence même : tous ses agents dépendant exclusivement de son noyau ontologique, de son secret fondationnel, et aucune dépendance autre, ni même entre eux, ne liant les membres de celle-ci, sa présence dans l'histoire n'est assurée et garantie que de par son absence même de l'histoire, où seule agit son inexistence, ou son absence, le seul secret en action du secret même de son secret.

Ainsi les fidèles de Marie-Antoinette ne se connaissent-ils plus depuis longtemps entre eux, et n'ont aucunement à le faire, tout en connaissant, tous, leur

Très Parfait Devoir, et c'est son inexistence même qui offre sa limpide pérennité à la société secrète supérieure des Fidèles de la Reine.

Néanmoins, une dernière question : quel est le secret ontologique, le noyau fondationnel de la société secrète supérieure des Fidèles de la Reine ? L'espérance, inavouable absolument, qu'un jour elle reviendra, *réapparaîtra le long du ru*.

(134) Et pourquoi le cacherais-je, l'expérience transcendante fut donc pour moi, en premier lieu, l'expérience de mon passage occulte par le *Royal Vengeance*. Et ma connaissance intime, existentiellement vécue, de l'indicible et de ses espaces de haute redevance métacosmique, je la dois, à l'origine, au feu dévorant de l'approche d'elle-même qui m'a été amoureusement, et comme follement concédée par l'ombre lumineuse de la Cavalière de l'Apocalypse : je suis à part très entière du parti secret des Fanatiques de la Reine, et moi aussi j'ai su trouver, aveuglement, au tréfonds de moi-même, le chemin caché du Retour à l'Etang. Comment disaient-ils, *obéir aveuglement* ? A mon tour je le dis, *obéir aveuglement* et que la chaîne se refasse, la grande et périlleuse *Catena Aurea*.

Ainsi, comme dans un long rêve éveillé, j'ai fait moi-même, à jamais, mon propre Retour à l'Etang. Et je ne le cacherai pas non plus, juste en face du Hameau de la Reine : tout est là, et va le rester jusqu'à la fin.

(140) Fragment d'une lettre écrite par Hugo Steiner-Prag à Gustav Meyrink en septembre 1931, de Wendorf, sur la Baltique : « L'herbe a poussé depuis longtemps sur toutes ces choses qui eurent lieu il y a trente ans, mais peut-être, mon cher Meyrink, serez-vous quelque peu ému en vous rappelant ces années, ces gens et le vieux Prague plein de mystère. Devant les chapelles et derrière les colonnes, des ombres en prière, et d'étranges saints chantant dans les processions. Sur la rive gauche de la Moldau, les quartiers nobles où prolifèrent les palais, sur la droite la vieille ville bourgeoise, et tapi dans l'ombre d'immenses églises, l'ancien ghetto, l'ancienne ville juive qui, en quelques décades, était devenue un quartier mal famé. Là, se mêlaient les antiques maisons pieuses et obscures des Juifs à des tavernes douteuses et à d'innombrables bordels. Et, entre les maisons délabrées de ce quartier, s'étendait, comme une angoissante mer de pierre, le cimetière fantomatiques, des milliers et des milliers de pierres tombales couvertes de bourgeons, parmi lesquelles le sarcophage du Rabbin Löw qui avait créé le Golem au moyen de forces magiques. C'est lors d'une nuit sauvage de l'hiver 1916, sur une île solitaire

d'Allemagne du Nord, que je lus pour la première fois le livre auquel vous avez donné le nom de cette créature énigmatique ».

Prague dans la nuit, la fascination exaltante et morbide des anciens quartiers juifs où selon une expression de Hugo Steiner-Prag, «les prières extatiques se mêlaient, dans l'ombre palpitante des bordels, à des grognements repoussants», cette Prague-là je m'impose, parfois, de la ressusciter, de la faire revivre l'espace d'un bref retour en arrière. Prague de l'immédiate après-guerre, Prague haletante et obscurcie de la guerre froide, *la nuit vient où nul ne peut travailler*, Jean, IX.

Retrouver ainsi dans son souvenir les longues nuits blanches de Prague, le rhum blanc cubain de chez Philomena W., dans l'ancienne Zeltnergasse, et tous ces draps indigo tendus dans l'ancien cimetière juif, la nuit du 4 juillet, par les dispensateurs-infestés du *Pardes Rimoni*, et revoir aussi, en tremblant, et avec la même fascination aveuglante et pornographique, la petite bave blanche, étincelante, surgissant en quantité, avec des petites bulles perlées, ophidiennes, d'entre les lèvres bleuis de A., pour marquer, soudain, dans quel soudain silence je veux dire, la fin de ses transes médiumniques, de son « voyage en Mongolie » indéfiniment repris, et pour que se défasse et que s'exténue la (...) (...) (...). Mais elle n'avait jamais voulu le reconnaître, ni même (...). Et que ne me pardonnerai jamais, ni cette épouvantable et si douce joie-là, déchirante.

Je sais que je ne l'ai pas tuée, mais tout se passe, tout apparaît comme si je l'avais fait. Depuis si longtemps otage d'une allégorie, victime inexpiable d'un songe sans cesse destitué, et le désagrément d'une légère paralysie faciale.

(140) Cependant, s'enfoncer toujours plus loin encore dans le passé, persévérer dans cette *via crucis* à reculons qu'est l'exploitation amnésique de l'immémoire originelle en nous, et dont nous ne sommes jamais, dans les profondeurs de 1 existence séparée, que l'endroit des anciennes dépositions alluvionnaires, tel est le seul travail essentiel des moissonneurs de minuit, des écumeurs clandestins des hautes plages ontologiques où aboutissent les souches de sang, la cavalerie masquée des nôtres en route, inconsolables, toujours, vers le lieu et le jour des éternels adieux.

Je ne sais plus si je l'ai déjà dit, ni où : le premier grand ravissement vers ces hauteurs aériennes et sanglotantes que l'on dit sans retour — un ravissement allant donc dans le sens extatique, et je dirais même dans le sens carmélitain

du terme — je l'ai connu à Innsbruck, la nuit de la Saint-Sylvestre 1949. Car je fus, moi aussi, des invités chez la baronne de la Tour de Paix, et cette nuit-là devait être avant tout ma propre nuit, la *nuit de ma vie* si je puis dire.

Ainsi, ce fut à Innsbruck, la nuit de la Saint-Sylvestre 1949 que mon existence s'est trouvé interceptée, irrémédiablement portée à poursuivre et à promouvoir un ministère d'ingérence transcendante, une mission spéciale destinée à assurer le service clandestin de l'invisible à l'intérieur de l'histoire actuelle d'un monde lui-même arrivé en fin d'histoire. Choisi pour le faire avant même que je n'eusse eu à venir en cette existence qui est mienne actuellement, ou soi-disant mienne, à Innsbruck, cette nuit-là, je n'avais donc eu à vivre que la reconnaissance, que la seule *confirmation formelle* de cette interpellation pré-originelle, de ce choix qui avait été fait de moi et qui m'avait brûlé la vie à bout portant, avant même qu'elle ne commençât, et qui, ensuite, de par cette confirmation même, vint à m'être mandat activiste et conscience révolutionnaire — souveraine conscience aussi — d'une prédestination, d'un serment lieu et lié me venant du *Regnum Sanctum*, serment issu de l'éternité et y retournant ou, ainsi que le chantait la jeune et si belle Karin Krick jouant en travesti le rôle de Parsifal, serment conçu pour qu'il aille, sans fin, « d'éternité en éternité, de monde en monde ».

En pensant, aujourd'hui, à ces temps-là, j'ai l'impression que je pense à quelqu'un d'autre que moi, et à une vie antérieure à ma vie, à une vie qui n'avait jamais été ma vie. En 1949, à Innsbruck, j'appartenais à un groupe spécial de renseignement opérationnel, qui dépendait directement des services du Haut Commissaire, le général Béthouart, et qui était, comme on dit, stratégiquement orienté sur l'Europe de l'Est, la Tchécoslovaquie surtout. Mais il s'était fait aussi que mon travail personnel concernait plutôt la surveillance clandestine et le blocage des services militaires américains de Salzbourg, qui, à ce moment-là précisément, se livraient à des activités singulièrement suspectes et, dans tous les cas, de plus en plus anti-françaises. Je vivais dans un état de tension extraordinaire. Nous étions, tous, et en permanence, au bord du collapsus. Récompense en même temps que diversion, la nuit de la Saint-Sylvestre était organisée, à notre intention, par le Haut-Commissaire lui-même, soucieux de nous offrir, exceptionnellement, une sorte de belle câlinerie politico-administrative, qui s'eût aussi voulue mondaine, lumineuse, très *grand siècle*. D'où, aussi, et surtout, la mobilisation de la baronne de la Tour de Paix, dont les mystérieuses et fort puissantes relations locales, ainsi que ses amitiés gaullistes avaient admirablement rehaussé le train de vie et l'éclat de ces réceptions au château, néanmoins sous contrôle.

Vers les trois heures du matin, à vrai dire assez obligé par la succession fatidique du champagne, des bordeaux et des cognacs, dont nous avions abusé outre-mesure, je me trouvais au second étage, du côté du grand escalier d'apparat, seul, dans le noir, allongé sur le rebord d'une fenêtre que j'avais ouverte dans la malencontreuse idée de « me donner de l'air frais ». Dehors, tout était entièrement recouvert d'un épais manteau de neige déjà tassée, scintillante, qui, sous la lumière de la lune, exhibait une teinte violâtre, des plus fantasmagoriques. Il ne faisait pas froid du tout, un grand silence s'était installé sur la ville, au loin, où presque toutes les lumières s'étaient déjà éteintes. Cet fut à ce moment-là qu'une soudaine vague de sommeil m'emporta en traître, et dut m'emporter en *avant*, car je plongeai aussitôt dans le vide, pour me réveiller alors qu'entraînant avec moi une avalanche de neige je glissais vertigineusement de toit en toit, ne pouvant m'accrocher à rien, ou n'ayant pas le temps de le faire, jusqu'au superbe vol plané qui me déporta par dessus le mur d'enceinte du château, pour me faire atterrir au fond d'un ravin boisé, dans l'eau d'un ruisseau aux bords recouverts de neige mais que la glace n'avait pas pu prendre, à cause sans doute de la violence inquiétante du courant. Un ruisseau dont plutôt d'instinct je me suis mis à suivre le cours, et qui me fit ainsi sortir dans les champs, je ne sais où, et, ensuite, m'amena à la lisière d'un bois de sapins, dont les branches basses soutenaient comme une infranchissable muraille de neige glacée.

J'étais plongé dans un état second. Dégrisé, mais déjà en passe de m'engouffrer dans une autre ivresse, plus exigeante et comme infiniment plus haute, où le feu de l'alcool s'était fait remplacer par le feu d'une très occulte sollicitation spirituelle, d'une prise en charge médiumnique (mais cela, je ne devais le comprendre que bien plus tard).

J'étais appelé, aspiré en avant, conduit et comme véhiculé à l'intérieur d'une sorte de couloir magnétique sans faille, vers une destination à la fois précise et tout à fait inconnue de moi, et à cette sollicitation médiumnique impérative, et pour tout dire irréversible, répondant, du plus profond de moi, si moi il y avait encore, une obéissance fervente et cataleptique, l'ivresse ardente et le vertige incontrôlable des grands ravissements extatiques en action. On m'appelait, j'y allais, et là tout m'était attraction occulte et, s'ouvrant devant celle-ci, occulte couloir magnétique.

J'ai dû franchir ainsi, en courant par dessus les champs enneigés, les haies, les enclos empierrés et les murs des propriétés privées, les ruisseaux et les étangs, les ruines, à travers les bois, à travers des villages endormis, des cours

où les chiens au lieu d'hurler se cachaient dans le noir, et même, je crois, à un moment donné, à travers certains quartiers de l'ancien Innsbruck, des distances folles, à proprement parler incroyables.

Au bout d'un certain temps je fus enfin en vue d'un petit bois très sombre, au milieu d'une vaste étendue de champs vallonnées, dont une rivière me séparait, menaçante, tumultueuse, l'Inn peut être. Cette rivière, je la traversai sur un étroit pont en pierre, l'arche d'un antique reste d'aqueduc plutôt, et me dirigeai — me fis diriger — vers le cœur noir de ce bois aux élévations spectrales. Une sorte d'éminence où des hauts sapins se tenaient serrés selon une disposition en grille, et qui, en son centre, au milieu d'une sorte de combe légère, abritait, tout en le dissimulant, un bloc blanchissant et chaotique de ruines sombres sous la lune ardente, et dont le puissant éclat de l'heure faisait flamboyer les entablements de neige, les plaques de glace comme autant de miroirs magiques, hallucinés. Château plus ou moins abandonné, pavillon délabré d'anciennes chasses seigneuriales, couvent désaffecté ? Irrésistiblement poussé, dans mon rêve debout, à y pénétrer — et c'est aussi mon rêve intérieur qui m'y obligeait à obéir, pris comme je me trouvais entre deux rêves dogmatiques, entre *deux feux* — je me retrouvai aussitôt engagé, une fois franchies les lourdes portes en bois ferré qui en gardaient l'entrée, dans une angoissante succession de hautes pièces silencieuses, de grandes salles vides, plongées dans l'obscurité. Sauf la dernière. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je pouvais me trouver, ni, en fait, comment je venais d'aboutir là, qui m'y avait fait venir ni pourquoi : en pénétrant dans la dernière salle haute, comme j'avançais, somnambuliquement, tout droit devant moi, je me rendis aussitôt compte du fait qu'un rassemblement s'y tenait, que, se tenant le dos au mur, à l'intérieur d'une manière d'assez mystérieuse rotonde en bois, douze personnages étaient en attente, et que ce qu'ils attendaient-là ne pouvait être, en fait, que mon arrivée. Or c'est très effectivement mon arrivée qu'ils attendaient, c'est pour m'y recevoir qu'ils s'y étaient rassemblés tous là, en cette noire nuit de la Saint-Sylvestre où tout allait se décider et pour moi, et pour leur Sainte Compagnie, et pour les temps apocalyptiques et finalement salvateurs de la fin de ce millénaire et de tout ce que la fin de ce millénaire véhiculait, en accéléré, vers l'entrée des nouvelles Portes Impériales à venir et qui, cette nuit-là précisément, se laissaient apparaître à nouveau, métasymboliquement, dans les ténèbres mêmes du cœur des plus profondes ténèbres de ce monde. Qui étaient ces douze personnages immobiles, silencieux, au visage irradiant d'une insoutenable lumière à peine voilée, et voilée comme de l'intérieur, retenue à la source, apprivoisée et assourdie compassionnellement à mon intention, et quand tous les regards convergèrent sur moi, debout, près de l'entrée et brusquement

libéré, au tréfonds de moi, de l'imposition médiumniquement active qui m'y avait amené ? J'étais devant la Compagnie de Garde, devant la Sainte Compagnie de Garde des Portes Impériales, je me trouvais convoqué devant la très occulte assemblée des gardiens conceptuels du *Regnum Sanctum*, je polarisais sur moi, à ce moment précis, le feu des regards de ceux dont la communauté constituait en elle-même, ontologiquement, le mystère vivant et agissant, le mystère alors entrouvert à nouveau, encore une fois entrouvert, des hautes Portes Impériales et partant le vivant mystère de l'*Imperium*. Dans l'air, suspendu dans l'air, en face de moi, je voyais un Blanc Etendard frangé d'or, qui exhibait l'image en or de l'agneau Saint surmonté de la Croix et tenant, entre ses pattes de devant, le globe impérial surmonté de la croix catholique. Flottant au-dessus de l'Agneau Saint, avec des lettres de sang, qui étaient, aussi, des lettres de vie, *Agnus Occisus A Constitutione Mundi*.

Au-dessus de cette inscription eucharistique, il y avait aussi Treize Etoiles Plus Une, et ces Quatorze Etoiles elles-mêmes étant faites de Sang Vivant, et du même Sang Vivant.

(141) Tout alors me fut dit. Avec l'obligation absolue de tout oublier aussitôt après, le mécanisme de cette amnésie transcendante enfoui, abyssalement enfoui, d'avance, dans l'être en moi de ma conscience de moi-même. Mais je sais quand même que l'on m'avait fait savoir qui j'étais dans les profondeurs interdites de mon identité dogmatique, j'entends qui était celui qui était en moi ou, si l'on veut, qui est *celui qui est en moi* dans la saison de mon existence actuelle, d'où je viens et où je suis tenu d'aller, ou tout au moins vers où, ce que j'avais à faire dans la vie qui, à partir de l'année 1950, allait être ma vie, quels devaient être les prochains chemins de l'histoire de l'Europe et du monde ainsi que mes propres tâches métahistoriques à accomplir, mes propres tâches d'état se situant, déjà à partir de ce moment-là, à la pointe la plus périlée et la plus occulte de cette histoire finale d'un monde lui-même déjà à sa fin et qui ne le savait pas. ou plutôt pas tout à fait encore.

Faut-il être persuadé qu'à ce niveau-là de la grande tectonique occulte de l'être, l'oubli, l'abyssal oubli océanique des profondeurs de l'être se cachant derrière ses propres états de non-être, que l'oubli, dis-je, l'oubli océanique du non-être de l'être est chose plus importante que la conscience, que le souvenir et la mémoire immémoriale qui la soutiennent de l'intérieur ? Que, jusqu'à nouvel ordre, et tant que durera encore la grande nuit, la nuit où *nul ne peut travailler (Jean, IX)*, l'*amnésie* sera le seul salut, et que, jusqu'à la fin, l'*amnésie* sera plus actuelle, plus agissante, et même la seule agissante, plus vivante

aussi que ne saurait en aucun cas l'être, pour nous, *l'anamnésie* ? Et que, les choses étant à présent comme elles sont, l'anamnésis ne peut nous être rendue qu'à la fin de tout, apocalyptiquement ?

L'être, pour nous autres, moissonneurs de minuit, n'est que dans le non-être, et notre seule conscience transcendante sera, ne peut être que la conscience de notre oubli transcendantal.

J'ajouterai que la première brèche importante, décisive et *grave*, dans le dispositif de l'oubli en moi, se déclara à Madrid, quand j'ai pour la première fois vu le film de John Frankenheimer, *The Manchurian Candidate*. Par réverbération abyssale, une faille vint alors à se produire dans le barrage donné pour ontologiquement infranchissable et enfoui, avec un statut de prévention et de gardiennage ininterrompu, dans les profondeurs de ma conscience éveillée, et des redoutables lueurs anamnésiques s'en dégagèrent pour illuminer spectaculairement, et de quelle tragique manière, les promontoires les plus aventureux de ma propre conscience de moi-même ainsi très brusquement ramenée en arrière vers les temps de sa première blessure de mort, vers les temps de sa première blessure incandescente et sumaturellement engagée, à Innsbruck, sur les barricades mystérieuses dressées, en moi, par ce qui s'y trouvait pour le compte de la vie éternelle, pour le compte de l'éternelle parousie vivante et présente dans la faille de ses propres surgissements *quand ils se font*. Par réverbération ai-je dit, car dans ces temps assujettis à la saison de l'attente sans heure, c'est dans le mot réverbération que se tiennent le chemin, la vérité et la vie.

Mais je n'ai que trop parlé, et déjà je ne sais plus parler, l'expression m'est subrepticement enlevée et jusqu'au sens des mots eux-mêmes s'évanouissant de l'intérieur, disparaissant, petite écume, dans un chuchotement imbécile et détraqué.

Encore une fois j'ai trop *approché*.

(142) Le lendemain, vers midi, un jeune sous-officier de notre groupe qui, horrifié, venait de me retrouver en train de dormir sur un banc à la gare, ne devait parvenir à m'arracher qu'avec les pires difficultés, menaces sous-entendues à l'appui, d'entre les mains d'une patrouille de la Prévôté. Chose des plus étranges, j'étais engoncé dans un long manteau de cuir de l'ex-Luftwaffe, magnifique, couvert de boue, et dont je ne devais jamais pouvoir m'expliquer la provenance.

Dans une poche du manteau, écrit de ma main sur une page qui semblait arrachée à un vieux livre, ce mystique billet au porteur : ♦ Je vous salue, Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ».

(143) Procédure hypnotique de pointe ? J'avoue que j'y avais pensé aussi. En tout cas, c'est bien sur commandement hypnotique profond qu'une dizaine de jours après mon escapade sous contrôle médiumnique dans la nuit de la Saint- Sylvestre je me suis surpris en train de me rendre à un rendez-vous dont j'ignorais tout alors que je n'en portais pas moins en moi l'ordonnance impérative, un rendez-vous dans l'après-midi à l'intérieure de la cathédrale d'Innsbruck, près du tombeau des Habsbourg, où il me fallait rencontrer une jeune femme, dans le but de procéder, avec elle, à un certain nombre d'actions particulières.

Une jeune femme qui finalement n'était autre que Diane de ++, la propre secrétaire et maîtresse de notre patron, le soi-disant colonel Blanchard- Dewasne. Mais là commence une autre sombre histoire, dont j'ai donné une relation conforme dans un de mes romans de jeunesse, roman qui, par la suite, et même s'il n'avait jamais dépassé le stade du manuscrit confidentiel, devait m'attirer pas mal d'ennuis, plus que désobligeants, dont certaines retombées, aussi écœurantes qu'imprevues, m'avaient longtemps poursuivi, importuné, des années après.

Un empêchement intime, d'ordre hypnotique, dont à l'heure présente je n'ai toujours pas su comprendre le sens, avait alors exigé de nous, de Diane et de moi, que nous ne parlions, entre nous, qu'en anglais, et seulement en anglais, et il nous avait fallu des mois d'exaspération impuissante et d'angoisse, d'hébétude complice et secrètement honteuse, pour que nous arrivions à nous en débarrasser de ce travers. Ce qui plus est, la relation personnelle assez dramatique, et qui, d'ailleurs — maintenant je le sais — avait été programmée pour qu'elle ne puisse pas ne pas mal finir, pour qu'elle ne puisse pas *vraiment prendre*, devait avoir souterrainement comporté, depuis le début, une sorte de dédoublement haineux, et si cette haine plutôt spéciale n'avait pas peu contribué à attiser les démenches ultérieures de notre passion, elle n'en avait pas moins constitué, aussi, le fort pénible arrière-goût de mélodrame prédisposant à tous les déchirements et à toutes les ignominies du désir qui de par ses propres exacerbations n'en finit plus de se retourner contre lui-même, et la dictature inavouable et tout à fait affolante de ces moelles haineuses, suprêmement

haineuses de notre amour déportant notre aventure vers des zones extraordinairement anciennes de l'expérience érotique supérieure, vers ces zones de terreur mystagogique et nocturnissime où, jadis, devait avoir régné l'Isis Pontique.

Car tout cela avait quand même fini par me rappeler, mais en bien moins criminel, les mésaventures amoureuse du personnage final — double de John Dee — qui, dans *L'Ange à la fenêtre de l'Occident* de Gustav Meyrink, se trouvait aux prises avec sa nocturne maîtresse, Isaïs la Noire, haineusement incarnée dans la belle princesse Chotokalouguine.

Autre chose : des années plus tard, alors que mariée, elle vivait aux Etats- Unis, Diane m'avait confié que, longtemps, bien longtemps après la saison mélodramatique de son aventureuse carrière à Innsbruck, dans l'ombre du colonel Blanchard-Dewasne, elle avait rêvé, nuit après nuit, d'un ancien couvent déssafecté où elle était tenue à participer, et même à sexuellement participer, à un cérémonial où au-dessus d'elle flottait, dans le soir, un étendard frappé de l'image en or de l'Agneau Mystique, le terrible *Agnus Occisus A Constitutione Mundi*, et que chaque fois ses terribles sanglots l'amènaient au bord de la mort, *une sanglante douleur, meurtrière, exaltante et infantile*.

Or moi, de mon côté, jamais je ne lui avais parlé de ma nuit de la Saint- Sylvestre.

(144) Aggée, II, 21-23 : « Je vais ébranler cieux et terre. Je vais renverser les trônes des royaumes et détruire la puissance des rois des nations. Je renverserai la charrerie et ses équipages ; les chevaux et leurs cavaliers seront abattus, chacun sous l'épée de son frère ». Et ensuite : « En ce jour-là — oracle de Yahvé Sabaoth — je te prendrai, Zorobabel, fils de Shéaltiel, mon serviteur — oracle de Yahvé — et je ferai de toi comme un anneau à cachet. Car c'est toi que j'ai choisi, oracle de Yahvé Sabaoth ».

Et il y a, aussi, un commentaire catholique : « Le verbe *prendre* comporte une mission qui importe à l'histoire du salut. Zorobabel, successeur de David, renoue avec le vieux messianisme royal ». Plongeant des gouffres d'en-haut, le Divin Faucon Rouge.

"Renoue", disent-ils ? Quand Yahvé Sabaoth dira, lui, que c'est *toi que J'ai choisi*.

Aggée, prophète et chanter nuptial *de la vigne, du figuier, du grenadier et de l'olivier*. Comment se pourrait-il que tant d'amour un jour ne revive ? Le jour du Grand Été ?

(145) Les pires adultérations de la foi, vertu théologale, se déclarent par la montée en nous des eaux noires de la tristesse, et le danger des irrémédiables ravages de la tristesse se vérifie tout entier dans le fait que rien dans l'existence humaine n'est prévu pour réellement pouvoir s'opposer au travail, en nous, des eaux dissolvantes de celle-ci, insinuante, tenace, impassible, envahissante, enveloppante de toutes part et qui jamais ne recule.

On peut héroïquement s'intimer de lui faire face, se refuser à toute pactisation avec elle, à toute complaisance à l'égard de ses maîtrises et de ses ventaux crépusculaires, l'âme n'en reste pas moins constitutionnellement désarmée face à la tristesse en action : on ne résiste à la tristesse que par les voies du surnaturel secours des grâces de la Foi *donnée*, mais qui peut aussi bien ne pas être donnée. Voire refusée. Les rapports entre une certaine tristesse profonde et le mystère de la damnation éternelle sont des plus étroits, et c'est bien ce que Mikhaïl Athanassiévitch Boulgakov arrive à dire si parfaitement dans *le Maître et Marguerite*, et d'une façon assez dangereusement voilée pour qu'il ne l'effraye pas trop, alors qu'apparaît là — deux pas de plus — le ravin aux > terres meubles de l'Effroi Absolu.

Et, d'autre part, comment ne pas pressentir, comment nier la relation très active, la relation à la fois masquée et tout à fait décisive entre la tristesse et la prostitution, et qui fait d'une certaine prostitution le jardin secret de la plus grande tristesse ?

(146) Mais qu'est-ce que la tristesse ? Rien, la tristesse n'est rien. Quand l'existence l'emporte sur l'être et que, de par cela même, il lui faut, à l'instant même, s'auto-anéantir, de manière à ce que l'être puisse ainsi s'en dégager et recommencer ailleurs, se confier à une autre existence, à une autre vie. Prendre parti pour ce qui n'est fait que pour passer, contre ce qui est d'avance conçu pour qu'à jamais restât immuable, tel est le crime secret de la tristesse, et ce crime, on le sait, est irrémissible. Choses venant de loin, et je crois que c'est bien ainsi qu'un Goethe s'est perdu.

Et mes tristesses, comment sont-elles ? Dans les champs, près de Melun, je lui dis d'arrêter la voiture, et elle rit. Le vent fait se pencher le blé déjà haut comme une immense robe du soir en lamé or, lentement torsadée devant moi, comme une surnaturelle provocation, mais joyeuse en sa tristesse ensoleillée juste quand le soir va s'annoncer, et l'inutilité de toute parole, de toute attente, de toute demande et de tout désir me rend fou de douleur, fou de tristesse. Est-ce donc vrai, doit-on toujours finir par accepter que les choses ne se fassent

jamais que si d'avance elles se devaient d'être faite ? Quoi de plus veule que d'en venir à vouloir, à désirer inutilement. Oublier, oublier la terrible grâce de cette parousie fugitive, imméritée, cet instant d'éclat insoutenable et cette gloire interdite d'avance. Est-ce faute d'avoir osé, *mais fallait-il oser* ? Et, encore une fois, l'ombre légère, les somptueuses dissimulations de la grande prostitution, d'une certaine grande prostitution, et le secret de cette rencontre suspendue étaient-ils là, à l'œuvre, au milieu de ces étendues d'or ?

Souvent, depuis, je me suis dit qu'il eût peut-être été important que j'y retourne, que tout pouvait être repris, recommencé, que le salut sera toujours le fait d'une deuxième chance, que la libération n'est que *retour à l'instant entrevu*. Mais je ne l'ai pas fait, et c'est dans cette impuissance de revenir à l'attaque, de se donner un second souffle, le second souffle salvateur, que réside à jamais le secret de ma plus grande tristesse.

Que n'ai-je osé, tout n'était, peut-être, qu'un jeu transparent, qu'un jeu lumineusement dissimulé derrière lui-même, le jeu sans fin de la divine prostitution. De toutes les façons, encore un été de perdu.

Car je le sais depuis toujours : tout se gagne, tout se perd en été, au cœur incandescent et jeune du bel été. La tristesse dévastatrice de ceux qui, été après été, approchent fatidiquement de l'heure sans retour, et à qui l'accomplissement de l'œuvre apparaît, ainsi, avec chaque été inutilement perdu, souillé, mutilé et assassiné, comme chose encore plus lointaine, encore plus compromise que l'été d'avant, encore plus perdue et, de toutes les façons et intenable- ment, déjà comme perdue d'avance.

Il y a là un immense mystère, le mystère fondamental de toute grande destinée humaine dans sa marche, et quand cette marche s'en trouve indéfiniment assujettie à la subversion du retard, et à l'interruption : pourquoi, pourquoi cet empêchement qui est fait aux plus grands des nôtres, l'empêchement de voir l'accomplissement, ou ne fût-ce que les débuts de l'accomplissement de l'œuvre commencée, et quel sens autre que celui d'une sombre malédiction antihumaine des origines donner à cet empêchement qui éloigne sans fin de nous la joie de l'entrée — de la rentrée vais-je dire, songeur — au cœur limpide, ardent et vivant du plus Grand Été ?

Et j'ajoute : si notre Sauveur est venu, et si Sa Victoire s'est faite réellement, le vertigineux « Tu as vaincu, Galiléen » de Julien l'Apostat, n'est-ce pas pour qu'une fois pour toutes cet empêchement soit lui-même empêché, et annulée la

sombre malédiction antihumaine des origines qui en commande la fatalité honteuse, l'abysale fatalité et l'injure insurmontable ? Je ne sais plus, cette noire fatigue ontologique en moi me paraît aujourd'hui, soudain, chose bien trop grande pour moi, je ne sais plus, je ne sais plus.

En quoi consiste donc le *retour à l'instant entrevu* ? Je ne veux absolument plus le savoir, et ces mots, ces mots remplis d'ombre, leur terrifiante puissance de souvenir, leur terrifiante puissance de tristesse et de mort, « dans les champs, près de Melun ».

Tant d'années sont passées depuis, toute une vie. Et faut-il le préciser en déchirement, et sous quelles sombres et déjà vagues espèces de honte inextinguible, *toute une vie perdue*. J'ai regardé le soleil en face, la nuit d'Innsbruck un immense *ensoileillement nocturne* s'était fait dans ma vie, dont je n'ai pas su, par la suite, retrouver en moi, devant moi, ni suivre, fût-ce somnambuliquement, le terrible secret de puissance suprahumaine. Qu'est-ce qu'un ensoleillement nocturne, comment cela me fut-il donné ? Dans l'oubli abyssal et ultime, dans l'irrationnalité de la défaite et de l'impuissance sans rémission, le souvenir assourdi, aveugle, de la gloire impériale que j'avais connue lors de ma nuit foudroyée, lors de ma nuit d'Innsbruck, éblouie à jamais, à jamais obscurcie. Etre de cela encore alors que l'on nous a enlevé la grâce terrifiante d'en être, et que de rêve en rêve la réalité interdite l'emporte subversivement sur les interdits sans faille de la seule réalité. Suis-je ici, suis-je ainsi ? Non, je ne suis pas ici, ni surtout pas d'ici, et je suis autrement que tout ce qui est ainsi. En cette insoutenable nuit de désastre et de honte absolue je suis autre, et ne ne suis moi-même, éternellement, que là, et là sans nulle espérance de retour, où désormais et depuis si longtemps déjà je ne suis plus ni ne serai peut-être plus jamais admis à revenir si les choses doivent rester ce qu'elles sont devenues, si cette vie est ma vie. Mais la tranchée ontologique secrète de l'ensoileillement nocturne ne dit-elle pas, précisément, dans ses creusements épouvantables, que cette vie n'est pas ma vie, que moi-même *je* ne suis pas moi-même ?

Est-ce bien pour les ténèbres que cette lumière-là s'était faite, la nuit fulgurante des étendards d'or de l'Agneau Immolé ? Dans une étrange pénombre indigo et noire, je retrouve, parfois, des lambeaux d'une certaine souvenance de ce qui s'était passé, la nuit d'Innsbruck, lors de mon admission hypnagogique en la présence de ceux de la sainte Compagnie de Garde, dans la salle haute de leur mystérieuse demeure conceptuelle enchâssée sous les ruines enneigées de la nuit de la Saint-Sylvestre, sous la lumière eucharistique de la faille qui

s'était alors déclarée dans les hauteurs sidérales, le temps qu'il me soit fait ce qui devait m'y être fait, et ce dont je peux me souvenir ainsi porte le plus souvent sur l'effacement au tréfonds de moi de la lumière d'un certain visage, d'une certaine présence à mes côtés dont je n'en finis plus de savoir qu'elle m'était nuptialement proche, depuis toujours, en d'autres temps tout comme à présent : jadis en pleine lumière de l'être du jour, aujourd'hui en ces ténèbres. Je suis ainsi porteur du souvenir effacé de ce visage, je suis porteur du secret du salut de ce monde et de la libération finale de ce qui ne s'est dissout dans l'oubli abyssal de l'anamnésis rituellement sacrifiée, éperdument dépecée dans sa chair vivante et adorante, anéantie, humiliée, souillée, et ses cendres mêmes réduites en cendres, que dans le but de pourvoir aux chantiers apocalyptiques du renversement final, de ce que l'Edifice Tantrique appelle du nom de *Paravrtti*. Je sais que mon nom est Paravrtti, ainsi m'en souvient-il de cette nuit-là, et sans cesse je l'oublie.

(132) Un sombre tourment, une tristesse ardente et périlleuse me paraissent hanter, chaque année, le milieu du mois d'avril. Rencontré hier matin aux jardins du Luxembourg le Dr Antoine W., auquel s'accrochait, langoureuse et ensommeillé, une jeune marocaine d'une douzaine d'années, peut-être enceinte mais, dans tous les cas, d'une assez troublante beauté. Je l'entends qui me dit, d'une voix soudain affaiblie, lui-même abruptement tiré en arrière par la montée du souvenir, en lui, de certains jours à Vienne, en d'autres temps : « Ah, mais vous ne le saviez donc pas ? Et pourquoi a-t-il donc fallu qu'il me revienne à moi, et à moi précisément, de vous apprendre que Madeleine Bethouart est morte en ce mois d'avril, au moment des fêtes de Pâques ? Voyez quel étagé et troublant destin nous rapproche encore une fois ». Oh, ténèbres !

Vienne, Innsbruck, les fêtes et les mystères de la fin de l'année 1949, de l'entrée dans la nouvelle année qui, pour moi, aura été, alors l'année du grand *passage de la ligne*. Dans un certain sens, ma vie est déjà finie. Dans un certain sens, *j'ai perdu ma vie*, désastre, de toutes les façons, irréparable.

Madeleine Bethouart, et sa longue et héroïque bataille pour la réhabilitation immédiate et complète de Herbert von Karajan. L'obstination inouïe, le génie de son action à la fois manifeste en plein jour et profondément souterraine pour une autre politique française sur place, à ce moment-là, en Autriche et en Allemagne, engagée à réparer tout ce que la guerre avait souillé, interrompu, dégradé et obscurci au cœur de l'Europe vaincue, anéantie par l'ennemi sans visage, à l'identité dissimulé sous un masque écœurant de facticité insolente. Madeleine Bethouart, avec quelle ardente et juste passion se dépensant, aux

côtés du général Bethouart, et veillant elle-même — dans les termes de la mission spéciale qui était alors la sienne — pour que, dans ces années-là, ne cesse de s'affirmer, et si violemment à contre-courant, la poursuite de la politique occulte du gaullisme — d'un certain gaullisme, redevable exclusivement de la volonté dissimulée du général de Gaulle personnellement — en faveur d'un recommencement sans retard et tout à fait inconditionnel des destinées apparemment suspendues de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'histoire en continuation directe, et sans nulle retenue d'exception, de la ligne de la plus Grande Europe. Un jour on le saura peut-être, tout ce que Charles de Gaulle a voulu faire et fait après 1945 allait dans le seul sens de la reprise de la ligne continentale de la plus Grande Europe.

Madeleine Bethouart ? Il y avait aussi la femme, l'amoureuse aux pouvoirs d'irradiation mythologiques, hallucinés, à l'élégance princière et jeune à jamais, *silentium*.

(147) Lumière des années passées, lumière des étés évanouis. Comptons six ans dans la vie du Général de Gaulle : 1916-1922. Blessé pour la troisième fois, à Douaumont, Charles de Gaulle, fait prisonnier, tente à cinq reprises de s'évader et, vers la fin de 1916, il arrive au camp de sécurité d'Ingolstadt, en Bavière. « Il y avait un homme comme cela à Ingolstadt », Schiller, « *La mort de Wallenstein* La fin de la guerre le trouve à Ingolstadt, il est donc libéré en 1918. L'année d'après, il refait surface en Pologne, instructeur à la 5^e Division de Chasseurs Polonais. En 1920, il est directeur du cours des officiers supérieurs de l'Ecole d'Application d'infanterie de Rambertow. Il participe, ensuite, en tant qu'officier d'état-major, aux opérations franco-polonaise contre les tentatives soviétiques de pénétration à l'Ouest, ayant en face de lui, commandant du Front du Centre contre la Pologne, son ancien camarade du camp de sécurité d'Ingolstadt et futur Maréchal de l'Armée Rouge, le jeune Mikhaïl Toukhatchevsky. Il est ensuite appelé aux fonctions de chef de cabinet du Général commandant en chef de la Mission Militaire Française en Pologne, le Général Niessel. En 1921, Charles de Gaulle est affecté à l'Ecole de Saint-Cyr comme adjoint au professeur d'histoire, et, l'année d'après, il est admis à l'Ecole de Guerre : nous sommes déjà en 1922, d'autres temps commencent.

Quarante-huit ans plus tard, le soir du 9 novembre 1970, Charles de Gaulle s'effondrera, foudroyé, à sa petite table de jeu, chez lui, à Colombey-les-Deux-Eglises, sans avoir vraiment pu arracher la France aux ténèbres de son glissement vers ce que le Polonais Joseph Conrad avait appelé le « Cœur des Ténèbres ». Charles de Gaulle, bien d'années avant ce 9 novembre-là : • Cependant, si le tunnel où nous avons longtemps cheminé dans les ténèbres commence à s'éclairer d'une lointaine lueur, il s'en faut que nous nous trouvions au terme ».

Dix-neuf ans passent. Pour commémorer le 9 avril 1970, André Passeron va écrire, en avril 1989 : « De Gaulle a-t-il été trahi par les siens, a-t-il saisi le sens de l'évolution de la société, a-t-il choisi le suicide politique ? ». Et aussi : « Sa dernière phrase avant de s'effondrer sur sa table de jeu au soir du 9 novembre 1970 contient peut-être une réponse, ou plutôt une leçon : » *Mais comment n'aurais-je pas appris que ce qui est salutaire à la nation ne va pas sans blâmes ni sans pertes dans l'élection ?* « C'est sans doute là, et là seulement, que réside le secret de l'extraordinaire erreur de de Gaulle se refusant de comprendre qu'entre la démocratie et la France il n'y avait pas à hésiter, pas un seul instant. D'autres le comprendront, après lui.

Ainsi moi-même, dans les champs de blé près de Melun *que n'ai-je osé*. Cependant, il n'y a qu'une seule contre-stratégie qui vaille, une seule grande métastratégie d'ensemble, la métastratégie de la Divine Providence en action, dont il ne nous appartient pas d'investir l'ultime secret. Aussi toutes les grandes conspirations *d'appelés* sont-elles des conspirations d'aveugles, Ernesto Sabato avait vu juste dans ses explorations clandestines des souterrains de Buenos- Aires.

(148) Je rencontre Carole Bouquet au Goethe Institut, avenue d'Iéna où l'on passait, exceptionnellement, des films de Wim Wenders. Minuit passé quand nous sortons, elle va me ramener en voiture chez moi, à la Porte d'Auteuil. Pendant tout le trajet, conduisant lentement, d'une manière presque somnolente, elle ne cessera de me parler de la si étrange attraction — mais qui mieux que moi pourrait la comprendre, la suivre en cette voie périlleuse, sophistiquée et magicienne — qu'exercerait, sur elle, qu'a depuis toujours exercé sur elle la ville de Rome, « et ses alentours ». « Comme une maladie du sang, comme une folie permanente, ancienne », me disait-elle. Et son discours romain m'impressionne, me trouble et *m'appelle*, me fascine au plus haut degré, je la suis de près, de très près dans les méandres oniriques de ce qu'elle me dit, tout en y sentant la part considérable du non-avoué, du non-avouable culturellement en jeu, la part de la confession se refusant de se laisser saisir alors même qu'elle y trouve un beau soulagement, une certaine compensation dans le simple fait de se donner ainsi à pressentir, obscurément et comme pour rien. Qu'a-t-elle donc bien pu faire, ou vu se faire, ou réussi à faire faire de si farouchement invouable à Rome, la si limpide Carole Bouquet ? Un de ces jours je le saurai. Ou, peut-être, ainsi sont ces choses, jamais je ne le saurai. Le plus certain des symboles occultistes de Rome n'est-il pas la *Porta Hermetica* ?

Car elle est très secrète, Carole Bouquet. Quand on la connaît un tant soit peu bien, on s'aperçoit vite que sous ses allures somnolentes et enjouées, sous

ses belles nonchalances rieuses et chanteuses, elle ne cesse de veiller sur la partie d'elle-même qu'elle entend tenir pur prohibée, sur la chambre de retraite, occulte et inaccessible, qui, en elle-même, ne s'ouvre que sur le « Vieux Pays ». Depuis le balcon en bois hypnagogiquement suspendu au-dessus — haut, très haut au-dessus — des sombres et silencieuses forêts de sapins noirs des monts Albains, les étendues du « Vieux Pays » à elle.

Serait-elle donc, peut-être sans même qu'elle ne le sache vraiment, une autochtone prédestinée du Talisman de Rhea Silvia, est-elle de ceux qui, pour se rafraîchir l'être ne reculent pas devant la folie d'aller se baigner la nuit, en rêvant qu'ils rêvent, dans les piscines remplies ras bord de plomb fondu que nous connûmes à la villa discrète de Rhea Silvia, sur les rives volcaniques du lac d'Albano, dans le Latium ? Assurément elle l'est. Et avec cela, personne qui saurait, à Paris, la vraie Carole Bouquet, et ceux qui se figurent le mieux la connaître en sachant infiniment moins que les autres. Jour et nuit, Carole Bouquet porte sur son visage un masque de cristal translucide, veiné d'or, elle se laisse voir dans sa vie, marche, agit, se permet parfois de se faire prendre par des hommes si cela lui chante, mais personne ne l'approche autrement qu'à travers les épaisseurs magiques d'une chemise de brouillard et de fluctuations oniriques incessantes : les plombières de Rhea Silvia sont des jeunes femmes insaisissables, à qui le don a été illégalement conféré d'une espèce de virginité intrinsèque, agissant en permanence, qui leur permet de fréquenter jusqu'au tréfonds des plus Infernales Licences sans qu'elles ne s'en ressentissent, intactes, sublimes, *étrangères*. Étrangères ? De partout étrangères, parce qu'elles ne sont que de Rome, ces vestales d'une nouvelle cosmogonie glaciaire, gardiennes du sommeil de la Glace et du Feu.

(129) Cependant, Carole Bouquet et moi, nous appartenons chacun à deux races différentes, ennemies peut-être pas, ces races à la fois de caprice et de profondeur mais, dans tous les cas, à jamais irréconciliables. Carole Bouquet appartient, elle, à la race de ceux qui, au cinéma, cherchent à s'asseoir, toujours, aux premiers rangs, alors que moi je serai toujours avec les soupçonneux des tous derniers rangs.

Or, ce soir, seul dans ma rangée des fauteuils, je trouve, en lui marchant dessus dans le noir, un livre que quelqu'un y avait oublié, ou perdu, un roman anglais (ou bien encore laissé à dessein, comment savoir, et alors dans quel dessein).

Peter Ackroyd, *Hawksmoor*, Harper & Row Ed., Londres, 1986, qu'en rentrant chez moi je me suis empressé de lire, jusqu'à trois heures du matin.

Nicholas Dyer, architecte de génie, est l'auteur de sept nouvelles églises bâties, à Londres, au XVIII^e siècle, sur les instances d'une volonté restée dans l'ombre. Nicholas Dyer, en fait, appartenait à la haute religion occulte du satanisme : les sept églises qu'il fait édifier à Londres sont, très secrètement, autant de temples de Satan, leurs pierres fondationnelles abondamment abreuvées du sang d'une série préconçue de sacrifices humains.

En 1980, le superintendant Nicholas Hawksmoor enquêtera sur une série de meurtres actuels, tous perpétrés dans les églises ayant été construites, au XVIII^e siècle, sur les plans de l'héptagramme fatal de Nicholas Dyer. Mais pas pour longtemps : par dessus les siècles, le cercle se referme, et un épouvantable tissu d'influences médiumiques, de présences parfaitement inavouables mais tout à fait agissantes va s'y insinuer pour proposer, pour imposer ses entrelacs de ténèbres, de poussées spectrales, antihumaines, *l'anti-monde pénètre à nouveau dans le monde.*

La littérature occultiste de Peter Ackroyd est celle d'un grand maître du genre : ses évocations de la ville de Londres au XVIII^e siècle, de ses meutes de putains, de ses hardes de mendiants à double, à triple vie — et où tout est dissimulation et tricherie supérieure, mystère social et spirituel en action directe, mystère profond, architectonique, baignant dans le sacrilège conséquent, la terreur et la démence meurtrière du satanisme quasi-triomphant — atteignent vite à un pouvoir immédiatement *donneur de vision*, qui fascine, absorbe, rend complice et envoûte, hypnotiquement.

La *terreur*, dit Peter Ackroyd, est la *fondation cachée de toute grande architecture*. L'architecture intérieure, vivante et irradiante, de ce roman de Peter Ackroyd saura trouver dans l'appropriation fascinée de la terreur, de l'expérience immédiate de la terreur, la lumière comme d'une religion nouvelle si ce n'est la religion même d'une lumière nouvelle, d'une lumière autre, qui sera la lumière de Satan, *mais il n'y a là rien détonnant, si Satan lui-même se déguise en Ange de Lumière*, s'écriait, déjà, saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens.

Lequel Ange de Lumière, à la fin du roman, va néanmoins devoir se rendre compte de l'évidence de sa défaite, aussi soudaine que totale, imprévue, génialement agencée, mystiquement appelée à clore le récit, à justifier la vision, à prononcer le dernier mot de celle-ci, le mot du secret final, qui n'appartient jamais qu'à Dieu, vision qui ne se lève que pour aller à la rencontre du dessein de la Divine Providence en action et dont elle se doit d'illuminer la marche dans les ténèbres.

Peter Ackroyd, *Hawksmoor*. Etrange rencontre, en cette fin de nuit glaciale et si trouble, si dangereuse. Un livre que je serais disposé à traduire moi-même, dont je viens de me reconnaître l'inconditionnel, un complice, un agent de pénétration.

(128) Etonnement sans fin — une sorte de malaise, d'écœurement obscur — face au désintérêt que les parisiens s'obstiennent de manifester à l'égard du Bois de Boulogne. Qu'importe, en effet, la succession de ses déchéances et le lugubre aboutissement actuel de celles-ci, le Bois de Boulogne gardera jusqu'à la fin les pouvoirs de son mystère originel et le mystère en continuité de ses pouvoirs de plus en plus occultés à mesure qu'avec ces temps de la fin tout s'engouffre inexorablement dans de désastre de ses propres disqualifications fatidiques. Car, ce qui reste aujourd'hui du Bois de Boulogne, et quel qu'en soit l'état, se trouve dédoublé, dans l'invisible, par les persistance de son identité antérieure, intacte, souveraine, habitée, magicienne, faite pour répondre en réverbération aux allégeances nocturnes et sidérales qui seront indéfiniment les siennes.

Et, d'autre part, suivant la spirale d'une réitération d'état qui en établit et soutient sans cesse la mission et les permanences, le symbole fondamental de mon salut, de mon accession clandestine à la délivrance ne se trouve-t-il pas logé en Bois de Boulogne ? Et je dirais même qu'en Bois de Boulogne *très précisément* ? Un mince ruisseau au cours dissimulé sous les buissons à guêpes, dans les ronceraies, et qu'il me faut impérativement franchir au gué, sur des pierres plates, souvent incertaines, piégées. Un danger insoutenable s'attache à ce passage obligé, quelque chose de pire que la mort. Mais, de l'autre côté, la vie hors d'atteinte, le suprême ensoleillement de *l'anamnesis*. J'avais appelé cela le Gué des Louves.

En effet, le “ Gué des Louves ” divise — quelque part — le Bois de Boulogne contre lui-même, en fait comme cette flamboyante blessure de mort qui entaille le Sacré-cœur de Jésus dans l'ancienne imagerie contre-révolutionnaire des nôtres.

Or ce mince ruisseau douteux existe réellement, que je suis parvenu à identifier presque sans aucun effort sur les lieux mêmes, où il se fait, dans le visible, le modeste symbole de ce qu'il est, si aventureusement, dans l'invisible, et d'une manière si tragique. Mais, d'habitude, on l'évite, son cours même et la petite clairière spectrale où il se laisse surprendre. Et les bêtes aussi s'en tiennent à distance, un grand silence plein d'ombre y règne, en bloque les environs.

Les dévergondages de la Nostalgie

de rupture en rupture à partir de la rupture initiale

ANDRE COYNE

(149) Je dois commencer par le dire : quand, dans les jours les plus lointains de ma jeunesse brûlée, mélancolique et démente, j'avais cru qu'il suffisait de savoir — d'être admis à comprendre — certaines choses de l'autre monde pour en avoir aussitôt l'utilisation opérative, j'ignorais assez dramatiquement que les chemins intérieurs de l'œuvre exigent que l'on poursuive sa carrière philosophique pendant vingt-trois ans au moins, et que la plupart des nôtres, happés par les eaux tumultueuses et noires d'en-bas, se perdent en route pour aller là d'où personne n'est jamais revenu.

Et maintenant ? La nuit pleine de ténèbres, l'aube blanchissante, l'aurore en églantine dépassées, franchies comme dans un rêve de fièvre hypnagogique, rêve ininterrompu, et vierge de la moindre ombre de charité vivante, maintenant je me réveille à nouveau devant le précipice soudain du jour de l'œuvre au vert.

Ce n'est que la dernière bataille qui compte, et j'y suis. Faire face à l'horreur la plus grande, faire face à l'épouvante de la fin.

(150) Que la parole de vérité cesse, et que le courant de la vie néanmoins continue : une parole nouvelle incarnera alors ce qui dans la vie n'appartient plus qu'à la vie et à la vie seule, au-delà des prédestinations et des noms et ce qu'elle dira, cette parole nouvelle, ne comportera ni n'engagera plus aucun sens, mais comme une position de force suspendue sur le vide et rien *d'autre*, une position de force elle-même innommable et à jamais innommée, passagère, non-signifiante, aveugle et désespérée, une position de force taillée dans le creux incertain de ma dernière impuissance d'être et qui, lui, ce creux

D'impuissance en moi, cette chuchotante entaille du néant ne seront faits que de la confrontation coronaire des forces les plus obscures de la vie dans le champ clos de l'épreuve existentielle, et quand celle-ci, l'épreuve existentielle de la fin, ne les y aura appelées que pour les annuler à froid, sans amour et sans ressentiment, mais appelées du fond d'un sommeil plus noir et plus profond que toute mort (que ma propre mort) comme si le malheur de l'être était essentiellement le malheur de la terre.

(149) *En êtes-vous donc si certain* 1 Et moi : *Non, pas tellement, je l'avoue. Mais je peux dire, aussi, que nous n'avons pas, ou plutôt que nous n'avons plus le choix. Il faudra persister, essayer de mener ce projet à son terme vraiment ultime. Et cela, par n'importe quels moyens.* Et même par absolument n'importe quels moyens. Je revois ce bel après-midi d'été après la pluie, dans les jardins privés de la Nonciature. Et les oiseaux ivres de joie dans les châtaigniers en fleurs, ou accrochés à ces ferronneries baroques assurant les balcons les plus hauts, aux derniers étages, sous le ciel serein et vide. Des oiseaux m'apparaissant, soudain, comme autant de petites grappes d'abeilles recouvertes d'une croûte de cendres blanches et grises, pour célébrer, ainsi, l'angoisse mortelle de ces heures pourtant si limpides, l'angoisse des heures les plus secrètes de mes noces avec la mort au ralenti des assignés à *l'amoureux retour*.

(150) Quoi de plus obscur que la lumière, et Job : *Dieu manifeste ses profondeurs à partir de l'obscurité et fait que la lumière sorte de l'ombre profonde.*

(151) Ainsi que le professait si admirablement la belle, la très belle même Théodelinde Dubouché, fondatrice de la Famille de l'Adoration Réparatrice, pour faire *les honneurs du plus Grand Festin*, qui est un festin de braises vives, d'épouvante sans nom et d'écartèlement au-dessus des ténèbres dit vide de la fin, il faut connaître, et savoir connaître le *mystère de l'éveil au cœur de la nuit*.

Réveiller la Foi en ne s'appuyant que sur la Foi, disait Théodelinde Dubouché. Et aussi : *C'est la nuit que mon âme te désire.*

(Aujourd'hui, la maison mère de la Famille de l'Adoration Réparatrices et trouve installée à Paris, 39, rue Gay-Lussac, et sept autres maisons encore travaillent en France : je cite, parmi celles-ci, les maisons de Châlons sur Marne, le Lyon et de Corneilles. En Grande Bretagne, la Famille de l'Adoration Réparatrice exploite mystiquement une maison à Chester et, en Irlande, à Belfast et à Donaghadee).

Constituant une assez mystérieuse enclave tantrique au cœur du catholicisme occidental le plus traditionaliste, ou apparemment le plus traditionaliste, les files de la grande Théodelinde Dubouché s'avouent entièrement adonnées à l'adoration active, de jour et de nuit, du seul Pain de Ve, tout en gardant un silence, plus significatif qu'on ne saurait le penser, sur le Vin de Vie. Elles ne savent donc se donner que dans leurs corps, et dans leurs corps de chair, s'offrant à l'œuvre de sacrifice suivant la parole du Maître Terrible, *je suis venu apporter le feu sur la terre et je ne désire rien sinon qu'il brûle*. Or là, il brûle ce feu venu d'ailleurs, et il brûlera de plus en plus, impitoyablement. En un combat désormais sans merci, ce feu il faudra que moi-même je le pénètre, de vive vie, afin qu'il m'investisse et m'annule en son incandescence éperdument virginale, incandescence au cœur de laquelle séjourne le grand secret de Théodelinde Dubouché et Théodelinde Dubouché elle-même, faite de quelles incandescences.

(152) Un monde prend fin, un autre monde s'annonce et se donne subversivement à commencer.

Tenir le pas gagné, disait Rimbaud à la fin d'*Une Saison en Enfer*. Et il disait encore que *le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes*. Mais il ajoutait aussitôt après : *Cependant, c'est la veille*.

Or, en effet, *c'est la veille*.

Quoi qu'il en soit, il nous reste peut-être un mois pour réfléchir, un mois, encore, pour nous habituer à la certitude des immenses glissements de terrain qui s'annoncent dans l'abîme des souterrains les plus nocturnes de Paris, et dont je suis moi-même, médiumiquement, la bouche d'ombre tenue pour parler exclusivement la jolie bègue des rôisseurs de plomb à l'aventure de Belle Etoile, qui est, disons-le, une *étoile verte*.

Aveu risquant de déclencher, de par ses réverbérations souterraines, des avalanches terriblement imprévisibles, des changements abrupts et sans doute irrévocables de la face nocturne, de la face de jour de nos propres domaines de chasse en forêt de Brocéliande, au Bois de Boulogne et jusque dans les crépusculaires et si équivoques Jardins des Tuileries, ces derniers hantés, dans le demi-invisible, par la grande délinquance des Filles du Feu — ou plutôt du Brasier Froid — et de leurs insubornables piègeurs aux yeux de glace et de pourriture noire.

Car la roue de plus grand destin vient d tourner, encore une fois, au Milieu du Ciel, face à la divine gueule entrouverte de Sekhmet, la flamboyante : seuls, désormais, marcheront de l'avant les briseurs de front des suprêmes interdits de vie et de mort appartenant à ces temps d'impuissance et de honte qui ne sont déjà plus, qui n'ont jamais été les nôtres.

Et, d'autre part, pour ce qu'il y aurait de nous-mêmes, nous sommes arrivés, tous, devant la petite haie sombre à partir de laquelle, et celle-ci franchie d'un seul bond, il nous faudra réapprendre à nous jeter aveuglément en avant, à jouer le tout pour le tout. A l'heure qu'il est, seul ce qui, et seul celui qui se trouve en *donne d'exception extrême* parvient, parfois, à s'échapper illégalement à l'encerclement, à l'avance fatale des puissances de la négation et des ténèbres, « et dans mon rêve, à nouveau, la terre se refermant sur elle-même ».

(153) Les maîtres du feu ne craignent que le témoignage occulte, le témoignage chiffré des pierres ; ainsi dans la philosophie, où les profondeurs cachées, les identités antérieures des concepts que l'on tiendrait pour les plus transparents ne cessent de dénoncer la part nocturne de la pensée, celle qui se cache avant tout d'elle-même. Aussi toute pensée vivante est-elle, en quelque sorte, une pensée dévoyée par l'œuvre secrète de ses propres profondeurs.

(154) De Kant à Jaspers, un certain crétinisme de langue allemande, de plus en plus avarié, de plus en plus subalterne et *faiseur*.

Or, savoir les choses, c'est avoir le courage et la nonchalance de bon ton, la nonchalance héroïque de réduire toute la philosophie d'un Kierkegaard aux exaspérations angéliques de la masturbation, qui lui ont dévasté la vie et troublé la foi jusqu'à en faire un vin mauvais, saumâtre, un vin de honte et de mort ; le protestantisme, d'ailleurs, dans son être et dans son histoire, n'est qu'une immense confrérie clandestine de fanatiques de la masturbation, une conjuration de contempteurs affaiblis et des effarouchés de la gloire transcendante du nu, du corps dénudé et brûlant de l'épouse, de la maîtresse, de la fiancée à déflorer avec *crainte et tremblement*, préconnaissance de la fournaise.

(155) Le seul appel auquel je veux encore savoir répondre, c'est l'appel de la grande race, qui se manifeste, souvent, chez certaines d'entre elles, par une manière au ralenti de croiser leurs longues jambes ou, debout le dos au mur, alanguies, de présenter le ventre légèrement en avant, en bouclier de parade et donnant à pressentir les floralies, célestes en quelque sorte, d'une grossesse

indéfiniment reportée par les manipulations d'un présent lui-même investi de délire, de chères et belles hauteurs mystiques ou assimilées, et comme nappé par l'é�incelante fondue d'un cri retenu à l'infini, toujours le même, le cri de la blessure de mort, l'aérienne, l'astrale, l'indéchiffrable.

(156) *Garam masala* l'arrière-boutique étant sans cesse remplie par des mâcheurs de bétel en visite de courtoisie, la serveuse au grand cœur doit monter dans l'escalier, entre les étages (la balustrade des intermittences).

(157) Mais qui est donc Aurélie Ajoret ? Nom qui m'est à plusieurs fois venu dans le rêve. Au bord de la Saône, l'étroit sentier caillouteux coupant dans les grandes herbes, et ces oiseaux d'un gris roussâtre, silencieux. Fugitivement, l'éclat d'un sein juvénile, d'une éclatante blancheur, sous la chemise douteuse, trempée de sueur, de boue. Un goût de suicide, concernant, peut-être, quelqu'un d'autre, et son étonnante connaissance des Evangiles, mais, néanmoins, aucun souvenir d'elle en moi, de son visage, de son corps ni de son être, rien.

(158) Comme il me fallait descendre à Vavin, je changeai de train à Odéon et sur la banquette, à mes côtés, une dame d'œuvres, entre deux âges, confite dans les dévotions les plus diverses, accompagnant une sorte de religieuse, toute vieille, ratatinée, noireude et parcheminée comme un hareng bouffi, déjà presque aérienne dans ses fringues de morte-vive, à la trame blanchie aux lessives du pire elles descendent elles aussi à Vavin, et marchent devant moi. sans se douter de rien : c'est alors que je m'aperçois que la petite religieuse, elle, est portugaise et je ne sais pas comment je me surprends en train de penser que l'envie subite pourrait fort bien me venir de la jeter dans l'escalier, d'un violent coup dans le dos vase en terre trop cuite, brûlée, elle s'y tuerait sûrement rompue-éclatée en morceaux, et ensuite des *petits tas*. Or qui donc vient de penser cela en moi, les vannes de quel désespoir très ancien, son visage ni plus aucun souvenir, les vannes ruineuses de quel insondable désespoir viennent ainsi de céder en moi le front collé contre le mur glacial, et aussi l'odeur atroce de vieilles hardes carbonisées, de poisson pourrissant au soleil et les pavés surchauffés de l'embarcadère, rouge de sang, en septembre 1961 Algesiras, et cette aube-là.

(159) Je crois qu'il ne pleut plus, mais il fait noir ce 31 mai, en attendant Jean- Pierre Rassam au Dôme, entouré, comme dans un cercle de spirites de banlieue, par les photos en noir et blanc des cadors des belles et lugubres années trente, ou vingt plutôt, escortés par leurs gougeonnes à poil, lascives, toutes, et

d'une assez basse race) (monde de métèques abjects, ou pire, un monde d'*artistes* en coup de sonde vers les origines secrètes, clandestines, de 1 actuelle conscience occidentale).

(Etrangement, Sophie Barjac, qui, rue Dutot, seule, marche en regardant tout droit devant elle, et même, à ce qu'il me semble — je regarde depuis la glace mouillée de l'autobus 48 — se parlant à haute voix, fiévreuse, insensible apparemment à l'état du monde, rêvant debout ou somnambule en plein jour, inspirée) (belle comme une déesse des anciens temps sous sa crinière d'or, ruisselante de tous les mercures de la pluie).

(160) L'épouvante mortelle de la double sphère d'argent, à l'entaille noircie. J'ai appelé les dieux en sanglotant, et ils sont venus. Mais pas tout de suite, non pas tout de suite. Je veux dire : non, pas tout de suite *cela*.

(161) Si je m'invente un double, c'est que pour moi aussi le temps des vaines amours est venu : tracer dans l'air les signes de la séparation oiseuse des noms, voiler la basse rumeur, le *dolorisme* frustrant et frustré, à peine convulsionnaire, des guêpes de l'ancien régime suintant le long de la paroi de ma si grande, de ma si parfaite indifférence présente, telles sont les manoeuvres et les prodiges de *mon nouveau secret*.

Venez, venez donc mes douces-mères salopes, venez, c'est l'heure de la première pression à froid.

Ainsi devient-on, comme le dit von Eckartshausen, le *séparateur de la substance qui contient tout*, d'avec la *matière destructible qui occasionne la douleur et la misère*. Peut importe, alors, si le sang doit couler. Au contraire.

(162) Ces jolis poumons, si fraîchement arrachés à leur poitrine d'origine, et posés avec soin sur cet épais lit de pailles se remplissant, avec lenteur et componction, comme d'un sang rosâtre, écumant (et ce même rêve, tout à fait le même, me venant cette nuit, à nouveau) (pour la onzième fois depuis deux mois, et avec la même grande clarté toujours, comme au cœur d'un mystérieux *ensoleillement*) (mais n'avaient-ils pas contenu, ces poumons à la dégainé virginale, n'avaient-ils pas contenu, avant, l'air des souffles, des haleines, respirations paradisiaques dont s'est perdue ma dernière vie, avant l'effondrement de 1 Atlantide) (et avant quelle même ne trahisse, sur-dévoyée).

(163) Tout comme devant la figuration élémentaire du Roi Pêcheur réduit à dépérir, à s'effriter comme du sable par le silence de ses commensaux ineptes, à l'âme obscurcie de sommeil, personne, cette nuit encore, n'osera ni ne saura poser la seule question fondamentale : quels sont donc ces cadavres qui, au nombre de trois, attendant qu'on les découvre, confondus dans de la chaux vive et emmurés, depuis 1889, à un endroit se situant juste au-dessous de la grande salle à l'entrée de chez Lipp, à droite. Et bientôt j'en dirai plus, je dois.

(164) Une vie qui recommence, avec le plus extrême dégoût de la littérature, dans la loge de concierge où elle dut assurément se cacher, pour un temps, rue Raynouard (son collier en pâte de verre troublée, d'un certain bleu).

(16Z) (Mais était-ce la nuit, non plutôt le jour mais alors pourquoi toutes ces lumières sur l'eau, est-ce, en nous-mêmes, l'ancien mystère de la pêche aux flambeaux) (et cette douleur sous le front, cette obscurité à peine blanchissante, ce froid coupant et cette mince couche de glace qui se rompt sous l'avance de la barque au moment même où la lune pâle du petit jour s'échappe des nuages rougissants) (la nuit, le jour, ici, désormais plus aucune importance) (cette lumière si égale, couleur de lassitude et d'oubli) (couleur d'ambre noire).

(168) Dans l'élévation de mon attente la plus dévergondée de Romaine, à l'Auberge des Rosiers, rue Boislevant : sous son chemisier jaune paille, des seins cosmologiquement si conscients de la montée, en ce monde, de l'heure la plus secrète, comment peuvent-ils aller avec un sexe si étroit, virginalement encore si serré autour de son propre principe cantorien du refus, du *premier refus*, de la non-disponibilité mystique des sables de ses prodigieuses plages d'être troublées, et avec quelle subversive et sombre soudaineté bourgeoise, par les petits orages de l'existence, et des anciennes détresses poussant à la vanité, aux sophistications abjectes et pitoyables du ressentiment dans ses plus fuligineuses voilures de deuil, de *débordements*, de belle démente à la contrefaçon de leurs bonheurs vitrifiés, passés au blanc du vide à l'envolée sournoise, un tout petit peu retenue. Ainsi sont-ils en train de m'avoir, et il n'y a pas de tragédie qui tienne face à la *stupéfaction* ni, d'ailleurs, aux soudaines rosées du mordu-léché, brûlantes.

Mais c'est en quelque sorte justice : à la sombre stupéfaction de l'Auberge des Rosiers, rue Boislevant, répond la stupéfaction à blanc de Mortefontaine.

Le rêve éveillé ou, pour plus de précision, *un certain rêve éveillé*, savamment conduit et maîtrisé, ne saurait guère être tenu pour moins réel qui la vie réelle, au contraire : participant d'une triple réalité — la réalité de la vie, la réalité du

rêve, la réalité de l'éveil — il investit la vie d'une lumière transcendante, suprahumaine, et qui seule véhiculera cette vie plus que la vie, défiante et libératrice, donnant aux siens l'avant-goût de la « vie éternelle ». A l'auberge de la Roseraie, rue Boislevant, cette lumière je l'ai connue, la lumière de la « vie éternelle », quand elle enlevait son chemisier jaune, pleine de mauvaise volonté.

(169) Le reste s'est-il perdu ? Oui, le reste s'est perdu. Et des vies aussi se perdent, et se laissent, ensuite, dissoudre dans le néant, par le néant, des vies qui eussent pu être mystérieuses, puissantes, des vies claires comme le jour le plus clair face aux sombres rochers éclatés de l'antidestin, de la *négation agissante* qui porte en elle, avec elle, devant elle les stigmates vitrifiés, la griffe glaciale, à la fois invisible et indélébile, du dieu secret et morne des abîmes.

(170) Apprendre, jour après jour, la haine des vieilles, haine psychopathologique, haine super-homicide de ces fainéantes beldoches de la dernière grande bourgeoisie ou se faisant passer pour telle, fardées comme des cadavres ambulants, fourrures, bagouzes, triple rang de perles saumon rose, bouche amère, vicieuse, encroûtée au rouge libidineux des prédateurs de fosse commune chaque fois que je prends le 52, la vision intérieure des hécatombes dont je rêve à propos de ces déchets insupportablement obscènes me porte à l'infini de la transe, au pavillon de la petite mort où l'on défaille) (des tranchées se situant sous l'horizon de la plaine morne et grasse pour escamoter, pour pétrir dans la merde au noir le plus extrême cette immonde sous-bidoche en putréfaction existentielle finale, irrévocable) (aucune flamme vive n'est jamais passée par là) (cette vieillesse-là, cette ignoble viande-là en appellent, si d'aventure je ne parvenais pas à franchir moi-même la ligne finale, aux fondements occultes de mon propre enfer ici-bas, et aussi de ce qu'il m'en viendra par la suite, dans les ténèbres de la seconde mort le déversoir, et les bas-feux noirâtres de la petite dépression) (où s'étaleront les décharges de la ville dévastée).

(171) (Et je n'ai même plus honte : j'ai été défait en rase campagne, et de mon grand rêve de salut et de délivrance cosmogonique il n'en reste plus pierre sur pierre, l'ombre d'une ombre) (ceci est mon aveu final : j'ai perdu la partie, *maintenant je le sais* j'ai perdu, et en me perdant moi-même j'ai perdu aussi le monde que je devais, que je voulais sauver, et qui ne saura sans doute jamais qu'en ces ténèbres il s'en était fallu de si peu pour qu'il lui vienne un dernier sauveur, et que la grande lumière des origines en fût à nouveau ramenée au jour) (dès le commencement, un signe d'interdiction occulte était au-dessus de moi un décret non point de malédiction, mais d'*empêchement* et tout cela venant, je le sais, non pas tellement de la trop grande puissance des autres,

mais du fait que les miens m'eussent, un jour, abandonné) (j'ai choisi le ciel, mais le ciel n'a pas voulu de moi et quand ceux des ténèbres en vinrent à le savoir, quel déchaînement d'écorces *mortes* autour de moi et en moi, au-dessus de moi et maintenant les signes aussi ont cessé de dire, et les mots se dessèchent en moi comme des feuilles mortes sur le rebord d'une fenêtre vide) (je ne suis même pas le figuier maudit, mais le figuier laissé pour compte) (laissé en plan).

(172) (C'est dire, ainsi, le sombre déshonneur, Madame, de ces choses trouvées en rêve et que la vie du jour dépasse et humilie, et que la vie présupposée d'éveil anéantit toujours, inconsciente, bienheureuse : car *je savais tout ce qu'il fallait que je sache, et à présent je ne sais plus rien* ainsi m'en vient-il encore cette honte cuisante et si amère, la toute-puissance décatie d'un oubli encore plus transparent à lui-même que le souvenir dont il est tenu de perpétuer la ruine, et le désastre soumis au noircissement fatidique de ces haleines prédisposées en bas jugement autour de l'heure si sournoisement abâtardie, comme à l'étal de l'inassouissable mort) (l'heure même du Cher Conseil) (ces belles désirades aveugles, en tant que libre-prêt des souches renoncées sans nul déchirement, sans armes hypnagogiques ni divulgation de roses noires car telle sera désormais la vie de la mort dans la mort de la vie, et comme *une seconde fois*) (une seconde mise à nu de ce qui n'eût pas dû l'être) (souveraines sonnaillies d'un madrigal à dire la bouche pleine de grains d'or, ruisselante d'abeilles) (ensemble, qu'ils fassent donc glisser la dalle si gravement adultérée, qu'ils eussent reconnue sous la tonnelle aux pampres rouges et blancs, et que soudain le contre-poids s'en vienne à obéir, ouvrant ainsi sous leurs pieds la sombre science des précipices antérieurs, et leur offrant, à nouveau, la seigneurie pleine du souffle retenu, et divisé dans les buissonnements où ces aériennes accumulations de nombres en flammes se fussent prédisposées à influencer le retour, parmi elles, des anciennes ombres blanches à Memphis, ainsi que l'avènement repris, par eux, des belles complicités polaires d'anatan celles-là mêmes qui furent de la rue des Entrepôts, mas rendues et corrigées, ces complicités, comme du balcon rouillé d'où s'en reviennent à les contempler, sommeil non-sommeil, leurs Frères Illuminés de l'Asie maîtres en haillons) (maîtres en haillons, les Maîtres en Haillons de l'Ordre des Refuges).

(173) (Les Frères étaient, les Frères ne sont plus) (peut-on envisager, aussi, l'extinction d'une race, l'effondrement d'un archipel ontologique dans les gouffres tranquilles du non-être comme on se doit d'envisager sa propre mort, l'effondrement d'un vague mur de briques rouges en Haute-Provence qui fût prédestiné, brique après brique, du côté du précipice, et à présent cascade de

pierrailles, d'ossements cassés et d'oiseaux millénaristes libérés au-dessus du vide, dans quel terrible éblouissement diapré d'or un long cri se lève,, et retentit) (avec la même précision doucereuse que celle du silex clair qui me pénètre et m'éveille, introduit, lentement, très lentement, dans l'os le plus fragile du front, entre les yeux, et déjà le chant, déjà tous ces draps verts, immenses, tout frémissants dans le ciel embrasé des crépuscules sur la pinède suppliciée à 1 infini) (dénivellation coutumière du fait, astrale).

(174) *C'est à Boukhara que je t'ai perdue, et je t'ai retrouvée à Samarkande* morte à moitié et ensevelie dans la royale déchéance de ta gloire la plus intacte, ainsi que l'ont alors clamé les feux dans le désert, suivant la ligne de la nuit, vers le Nord-Ouest et sur les hauts plateaux, au bord des grands lacs glacés, de montagne en montagne.

(175) « Ce fut donc, à mon égard, une mise en humiliation assez admirablement manigancée. Cependant, Monsieur, je savais tout d'avance. Et en guettant l'occasion, je vous guettais ».

(127) Et cette souffrance, lancinante, et qui dégrade et souille, porteuse de mauvaise mort, qu'il faille, pour écrire, pour pénétrer en écriture, se résigner à sans cesse devoir dire «je».

Et ne l'ai-je pas déjà relevé quelque part, je ne sais plus où, pour comprendre l'enseignement de G. I. Gurdjieff, pour en saisir la respiration dissimulée, le grand souffle intérieur venant des logis énochien de l'ancienne Cappadoce, il faut commencer par en trouver l'angle d'approche le plus juste, ou être admis à le trouver par qui en détient encore la disposition, toujours dangereuse.

Or le secret du dépassement suprahumain aussi direct que spécial, et apparemment de quelle simplicité extrême, secret que G. I. Gurdjieff avait été chargé de véhiculer, à un certain moment et dans un certain but, dans l'Ouest du continent, un *certain but* dont il faudra peut-être que l'on en réactivât, soudain, la charge et les prédispositions quand l'heure en sera à nouveau venue, n'est autre que celui du «réveil» de quelques-uns, et je crois aussi que tout est dit, à ce sujet, dans les pages qui lui sont consacrées au cœur même du grand roman initiatique de Gustav Meyrink se passant au Pays Bas, *Le Visage Vert*.

Tout l'essentiel de la «doctrine du réveil» se trouvant exposée dans *Le Visage Vert*, d'une manière fort dissimulée, et avec les mots les plus innocents — on y

parlera de la «voie païenne de la maîtrise de la pensée », et même du «pont qui mène à la vie » — en fait que fournir — ouvertement, et en toute clarté, et cette clarté même, et la donnée en ouverture qui s'en suit, armant la dissimulation à l'œuvre, alimentant la fausse innocence des mots — tout ce dont on peut avoir besoin — pour certains, je veux dire — lors d'une approche active des voies du «réveil» et même, à la limite, ce «réveil» lui-même, ou ce qu'il est convenu d'appeler ainsi. Mais cette approche active, il faut le savoir d'avance, n'est jamais que le fruit d'un appel secret agissant depuis le tréfonds de soi-même, et cela surtout, dirais-je, quand on serait tenté de penser que l'initiative nous appartiendrait en propre.

Tout comme G. I. Gurdjieff, Gustav Meyrink affirme qu' «être éveillé est tout».

Aussi trouve-t-on écrit dans *Le Visage Vert* :

«Etre éveille est tout.

Sois éveillé dans tout ce que tu fais ! Ne crois pas que tu l'est déjà. Non ; tu dors, et tu rêves.

Rassemble toutes tes forces, et efforce-toi un seul instant de te sentir parcouru dans tout ton corps par ce sentiment : maintenant je suis éveillé !

Si tu y parviens, tu te rendras compte immédiatement que 1 état dans lequel tu te trouvais jusque-là apparaît, vis-à-vis de celui-là, comme un état d'hébétude ou d'ivresse.

C'est le premier pas hésitant d'un long, long voyage de la certitude à la toute-puissance.

De cette façon, avance d'éveil en éveil ».

Et, toujours dans *Le Visage Vert*, ces précisions décisives :

« Notre symbole est le phénix, symbole du rajeunissement, l'aigle du ciel légendaire en Egypte, l'aigle au plumage pourpre et doré qui se consume dans son nid de myrrhe et sans cesse renaît de ses cendres.

Je t'ai dit que le commencement du chemin est ton propre corps ; celui que sait cela peut commencer son voyage à n'importe quel moment ».

(126) Le plus souvent c'est bien dans le rêve que je retrouve, surtout à l'aube, les chemins du gué dangereux du Bois de Boulogne, ou dans les interrègnes lumineux de la somnolence, mais, depuis quelque temps, je commence à y avoir accès, aussi, dans l'état d'éveil.

Dans la rue, soudain, ou ailleurs, n'importe où, l'espace d'un éclair, la figure se reconstitue — émerge — en moi du même ruisseau caché sous les buissons, au Bois de Boulogne, ce gué-là aussi, et la terreur anéantissante qui en garde le franchissement, les pierres plates sur lesquelles il faudrait passer, les tremblements légers du soleil reproduisant, dans l'eau cristalline, les frémissements des hautes frondaisons sous le vent de midi. Car tout cela est censé ne pouvoir avoir lieu qu'à midi, toujours à midi.

Eric Rohmer, parfois, m'y accompagne, silencieux, le visage d'un blanc spectral, jusqu'au bord même du ruisseau, et aussitôt après il disparaît. Et pas un son, jamais. Tout semble suspendu dans le vide, un vide serein, lumineux, d'une étrange fraîcheur tiède, suspendu hors du temps, hors de l'espace, pris dans la masse limpide d'un silence étincelant, abyssal, cosmique, ensoleillé de l'intérieur comme une immense montagne de glace cristalline. Vainement, je crois, je tenterai de rendre cela avec des mots, et d'ailleurs, j'y renonce. Une autre fois, plus tard peut-être. Souvent Eric Rohmer traverse l'espace de mes rêves.

Oser franchir le gué, et même ne serait-ce qu'essayer de le faire. Une fois arrivé là, au bord du ruisseau des ultimes périls, il suffirait de quelques pas en avant, je le sais, pour que j'accède à la liberté suprême, au réveil sans retour, mais quelque chose en moi m'empêche à chaque fois d'assumer la décision de passer outre, de soudain me précipiter dans le franchissement.

Et pourtant, deux fois au moins, j'ai osé le faire, je l'ai dit déjà fait. Deux fois au moins je me suis retrouvé de l'autre côté. Et je sais donc ce qu'il en est.

(125) Mais le plus excitant n'est-ce pas surtout le fait que la figure paradigmatique fondamentale du franchissement du ruisseau du Bois de Boulogne au gué des ultimes périls commence à se lever en moi non plus seulement dans le rêve, mais dans 1 état de veille aussi ? D'où les rapprochements immédiats avec la doctrine de l'éveil de G. I. Gurdpeff, avec les développements piégés de Gustav Meyrink sur le concept de l'éveil en tant que « pont qui mène à la vie » et, aussi, avec certaines des anciennes lueurs spectrales du Tantra dont j'ai encore le souvenir, encore que de plus en plus effacé.

Car c'est dans les chemins ardents du Tantra que j'ai su le nom du gué des ultimes périls, son identité dogmatique en tant que lieu non seulement de franchissement, pour moi-même et sans doute aussi pour certains pour mes pareils, mais aussi en tant que lieu de rentrée pour « celle qui viendra du pays des hauteurs » et qui, comme tel, en tant, je veux dire, que lieu de venue, s'appelle le Gué des Louves.

Le franchissement du gué des ultimes périls, on l'a compris, se fait dans les deux sens.

(124) Avec autant de douceur que de haine, mes regrets à l'égard de l'abominable et désolante déchéance forestière actuelle du Bois de Boulogne me viennent assurément de fort loin. Théodelinde Dubouché : « C'est la nuit que mon âme te désire ».

D'aussi loin, peut-être, que la Jonction de Vénus.

(300) « La Jonction de Vénus » ? Figures, numérotations, récidives, pressions savantes, le tracé léger des écrémages sans retour ni salaire. Ainsi, les armes de mon entreprise en cours disent-elles une *prémonition*. Intitulé *Les dévergondages de la Nostalgie*, le présent chapitre de mon « journal gnostique » en cours que prouve-t-il ? Que les parties éparses d'une vision, autant de morceaux sanglants et palpitants du corps dépecé d'Osiris, portent, toutes, le même chiffre, la même « signature d'état », la même morsure vive d'appartenance. Rassemblées, et le souffle de la vie divine les ranimant tout en les réintégrant dans le mystère de leur unité antérieure, dans le mystère de leur unité indéfiniment à venir, c'est là qu'apparaîtront, fulgurantes, les Armes de l'Entreprise, *de rupture en rupture à partir de la rupture initiale*.

Alors, que devrait-on y voir ? Je le dis, et je sais qu'en le disant je trahis : le 11 août 1999, en moins d'une journée, la face du monde en sera totalement changée, et pour toujours, comme si l'Apocalypse avait déjà eu lieu.

Car, en ce jour-là, et sans que personne ne s'en fut rendu compte de rien, comme dans un rêve, une immense lumière nouvelle et vive, l'exaltation et la puissance d'une joie éperdue, ardente, totale, annonceront que le Règne de Dieu est venu. Ainsi les Armes de l'Entreprise que je poursuivis disent-elles, avant tout, une date, le 11 août 1999. La date même de la ligne du plus Grand Feu. La date de la Jonction de Vénus.

(301) *La balustrade des intermittences*, il ne me reste plus beaucoup de temps pour en connaître les dialectiques de vigueur, ni le trait à la fois brûlant et de fraîcheurs qui en suinte, qui en ruisselé et creuse les sillons de nos dernières grandes espérances sidérales, investit numériquement les rudes vallons glaciaires de la Grande Ourse.

Sikkim

De la lumière ? Dites plutôt des ténèbres.

EVANGELINA WALTON

(156) C'est étrange dirais-je, étrange et non sans une certaine douceur, non sans une assez grande douceur Salpêtrière : par les fenêtres ouvertes de la salle de bains, retentit le chant des oiseaux à la fois effarouchés par la pluie et comme ivres d'elle à la tombée du soir, alors que, lentement, avec un souffle de fort belle poussée, je sens monter en moi et se raffermir occultement le désir de mort, la décision du suicide.

Toujours le passage à sec entre les différents régimes de l'œuvre, qu'il faut connaître en succession, impliquera donc un insoutenable désir de mort, d'auto-anéantissement. Entre ce qui n'est définitivement plus et ce qui n'est quand même pas encore, il n'y a plus de soutien autre que celui de la volonté absolument héroïque non pas de l'emporter, mais de ne pas céder, de ne pas *leur céder* : c'est l'heure et aussi le lieu où seule restera en action la haine de la haine, la haine de l'être occulte de la haine et de son double camp de guerre, celui qui se trouve suspendu dans les airs et celui qui se dissimule dans les entrailles de la terre friable et ombrageuse du non-être.

(157) (Août 1948 à dire vrai, j'avais, et depuis longtemps déjà, perdu le sens de l'écoulement du temps ; enfermé dans une cellule blindée de la Dalmatinska Uliça, à Belgrade, je ne savais plus où j'en étais, s'il faisait jour ou s'il faisait nuit, si deux mois étaient passés, ou six, depuis qu'ils m'avaient amené à Belgrade dissimulé à dessein parmi les responsables de la première grande vague d'arrestations clandestines de staliniens kominformistes, qui, eux, frappés de stupeur, ne comprenaient plus rien ; certains les mains attachées dans le dos ; à la Dalmatinska Uliça, la chaleur, parfois, était absolument atroce, plus qu'intolérable : en plein mois d'août, les radiateurs donnaient à rendre

brûlantes les parois métalliques et jusqu'aux portes mêmes des cellules, pourtant enchâssées dans un épais bloc de béton ; ainsi, avec le temps, en vins-je à glisser, de terrasse en terrasse, dans une longue excursion transcendante, me perdant vers les lointains de plus en plus obscurs et froids d'un sommeil cataleptique, voisin de la mort et, au-delà de la mort, de quelque chose d'autre que la mort, plus étouffant encore, et plus sujet à des éboulements d'immémoire, mais, en même temps, bien moins obscur, peut-être, que ne l'eussent jamais été, là, les passages réputés les plus étroits de la petite, de la grande mort, du secret de ce monde à sa fin ; une sorte de jour incertain y régnait, comme tributaire d'un soleil se levant dans une campagne désertique, un jour voilé par les ombres en haillons de je ne sais quelle nuit subtilement à la dérive) (car l'épouvante de ce *jour intermédiaire* va me rester, et à jamais) (et c'est au fond de ce jour aveugle que je l'ai rencontré, Lucia) (pour la toute première fois *entrevue*). (C'est au fond de ce jour aveugle que je l'ai rencontrée, Lucia).

(158) Dans les gogues lugubrisssimes d'un café à putes .tout près de la rue du Roi de Sicile, ces énigmatiques inscriptions, tracées au marqueur vert et d'une écriture ressemblant, de quelle angoissante manière, à la mienne : *Je suis le salut de ce monde son dernier être de vie et la victime suppliciée de sa dernière grande liberté amoureuse, je suis le dernier éclat du jour dans les ténèbres qui subvertissent et qui souillent tout. Je suis la Délivrance.* Et plus bas : *Quand la nuit vient, la trace de ses pas dans la neige aux reflets bleuâtres. Regnabit.*

(159) J'arrachai la couverture, les draps. Alors, de ses mains, elles se couvrit le visage. Etait-ce midi ? Les carillons, le grand soleil et, devant les fenêtres ouvertes, le vent si léger dans les voiles. Au pied du lit, sa *chemise de nuit blanche*.

(159) Héliopolis, comme pour la quatrième colombe (et comme de ce velours bleu nuit, au mince galon d'or passé, et significativement *verdi*).

(160) En fait, j'ai adoré qu'il pleuve plutôt qu'il ne fasse trop beau, trop ensoleillée en ce jour de grande joie secrète, où tout me paraît nécessairement tourné vers l'intérieur, le monde autour de moi soudain annulé par tout ce qui n'est pas dans la complicité immédiate de cette joie si inespérée et pourtant si parfaite.

Comment oserai-je en dire plus ? Et, d'ailleurs, pourquoi le faire ? D'autant plus que là, tout n'est que mensonge. J'ai voulu que ces paroles de joie me viennent, comme par miracle, et elles y sont venues : tout est comme si les

choses étaient vraiment ainsi, alors que c'est bien le contraire de tout cela qui est vrai. De la joie ? Quelle joie ? Dites plutôt le cauchemar le plus sombre, pétrifié et fatal. Evangelina Walton : *De la lumière ? Dites plutôt des ténèbres*. Est-ce possible ? Parfois, au plus obscur d'un cauchemar, d'une nocturne épouvante sans nom — mais elle nous en vient aussi bien en plein milieu du jour, cette épouvante si précise, aux arêtes si tranchantes — on se dit, on essaie de se dire : non, non, cela ne saurait être, non, pas ainsi, assurément je rêve, il faut absolument que *je* me réveille, que *je* m'arrache à ce cauchemar intolérable, à ce cauchemar dément. Mais qu'y peut cette invitation désespérée au réveil, quand c'est le cauchemar qui investit, qui tient la réalité, quand c'est au cauchemar qu'il faut se réveiller, et au seul cauchemar ? Gérard de Nerval : « Il ne m'a pas suffi de mettre au tombeau mes amours de chair et de cendre, pour bien m'assurer que c'est nous, vivants, qui marchons dans un monde de fantômes ». Plutôt rêver, et rêver dans le rêve du rêve, plutôt le mensonge éhonté, la lumineuse et tranquille démente qui apaise et qui sauve.

Vainement, donc, bien vainement ai-je tenté de dresser, aujourd'hui, autour de moi, et jusqu'au tréfonds de moi, les défenses affirmationnelles de ces mots invoquant — et de par cela même prétendant y convoquer, ou faisant semblant d'y croire — le feu de la joie, le souffle limpide et revivifiant de l'Appel à la Joie, et les embrasements de sa Présence Réelle.

Mais la réalité est autre, la *seule réalité*. Et c'est la réalité aberrante et totalitaire de cette conclusion de cauchemar : que depuis trente ans et plus pas un seul instant de joie, de répit, de liberté, pas un seul instant de retour à l'honneur vivant de l'être ne m'a été donné. Trente ans de cauchemar, et dans ce cauchemar sans fin pas un seul instant de joie. Aucun, jamais. Jamais. Cela, peut-on vraiment le croire ? Il le faut. C'est ainsi que j'avance dans la sainteté, peut-être. Ce soir, rendez-vous à T *Héliopolis*, 39 avenue Kléber, XVI^e.

61) Ce 16 avril 1985, dans *France Soir*, un article de Roger Laurent, intitulé *L'eau monte dans les sous-sols de Paris*. Certains textes paraissant dans *France Soir* de la manière apparemment la plus innocente, seraient-ils piégés, piégés comme au second degré ?

Or n'ai-je pas été moi-même porté à penser, à maintes reprises, tout le grand qu'il fallait au sujet des manigances de Jean-Jacques Shuhl, manigances supérieurement suspectes, avec l'idée d'une utilisation seconde des textes de *France-Soir* en tant que grille de déchiffrement d'une certaine *réalité autre* des choses en cours dans le monde ? J'ai souvenir, aussi, des étranges recommandations

qu'il y a quelques années Elie Dorner me faisait au sujet, toujours, de *France-Soir* et du mystère en plein jour qui s'y perpétuerait d'une façon ininterrompue, et tout comme si de rien n'était. Revisiter le fort troublant sillage d'Elie Dorner. Son assujettissement obsessionnel à la figure métapsychique des « grilles de codage d'outre-monde » dont il serait fait usage dans la « centrale souterraine » en action à *France-Soir*.

J'ai longtemps lutté en moi-même contre une certaine fascination, inavouable mais tenace, aux obstinations teigneuses, envers le crétinisme considéré comme une modalité de connaissance supérieure, fascination des plus pernicieuses dans la mesure où, si elle polarise et met en branle des situations spéciales, des sentiments et des agaceries débouchant sur une certaine classe de révélations qu'il serait vraiment impossible d'obtenir autrement, ces révélations n'en engagent pas moins le bénéficiaires — et quelquefois je le fus moi-même — dans leur sillage de singuliers ravissements, contaminent, laissent des traces à couvert et d'assez angoissantes nécroses, des affaiblissements d'être portant la griffe testimoniale du passage par le mongolisme, par le commerce personnel avec les douteuses lumières de sa religion, car il y a une religion secrète du crétinisme. Le crétinisme moi connaître, et crétinisme connaître moi.

En guise de référence, j'invoquerai, en premier lieu et comme tous ceux qui s'adonnent à l'idéal périlleux de la religion du crétinisme, *L'Idiot* de Dostoïewski, ainsi que le culte dévotionnel d'un Elie Dorner pour la lecture de *France Soir*, dont la pratique fervente a porté plus d'un à des percées visionnaires, à des accommodements hypnotiques des plus puissants à partir de la simple approche des événements du jour s'y trouvant consignés avec la clarté et toute la simplicité que l'on sait. Ainsi moi-même, sur le suivant article de Roger Laurent. J'y ai beaucoup trouvé.

Evangelina Walton : « De la lumière ? Dites plutôt des ténèbres ». On ne s'adresse pas impunément aux religions d'en dessous, à moins de poursuivre une tâche spéciale.

Roger Laurent, *L'eau monte dans le sous-sol de Paris* : « La capitale de la France engloutie sous les eaux, Paris devenue une cité noyée d'où ne surgirait des ondes que le dôme du Sacré-Coeur et les tours de Notre-Dame : une telle catastrophe ne relève assurément que d'un cauchemar ».

« Pourtant, le spécialistes de l'Hôtel de Ville s'inquiètent d'un phénomène qui, depuis quelques années, semble prendre une certaine importance. La

nappe souterraine remonte, provoquant ici et là suintements, infiltrations et inondations dans les sous-sols, caves et parkings.

Selon l'inspection générale des carrières, qui surveille attentivement l'évolution de la nappe, plusieurs arrondissements sont déjà touchés, en particulier les 7^e, 8^e, 9^e, 15^e, 16^e, et 17^e, ainsi que les zones d'habitation situées sur l'ancienne vallée de la Bièvre.

Quelque dizaines d'immeubles sont concernées par cette remontée dont l'ampleur moyenne est de deux ou trois mètres, même si localement elle a pu atteindre dix mètres. Les plus bas niveaux sont parfois inondés et plusieurs parcs publics de stationnement nécessitent un pompage permanent de l'eau ou des travaux de drainage.

A quoi peut-on attribuer ce curieux phénomène ? D'abord à la pluviosité particulièrement importante des quatre dernières années. Le sol de Paris est certes en grande partie imperméabilisé, mais il existe encore de nombreux espaces verts qui permettent une alimentation facile de la nappe. Mais la cause principale est l'arrêt d'une grande parties des pompages industriels et des pompages indispensables aux grands travaux de construction du R.E.R., chantiers aujourd'hui terminés.

Ces pompages avaient engendré au fil des ans une baisse des eaux et certains architectes et entrepreneurs ont pris comme hypothèse pour l'étanchéité des sols une cote des eaux artificiellement basse. Aujourd'hui, la nappe souterraine est revenue à son niveau naturel et vient noyer les sous-sols, et particulièrement ceux des immeubles bâtis entre 1960 et 1975, à l'époque des grands travaux.

C'est ainsi que le maire de Paris a décidé de faire établir par l'inspection des carrières une carte des risques indiquant pour l'avenir les nombres maximaux de niveaux en sous-sol constructibles et de recenser tous les incidents déjà signalés. Dorénavant, les bâtisseurs de nouveaux immeubles pourront disposer d'informations plus précises sur la nappe souterraine au moment de l'instruction des demandes de permis de construire ».

Et à Roger Laurent de conclure, d'une manière que je tiens à la fois pour hasardeuse et hasardée : « Mais quoi qu'il en soit, Paris, fidèle à sa devise, *Fluctuât nec mergitur*, ne coulera pas ». Car personne ne peut encore savoir, à l'heure actuelle, même pas moi, si un jour Paris va devoir s'engouffrer dans ses

propres eaux souterraines, infernales, ou si l'on arrivera à la sauver de son engagement cataclysmique depuis si longtemps déjà en préparation. Le sort final de la mystérieuse cité nordique d'Isis la Voilée constitue même l'enjeu profond d'une des grandes batailles occultes de cette fin de plus en plus nocturne d'un cycle entièrement au pouvoir des puissances des ténèbres, et c'est par notre propre travail sur nous-mêmes et par la montée de nos propres conjurations dans l'invisible que cette bataille sera gagnée ou perdue.

A l'heure présente, tout semble déjà perdu, et irrémédiablement perdu. Mais il n'est pas moins certain que seul compte le tout dernier instant de la bataille, le tout dernier souffle.

(162) La doctrine des noyaux principaux, et le mystère de l'existence en tant que projection, en tant que développement de ceux-ci dans le visible, dans la vie vécue en avant, dans le *cours de la vie* : les six années de notre vie commune, de 1956 à 1962, n'avaient donc été, si les choses sont vraiment ainsi, si c'est ainsi que les choses passent, que la projection, que le développement prévu, et comme prédéterminé, des six jours de leur noyau principal, de la très étroite plage solaire comprise entre le 11 et le 16 août 1956. Ces six jours-là, en août : tout.

Le soir du 16 août 1956, dans le crépuscule mélancolique et funèbre de la fin du grand été, dans l'attente de la rentrée de ses parents ; de cette séparation, alors, j'en vivais le déchirement et la douceur, mais je n'étais guère en état de pouvoir ne serait-ce que pressentir le gouffre qui s'y cachait, ni le terrible signe de mort et de ténèbres planant au-dessus de ce gouffre, au-dessus de nous-mêmes ; et pourtant les cors de chasse, au loin, et la clameur métallique du néant et des meutes, le cœur assombri de la forêt des adieux ; et six années plus tard, le 11 août 1962, les éternels adieux en la présence de ses parents incompréhensiblement là, encore une fois là, et là seulement pour que *l'inconcevable* puisse y faire surface, et que le sombre décret s'accomplisse. Dans le ciel limpide et profond de l'Escorial, le blanc soleil des ténèbres d'au-delà des ténèbres, d'au-delà de tout. Et la peur, la peur, la terrible *peur de la nuit noire*.

Toute la vie qui allait ainsi nous être donnée à vivre — à vivre ensemble, notre seule vie intemporellement gardée — se sera donc entièrement passée le jour du 16 août 1956, entre l'heure d'ombre légère où l'imminence de la rentrée de ses parents, en vacances en Italie, nous obligeait déjà à nous séparer, et l'heure nocturne de leur rentrée effective, que ce jour-là je n'avais pas eu à connaître puisque je devais quitter l'appartement quelques heures au moins

avant qu'ils ne rentrent, et qu'entre le crépuscule et la nuit nous nous étions, ainsi, déjà éloignés l'un de l'autre tout en ne pouvant pas savoir que, malgré les six années de vie commune qui allaient nous être imparties par la suite, la séparation que nous vivions, ce jour-là, comme une précaution mondaine était, en réalité, le signe indéchiffrable d'une séparation pour l'éternité.

A moins que cette éternité je ne parvienne à la briser, à moins qu'un jour de ma vie je ne sache fendre en deux la muraille d'airain de la mort qui s'élève devant moi depuis déjà vingt-trois ans, les vingt-trois années fatidiques du grand parcours philosophal.

(163) De l'émouvante, mais fort suspecte aussi, Claudine-Alexandrine de Tencin, maîtresse et complice de Philippe d'Orléans et de l'âme damnée de celui-ci, le sombre et dissolu abbé Dubois, et que Diderot en vint à appeler la *scélérate chanoinesse de Tencin*, ce haut enseignement sur la *vanité* : « Faites bien attention. Vous verrez qu'elle se mêle à tout, quelle gâte tout ce qui est grand, qu'elle dégrade les passions, quelle affaiblit jusqu'aux vices. Attachez- vous à relever les ruses, ou plutôt les bêtises de la vanité ».

Claudine-Alexandrine de Tencin, dit François Bott, était « fort éloignée de l'angélisme ». Et aussi : « Sous les masques du charme, elle laissait deviner son côté voyou ».

Vous n'avez pas encore eu le temps, disait-elle à un jeune écrivain de ses protégés, *vous n'avez pas encore eu le temps d'étudier le monde. On ne fait point de portraits sans modèle*. Cela correspondant d'une sagesse parfaite manière à ce que moi-même j'aurais envie de dire au jeune Valéry du Branlé, qui se prend à hésiter devant le roman. « Il me tarde tellement que j'écrive », sanglotera-t-il.

(164) Sans cesse je reviens, dans mes rêves, la nuit, à l'agente secrète de Bételgeuse, et c'est ainsi que se parfait mon apprentissage sidéral de la mort.

(165) Les jardins du Ranelagh, ce soir, par temps couvert ; il fait presque noir ; la pluie, dans les petites hauteurs, contient à grande peine ses citernes remplies à ras bord, des vents interlopes et glacés supplicient le faîtage des arbres. L'épouvante atrocement dépressive de penser à ce qu'à été ma vie, et que la fin approche.

Mais il y a aussi tous ces beaux cerisiers en fleurs qui, à la limite la plus intense du rose semblent brûler d'un feu d'enragement amoureux. Et comme je me sais comprendre leur langage propre de cerisiers de mai, le plus secret, et

comme j'entends ainsi retenir en moi leur long cri de folie déchaînée, de très vertigineuse douceur, soudain je me sens moi-même chavirer, transi de lumière au bord de l'évanouissement.

Comment se peut-il qu'il y ait encore tant de joie en ce monde de très parfaite imposture, de trahison et de honte plus flétrissante que mort ?

Ensuite, à l'Eglise Sainte-Odile, 2 avenue Stéphane Mallarmé, Paris XVII, où l'on avait exigé que je me rende, mais sans *espoir aucun*, en ce 3 mai 1983. Et cela, dans la persistance affaiblie de l'ombre de Pierre l'Hermite, ou de la « pierre de l'hermite », ou de « l'hermite de la pierre ». Ou de « l'hermite pierre ». Ou, peut-être, de la *Pierre Hermite*.

(166) Note sur certaines dérives de la religion confidentielle des saintes reliques, et leur pratiques parisiennes de nos jours. Page arrachée à un de mes carnets noirs.

Mais qu'est-ce qu'il me vient de m'arrêter ainsi sur mon chemin pour instruire, comme si tout cela se passait en une sorte de rêve, l'ombre armoirée de certaines ombres en action dans les demeures attenantes à la décoration de la brasserie *Buerno*, place Victor Hugo ?

Quelques-uns comprendront que je me réfère, surtout, au salon du fond, avec son mur entièrement en glace, ainsi qu'à l'inquiétante salle à manger d'en bas, ornée de certaines reproductions d'affiches de Toulouse-Lautrec, parmi les plus connus, et dont la suite consternante de petit mauvais goût me paraît vouloir insinuer comme un avertissement involontaire, comme un message rempli de menaces obscures à l'adresse des faisans de passage.

Quel dommage que ces derniers temps l'on ne soit plus tout à fait capable d'éviter que n'y vienne, aussi, et désormais de plus en plus comme installée demeure et y manifestant des droits acquis, une clientèle de bien minable dégaine, terne, celle-ci — la clientèle qui ne nous convient pas — terne, dis-je, et comme ternie, comme se ternissant elle-même, à dessein, vieillotte, attentive aux sombres déférences de la mouise dont on dissimule les impositions avec beaucoup de soin et une fort belle composition déraillée, on voit peut-être de quelle engeance je cause. Cependant, comment le nier, entre ces hôtes façon envers du décor et *l'endroit marqué au fer rouge* qui se donne les redoutables moyens de les recevoir comme si de rien n'était, une écœurante intelligence semble régner occultement, sans doute l'haleine surnoise de *l'intelligence avec l'ennemi*. Car ces lieux déjà presque vénérables et anciens sont chargés, et même très chargés de nuits en profondeur.

Mais un jour y viendra-t-on se retrouver, à nouveau, entre gens d'une autre qualité, gens de ressentiment et de mélancolie, et faire que tout y flambe, comme jadis, sous le travail d'un souffle hautain et retenu, voisin de l'aura de ces jeunes touyas en leurs baquets, de quelle déchirante mémoire pour moi, et de la poésie suprêmement érotique de ces chaises discrètement habillées d'un modeste velours grenat, de ces lampes à la clarté laiteuse, nilotique.

Et pourtant ces immondes effluves de cuisine à l'ail et à l'huile de macchabée, quelle épreuve initiatique finale, et toutes ces mines de la loufiaterie, des figurants du *Bal des Vampires* en cavale et qui, déjà fatiguent sur place. La gerbe.

Il n'empêche que, dans la salle à manger d'en bas, le *Buerno* abrite encore les réunions des magistrats assis de la *Percée du Bois de Boulogne*, dont, en d'autres temps, je fus exclu d'une si injuste, d'une si équivoque manière. Exclusion dont, je l'avoue, je ne me suis pas encore tout à fait remis, ni ne me remettrai sans doute jamais. Mais n'est-ce pas très précisément ce qu'ils voulaient, ces nobles charognards des guenilles de la Lune ?

(167) C'est d'un rêve du milieu de la nuit. Il s'y faisait que j'allais voir, avec E++, à l'angélique blondeur carélienne — et dont l'importance dans ma vie reste, assez paradoxalement, très insistante encore, mais au seul niveau du rêve, de la nuit, des profondeurs océaniques de mon inconscient, alors que, dans la vie éveillée, j'ai renoncé et perdu jusqu'à l'ombre même de son ombre en moi — un *thriller* américain présenté suivant un nouveau procédé technique. « Tu verras, je sans que cela doit être passionnant », me rassurait-elle. Et comment lui résister, elle avait déjà, comme en jouant, inattentive — ou soi-disant telle — déboutonné son chemisier jusqu'au ventre, elle riait, elle était heureuse.

Or il s'agissait d'une sorte d'holographie d'avant-garde, donnant la plus parfaite illusion d'assister, d'être présent, et comme réellement présent, à ce qui s'y trouvait représenté. Et cela dans des conditions d'illusionnement telles que personne n'eût été capable d'établir la moindre différence entre ce qui se passait dans la représentation proposée, et ce qui se serait passé dans la vie, dans la vie réellement vécue, directement vécue suivant ce qu'il en eût été si celle-ci avait été conforme à sa représentation là. Quant au sujet du film — il me faut préciser que l'on appelait cela une projection en *plus-que-vivant* — il dévoilait les méfaits pour le moins criminels d'un étrange détraqué californien, ayant déjà fait des nombreuses victimes et que recherchait activement une femme policier plutôt mûre, belle blonde pulpeuse et lunatique, polaque d'origine, et

son adjoint sur le terrain, un nègre inverti et maniéré à outrance, exhibant le surnom de Clémenceau. Au moment où nous y arrivâmes, E++ et moi, le détraqué sanglant apparaissait en train de forcer par derrière une collégienne à moitié évanouie, qu'il avait réussi à entraîner je ne sais trop comment dans l'ombre livide de certains entrepôts militaires désaffectés ; ensuite, il allait devoir travailler à la saigner à loisir, la collégienne forcée, l'entailler avec lenteur, passionnément, assisté à la tâche par une espèce de débile à lui entièrement subordonné psychiquement, ou pire ; les choses qui s'y passent sont d'une horreur insoutenable, et de plus en plus abjecte, écœurante ; il y avait déjà, sur place, un petit garçon égorgé, soigneusement enveloppé dans des vieux *Los Angeles Times* ; et de la musique en sourdine, belle parfois, des chœurs lointains, des murmures, des fragments de récitation en anglais, en italien, mais étouffés, affaiblis, se perdant sans cesse dans le vague, dans les sanglots. *O bei sospir d'amore, o lacrima sturbate*. Somme toute, pas grande chose, que du déjà vu, mais du travail sincère, extrêmement soigné, pathétique et, comment dire, moderne, « absolument moderne ». Encore que j'y soupçonnais des arrière-combines, je ne sais pas quoi, une touche *spiritiste* peut-être, des sous-entendus portant vers *je ne* sais quelle religion, ou religiosité spirite, de facture essentiellement américaine, l'envers nocturne du puritanisme protestant, de l'immonde licence théologique du calvinisme. Je tiens fortement aux termes de *religion spirite*, c'est ainsi que je le sens le plus. Et, d'ailleurs, c'est ainsi que l'on m'a enseigné qu'il me fallait le comprendre, quand je me suis confessé à l'école du soir des Pieux en Bois où, fort heureusement, la peur est grande conseillère.

Mais précisons certaines choses. Ainsi résumé, par moi, ce *thriller* américain — *Bloody Beach* était son titre, je viens de m'en souvenir à l'instant même — ce *thriller* américain, dis-je, que l'on nous présentait, ce soir là, en *plus-que-vivant*, doit paraître invraisemblable à tous égards, débile singulièrement primaire, contrefait ; ringard, pour tout dire, et même « plus ringard que ça, tu meurs » ; effectivement, j'en conviens ; tout cela est vrai ; mais débile, invraisemblable et ringard, ce film ne l'est qu'au niveau du récit que j'en fournis moi-même, ici, en m'en tenant aux faits seuls et à sa seule partie discursive, ou donnée pour telle ; car, au niveau du rêve et, surtout, en tant que rêve, sa puissance de dire et de faire le mal, sa puissance de frappe immédiate et directe m'avait entamé d'une manière terrifiante et, si je tiens à noter ainsi, dans le détail, la partie extérieure, la partie la plus montrée du scénario proposé, ce n'est que pour essayer d'en retenir, pour en emprisonner, en ce récit hagard, insuffisant et profane, en ce récit trop à la hâte mené, les influences secrètement en action, les émanations si hautement malfaisantes que j'avais ressenties à l'œuvre, sur moi-même, en rêve, et qui, dans mon rêve, n'avaient rien, vraiment

rien de contrefait, de débile ou de ringard, ni même d'in vraisemblable. Au contraire, bien au contraire. Tout ceci atteignant, dans le rêve, à l'intérieur du rêve, les limites ultimes d'une sorte de grandeur nocturne, tout à fait infernale, où les outrances primaires du film n'avaient qu'un simple valeur d'allusion, de révélation chiffrée concernant des choses insupportables pour la conscience éveillée, des choses immensément noires, abyssales, prohibées aux ingérences intelligentes de nous autres, humains de la dernière race, « laissées en plan » et de sang irrémédiablement corrompu.

Je voudrais ajouter que, dans le souvenir que je garde encore de cette représentation en *plus-que-vivant*, il y avait, malgré tout, le spectacle offert d'une plage paradisiaque, tranquille d'apparence, infiniment ensoleillée et s'étendant, blanchissante, neigeuse, jusque sous l'horizon de quel bleu intense, profond, sur-naturel, plage qui constituait le lieu de prédilection des violences sexuelles et la charcuterie humaines dont sans cesse se reconstituait le personnage central de *Bloody Beach*.

La salle de projection spéciale en *plus-que-vivant* se situait, il m'en souvient parfaitement, au deuxième sous-sol d'un immeuble de facture moderne, peut-être le Palais des Congrès de la Porte Maillot, où j'ai toujours eu mes entrées confidentielles et la plupart de mes rendez-vous d'active, plus confidentiels encore, avec celui qui, à ce qu'il me semble, persiste encore à se faire appeler, à l'occasion, du nom de Pascal Aleyrangues ; l'écran, ou plutôt ce qui faisait l'office d'un « écran de projection spatiale », en fait, un podium central, était entouré de fauteuils, rangés circulairement sur plusieurs niveaux montants sorte de version ultra-moderne, « à l'américaine », des anciens théâtres en rond, romains ou autres. Comme je connaissais bien les gens qui s'occupaient de la promotion de cette nouvelle forme de spectacle d'avant-garde plus où moins dérivé du cinéma, on nous facilita, à E++ et à moi, l'accès aux fauteuils du premier rang, flagrant favoritisme ; ceux-ci étaient situés en bordure même du podium et, en fait, il s'agissait d'une large banquette circulaire, recouverte d'un velours bleu passé, invitant à l'élégance, à toutes les belles mollesses de la décadence instruite à Las Vegas ou autre endroits comme cela, où le pouvoir appartient aux gens du putanat, la dernière élite active.

Mettons aussi que E + + avait l'air assez intéressé par le spectacle en cours, et que moi je m'y annuais ferme ; à demi-allongé à ses côtés, dans le noir, je me rattrapais en la couvrant de caresses discrètes mais d'autant plus subversives, tout en la soupçonnant d'une sorte de double jeu érotique et amoureux à mon égard, à tort d'ailleurs, comme on le verra ; tout en la soupçonnant, je veux

dire, de s'être à nouveau donnée à moi non sans certaines arrière-pensées de liberté sentimentale, voire même de licence dans la marche occulte des choses de la vie, tant est-il que, pour moi, une jeune femme se prétendant à la fois amoureuse et libre — ce qui revient à dire, n'est-ce pas, éprise tout autant que disponible — m'est une jeune femme suspecte, une jeune femme déjà criminelle et comme déjà salie. Et qu'il s'agit de savoir châtier durement.

Cependant, sur le podium central, le détraqué de la plage se faisait, à son tour, furieusement cogner par des travelos qu'il avait tenté, je crois, de taillader en traître, dans un parc silencieux, la nuit, au bord d'un petit lac d'agrément ; sous la statue d'une Chasserresse Blessée, à l'incarnation laiteuse, mais vibrante, dangereusement, sous les teintures sauvages de la pleine lune au bord du Pacifique. Là-dessus, comme E++ m'avait prié d'aller lui chercher des cigarettes, je la quitte et remonte dans les travées, croyant pouvoir trouver sa marque préférée au premier sous-sol, où il y a un tabac d'allées-venues des plus cosmopolites ; or, à mon étonnement, ils n'en avaient précisément pas, et je dus alors sortir, aller à en chercher sans le quartier, de l'autre côté de la place, au diable vauvert. Mauvaise, fatale imprudence, je le reconnais. Car toutes ces courses me prirent peut-être plus d'une demi-heure et, en revenant sur mes pas pour descendre à la salle de projection, avec, à la main, les cigarettes favorites d'E++ enfin trouvées, je donne, à l'entrée, sur Pierre-André Boutang, qui, délaissant, apparemment sans trop de regret, le petit groupe d'amis qui l'accompagnaient, se mit à me raconter ses récentes aventures sentimentales en Roumanie, où il était allé sur un tournage d'actualité culturelles.

Je vis alors que, sur la place, et plus loin encore, vers le Bois de Boulogne déjà entré dans l'ombre du soir, il y avait grand vent. Qu'il s'y faisait comme un frémissement d'effroi.

Très en forme, Pierre-André Boutang me dit alors quelque chose d'approchant à ceci : « C'est vraiment le super-pied, la Roumanie. J'avoue que Dominique de Roux avait mille fois raison, et plus. En Transylvanie, figure- toi, nous avons travaillé dans une école de jeunes filles, un lycée technique. J'en suis encore tout retourné, tel que tu m'y vois je m'en suis fait deux de ces jeunes caillies d'élevage marxiste, un vrai régal. Je sens que je vais y retourner bientôt, et cette fois-ci à mon compte. Je suis mordu à mort. Tu vois, je crois que je ne pourrai plus vivre ailleurs, Quelle folie mon cher, c'est comme un poison pour moi, une drogue, la vraie liqueur vaudou. L'autre monde, désormais, moi, je sais par où il est. Là-bas, pour moi, *Stazione Termini*. D'ailleurs, c'est un peu aussi ce que nous disait Julius Evola à Rome, quand nous étions

allés faire un film sur lui, avec Dominique de Roux. Il reste que je ne comprends plus rien à tous ces crétins qui perdent la vie et leur temps par ici. France, Europe, Etats-Unis, pareil au même : tout pue, tout est pourriture. Malgré la misère phénoménale de la vie, c'est bien là-bas, et nulle part ailleurs, qu'est, aujourd'hui, la *vraie vie*. Mais tout cela tu dois le savoir, toi, qui est toi-même de là-bas. Mais vous autres, la seule chose qui vous intéresse, c'est de tout oublier. Ce que vous cherchez, ici à l'Ouest, c'est la mort. Toi-même d'ailleurs, tu dois être déjà pas mal mort. Seule la mort t'intéresse, à la fin. Pas moi ». Ses amis qui, un peu plus loin sur le trottoir, s'impatientsaient, ne cessaient de me jeter des regards peu amènes. Il y avait, dans leur groupe d'ombres, quelque un que je ne connaissais pas, mais aussi Claire Parent et Antoine Dulaure. Ils enrageaient sur place de ne pas savoir ce que Pierre- André Boutang pouvait avoir de si important à me dire, et de si confidentiel ; son empressement même leur était provocation, manquement, début d'une trahison imprévue et soumoise, qui sait. « De la politique, sûrement ».

Ce fut alors qu'un signal d'alerte retentit, faiblement, quelque part dans ma tête : pendant qu'il me causait ainsi, je me rendis compte que ce Pierre-André Boutang, là en face de moi, et se voulant si pathétique, pourrait bien être *quelqu'un d'autre* ; que ce n'était peut-être pas du tout Pierre-André Boutang, mais sa seule apparence dissimulant qui sait quelle entité invouable, abyssale, et dont les intentions à mon égard m'apparurent alors, soudain, comme mauvaises, malpropres, singulièrement dégoûtantes. Essayait-on de me retenir sur place, de me *mettre en retard* ? Mais dans quel but ? Saleté tout ça, saleté et tas de boue.

Dans le discours exalté et malséant de la fantasmagorie que j'avais là en face de moi, il y avait comme une couche de vernis faussement théologique, geignard et scabreux, tout à fait étranger à la manière de se tenir et de causer du vrai Pierre-André Boutang, être de grand calme, lui, et de pondération rieuse, ouvert aux seules transparences françaises et sociales de la vie du jour. Et, ce qui plus est, je commençai à réaliser, aussi, que l'inquiétante alerte, que la profonde appréhension que tentaient de me transmettre, silencieusement, de leurs seuls regards, Claire Parent et Antoine Dulaure, ne concernaient pas du tout les raisons obscures qui eussent fait que Pierre-André Boutang s'attardât par trop auprès de moi et les laissât, eux comme de côté ; non, d'évidence, pas cela, pas cela du tout ; mais qu'ils essayaient désespérément de me faire comprendre ma si tragique méprise, me mettre violemment en garde contre les manigances empressées de cet « autre Pierre-André Boutang », imitation et fantoche malfaisant

du vrai Pierre-André Boutang, leur vrai ami et le mien, et qui, lui n'était absolument pas là où je risquais ainsi de croire qu'il le fût, et ce pour mon grand malheur, là sur place.

On peut donc voir, ainsi, comment, l'une dans l'autre, il se fit bien que je me trouvais avoir mis pas loin d'une heure à les lui chercher ses cigarettes à E++, qui jamais n'acceptera — furieuse de l'avoir laissée seule pendant tout ce temps là — ne serait-ce qu'à faire semblant de me croire dans mes explications, par ailleurs des plus embrouillées, des plus obscures à vrai dire. Emportée comme je me la connaissais, comment ne pas redouter le pire ?

Et la série d'avaries n'avait pas du tout l'air de vouloir s'en arrêter là. Car, une fois dans l'escalier, et tout pressé comme j'étais là pour descendre, je m'aperçois que, du coup, il y avait foule, que les gens s'y pressaient pour sortir en cohue. C'est que la projection, en bas, du film en *plus-que-vivant*, avait, entre temps, pris fin. Là, c'était le bouquet. Le cauchemar alors de la rame à contre-courant, seul à m'opposer, en plongeant la tête la première dans la cheminée tournoyante de l'escalier, au cœur de la *marabounta* grondant, déchaîné, de la foule qui remontait en surface, surexcitée par la vue du sang frais — de tant de sang frais et moins frais — vue qui venait d'être gracieusement offerte, et mieux qu'en direct aurait-on pu dire, à sa voracité chaotique et bestiale, abjectissime encore que tout à fait *naturelle*. Jamais, jamais je ne l'ai tant haïe, la montée boueuse de la foule, la *marabunta* des crétins qui « sortent le soir ».

Je n'y arriverai jamais et, de toutes les Façons, me disais-je, je l'ai perdue. J'étais tout à fait certain qu'excédée par mon inexplicable retard, E++ n'avait pas voulu m'attendre, quelle était sortie avec la foule des autres et que, perdue dans la cohue tourbillonnante, ou ayant emprunté un autre escalier, pour une autre sorite, nous ne pouvions absolument pas ne pas nous perdre l'un de l'autre, ne pas nous être déjà irrémédiablement perdus ; et que, *l'ayant déjà perdue une première Fois, en d'autres temps, très anciennement, si ce soir-là j'en venais à la perdre pour la deuxième Fois, cette Fois-ci je la perdais pour toujours, pour /' •éternité» ; qu'elle était donc, déjà, éternellement perdue pour moi, que nous venions à nous reperdre l'un de l'autre à tout jamais ; et qu'il n'y avait donc plus rien à Faire, déjà plus rien à Faire à jamais.*

Je m'acharne néanmoins à vouloir descendre jusqu'à la salle de projection spéciale, au deuxième sous-sol, où l'on venait de donner *Bloody Beach*, et ce soir-là pour la première fois, en *plus-que-vivant*. Je n'y parviens qu'après des efforts insensés, au-delà de ce à quoi j'eusse pu m'attendre même au pire (la

foule des spectateurs passée, ces vagues de nouveaux venus en continuation, qui semblaient ne tenter de monter que pour m'empêcher, moi, de descendre, n'étaient-elles pas constituées, à ce qu'il m'en parut, par des ombres incertaines et trop sombres, venues d'ailleurs, illégalement, plutôt que par des gens pressés de retrouver la lumière du jour, question angoissante s'il m'en fût, mais avais-je encore le temps de réfléchir à quoi que ce soit). Cependant, en bas, les choses avaient, entre temps, changé. Tout était, déjà, autrement. Le reflux. Profondeurs ? Etendue de côté, E++ dormait ; elle s'était laissée captiver par le sommeil en m'attendant, enveloppée dans sa longue cape de vison roux. Je m'étends à ses côtés, lui embrasse longuement le visage, la bouche, tout en la serrant dans mes bras, lui caresse doucement ses longs cheveux blonds un peu mouillés par la mauvaise sueur de ce sommeil forcé, soumis à un si aventureux délaissement au bord d'un précipice que d'autres précipices habitent.

Qu'ai-je à dire d'autre ? Toute une vie de honte, de désespoir et de malheur absolu, et aussi abject qu'absolu, toute une vie de déchirement et de ténèbres et d'impuissance, toute une vie de mort au bord de la mort, sur la bordure délictueuse et la plus écœurante de la mort, soudain n'est plus rien devant la seule joie de cet instant, de *cet instant seul*, où il m'est donné de savoir ce que peut vouloir dire ce rêve, la seule joie de me dire à moi-même que je comprends, au réveil, quel peut bien être le sens du message qu'il véhicule à mon intention, ou qu'il ne véhicule même pas si, après tout, un rêve peut aussi n'être qu'un rêve.

Fidèle, elle m'aura été fidèle au-delà de tout, et elle m'aura donc amoureusement attendu au-delà de toute attente concevable, au-delà de toute trahison et de tout oubli, fidèle, dans son sommeil, au-delà même de sa mort et de la mienne, confiante et certaine et limpide en elle-même comme seule sait l'être la lumière intérieure du cristal de roche emprisonnée, pour des millénaires chaotiques et nuis, dans les ténèbres de sa propre attente, oubliée, éternelle, heurteuse attente du retour au jour le plus ancien qui l'aura connue.

La vie, désormais, ne m'intéresse plus, ni ma vie, ni rien. La seule chose qu'il m'avait importé d'avoir, à présent je l'ai. Je sais de quoi l'éternité est faite, et ta joie de cette science secrète me brûle l'être comme le feu même du centre du soleil glacière des libérés dans la vie. La liberté absolue, cette nuit, moi, je l'ai connue. Comment la conquérir ? Elle n'est que donnée, et pour rien. Mais dans le rêve seulement, et non dans la vie. Une tristesse m'en vient, et le cœur de cette tristesse, son cœur noir, est fait de la mort elle-même, de cette mort que l'on sait faite d'une éternité de ténèbres sans mémoire ni fin.

Je suis venu — ou plutôt revenu — à l'écriture dans le faible espoir que j'y trouverai de quoi regarder cette tristesse en face sans vouloir que je me perde dans son cœur de mort, dans son cœur de ténèbres calmes, sans retour. Cela non plus n'est pas tellement facile.

Un dernier, mot. Ce rêve est de la nuit du 12 au 13 mai 1958, et c'est à ce moment-là aussi que j'en avais pris note. Pourquoi a-t-il donc fallu que ces notes je les retrouve en cette nuit du 12 au 13 mai 1985, précisément ? Vingt-sept ans après, et alors que 1985 est le renversement en gloire de 1958, que la somme de 1958 est la même que celle de 1985, soit 23, soit 5 ? Et que la confrontation sommitale — ou la sommation ultime — de 1958 et de 1985 donne 55, le nombre même de l'hexagramme de mon *destin absolu*, tel que celui-ci avait été donné, par le Yi-King, à Raymond Abellio, qui le sollicitait pour moi, le 15 juillet 1980, la veille de mon départ pour Trouville, aux Roches Noires ?

Mais il se peut, aussi, que le renversement contenu, produit par ce (*dernier mot* fût, en réalité, un contre-renversement. Et que ce soit là qu'apparut enfin, pour moi et pour ceux qui se tiennent derrière moi, le bout dallée de rouge de la voie finale, de la *via ultima*.

(168) Vivre dans les deux mondes à la fois, tel est le but le plus grand, et tel est, aussi, l'aboutissement suprême de la montée des héros supplicié qu'emporte la spirale la plus occulte du Quatrième Tantra et de ses hauts sentiers enneigés.

Ce sentier, en d'autres temps, je les avais moi-même assez approchés pour en garder en moi, à jamais, la lumière du secret polaire de leur montée sous l'horizon rougeoyant de l'aube dans la passe la plus interdite, dans la *passe aérienne* des montagnes occidentales du Sikkim.

Mais les pentes enneigées de contreforts du Sikkim, les galeries des temples suspendues sur le vide, je sais comment les retrouver, aussi, en plein Paris.

La terrible nostalgie, le vertige du souvenir de ces galeries en planches fraiches, les colonnades en bois noirci, poli par les vents glacés. Et la rambarde des faucons, gainée de chamois rouge fileté d'or, aux losanges verts et noirs.

Aussi certains après-midi je marche dans les rues tranquilles, confidentielles, du beau XVIIe, en regardant vers le haut, suivant, d'une manière presque somnambulique, la seule ligne des balcons du dernier étage, les ferronneries qu'empourpre

la teinture mystagogique de la rouille, et je retrouve en moi l'ancienne joie sereine et haute, ardente, initiatique, des temps où ces immeubles en pierre souillée, noircie et corrodée, étaient encore, dans mon rêve royal, les hautes murailles nues des montagnes barrant l'entrée du Sikkim, et ces balcons me rappelant, parfois, *l'endroit secourable* dont parlait, souvent, G.I. Gurdjieff.

(169) Si dans ce monde-ci je ne suis rien, que suis-je dans l'autre ? Mais, parlant de quelqu'un dont le nom m'est interdit, saint Paul n'écrivait-il pas aux Ephésiens que celui-ci *des deux mondes en a fait un seul, détruisant le mur qui les séparait* ?

Mais, avec la déperdition des temps, j'arrive de moins en moins à obtenir que, sur mon passage, l'éclaircie ontologique se déclare, qui, d'une rangée de hauts immeubles Second Empire en pierre blanche et grise, fait apparaître comme une montagne prisonnière des glaces, des solitudes et des vertiges mythologiques du Sikkim, et dont les saillies du dernier étage se laissent alors à figurer je ne sais quelles demeures intérieures suspendues au bord des précipices d'où montent les vents dialectiques d'une immémoire étrangère, déshabituée en ces lieux d'avoir à se soucier encore de nos désespérances, fussent-elles finales et comme séparées de nous-mêmes. Avec chaque jour qui passe, cette distance s'y fait encore plus *irrespirable*.

De la vient aussi la réduction actuelle de nos pouvoirs, toute montée vraiment périlleuse se faisant par les chemins en nous de la respiration sur les hauteurs de l'immémoire, chemins sans oubli ni mémoire, chemins de glaces éternelles, de vertige et d'azur, chemins indogermaniques depuis longtemps perdus.

(170) Il existe, place Daumesnil, dans le XIIe, ou plutôt place Félix Eboué, comme ils disent — et que moi je voudrais faire appeler place du Saint-Esprit, d'après l'Eglise qui s'y trouve, et qui est la seule, à Paris, à porter cette redoutable dédicace — il existe, dis-je, place Daumesnil, un certain bloc d'immeubles — ruche immense, silencieuse et secrète, gigantesque unité d'action cosmogonique à couvert — dont fait partie, aussi, l'immeuble portant le numéro 53, qui, lui, n'est pas « un immeuble comme les autres ». Vu depuis la place, ce gigantesque bloc d'immeubles fait irrésistiblement songer à un rocher solitaire, à une formidable forteresse naturelle investissant la plaine chaotique et désolée, à une montagne noire, issue des anciennes convulsions tectoniques des lieux. Une montagne à laquelle fait face, de l'autre côté des étendues vides de la place, la

masse écrasante, d'un rouge funèbre, et comme secrètement en état de vibration, de réverbération ininterrompue, qui est celle de l'Eglise du Saint-Esprit.

Ce fut par les balcons des derniers étages de l'immeuble du 53 de la place Daumesnil, immeuble, ai-je dit, qui n'est pas comme les autres, et *je* sais parfaitement ce que j'entends avancer par là, ce que j'entends affirmer ainsi, tout en ne assumant les risques extrêmes, par les balcons donc les derniers étages de l'immeuble du 53 place Daumesnil qu'un certain été — l'été de 1978, et pour ainsi dire *sur le seuil même* — que j'avais pris la belle habitude de rejoindre les hauteurs du Sikkim, de me rendre clandestinement au Tibet.

Mais je crois que les forces viendraient à coup sûr à me manquer si j'essayais à en faire autant à l'heure présente, les sollicitations auxquelles je me suis trouvé assujetti ces années d'exclusion et d'agonie ont sans doute fini par compromettre en moi les dernières persistance occultes du Vrîl Noir et Rouge.

Pour tout avouer, il y a quelques jours j'y suis retourné, place Daumesnil, et me suis longtemps tenu, le soir tombant, face à l'immeuble du 53, mais sans plus oser la montée en souffle, l'appel aux précipices en moi, ni la royale rupture de la conscience qui s'affranchit en claquant au vent comme un *tanka* rouge et noir.

Sous la lune noire du Tantra

J'ai tressailli de plaisir, en voyant les ténèbres

MARIE DE COMARIEU, MARQUISE DE M++

(171) Ce fragment d'une vieille lettre du Dr Arnold Waldestein, que je viens de retrouver en cherchant autre chose, et qui m'enchanté.

« André Breton avait dit : « L'astrologie est une grande dame qui est devenue une prostituée ». Cette vieille tante n'avait évidemment pas compris qu'il s'agit en réalité de la même chose. Car j'établis que le véritable astrologue est le maquereau de la prostituée sacrée zodiacale. « Tu montes, chéri » devrait-il dire à ceux qu'il appelle, précisément, ses «clients», et dont il est tenu de soigner, de bichonner l'«érection» du thème astral ». Faire confiance aux spécialistes, toujours.

(172) *Horace ou le château des ombres*, roman de Marie de Comarieu, marquise de Montalembert (1750-1832), émigrée en Angleterre pendant la Révolution, divorcée, et qui avait fréquenté chez Pelletier de Morfontaine, prévôt des marchands de Paris. Causerai-je, un jour, de ce qui se passait d *intéressant* chez celui-ci ?

C'est l'adorable, la géniale et si téméraire, la très jolie Marie de Comarieu, «bienfaitrice masquée », d'un certain Paris brûlant dans les coulisses, dévoré par les Enfers, et plus tard, grande dame gagnée au goût de la haute conspiration, l'éminence grise d'une certaine Société de Charité, ultra-secrète, aux buts, aux ramifications et aux moyens redoutables, qui avait servi de modèle à Rétif de la Bretonne — fait désormais indiscutable — pour le personnage de son Alexandrine, de sa *Vaporeuse*. « Je mourrais hier, quand tu m'appelais », écrivait Marie de Comarieu à Rétif de la Bretonne. Et ensuite : «J'ai attendu la nuit avec impatience. J'ai tressailli de plaisir, en voyant les ténèbres ». Tous ces mots

qui disent *autre chose*, et qui pourtant accablent de soupçons véridiques et de fausses évidences, qui font dévier la réalité en se laissant eux-mêmes dévier par leur propre ombre.

La confession sentimentale, érotique et amoureuse de Marie de Comarieu, telle que cette très grande dame en avait fait la donation écrite à Rétif de la Bretonne et que celui-ci en avait rendu compte dans la troisième de ses *Nuits de Paris* me paraît un des sommets de la mise en aveux d'une certaine détresse féminine, de la jeune femme reléguée hors de l'espace intérieur du désir éperdu et de ses violences fondamentales, hors de *Vincendum amoris* et de ses mystères tragiques.

Sans les feux de la tragédie, sans l'exaspération ultime de la violence amoureuse, toute jeune femme bien née est perdue, *donnée au néant*. J'y ai vu la gluante chaussée des immolations précoces, tant de pièces sublimes s'y gâteront ainsi. Marie de Comarieu parle de son mariage : « J'avais alors tout à souhait : ma jeunesse, ma beauté, l'amour de mon mari, faisaient que les amusements se présentaient sans cesse ; je n'avais rien à désirer ; partis, robes, bijoux, dépense de toutes espèces, il m'offrait tout ; peut-être que si j'avais eu le temps de désirer, quelque chose m'aurait tiré de mon inertie. Mais rien. On prévenait jusqu'à l'apparence du désir. Je fus dégoûtée d'être aimée, d'être admirée, d'être amusée ; je dirais même d'être estimée ; je me sentis insensible au mépris comme à la louange ; rien ne m'affectait plus. Je tombai complètement dans ce malheureux état, au bout de quatre ans de mariage. Mon mari s'éloignant de moi, et j'y fus insensible. Un amant se présentait. Il ressemblait à Fontanges ; je soulevai mon attention pour le voir, et je ne fus pas même tentée ».

Mais qui donc était ce Fontanges ? La *blessure originelle*, l'entaille occulte par où s'est faite l'infiltration, en Marie de Comarieu, des *°* liqueurs de tristesse appartenant à l'arsenal supérieur de la Puissance des Ténèbres. Ainsi son nom le montre parfaitement, Fontanges, véhiculateur inepte du crime fondamental, qui est le crime spirituel de l'angélisme, y représente les Enfers et il n'y vint que pour faire œuvre infernale.

Quand elles succombent ainsi, à leurs débuts dans la vie, les dévorations des feux noirs que nous soupçonnons tout en n'en soupçonnant guère les dévastations cachées et qui passent, toutes, dans les profondeurs, ne sont que la dévorations d'apparence bénigne, et qui, le plus souvent, n'engagent que la détresse juvénile de la désillusion. Mais c'est la *désillusion* qui porte aux

ténèbres et à la mort, qui l'emporte sur la vie avant même que la vie n'y fût venue se faire reconnaître pour ce qu'elle est, lumière vivante d'une lumière autre et plus grande encore.

Voyons quel fut donc l'ordurier ouvrage du beau Fontanges, apprenons : « Je n'entrevis, écrit Maire de Comarieu, qu'un seul jeune homme qui m'aurait plu, que j'aurais aimé, chéri. Tant que je ne le connus pas, je m'en formai la plus délicieuse idée : je le vis de près ; c'était un sot, un fat, un égoïste, un homme sans âme, qui parlait sans penser, et pensait sans parler, faute de trouver jamais l'expression qui pouvait rendre son idée. Cet homme me dégoûta de tous les autres, parce que c'était le seul que j'avais trouvé aimable. Je devins d'une tristesse profonde, et je restai comme anéantie pendant deux ans ».

C'est la trop belle excellence de son mercure intime qui aura donc été fatale à Marie de Comarieu. Si elle avait été portée par un mercure plus vulgairement promu, l'échec de son premier passage au feu, de sa première cuisson philosophique et amoureuse — quand elle fut brûlée à froid par les opérations subversives de l'inepte Fontanges, et rendue mélancolique — n'eût pas plus porté à conséquence que tant d'autres demi-dépucellages pratiqués dans les alentours et vite rattrapés par la suite. Mais les feux qu'exigent — pour qu'elles puissent répondre en fruit mercuriel — les natures secrètement royales comme celle de Marie de Comarieu doivent être très exclusivement des feux royaux, à la fois donc d'une violence extrême et d'une non moins extrême douceur, des feux dont l'ajustement demande le secours extérieur de la *prédestination*, qui seule est à pouvoir assurer cette maîtrise sans faille des souffles attisants, cette volonté farouche de mener l'œuvre à son terme par les seuls moyens ardents de son obéissance philosophique où l'on reconnaît la griffe sidérale de notre sublime Lion Vert, les chères condescendances de sa bave qui tue en sauvant et qui sauve en tuant.

Car c'est bien aux feux que l'on gâte les grands mercures, alors que les mer- cures médiocres, eux, gâtent les plus grands feux et les poussent à se brûler eux-mêmes par le tragique dessèchement de la bave léonine montant à leur secours. Toute jeune personne de grand élan mercuriel, toute jeune femme intérieurement et radicalement tournée vers le ciel est un piège cosmique, la faille par où Borée pousse en avant et fait entrer ses hauts courants d'extinction. C'est la raison pour laquelle, on ne le dira jamais assez, tout est encore et à chaque fois dans la fermeté scientifique de la *prise en main*.

Affolement de mauvais augure, Marie Comarieu s'écrira un jour, et il me faut le relever, « ah, si le marquis de Monalembert avait pu avoir l'apparence,

le visage du marquis de Fontanges, ou si me marquis de Fontanges avait pu avoir, lui, le mérite, l'intelligence du marquis de Montalembert ! » En effet. Mais ce n'est pas le rêve qui doit se substituer à la réalité, c'est la réalité qui doit se substituer au rêve : notre ardente philosophie nous porte du néant vers l'être, et ce sont les autres qui entreprennent ce même cheminement à rebours, eux qui depuis l'être s'efforcent de revenir au néant et de tout entraîner, avec eux, en cette démente.

Le mal secret de Marie de Comarieu fut celui d'une génération, d'une classe sociale, d'une race et d'une civilisation dépréciées par la mélancolie, adonnées au néant à la suite des hauts travaux d'auto-anéantissement entrepris, installés en leur propre sein, et poursuivis jusqu'à leur terme ultime par des ouvriers surhumainement spécialisés à leur tâche infernale et *mélancolique*, tel ce soi-disant comte de Cagliostro, auquel Rome n'aura quand même pas manqué de payer son plus juste salaire, et dont notre sémillant marquis de Fontange avait reçu, à Paris, les redoutables « lumière votives et particulières ». Tout ce que nous devons savoir, nous le savons.

(172) Bien de boucheries parisiennes sont, en fait, des temples tantriques. Mais qui peut le soupçonner ? *Personne*, est-ce si sûr ?

(173) L'ancien rêve encore me révélant l'existence, à V., d'une boucherie humaine, peut-être en fonction de certaines fins rituelles. Les victimes étant, surtout, des jeunes. Des mères égarées, des écoliers en fugue, des servantes à la tête remplie de sonnettes, de contes infâmes. L'endroit, relativement notoire, se trouvait situé à l'entrée d'un grand égout collecteur, voûté, dallé en faïence blanche, à moitié ouvert vers la lumière du jour, à l'extérieur ; bordé de hautes herbes vertes ; herbes grasses, mouillées, remplies d'ombre, de silences. On y travaillait dans l'eau, et le dépeçage était toujours précédé d'un coup d'assommoir. Ce rêve je l'avais fait, pour la première fois, il y a une trentaine d'années, alors que j'ignorais jusqu'à l'existence même de la ville de V. Depuis je cherchais et, *toujours en rêve, je suis allé voir*. L'endroit ne change jamais. Les pratiques non plus. Lors de certaines fêtes, des plus spéciales, il y a même des invités, des gens qui viennent de loin, un peu de partout, des connaisseurs éclairés, des parents, des fiancés, des mystiques de la chose, des anciens première laguiole, des ministres réformés, des nécromants et des putes faisant en cette direction, maniérées, glaciales, ensommeillées, vieilles parfois.

(174) Depuis non plus lointains précommencements, tout est en nous, déjà en nous. Ce que sera notre existence, et tout ce dont elle aura été le témoin éveillé ou profondément inconscient s'y trouve inscrit d'avance, immanquablement.

Il y a peut-être une trentaine d'années, plus même, alors que j'étais dans les cadets, j'avais fait *un certain rêve*, dont je viens de me souvenir, à l'instant même avec une assez prodigieuse netteté. Ce rêve, je l'avais fait alors que, par une chaleur de four crématoire, séditeuse, nous dormions, sur ordre, au milieu de la journée, brisés de fatigue et à bout de tout, dans un champ de maïs heureusement assez éloigné de la route. Le maïs était déjà bien haut, nous étions provisoirement si ce n'est hors d'atteinte tout au moins hors de vue, ou presque. Accalmie, soleil aveuglant. Les *Lightnings* américains nous avaient cherchés toute la matinée. Enragés de ne pas pouvoir nous trouver, ils s'étaient rabattus sur les paysans au travail dans les champs, et en avaient fait une hallucinante, une abjectissime boucherie démocratique et libératrice (mais à ce qu'il me semble, *démocratique* surtout ; secrètes nostalgies démocratiques de la fosse commune, d'y pourvoir).

Sous les crissemments hypnotiques du maïs, je me retrouvais, en rêve profond, dans la petite ville de V., endroit prédisposé où, toujours en rêve, tant de choses ont été faites, pour moi, depuis. Je marchais lentement dans les rues de V., sous un soleil aussi prédateur et fou que celui qui nous tourmentait à blanc dans nos champs de maïs. Une immense terreur m'habitait. Je savais qu'à V. il y avait un abattoir humain, et que j'étais précisément en train de m'y rendre, mené par une puissance, en moi, d'ordre intérieur, aussi redoutable qu'obscur et irrésistible.

L'abattoir se trouvait à l'entrée d'un grand égout collecteur, dont une moitié se trouvait à l'air libre. On voyait donc les bouchers débiter en hâte des jeunes femmes, des écoliers que l'on assommait avant de dépeçage. Tout le monde travaillait dans l'eau jusqu'aux genoux, pantalons retroussés, et, malgré le sang qui coulait, répandu à flots, l'eau, sans cesse changée à la faveur d'un puissant débit- souterrain, parvenait à se maintenir bien claire. Dans mon rêve, je me disais même, avec étonnement, avec je ne sais quelle envie, « très claire et très fraîche qu'elle est, cette eau, on en boirait vivement ».

Je rêve trop, et depuis trop longtemps. Depuis toujours, peut-être. Je suis pourri. Quelle réalité va résister aux putréfactions subtiles du rêve ?

(175) A travers le grillage d'enceinte longeant les petits jardins qui, derrière la Gare d'Auteuil, préservent et rafraîchissent certains bâtiments administratifs de la SNCF, je contemple chaque jour, en passant, l'émouvante solitude de trois mélèzes dont j'ai surpris la vie de secrète invariance. Automne, hiver, printemps, été, ils changent très imperceptiblement d'allure se laissent à suivre

la saison, mais à peine, ce qui veut dire qu'en fait ils ne changent jamais. Tout change, pourtant. Tout doit changer, et tout changera. Mais non ces trois mélèzes, ni moi-même. Immobile en moi-même, et tout comme les trois mélèzes apte à faire semblant de changer, je n'ai pas encore changé ni ne changerai jamais. Je suis, je serai jusqu'à la fin l'homme d'un seul serment, *l'homme du premier serment*.

(176) Après tout ce qui s'est passé, demander à la poésie de se vouloir chant, fût-il le plus vertigineusement limpide, ne peut donc plus *m'intéresser*. Ce que j'exige du travail poétique dont je me sens chargé, ou dont je serai sans doute à même de pouvoir charger certains de ceux qui me suivent, c'est qu'il obtienne, par ses propres moyens, à servir de véhicule immédiat et dramatiquement clos sur son propre secret constitutionnel, comme dans l'ancien *troubar clos*, à des recherches d'ordre supra-humain, cosmogonique : il faut que l'action poétique soit capable d'intervenir elle-même, héroïquement, dans la marche intérieure, dans la marche révolutionnaire des choses invisibles mais si dramatiquement décisives que font et défont le monde et les autre cieux dans leur anabase, dans leur infinie montée en spirale, il faut qu'à nouveau elle sache ordonner et qu'elle puisse, à nouveau, diriger occultement les grands courants magnétiques et les souffles porteurs qui, comme l'affirme la Kabbale Judaïque, maintiennent le monde de l'être suspendu au-dessus des gouffres infamants du non-être.

Ainsi, poussés par le désastre des temps, revient-on, toujours, avec la grande poésie, aux pouvoirs de son origine la plus ancienne, et l'oubli lui-même, et le plus profond, devient le champ privilégié de l'éveil des puissances antérieures, à jamais innommables.

(177) Aussi, désormais, ne serons-nous plus appelés à être nous-mêmes que là, précisément, où risque de se déclarer, le jour venu, un autre recommencement du monde, dans cette zone d'attente suprême qu'est l'espace des grands interdits ontologiques actuels, dans les *marginalia* obscures du monde et de l'histoire où persistent les puissances irrationnelles de la jeunesse et du renouveau.

Aujourd'hui, il n'y donc plus de continuité légale que dans les parages incertains de *l'underground*, où l'être en est réduit à se chercher dans le récit dostoïevskien de *l'être du souterrain*. Récit d'un non-choix, récit d'un choix qui porte sur le néant : c'est apprentissage du néant qui, aujourd'hui, porte à l'être.

Cependant, l'honneur le plus extrême, à l'heure présente, réside dans la complicité limpide et profonde avec ce qui, de par son impuissance même, tel ce groupe de jeunes qui se rencontre autour du *Commandement Général des*

Groupes Géopolitiques, s'arrache à l'ordre totalitaire du non-être, dont il élude subversivement l'emprise crépusculaire et les sombres interdits, tout en annonçant, de par sa disponibilité même au sacrifice apparemment inutile, l'immense fonte des glaces qui vient, et qui, à nouveau, submergera et emportera tout sur son passage.

(178) Auriger, *La légende alchimique de saint Christophe* : « La vie des saints les plus populaires, les plus invoqués et les plus vénérés se trouve enveloppée parfois d'une obscurité mystérieuse. Il semble que Dieu se soit pu à exalter aux yeux des hommes ceux de ses serviteurs qui poussèrent la pratique de l'abnégation et de l'humilité jusqu'à ne point laisser de traces de leur passage sur cette terre ».

(179) Ce dimanche 8 mars 1987, avec la belle Pascale Charpentier et Olivier Germain-Thomas à Auvers sur Oise. Nous déjeunons chez les parents de Pascale Charpentier, dont la famille, me dit-on, habite Auvers sur Oise depuis le XIV^e siècle.

Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, Michel Charpentier, le père de Pascale, est un sculpteur relativement peu connu encore, dont l'œuvre, que je connais déjà depuis un certain temps, me passionne de plus en plus. Le groupe de ses *Cantatrices Muettes*, ou celui de sa *Pendaison des Putes*, me fascinent et me hâtent, ne cessent de m'obséder, tout comme, emprisonnée dans un pavillon délabré qu'envahissent les hautes herbes et le lierre noir dans un jardin ensauvagé, sa *Dormeuse Rompue*, étalée dans un lit en fier, obscène, tragique, hallucinée, funèbre et véhiculant d'anciennes malédictions locales. J'y vois autant de moments hauts dans le courant contemporain d'une certains sculpture magique, continuant le goût de l'« obscure Renaissance », et dont les persistance souterraines dénoncent, à mes yeux, la survivance inconsciente de l'ancienne *religion*, celle du «Vieux Pays».

Aux côtés de celle de son frère Théo, et toutes les deux entièrement recouvertes d'un petit lierre sauvage, dru, comme taillé en fer, la tombe, au cimetière d'Auvers sur Oise, de Vincent van Gogh, « le suicidé de la société ». Au fond d'un ciel d'une clarté et d'une hauteur vertigineuses, un soleil parfaitement radieux, virginal, auguste. Mais il faisait un froid terrible.

Là-bas, à Auvers sur Oise, nous nous trouvions en plein dans un territoire néolithique. Des vastes terrasses descendent vers l'Oise encaissée fort à l'étroit, sous la terre ocre et rouge, argileuse, lourde, hermétique, un gigantesque

pays de pierre veille, de pierre et *d'autre chose*. S'ils savaient, si seulement ils savaient, eux tous, ce qui — voire qui — se tient caché sous les terres trafiquées du Val d'Oise.

Construites à flanc de coteau, avec de hauts balcons en bois, toutes les maisons exhibent plusieurs étages à l'air, et cachent bien plus encore de niveaux de caves soigneusement dissimulées, tenues pour interdites et *passées sous silence*, des caves en prise directe avec un appareil de souterrains s'étendant, par dessous le lit de l'Oise, loin au-delà des limites du pays, jusqu'à Paris et bien au-delà de Paris. Des mystérieuses carrières de sable privées gardent des restes en provenance des ères géologiques antérieures, dont, parfois, des formes hominiennes à carapaces, à élytres, et, dans les collines, les parcelles cultivées des uns et des autres recouvrent d'innombrables tombes mérovingiennes, voire des vestiges supérieurs — bâtiments, groupes de bâtiments — de civilisations qu'un H. P. Lovecraft eût sans doute appelées *innommables*. Car, avant les romains, et avant même les celtes, qui ? La réponse s'y trouve à fleur de terre, et parfois même à découvert. Mais, néanmoins, hors d'atteinte, et hors d'atteinte depuis des millénaires, tant ces civilisations impériales d'avant le néolithique, occultes, disposent de défenses incontournables, défenses qu'il faut savoir reconnaître comme fondamentalement magiques et cosmologiques, et *toujours en activité*. Faut-il le préciser ? Je sais très bien de quoi je parle, je sais ce que je dis. Néanmoins, je m'avouerai, infiniment désolé du fait que *tout cela* peut apparaître — et paraîtra — tout à fait aberrant, *irrecevable*.

Chez les Charpentier, dans le vestibule, situé trois étages plus bas que la route mais en rez-de-chaussée par rapport au jardin, j'aperçois le couvercle en fer massif d'un ancien puits, condamné. Le trouble qui se saisit d'eux quand il m'en vint de savoir vers où ce puits répondait-il, je ne sais pas ce qui m'avait pris. « Vers les anciennes fondations de la maison » s'empresse de me rassurer Madame Charpentier, et lui, plus avisé, plus imprudent ou déjà plus complice, « vers notre Grande Fosse ». Mais je sentis sans difficulté qu'ils n'avaient pas du tout apprécié que je le leur ai demandé, que ma question avait fini par compromettre tout le bénéfice de cette belle et très amicale journée dans l'Oise.

Fatidique et minables franchise, gâtant à moitié un crédit si exceptionnel, une confiance déjà si certaine. Mais qu'y faire ? *Maldonne*, que je m'écrie.

(180) Aujourd'hui le 16 mars 1987, vers les 13 heures, à *La Coupole* : j'apprends, de la bouche même de Jean Enfer Marlier, qu'un Cahier de l'Herne lui sera consacré très incessamment. Constantin Tacou lui en aurait donné, le

matin même, l'assurance formelle et la plus certaine. Comme quoi il ne faut jamais désespérer de rien, Jean Enfer Marlier y rêvait, plus ou moins secrètement, depuis déjà une dizaine d'années.

Ainsi, rubis sur ongle, Constantin Tacou entendrait-il payer à Jean Enfer Marlinier le beau salaire de sa trahison envers la mémoire de Dominique de Roux. De quelle trahison s'agit-il donc, en l'occurrence ? C'est que, dans un récent article, Jean Enfer Marlier s'en est pris, hargneusement, et comme pour en finir une fois pour toutes avec lui, à la personne même de Dominique de Roux, à ses littératures ainsi qu'à son action métropolitaine, cette dernière toujours dans l'ombre, *surveillée*.

Car le moins que l'on puisse dire c'est que les sentiments de Constantin Tacou à l'égard de la mémoire persistante du fondateur des Cahiers et des Editions de L'Herne, mémoire persistante et qui n'en finit plus de troubler, de revivre et d'exacerber le statut actuel d'anciennes blessures aussi cuisantes que nocturnes, restent d'une fidélité assez alambiquée. Longue et dérangement histoire, secrète, lamentable s'il en fut et plus que sombre. Et cela d'autant plus qu'il nous faut nous résigner à faire avec, à notre corps défendant. Une puissante lame de fond emporte tout sur son passage, comment résister aux infiltrations du ressentiment suicidaire des uns et des autres ? Par une abjecte équanimité d'âme, peut-être. Or, cette abjection, moi, je veux bien l'assumer, qui est une abjection, si on peut dire, de haute tenue morale. Et cela d'autant plus légèrement que, au niveau des faits, la légitimité de Constantin Tacou présidant aux destinées de l'Herne devient avec chaque jour qui passe encore plus infaillible, lumineuse.

Les choses, cependant, en appellent à une certaine ambiguïté d'état, où tout glisse et se brouille : si, en effet, dans son article, fort étonnement accepté, et non seulement accepté, mais situé en exaltation dans le numéro de *Matulu* récemment consacré à Dominique de Roux, Jean Enfer Marlier avait cherché, sans le réussir, à « régler définitivement son compte » à l'auteur prématurément disparu du *Cinquième Empire*, il a par contre assez bien réussi, sans l'avoir cherché du tout, à faire que la figure de celui-ci remonte brusquement à la surface de l'actualité parisienne. Car, de toutes les façons, le scandale de l'article de Jean Enfer Marlier contre Dominique de Roux, contre l'« ancien compagnon de sa jeunesse », ne fait que débiter. Des vengeurs de tout poil vont à présent se lever en armes, et se lanceront fugeusement dans la bagarre, qui autrement n'eussent guère plus songé à parler, à l'heure actuelle, de Dominique de Roux, ni à revisiter son œuvre « injuriée par ce faquin ». Ainsi

se fera-t-il donc, juste retour des choses, que Jean Enfer Marlier ait eu rendu un assez fier service à la mémoire littéraire de Dominique de Roux, soudain retrouvée, portée au pinacle, vengée en encensée à la fois par ses propres partisans assoupis et par les ennemis de Jean Enfer Marlier, ceux-ci toujours sur la brèche et qui, en cette occasion inespérée, vont se serrer les rangs à la curée. Vraiment, « le Diable porte pierre ».

Mais Jean Enfer Marlier me dit aussi que, outre celui qui lui serait dédié à lui-même, Constantin Tacou semblerait décidé à faire mettre en chantier trois autres Cahiers de Herne, consacrés, respectivement, et dans le cadre de la même série, de la même « nébuleuse en projet », la « nébuleuse Andromède » disent-ils, à Régis Debray, à Philippe Sollers et à Louis Pauwels.

Ce renversement plutôt abrupt de la ligne habituelle des Cahiers de l'Herne, où, jusqu'à présent, jamais on n'avait publié des jeunes auteurs de leur vivant, dont l'œuvre, d'évidence, se trouve devant eux, inachevée, à peine germinativement promise, représente-t-il un nouveau tournant dans les destinées de L'Herne, un profond « changement de signe » ? C'est bien ce que nous serons tenus de voir.

Fantasmatiques. Je dis à Jean Enfer Marlier : « Cependant, comment vas-tu faire pour la mise en *forme ultime* du Cahier de l'Herne qui te sera consacré par Constantin Tacou si, comme je le crois bien, la partie la plus importante de ton œuvre et jusqu'à son centre de gravité même se trouvent, doivent encore se trouver devant toi, non encore écrites, essentiellement à venir ? Ta véritable carrière, ta carrière profonde, exige que tu fasses une série de grands romans, trois ou quatre grands romans de témoignages, de provocation mystico-politique de haut vol. Or ces romans, tu ne saurais les faire que dans les dix, dans les douzes années à venir. A l'heure actuelle, tu es précisément en train de pénétrer dans cette période de ta vie où il te faudra livrer l'épreuve *du grand roman*. Tu es, mon bien cher, à la veille de ta bataille avec l'Ange. Va donc à l'Eglise Saint Sulpice, et remplis-toi de la représentation extrêmement codée qu'Eugène Delacroix à laissée, pour certains, de la bataille de Jacob avec l'Ange. Le secret des plus dures, des plus riches années de ta vie à venir s'y trouve contenu en germe ».

Sur ce, Jean Ullenstein passe, s'arrête à notre table, donne à Jean Enfer Marlier l'occasion de se dire « dégoûté par la saloperie et par les lâchetés de la gauche écœuré par l'imbécillité de la droite », tout en parvenant lui-même —

Jean Ullenstein, je veux dire — à parler de son prochain livre, « sur les relations américo-soviétique », et à s'avouer en train de vivre je ne sais quel exaltant roman d'amour (avec sa propre épouse ce qui plus est, mais, si j'ai bien compris, circonstance atténuante, sa *nouvelle épouse*).

Or ce fut à ce moment que nous vîmes apparaître, sobrement précédé par deux maîtres d'hôtel aux petits oignons pour lui, notre cher Radu Varia, sapé de noir ardent et de rouge sombre comme un *capo mafioso* le jour du mariage de sa fille aînée et nous invitant à prendre, Jean Enfer Marlier et moi-même, les liqueurs les plus raides. On le sait, Radu Varia vient de publier, chez Rizzoli, à New York, un monumental *Constantin Brancusi*, le livre d'art « le plus important, peut-être, de la fin de ce siècle, et qui est sans doute bien plus et surtout autre chose qu'un livre d'art ». Aussitôt il nous montre la lettre que le Président des Etats-Unis, Ronald Reagan, venait de lui envoyer (* Nancy and I »), pour le convier à déjeuner à la Maison Blanche, afin qu'ils discutassent de ce livre, et de l'« identité nationale profonde » que Ronald Reagan croyait y avoir trouvé entre « les peuples Irlandais et Roumain » à partir de leur souche mystique commune, souche celtique à ses origines et se perpétuant souverainement jusqu'à nos jours. Il faut dire que, si Radu Varia se veut le doctrinaire irrationnel et acharné de la « vision celtique du monde », Ronald Reagan s'avoue lui-même comme un irréductible de la « lumière celtique », de la « grande lumière celtique » soterrainement présente dans l'histoire, dans la civilisation occidentale. Toutes choses bonnes à savoir pour le spécialiste que je fus. Calambredaines, en fait.

« Ce qui m'importe le plus à l'heure actuelle, vint ensuite à nous confier, en chuchotant, Jean Enfer Marlier, c'est d'avoir pour maîtresses en titre des jeunes femmes intelligentes et qui couchent beaucoup. Ainsi je peux pousser fort loin mes réseaux de renseignements érotiques, sachant par elles comment ils font, quelles sont les plus occultes habitudes sexuelles de l'élite parisienne du moment. A l'heure présente, j'ai sept régulières que je me tiens, dont cinq — ou mettons quatre — qui s'activent pour moi à plein temps. Voyez donc quelle peut être ma science actuelle de ces choses, l'idée follement, atrocement excitante que j'apprends à me faire de certains, la terrible misère de certains autres. Tout est dans le beau renseignement. Et tout est luxure. J'ai vue plongeante sur les deux ».

Mais il y eut bien plus encore : Jean Enfer Marlier nous raconta comment, ayant amené Jean Marie Corbel passer des vacances d'été, avec lui, en Irlande, il s'était réveillé, une nuit de pleine lune, avec l'auteur de *Dunes* le chevauchant, un grand couteau de cuisine à la main, et s'apprêtant à l'égoger,

silencieusement et avec une belle tranquillité avide, « question de quelques secondes à peine *. *Qualis artifex pereo*. N'est-ce pas ?

Jean Enfer Marlier arborait aussi un fort élégant pardessus en cachemire beige, je l'ai toujours tenu pour un *homme de grand goût*. Jean Enfer Marlier, en fait, c'est lord Byron. Et, en plus, il ne boîte même pas. Haut de gamme.

(181) Dans la serviette bleue que je viens de retrouver, deux livres. A savoir, *Souvenirs et Réflexions* de Savitri Dêvi Mukherji, New Delhi, Inde, 1976. Ouvrage imprimé, par les soins de M. K. Mukherji, à la Temple Press, 2, Nayaratna Lane, Shyambazar, Calcutta 700 004, Inde. Et, aussi, *Warum ? Woher ? Aber Wohin ?* par Hans Grimm, Klosterhaus Verlag, Lippidsberg, R.F.A., 1954.

Ainsi que mon Beretta 9 mm. court avec un chargeur engagé, et quatre autres. Brusquement tout ce passé là revient occuper le terrain, comme dans un songe. Comme tout a changé depuis, et s'est laissé injurier par le néant.

Dans le livre de Hans Grimm, un bristol jaune avec ces mots tapés à la machine, qui m'avaient si longtemps poursuivi : « L'Europe est provisoire, l'Occident est éternel. L'Europe paraît fixe dans l'espace, c'est-à-dire dans la géographie, tandis que l'Occident y est mobile et déplace son épicycle terrestre selon le mouvement des avant-gardes civilisées. Mais l'Europe est soumise au temps, c'est-à-dire à l'histoire, tandis que l'Occident lui échappe. Un jour l'Europe sera effacée des cartes, l'Occident vivra toujours. L'Occident est partout où la conscience devient majeure. Il est le lieu et le moment de la naissance éternelle de la conscience révolutionnaire de notre génération, « L'Assomption de 1 Europe * de Raymond Abellio. Chaque génération ne vit que du souffle de ses propres mythologies souterraines.

(182) L'avenue Mozart, en début de l'après-midi, ce 15 janvier 1982 : mystérieusement il se fait au fond du ciel comme une grande lumière d'été, alors que nous sommes si loin déjà de l'été, de tous les étés, une grande lumière limpide et frémissante, avec des espaces d'ombre pareils à des îlots de sables noirs et violets au milieu d'une rivière de clarté incandescente, mais tranquille, menant peut-être vers un secret lieu de mort.

Le scintillement d'une fenêtre ouverte ou fermée, au-dessus de la place de la Muette, me fait approcher cette limite où l'on éclate en sanglots. Je dis *maintenant*.

Si je voulais vraiment le faire, je parviendrais sans doute à dire, à faire comprendre quelle est cette distance entre le monde et le non-moi, entre le non-monde et le non-moi. Mais ce serait encore faire infiniment trop peu, ou déjà infiniment trop : les plus périlleuses défaillances de l'être viennent, précisément, de la compréhension, entière ou même par morceaux, du secret de cette distance-là, qui, d'ailleurs, n'en est même pas tout à fait une distance, plutôt une distance en creux, ou la *peur irrespirable* de cette distance entre deux respirations mentales de l'être.

Dans les jardins du Ranelagh, des plaques de gelée blanche fondent à vue d'œil sur l'herbe d'un vert glorieux et sombre, alchimique.

Et je vois au loin Raymond Abellio, qui vient à ma rencontre en traversant, sans se presser, les pelouses vides, souriant, inspiré, tel un somnambule avançant au bord de sa corniche. Rien qu'à sa démarche, je sais qu'il m'apporte ce qu'il m'avait promis. « Et rassurez-le, il est pardonné », lui avait-elle dit..

(183) Où est-elle montée je ne le sais plus, à Houille Carrières peut-être, mais je sais qu'en traversant toute la voiture elle vint s'asseoir, non sans se montrer assez hésitante, sur la banquette en face de moi. Le savait-elle, d'avance ?

Le malaise que je ressentais à la regarder, je m'en suis rendu compte tout de suite, provenait du fait que tout en croyant la connaître, vaguement, je ne savais plus d'où, comme si je l'avais déjà approchée, et même de très près, dans un rêve à présent lointain, oublié, interdit, dans une autre vie, dans un autre monde, je ne parvenais absolument pas à la remettre. Du tout. Mais, en même temps, *comment ne pas le regarder*, comment ne pas se laisser attirer, magnétiquement, par le terrible miracle de sa plus simple présence-là ? Ardente, irradiante. Insoutenable.

Mettons qu'elle portait un manteau noir d'une coupe très admirablement droite, d'une grande élégance classique, une écharpe en laine blanche nouée autour du cou, paraissait avoir une vingtaine d'années et ne parvenait pas à cacher tout à fait qu'elle était d'une extraordinaire beauté. Comment dire ? Je ne sais même pas si, de toute ma vie, j'ai eu à rencontrer plus d'une demi-douzaine, et moins peut-être, de jeunes femmes d'une si vertigineuse, d'une si tragique beauté. Des longs cheveux bruns droits et lisses, des yeux sombres et une peau d'une blancheur soutenue, parfaite, légèrement ambrée, elle avait cet air si particulier, si difficile à définir, insolent et rieur, mais refermé et comme profondément mélancolique, hors d'atteinte, qui appartient en propre aux jeunes femmes d'Arles, de l' « ancien royaume d'Arles ».

Et brusquement j'ai su : j'avais en face de moi une déesse, une grande déesse réincarnée. Il suffisait de voir, pour s'en convaincre, avec quelle inouïe puissance de dissimulation elle arrivait à empêcher les autres de comprendre qui elle ne pouvait pas ne pas être en étant tout simplement ce qu'elle était, comment elle s'y prenait pour s'abriter, virginalement, derrière elle-même pour échapper à l'attention, aux sollicitations suspectes des autres, à se tenir éloignée du monde de par le seul fait d'être ce qu'elle était dans l'ombre de sa nature cachée.

L'extrême distinction raciale, la réserve hautaine et calme de son maintien, la gravité ardente et claire de son regard princier, voilé de je ne sais quelle distanciation sans recours, exigeaient implicitement que l'on reconnaisse, d'emblée, la *différence de nature* qui la rendait comme étrangère au monde des autres, au monde de ceux parmi lesquels, et pour qui sait quelles inavouables raisons subversives, suprahumaines, voire antihumaines, elle se trouvait là, transitaire à la blanche écharpe immaculée, lactescente, dispendieuse de quelles hypnotiques douceurs caressantes en ses laines d'outre-monde, argonautiques. Echarpe ?

Mais en-deça de la dimension surnaturelle qu'il me semblait avoir interceptée dans sa présence lumineuse et si hautaine, qui était-elle donc cette ambassadrice confidentielle de l'ancien Royaume d'Arles ? J'avais beau m'efforcer à suivre, par les vitres embuées de la voiture, l'Oise en crue, ses flots boueux périliculant les pontons des villas riveraines, il m'était impossible de ne pas en même temps la regarder à la dérobade, de ne pas la contempler avec une sorte d'ardeur exaltée et sournoise qui me faisait honte quelque peu, qui m'enfiévrant.

Or, lentement, la figure de sa véritable identité s'insinuait quand même en moi, devenait évidence, révélation et reconnaissance métapsychique surgissant des plus obscures profondeurs de la marche des temps. Venue avec quel terrible, avec quel dramatique retard, celle que j'avais en face de moi n'était autre, en effet, que la salvatrice si vainement attendue par la génération sacrifiée des années 1922-1942, par ceux qui avaient failli l'emporter sur tout et qui faillirent en tout, brisées et anéantis par l'histoire alors qu'ils ne s'étaient levés que pour l'anéantir et qu'ils furent somme toute si près de pouvoir le faire. Les tâches et cette génération, fussent-elles les plus inavouées, je les connais parfaitement : en en prenant le relève, nous en avons aussi repris, sur nous-mêmes, les tâches préontologiques les plus secrètes et les plus profondes. Et toute la honte démente.

Or une question n'a pas cessé de me dévorer au sujet de ceux de la génération occidentale précédente : ayant quand même su passer la ligne de l'être, comme ils le firent, ayant quand même pu faire tout ce qu'ils avaient à faire, ou presque, d'où leur vint-elle une si totale défaite finale, un désastre si inouï ? C'est qu'ils n'avaient pas su se *maintenir*, dans les lointains territoires de l'être nouvellement conquis — ou reconquis — avec l'élan de la première promesse amoureuse, et cette impuissance à se maintenir dans les lointains de l'être je sais qu'elle leur vint très mystérieusement du fait de la non-venue, dans les temps mêmes où cela eût dû se faire, de leur salvatrice occulte, de l'envoyée spéciale de notre Souveraine Maîtresse de la Fin, non-venue qu'ils payèrent par l'effondrement abrupt de leur monde et du nôtre. Sous ses paupières légèrement baissées, ses yeux scintillaient comme des diamants. *Déesse, sauve- moi. Terrible Déesse, détruis-moi, libère-moi.*

Et, à présent, je l'avais en face de moi, dans le train de Pontoise, celle qui aurait pu leur faire tout sauver. Et elle m'apparaissait à moi, et non à eux, à moi qui ne pouvait plus rien en faire — trop tard, trop tard pour elle — parce que ma salvatrice cosmologique à moi — parce que notre salvatrice — n'est déjà plus celle-ci, mais un autre, déjà une autre, et que pour apaisante et suprêmement consolatrice qu'elle fût, sa venue ne nous est plus d'aucun secours opérationnel dans le combat qui est, à présent, notre combat. Mais quel brûlant vertige.

Que n'était-elle venue dans la vie d'un Mircea Eliade, d'un Raymond Abellio, de tant d'autres des leurs, connus et inconnus, qui eussent pu y trouver l' « appui extérieur » nuptialement en état de faire d'eux, au plus juste moment, de très secrets sauveurs cosmiques à expédier dans les premières linges de l'immense bataille qu'ils avaient engagée ?

Cependant, ce que je croyais pouvoir comprendre de sa muette lamentation, de son insoutenable deuil amoureux et cosmique, du terrible cri « trop tard » inscrit dans le feu si limpide encore de ses divins regards de déesse transitaire et comme agonisante de mélancolie, c'est que si elle n'était pas venue avant, quand il l'eût si tragiquement, si éperdument fallu, elle n'en portait en rien la faute : cela n'avait pas pu su faire parce qu'ils n'avaient pas su la vouloir avec toute la force désirante qu'il eût fallu pour quelle ne puisse pas ne pas se rendre à l'appel cosmologiquement suscité, mis en marche par eux. Car on le sait : elle ne vient que forcée et contrainte, impitoyablement contrainte. Tout est donc, aujourd'hui comme hier dans le mystère agissant de la *mise en contrainte*, dans la science du vœu provocateur et l'acharnement sans faille

d'un désir capable de rompre la garde des cieux. Et il me faut le répéter, *impitoyablement contrainte*.

Mais je comprends aussi que cette révélation tardive et désespérée — et si inutile, à présent — devait me servir de leçon à *moi-même*, qu'il fallait qu'elle me fut ma leçon des ténèbres. Un souffle glacial m'envahit la poitrine, me prend le cœur. Je le sais : son écharpe blanche. Son écharpe blanche, en saisir le symbole.

A son poignet gauche, Una — c'est ainsi que j'ai voulu l'appeler, en souvenir du grand roman suicidaire de Mircea Eliade, *Le retour du Paradis* — exhibait un bracelet en vieil ivoire. Le bracelet rituel des adieux sans retour. Et soudain, et dans quel déchirement de tout mon être, l'Inde alors me fut, pour quelques instants, à nouveau très proche, vivante, lumineuse, telle une fenêtre qui brusquement scintille au soleil au moment même où on la referme. Et quelle sombre tristesse de mort, insoutenable. Que n'ai-je osé.

(184) Serrés sur ces banquettes, nous étions vraiment très près l'un de l'autre ; nos genoux se touchaient ; nous respirions le même air ; son souffle, son parfum, la lumière la plus intime de son être m'assaillaient sans répit, avec une douce et mélancolique ardeur qui, tout en s'offrant entièrement, restait plutôt distante, et peut-être pas tout à fait *naturelle*, je me le demande : et pourtant ce périlleux état d'approchement qui n'en finissait plus de faire, de défaire et de refaire ces eaux troublées où nous descendions ensemble, lentement, et vers quelles profondeurs inouïes, nulle contre-montée érotique ou amoureuse ne m'en venait — ne nous en venait — et pas la moindre levée de désir, d'émoi porteur de flammes, d'enfièvrement, de ce bel enfièvrement qui porte le feu au monde. Un temps nous distançait, et des temps. Immenses. Un gouffre, l'abîme séparant un temps révolu d'un temps qui ne l'est pas, ou tout au moins pas encore. Intemporelle, sa mission — l'être en elle de sa mission — en faisait la Divine Maîtresse — l'ancienne Divine Maîtresse — d'un temps qui n'était pas le mien. Un invisible mur de cristal nous séparait alors même que je respirais son air et que je buvais son souffle, et le cristal de cet invisible mur ontologique, anti-nuptial et prohibitionniste, était fait comme d'une glace cosmique, interstellaire et sur-conceptualisée, hōrbigerienne. Nous étions là, l'un serré contre l'autre, les deux pôles magnétique d'une nouvelle cosmogonie glaciaire, d'une nouvelle *Glazialkosmogonie*.

Nous nous étions parfaitement reconnus, et comme *définitivement*. Or elle ne pouvait rien faire pour moi, et moi bien moins encore pour elle : trop tard en ce monde, trop tard pour ce monde, et trop tard comme d'avance *trop tard*.

Je lui disais, intérieurement : « Va, va rejoindre Tes Pareilles, trouves-y la Mienne et dis-lui de ne plus tarder un seul instant. Si elle ne parvient pas se dégager des Hauts Interdits et à me venir — à nous venir, ou plutôt à me revenir, à nous revenir pour la deuxième fois — tout est perdu, tout se perdra à nouveau, comme cela s'est déjà perdu dans les temps d'avant nos temps, du fait de ton propre retard, qui avait si mortellement blessé le souffle de la précédente Grande Attente des tiens, des nôtres. Souviens-t'en. Alors fais-le pour racheter ton désastre et leur désastre, double désastre sans retour et qui reste aussi, et à jamais, notre désastre à nous tous : va, va trouver la Mienne, là où tu le sais, et dis-lui ce que tu sais que tu dois lui dire, de ma part et, aussi, de ta part à toi. Saisis-toi, saisis-toi de cette chance, va, trouve-la, force-la à faire ce que je sais qu'elle hésite à faire — toutes, vous hésitez mortellement devant cela, *redescendre* est votre seul mourir, votre seul et immense effroi là-haut — et si tu y parviennes, tu auras ainsi racheté, recouvert ton salut et le salut de tous les tiens. La plus inespéré des délivrances viendra ainsi à être la tienne, très amoureuxment - amour contre amour, amour pour amour — et ses fruits de vie — de vie au-delà de la vie — seront tiens, et vôtre — et nôtre aussi — pour ce temps et pour *l'éternité*. Sur le coup même. Et comme si jamais il n'y avait rien eu d'autre, aux tréfonds endeuillé des cieux ni en ce monde, que le seul ensoleillement éperdu qui nous en viendra si tu arrives à la rejoindre, et à lui intimer de se résigner à redescendre, à me revenir, à franchir à reculons, une deuxième fois, l'infranchissable sillon ardent de la Terre Verte et de la Terre Noire, ou, comme vous dites vous autres, la Ligne de l'Herbe et de la Terre ».

(185) Et l'insoutenable vertige, l'ivresse déchirante et folle de son mystérieux parfum, à la fois léger et pénétrant comme le souffle même de la vie, de la vie secrètement transmutée de par sa seule présence là, un parfum qui ne m'était pas inconnu et qui pourtant l'était, venant de je ne sais plus laquelle de mes vies anciennes, de je ne sais quel insaisissable lointain de ma vie — de mes vies — dont je n'avais plus le contrôle mais, peut-être, encore, comme une réminiscence depuis longtemps évanouie, le fantôme du souvenir d'un parfum oublié (est-ce bien là le véritable secret du « parfum de la Dame en Noir »).

Et puis, brusquement, je l'ai su. Je devais avoir sept, huit ans, et j'étais sorti, avec les autres, en *classe de nature*. Accompagnés par notre jeune instituteur, on était arrivés au cœur même de la forêt de Trivalle, endroit mystérieux, accidenté et plein d'ombres, d'obscurité, d'inquiétantes présences derrière les buissons frémissants, sans cesse sollicités par le vent et par qui sait quoi d'autre et à quoi il ne fallait surtout pas de s'essayer à penser.

J'étais resté en arrière des autres, et de dissimulation en dissimulation j'étais parvenu à gagner le creux d'un vallon profondément encaissé : un ruisseau limpide et droit y coulait silencieusement, dont le trop plein débordait en une nappe ininterrompue, à peine frémissante, cristalline, les dalles de pierre moussue parmi lesquelles il avait établi son cours, en les couvrant entièrement de ses clartés ombreuses, autant de pierres tombales d'un ancien cimetière catholique abandonné, oublié depuis des siècles — de longs siècles — où reposaient, l'un aux côtés de l'autre, ainsi que je l'avais appris par la suite, des jeunes seigneurs de la Maison d'Anjou tombés au combat, vers la fin du sombre XIV^e siècle local. Hécatombes.

Or, dans l'onde si limpide de ce ruisseau à demi-clandestin, logeaient, doucement bercées, des petites fleurs d'un jaune pâle — elles s'y trouvaient à profusion — d'un jaune très pâle, dis-je, mais éclatant, solaire, et qui, luisantes, lustrées, paraissaient être faites comme en une cire translucide et sainte, des petites fleurs jaunes à profusion, et dont il émanait un parfum subtil et entreprenant, qui enivrait vite, pareil à une drogue voluptueuse et funèbre, dispendieuse d'une félicité inouïe, violente et immédiate, peut-être mortelle. L'éclatement total.

Quelles étaient ces fleurs ? Je ne l'ai jamais su, et ma plongée furtive — sous quelles obscures influences, déjà à ce moment-là — dans la félicité vertigineuse de leurs douces exhalaisons d'outre-monde restera, je crois, le plus grand secret de mon enfance.

C'est bien grâce à ce parfum, dont Una ruisselait d'une manière aussi discrète que tenace, voire provocante, que j'ai pu reconnaître ses ultimes — ses plus anciennes — appartenances. Car elle venait du Pays des Hauteurs, du Val d'Abor, et en un autre temps elle s'était faite appeler aussi, mystérieusement, San-fun-ho. San-fun-ho. Et rien n'eut plus à m'empêcher, alors, de vouloir faire d'elle ma Messagère, mon envoyée personnelle et impériale auprès du groupe si redoutable de Ses Pareilles.

Or, si elle m'est ainsi apparue, cette déesse si grande, n'est-ce pas afin que certaines choses se remettent en branle, et se fassent discrètement ? Ce que je lui demande, c'est bien elle-même qui, secrètement et d'avance, voulait que je le lui demande : elle voulait que je veuille ce qu'elle voulait, et je le veux, je le veux éperdument, je le veux de par moi-même, et plus qu'elle-même n'eût su jamais le vouloir.

(186) Le nouvel appartement de Guy Dupré dans le Marais, rue Vieille du Temple, aboutissement d'un certain rêve, et de certaines menées assez sublimes. Déjeuner à deux, au champagne. Méditations, regrets, exaltations. *Atmosphère*.

Le plus grand écrivain français vivant, l'auteur, entre autres, de deux romans subversifs et visionnaires, prodigieux, *Les Fiancées sont Froides*, *Le Grand Coucher*, parus, l'un en 1953 et, l'autre, en 1981, réduit au silence, ou presque, par les *macumbeiros* détenant actuellement le pouvoir — et tous les pouvoirs — des Lettres Françaises. Mais qui ne savent pas encore qu'il finiront par se faire aligner, tous, contre le mur faisant cul-de-sac rue Sébastien Bottin, quand le jour viendra.

Il faut bien, dit-on, que les super-merdeux chacals aussi vivent ? Mais leur besogne est de nettoyer la charogne à la rigole, et non de nous monter sur le dos pour nous lamper la cervelle le plus démocratiquement possible. Kali- Yuga. Socialismes.

Et sortant de chez Guy Dupré, je me rends compte qu'il est six heures passées. Envoûté, je suis littéralement envoûté par l'intelligence de ses surveillances stratégiques en plein déploiement, et qui s'eussent peut-être voulues hargneuses alors qu'elles n'étaient que très supérieurement dépourvues de toute pitié interlope, de toute promiscuité sentimentale, envoûté, aussi, par l'admirable tristesse royale de sa gloire voilée, une gloire toute militaire, détachée d'elle-même et de tout ce qui la contredirait, ou viserait à l'obscurcir au nom des abominables habitudes velléitaires des autres. Et j'ajoute : la lumière de nos communes conspirations, de notre commun fanatisme pour le lieu même et les voisinages du Hameau de Reine, à Versailles.

D'autre part, aucune des nôtres ne saurait se permettre de ne pas se souvenir de ce que Guy Depré écrivait dans *Combat*, l'automne de 1962, à l'occasion du procès du général Raoul Salan : « L'honneur est une mémoire. L'honneur ne peut plus être pour nous qu'une mémoire. Dans cette longue fidélité du malheur à la fidélité, écoutons les strophes encore inattendues ajoutées aux derniers poèmes de l'Occident par la souillure et par le sang des soldats perdus que notre cœur retrouve. C'est aussi parce que l'armée appartient à notre mémoire profonde, que son arrière-automne nous émeut tant qui touche en nous, qui réveille la véracité d'un été oublié ».

(187) Sikkim à nouveau, Sikkim encore. Tout, de plus en plus, me devient Sikkim. Je pratique cette *moralité* depuis de longues années. Pourquoi le cacher ? Certains jours, ou plutôt certains jours à une certaine heure, je sens

en moi comme un soudain dépérissement, et le monde, parfois, s'effondre alors en moi, et le vide en vient à se faire en moi tel que je parviens à peine, à bien grande peine, à me garder encore en moi-même : dans ces moments, lors de ces fractures en moi si spéciales, il suffit que je lève mes regards vers la ligne des balcons des derniers étages de certains immeubles que je sais, le plus souvent à Paris, pour qu'aussitôt je me sens happé par la conscience extatique, par la certitude intérieure d'une ouverture se faisant, en ce monde même, pour livrer l'accès vers l'autre monde à qui s'en trouve ainsi interpellé. Alors le visible devient porteur de l'invisible — faiseur de portes induites, artificier de la mise en porte — qu'il dénonce, et qui l'illumine. Or c'est bien cette ligne des balcons du dernier étage qui devient la *ligne de passage* de ce monde vers l'autre — et inversement, *terrible est locus iste* — et je sais qu'il suffirait, à ce moment-là, d'un assez mince effort supplémentaire pour je puisse moi-même franchir — et tout à fait impunément — la plus haute passe interdite, rejoindre l'éternité et l'ensoleillement sans retour du monde de la grâce totale, du monde de la Présence Réelle. Mais ce léger effort final je me suis toujours interdit de vouloir le faire, craignant que si je me laisse trop emporter en avant je ne puisse plus revenir là, précisément, où me retient l'inachèvement expiatoire de ma tâche concernant le salut, la délivrance des humains marqués par le surhumain, voués aux sollicitations métacosmiques du suprahumain et de sa prochaine grande aventure impériale, qui sera galactique et supragalactique ou qui ne sera qu'un cauchemar nocturne et bestialisant chargé d'en finir avec la race des humains.

Pour le moment, il me faut donc être extrêmement précis : le grand secret de tout cela — le secret du faire Sikkin — n'est autre que de se laisser perdre, que de se laisser dissoudre dans les contemplations de la ligne ferroviaire — aussi me suis-je fit, parfois, que je m'en vais *faire Belle Ferroviaire* — des balcons des derniers étages de certains immeubles de Paris — anciens, ou plus ou moins anciens — de ces immeubles en pierres massives que l'on avait obsessionnellement élevés à Paris, pendant le demi-siècle de la grande envolée bourgeoise, entre la fin du siècle dernier et les louches années trente, sommet de la corruption bourgeoise et de ses vaticinations subalternes, de ses fausses-couches imbéciles et obstinées, et si heureusement suicidaires au bout du compte. Des fausses-couches dont nous sommes nous-mêmes les avortons mystagogiques.

Tout passera, alors, par l'exploitation mentale suivie et héroïque, par la science tout parisienne de l'escalade aérienne de ces hautes forteresses véhiculant le train de mes glissades somnanbuliques en plein jour. Mais, bien entendu, ces recommandations sont loin d'être valables pour n'importe quel immeuble exhibant

plus ou moins ces apparences-là. Il faut avoir marché longtemps, bien longtemps, pour trouver, pour établir et, par la suite, pour s'en souvenir des passages aériens occultes d'un immeuble à l'autre, d'un quartier à l'autre, pour connaître et, aussi, pour reconnaître Paris, à ces hauteurs-là, suivant les prérogatives et les analogies exigées par l'utilisation de ce qui ne saurait être valable qu'à ces hauteurs-là.

Il faut, aussi, ne pas ignorer jusqu'à quel point on doit se méfier, se garder des tentations spécieuses, et le plus souvent appelées à sombrer dans l'irréversible, qui semblent offertes à dessein, fallacieusement, par les Eglises — certaines Eglises — où *les choses se passent autrement*, où des terrifiants pièges guettent l'inconscient qui s'égarerait à y tenter son passage. Et je parle en connaissance de cause. Quoi de plus avenant, pour *faire Belle Ferronnière*, que les toitures de la mérovingienne Sainte-Clotilde, orientée sur la Bételgeuse ? Malheureux, gardez-vous d'y songer, de tenter de vous y élever ne fût-ce qu'en rêve seulement, vous ne saurez pouvoir vous figurer ce qui risque de vous y attendre en fait d'abomination, de supplicante et de bestiale mutilation méta- psychique et spirituelle. Les hauteurs des espaces régulièrement consacrés ne supportent aucune manipulation, n'acceptent pas la moindre dérogation de principe.

Or qu'est-ce que *faire Belle Ferronnière*, qu'est-ce que *faire Sikkim* si ce n'est, fondamentalement, une dérogation de principe, la Voie de la Dérogation du Principe dans une de ses projections les plus aventureusement dangereuses mais, aussi, des plus directes, des plus immédiatement agissantes, des plus *immédiatement portantes*.

Vais-je oser parler un jour de ceux que nous appelions — qu'en certaines circonstances, particulièrement dramatiques nous avons été amenés à appeler — les *foudroyés de Saint-Sulpice* ?

Cependant, je ne dirais pas non plus que les Eglises nous sont inconditionnellement interdites, je dirai seulement que les *règles sont autres*, vues les formidables surcharges de puissances s'y trouvant surnaturellement engagées et comme *enchaînées sur place*. Or, connaissant ces règles autres, certains parmi les plus grands des nôtres se s'étaient-ils pas aventurés, jadis, jusqu'à solliciter Notre-Dame de Paris, et qui furent admis à y *trouver passage* ? Autres temps, et autre race d'hommes. N'y songeons plus. Oublions.

Une dernière série d'interrogations que je me fais, ou que je suis tenu de faire semblant de me faire : pour qu'elle raison de départ, très puissamment inavouable, les deux tours — les deux Tours Blanches — de Saint-Sulpice ont-

elles été conçues — préconçues — et par la suite réalisées pour qu'elles fussent entièrement *dissemblables* ? A quelle fin secrète et ultime les ouvertures de corps, rendant ces deux Tours Blanches sujettes à tous les vents et les tenant à la disposition des courants d'air tourbillonnaires qui, sur les hauteurs, accompagnent en permanence, depuis les commencements et à jamais, le tracé du Méridien entaillant l'Eglise — le corps de l'Eglise — de biais, courants tourbillonnaires dédoublant le sillon magnétique du Méridien sur sa gauche et sur sa droite — en Clémence, en Rigueur — à quelle fin secrète, donc, et ultime, les béantes ouvertures des deux Tours Blanches de Saint-Sulpice invitent- es, prédisposent-elles les âmes de belle élite à y chercher, médiumiquement, passe occulte pouvant les faire rejoindre — en y *faisant Sikkim* — les espaces interdits de l'autre monde, si cette *invitation* n'était pas elle-même la forme suprême, l'unique forme vivante et agissante de ce que ces deux Tours blanches sont censées d'assurer à ceux des nôtres sachant utiliser le canal de conduite magnétique occulte de leur dissemblance même pour se faire porter de l'autre côté, pour qu'ils « passent clandestinement la ligne » ?

Cependant, les derniers grands retardataires de l'envol saint-sulpicien se unissent, pour tenter de « forcer le passage » en groupe, ou par de petits groupes, chaque année dans l'après-midi du jour de la fête catholique de ascension du Seigneur. Mais le petit nombre de ceux qui pourraient encore prétendre au statut d'argonautes saint-sulpiciens se réduit, s'amenuise fatidiquement, de jour en jour, et il se peut même qu'à l'heure actuelle cette belle race royale, ventueuse et sacerdotale se soit entièrement — et peut-être irrémédiablement — éteinte, ou qu'elle soient en passe de s'éteindre, de disparaître à jamais.

Il se fait que l'été de 1962, leur « été noir », le nombre de *foudroyés* de Saint-Sulpice, d'argonautes ayant raté leur envol, avait été dramatiquement éprouvant pour la confrérie, tous, par la suite, des cadavres à peine survivants, métapsychiquement brûlés, dévastés, calcinés pour toujours. Une hécatombe métapsychique, proposant la vision intérieure d'une sombre et lamentable, d'une insoutenable figure de boucherie métapsychique au ralenti, fuligineuse, dégoûtante, infiniment obscène.

En ce qui concerne, je sens que mes très occultes pouvoirs de *faire Belle Ferronnière* plus ou moins à volonté me quittent aussi, que je m'en dépouille — que l'on m'en dépouille — impitoyablement. Hier même, place de la Muette, où depuis longtemps j'avais pris l'habitude d'une tour ouverte à la saint-sulpicienne, ouverte, sur sa plus grande hauteur, « à tous les vents », je

n'ai même pas pu dépasser le niveau de cimes des châtaigniers, tous en fleurs, embaumant à la démence, et où des abeilles en essaims m'entouraient, me manifestant une sorte de commisération naturelle à l'orientale, à l'orthodoxe, *melissa, melissa, melissa*. J'endure. Ainsi nous sommes. L'air, même à cette petite hauteur-là, était d'une merveilleuse douceur fraîche et lumineuse, *melissa, melissa, melissa*. J'ai aussi pu surprendre, de l'autre côté du parc du Ranelagh, une sorte d'immense lumière blanche, immobile, incandescente, comportant comme un noyau d'ensoleillement, parcourue par une rumeur inintelligible, des chœurs, une récitation proclamatoire, angoissante, lointaine, extraordinairement étrangère à ce monde, énochienne, avide d'orages extrêmes.

Lamento, lamento finale. Le souvenir lumineux de ma dernière grande sortie, quand, au même endroit, à la Muette, et m'appuyant sur la même tour carrée, ouverte « à tous les vents », j'étais assez facilement parvenu à rejoindre le couvent secret du lama Tsiang Samdup, dans le pays interdit du Val d'Abor, où l'on peut accéder soit par la voie conceptuelle des airs, soit en passant par des galeries clandestinement creusée, en des temps fort reculés, sous le lit du Brahmapoutra.

Je revois, ainsi, ces couloirs étroits, tout en bois, longeant les précipices hallucinés du Val d'Abor, les aigles en vol plané, au loin, dans la brume, glissant à la hauteur même de ces étranges fenêtres sans vitre, ouvertes nuptialement aux vents des hauteurs, et je retrouve l'extase de la présence — là-bas partout encore vivante — d'une ombre blanche, sublime et sainte, limpide, l'ombre chère de San funo-ho, la jeune héroïne du livre de Talbot Mundy, *L'Oeuf de Jade* — dans la version originelle, anglaise, *Om* — qui, sous la direction spirituelle, sous la protection cosmologique du lama Tsiang Samdup, incarnait, véhiculait *l'être vivant* de « celle que doit venir du Pays des Hauteurs ». Nous en vint-elle, vraiment, du Pays des Hauteurs, da divine San-fun-ho — ou qui se faisait, en un temps, appeler ainsi — et sut-elle nous apporter à temps l'inextinguible feu des recommencements salvateurs ? Non, elle n'y parvint pas. Trop tard, trop tard à cause de cet infranchissable barrage invisible dressé, devant elle, devant nous, par les ténèbres que l'on sait. Mais elle nous vint quand même, et elle sut même se faire reconnaître, par moi, dans le train de Pontoise. Ne l'ai-je pas dit, elle est montée à Houilles-Carières. Montée, *remontée* ? J'en ai dit, déjà, plus qu'il n'en fallait.

Mais hier, place de la Muette, il n'y avait plus personne. Le vent, la lumière du jour, ma honte, la honte de tous les miens, infinie. Cinq heures du soir.

(188) Et toujours ce rêve concernant Guy Dupré, toujours, je veux dire, le *même rêve*. Je marche, j'avance, songeur, dans une épaisse forêt, des chênes à l'ombre noire, des sapins. La route, sous mes pieds, se fait de plus en plus étroite, disparaît. Un jeune garde chasse, nommé, je le sais, Siebenschein, vient à ma rencontre, qui est vêtu d'une veste de chasse verte, à l'ancienne, portant deux rangées de sept boutons d'or, et ceux-ci exhibant deux cors de chasse, une étoile rayonnante et un soleil voilé. Sa veste de chasse verte, ses deux fois sept boutons d'or mystiquement armoriés m'apparaissent comme détenant une importance tout à fait extraordinaire, une importance royale et cosmique, divine peut-être. Siebenschein me conduit auprès de Guy Dupré qui, au milieu d'une haute clairière, m'attend, assis, devant une table chargée de mets, de la chasse froide surtout. Un plat, au milieu de la table, se trouve entièrement recouvert par une serviette blanche, immaculée. « Vous êtes bien en retard, mon cher », me dit-il. Et ensuite : « Etes-vous disposé à consommer ce plat royal ? ». Sous la serviette blanche, le cœur sanglant de Marie-Antoinette. J'attendais ce moment. Un orage se lève, terrible. Je dis *l'amour est plus fort que la mort*, je mange Son Cœur et je bois Son Sang. Guy Dupré sanglote. « Je regarde son visage en larmes, et en frémis. Je lui dis : « Nous devons tout à Siebenschein, comment le remercier pour son travail ? ». Guy Dupré : « Libérons-le ».

Une bâtisse magique et nécromantique

*Encore une fois, il faut entrer dans la maison des ténèbres
pour savoir ce qu'elle contient et éclairer tout l'intérieur
sans de laisser intimider par la façade toujours camouflée.
Si nous restons sur le pas de la porte, nous ne verrons
rien et serons une fois de plus trompés.*

MANGIN, « LETTRES DE GUERRE 1914-1918 »

(189) Je conçois fort bien qu'il puisse y avoir des aveux comme *intrinsèquement suspects*, des aveux paraissant inviter à des compromissions des plus honteuses, entachés de je ne sais quel sentimentalisme bas et comme souillé d'avance, d'une facture triviale, romantique et féminisante, réputée non-supérieure, déchirante, et tout à fait suicidaire : ainsi, en avouant mon inclinaison fascinée, irresponsable et maladive pour une petite toile de J. B. Corot, *Souvenir de Mortefontaine*, je sais que je me place de moi-même dans une posture intenable, je me sens coupable, et pourtant sans trop le reconnaître, d'une sorte de crime obscur, indéchiffrable et singulièrement malsain contre *V esprit du temps*. Mais c'est ainsi.

D'aussi loin qu'il m'en souviennne, *Souvenir de Mortefontaine* me trouble jusqu'à en perdre connaissance, me plonge dans un chagrin, dans un désarroi mortels, dans une mélancolie qui, en plein milieu du jour me fait me croire, parfois, au plus noir de la nuit.

Mystère de la transmigration des souffles, choses bien plus insinuantes, bien plus dangereuses encore ? Qu'importe. Le grand secret de ma vie passée, de ce qui au tréfonds de moi représente la marge en clair-obscur d'un certain passé — sans doute antérieur, et de fort loin, au passé vécu de ma propre vie, de ma propre existence actuelle — se trouve invoqué, préfiguré comme dans un miroir au teint altéré, plombé par l'action des années, au centre, vers la gauche, ainsi que par l'ensemble de ce qui, pour moi, n'en finit plus de flamber,

mais dans le vertige de quelles transparences ventueuses, à travers la brèche si secrètement trans-temporelle de *Souvenir de Morte fontaine*. Et pourquoi ne pas le dire aussi, cet aveu lui-même, sa part de chuchotement troublé, m'est chose atrocement éprouvante.

(190) Ce 31 mars 1988. Journée des plus étranges à vrai dire, avec des failles d'ensoleillement, fugitives, intenses, d'une fulgurante blancheur vive, s'affirmant soudain à travers une succession comme à bout de souffle de grands blocs d'assombrissement, de ténèbres hantés par une pluie glaciale, fuligineuse, véhiculant on ne sait quelles épouvantes primitives, aveuglantes et aveuglées. Ces affolements du temps, j'ai quant à moi depuis longtemps appris à y reconnaître le signe voilé d'une présence extérieure à ce monde, d'une *présence-extérieure-là*. Mais, cette fois-ci, je l'avoue, ce fut bien plus que d'habitude, puisque d'un seul coup tout bascula dans l'abomination ultime, dans l'horreur immensément exhibée en plein jour et avec toutes les prérogatives mondaines d'une sorte de civilité à la fois dédaigneuse et empressé de ne point trop en faire, de laisser que les choses se passent et filent en avant comme d'elles-mêmes, truites de nausée et d'ombre, mais secrètement pourries d'avance, et pourrissant tout, et que discrètement elles continuent à s'épanouir — faire semblant de la faire — comme si de rien n'était, fallacieusement tout comme si 'i n'était. Comment, l'abomination ultime ? Et quelle abomination ultime ? J'ai décidé de la dire, je le dirai.

En fait, dernière journée de tournage pour mon *Océanique*. Le matin, rue Boislevet, à la Muette. Ensuite à Saint-Germain des Prés et, pour finir, vers midi, à la pointe de l'Île Saint-Louis, et sans doute aussi le canal Saint-Martin. L'après-midi, la Maison Magique du quai des Célestins, près de l'Ecole Massillon, et la clôture du tournage au pied de la Pyramide du Parc Monceau. C'est ce que l'on appelle, je pense, mettre les bouchées doubles.

Jean-Marie Carzou, le metteur en scène de mon *Océanique*, tient formellement à me filmer assis sur le banc à la pointe de l'Île Saint-Louis, le banc, soi-disant — elles sont tenaces ces vieilles légendes — des « suicidés par amour », pendant qu'Olivier Germain-Thomas m'interrogerait plus particulièrement sur certaines séquences, aux sous-entendus fort voilés, de mon dernier roman, *Les mystères de la villa «Atlantis»*, séquences qui sont censées se passer dans l'ancien studio — l'ancienne planque sentimentale — de Tony d'Entremont, dont les fenêtres donnent, précisément, sur la petite place royale surplombant, intemporelle, les quais en étrave qui font la pointe de l'Île, au niveau, presque, des flots, et même souvent au-dessous.

Or, en y arrivant, nous vîmes que le banc était déjà occupé, pris par quelqu'un comme s'il nous y eût attendu là, à dessein, qui nous tournait le dos, en regardant — en faisant fort bien semblant de faire semblant de regarder — au loin, sur la Seine aux flots gonflés, tourbillonnante et sale, écumante, sombre, et plus loin encore, vers Notre-Dame, émergeant des brumes laiteuses du milieu du jour, vers le fond tout à tour extatique et tourmenté d'un ciel d'orage, s'ouvrant pathétiquement au-dessus de Paris et que des éclairs bleuâtres tailladaient de temps en temps, et le tout plongé dans un silence spectral, presque soyeux, un silence vraiment de fin du monde. Et cette étrange lumière orangée.

Quelqu'un, aussi, de légèrement inquiétant — pourquoi, d'ailleurs, inquiétant, je ne le saisis pas du tout, au début, mais je ne le sentais pas moins ainsi — et dont l'allure, en même temps, ne me paraissait pas tout à fait inconnue, ou en tout cas pas étrangère à je ne sais quelle mystérieuse préconnaissance en moi, des plus obscures, celle-ci, et de là peut-être mon inquiétude. Ce personnage, qui était-il ? Et où l'ai-je déjà rencontré, ce bel inconnu de la Seine, au masque presque mortuaire ? Ensuite : que signifie donc, de sa part, cet air à la fois entendu et hautain, un peu dégoûté de tout, un peu avantageux, empreint comme d'un assez bienveillant mépris à notre égard, à *mon égard* ? Quand il se tourna vers nous, sans mot dire, je vis qu'il s'agissait d'une personne d'excellente présentation, accusant une taille de préstance et haute, faisant dans la trentaine soignée, fort brun de visage et de regard, de cheveux, à la peau mate, ambrée, livide presque, d'un vert soutenu, sombre, patiné, légèrement doré — de cette qualité de conformation intime n'appartenant, je crois, qu'aux juifs de Salonique, ou plutôt même à certaines vieilles familles juives de Salonique, et, bien entendu, *Salonique, nid d'espions* — et tout de noir vêtu, cravate noire aussi, lunettes noires et parapluie noir — ah, ce parapluie noir, immense, lourd, à la pointe de fer acérée, terrifiante s'il en fut — une volumineuse serviette en cuir noir à ses côtés, sur le banc, et qui me semblait bourrée à craquer de papiers, de dossiers, de journaux étrangers, exotiques, exhalant une odeur spacieuse de haute pourriture et de benjoin, de magie noire. Tout en nous adressant une sorte de sourire distant, et plutôt glacial, il tint aussitôt à nous signifier — sans mot dire, je le répète — qu'il n'avait nullement envie de nous céder la place, et que nous n'avions qu'à tenter de faire notre travail — sa présence même nous le disait, langoureuse, mais assurée comme d'une dureté des plus certaines — au creux même de la *situation* ainsi défaite et comme refaite à nouveau par sa seule présence-là, que nous nous résignions à faire prendre nos vues — à faire nos prises de vue — avec lui dans le champ, assis, derrière Olivier Germain-Thomas et moi, sur le banc des « suicidés par amour », que nous l'intégrions donc — comme en glissant —

dans l'œuvre que nous avons là en cours. C'était ainsi : à prendre ou à laisser, mais, comme nous n'avions en fait même pas le choix de notre propre choix, nous primes. Il s'invita lui-même à figurer dans mon *Océanique*, et il y est. Plus tard on comprendra, peut-être, l'immense, l'incroyable toupet et l'importance hallucinatoire et hallucinée de cette manigance, de cette insinuation menée de main de maître, et à *quelles Pins* ? Les grands — et surtout les plus grands — ont de ces coquetteries parfois, de ces cabotinages ontologiques, mais comment se résoudre à croire à la coquetterie des Enfers ? N'y pensons plus, il m'en viendrait comme un orgueil des plus nauséux quant à ma propre importance dans l'invisible, quant aux véritables dimensions de la mission ultime qui m'est impartie sur l'Echelle de Jacob.

Mélodrame, alors ? Sufureux mélodrame ? Cela aussi, peut-être. Mais, pour l'instant, la question n'est vraiment pas là. Pas du tout.

La question — venons-y — se situant très exclusivement — pour le moment tout au moins — dans le simple fait de *l'identification du personnage*, car je n'ai quand même pas manqué de me payer le luxe de le faire, luxe théologique hors classe, la *Fiesta Grandissima*.

Mais l'eusse-je pu reconnaître si lui ne l'avait pas voulu ainsi ? Si tel n'avait pas été, pointilleusement préparé d'avance, l'inferral *scénario du jour* ? Encore qu'il y ait, pour ainsi dire à chaque fois, une certaine part de duplicité profonde — mettons qu'il faille dire duplicité ontologique — dans toutes les grandes affaires des Enfers. Une duplicité spéciale, qui leur vient de leur propre statut d'inavouable ineptie, ineptie occulte peut-être, mais fondamentale : le légendaire prétend depuis longtemps que le Diable porte pierre on le sait, tant est-il vrai et certain que toutes les manigances des Enfers finissent par servir, toujours, les attendus secrets de la Divine Cause, et que tout fût préconçu de manière à ce que plus l'Envers Infernal se montre noir et sale, pour-risseur et lui-même atteint, décavé, plus l'Endroit Sauvé doit se révéler, au bout du compte, d'une blancheur immaculée, voire immaculante. G. I. Gurdjieff avait raison, on ne saurait se figurer la Divine Providence en action autrement que sous les espèces d'un cosmique Métier à Tisser, la réalité sacrée des tapis traditionnellement conçu provenant de leur caractère de divine écriture cachée, mission revenant, aujourd'hui, en Occident, au fait d'écriture de certaines littérature inspirées, médiumniques, voire même directement brûlées par le passage du Terrible Signifiant.

Ainsi se fait-il que l'histoire vécue de la carrière mondaine, de l'humaine carrière du Personnage Levantin dont on cause n'est en fait — ni ne saurait — être — que le fort risible historial d'une auto-dilapidation furibarde, dépourvue

de toute autre issue que celle de la fuite en avant, qui la portera chaque fois plus en avant, auto-dilapidation aussi fatidiquement inéluctable que foncièrement imbécile, d'une *imbécilité noire*.

Il n'empêche qu'il faut savoir aussi, et surtout, *qui est qui*. Car le très levantin personnage, là je l'ai vite reconnu, bien vite que je l'ai *identifié* — que j'en vins à le reconnaître, de l'intérieur de moi-même — et j'avouerai aussi qu'en le reconnaissant là, et le premier instant de frayeur passé, je n'ai pas su ne pas lui adresser comme un salut, en m'inclinant légèrement devant lui, qui me répondit de même, encore qu'il fut et resta assis, et que moi j'étais debout. Un salut que je lui fis, on voudra bien me croire, tout à fait comme de *puissance à puissance*, ce qui était d'ailleurs parfaitement le cas, tout en prenant bien soin que les autres ne s'en aperçussent de rien. En effet, il me paraît chose certaine que personne de tous ceux qui étaient là, autour de moi, personne, je veux dire, de notre groupe de tournage, ne se douta de rien, vraiment de rien. Ou bien alors Thérèse Kaufmann, l'assistante de production, que j'ai surprise, du coin de l'œil en train de devenir, comme on dit, d'une blancheur de linge, et se mordant les lèvres au sang sous le regard de glace que l'autre venait de poser sur elle, regard aussi insolent qu'appuyé et qui vainement essayait de se faire donner pour tout simplement inconvenant, alors qu'il me parut d'une intention, d'une attention infiniment plus criminelle qu'elle n'eût pu se faire passer pour luxurieuse, et criminelle à cause, précisément, du fait que Thérèse Kaufmann, à ce moment-là je veux dire, et sans doute bien plus de ce qu'elle ne l'eût cru elle-même, se trouvait, intérieurement, fort proche de moi.

Or, comme je répondais alors — j'étais en train de répondre — aux questions prévues d'avance, mais pas trop à vrai dire, et même pas du tout, qu'Olivier Germain-Thomas devait me poser sous les fenêtres de l'ancien studio de Tony d'Entremont, je me fis un point d'honneur d'essayer d'orienter l'entretien en cours — sans trop appuyer, au début, en y procédant avec une assez perverse douceur, et tout en m'efforçant de maîtriser ma rage, que sans cesse je refoulais vers l'intérieur, en ne étouffant préventivement les feux avides et saints — vers une sorte de discours — pour commencer — sur les *utilisations* de l'amour et de la femme amoureusement soumise en tant que modalités — sentiers occultes — d'un certain travail philosophique spécial — le haut et beau travail de l'amoureuse, de l'ardente philosophie des Fidèles d'Amour, ou des grands véhicules tantriques de l'hindouisme et du taoïsme, je veux dire d'un certain hindouisme, d'un certain taoïsme — de manière à ce que, de proche en proche, par des touches imperceptiblement mobilisées à la tâche pour servir un certain parcours du combattant, j'en vinsse à conclure —

abruptement — par une très inattendue — fulgurante — échappée de face sur Marie, Marie, « vivant soleil de l'Absolu Amour », qui, de son « Virginal Talon », va écraser, à la fin de tut, la « Tête Même de l'Antique Serpent ». J'avoue que rien n'y fit, l'autre — mais ne devrais-je pas l'appeler l'Autre — ne bronchant pas. Mais dont la formidable puissance de noirceur transparente, la vertigineuse malfaisante constituée en un bloc de je ne sais quelle invisible glaciation ontologique parvenait à se retirer, à se cacher fort subtilement derrière elle-même, sans donc émouvoir en rien ceux qui m'entouraient là, je viens déjà de le dire, alors que tout cela se faisait, ne cessait de se faire d'une façon de plus en plus atrocement ostentatoire de par ses très subversives transparences mêmes, tout en essayant de me laisser — de m'imposer peut-être — à moi-même la douteuse latitude — diversionniste — de n'y voir à la fin qu'illusionnisme — auto-illusionnisme — et fantasmagorie, qui sait quel égarement passer, et minable après tout, et même quelque peu honteux, aussi truqueur qu'avilissant.

Et ensuite ? Ensuite, nous pliâmes bagages, abandonnant derrière nous, sur le banc des « suicidés d'amour », à la pointe de l'Île Saint-Louis, la Personne des Ténèbres, d'une si belle prestance levantine, venue à ma rencontre ce matin-là, dans un dessein de défi, et de menace voilée, et nous nous rendîmes, pour continuer la journée de tournage, sur le canal Saint-Marin, où, à la hauteur même de l'Hôtel du Nord, devant les vannes entrouvertes et qui, tumultueusement, laissaient passer — tout en freinant, noire volupté — les flots du canal, écumants, affolés, comme une envie me prit de tout dire — de tout leur balancer, aux autres, qui étaient là, avec moi, pour moi — sur ce qui venait de se passer à Saint-Louis en l'Île, de leur faire partager l'épouvante et la gloire de ce qu'ils venaient eux-mêmes de vivre sans le savoir.

Mais je n'en fis rien : au même moment, je venais de comprendre le sens extrêmement précis — extrêmement précis *quand même* — de cette rencontre d'outre-monde, son sens *annonciateur* plutôt que seulement visionnaire, et, aussi, toute l'épouvantable importance de ce que le fait de cette rencontre devait avoir eu à me signifier au titre, presque — comment dire — d'assignation judiciaire, de mise en deuillement.

Comme une invisible main de glace, le désespoir me serrait le cœur à l'étouffer. Car déjà je le savais : il n'y avait plus rien à faire, absolument plus rien. Tout était consommé, dit et arrêté. Ce qui allait devoir se faire, se fera inmanquablement. Et, l'espace d'un éclair, je retrouvai alors en moi le souvenir des terrifiantes paroles du comte de Saint-Germain à l'envoyée — l'agente spéciale

— de Marie-Antoinette, la comtesse d'Adhémar, lors de l'entrevue qu'ils s'étaient convenue dans l'Eglise des Récollets à Paris : « Je ne peux rien. J'ai les mains liées par plus fort que moi. Il y a des périodes de temps où reculer est possible, d'autres où, quand l'arrêt a été prononcé, il faut que l'arrête s'exécute ».

Qu'avait-on donc voulu me faire savoir ainsi, à travers cette *rencontre* ? Ceci, je crois : qu'à partir de ce jour, nous allions entrer — nous, je veux dire moi-même et tous ceux qui métapolitiquement, voire même divinement, dépendent de moi à l'intérieur du parcours ardent de l'œuvre, du Grand Oeuvre en train de se faire à travers moi, en ce monde et dans l'autre — que nous allions devoir entrer, dis-je, dans une hallucinante période probatoire de ténèbres plus noires encore que les ténèbres mêmes qui furent à part entière les ténèbres de mes propres *temps de ténèbres* quand il m'avait fallu être entièrement de ces temps-là, dans ma vie d'avant les états actuels de ma vie. Et cette dernière période, cette nouvelle période de ténèbres, la plus insoutenable de toutes, il me faudra en connaître les abominables rigueurs nécessaires — les traverser indemne, en franchir, somnambuliquement, les écueils intérieurs, tous les écueils — sans plus tarder, *tout de suite*. M'y soumettre — et ceci faisant, me la soumettre, cette nouvelle traversée des ténèbres — par le cheminement initiatique même de ma propre vie à sa *fin humaine*, par la spirale de ma montée finale vers le mystère de l'entrée, de mon acceptation sous le régime de la *Mania Iosis*, de l'« œuvre au rouge », dont l'approbation de fait se trouve marquée — gardée — par la marge probatoire ultime, par la plage noire de ces ténèbres d'au-delà de l'œuvre des ténèbres dans ma vie.

Une épreuve surhumaine, et sans doute aussi antihumaine, m'attendait donc là, ce matin : seule la traversée accomplie de cette épreuve trans-finale va pouvoir réellement me donner le droit, une fois ses temps accomplis, de passer — de *me faire porter* — vers la connaissance existentiellement vécue, et vécue *dans une âme et un corps*, vers l'expérience transcendante directe de la surhumanité, de l'être engagé sans retour dans les détroits de la grande liberté, de l'existence libérée dans la vie appelée, en Inde, l'état du *divan Mukti*. John Buchan : « Dans la nuit de demain, rien ne sortira d'ici, si ce n'est des Dieux ».

En attendant, j'entrais — nous allions devoir entrer, nous glissions déjà — dans le ravin des ténèbres nouvelles, dans les ténèbres encore une fois, et quelles ténèbres si les anciennes ténèbres de ma propre vie de ténèbres ne s'y reconnaissent déjà en rien.

Ténèbres d'au-delà des ténèbres, la part de ce qui m'en vient par cette rencontre à la pointe de l'Île Saint-Louis s'appelle la part de l'irrévocable absolu, la part des éternels adieux à soi-même, la part, en moi, des ténèbres antérieures à moi, et que seul eût su instruire, jusqu'à présent, la duplicité de mes fascinations crépusculaires à l'égard — je l'ai peut-être déjà dit — du petit tableau de J. B. Corot, actuellement au Couvres, intitulé *Souvenir de Mortefontaine*. Mais cela aussi est passé, vient de passer. *Souvenir de Mortefontaine* ? Loin, déjà très loin, extraordinairement loin derrière moi, je ne sais même plus où, ni plus rien de rien.

(191) Cette nouvelle et dernière de ténèbres plus que ténèbres va devoir s'étendre, je le crains, sur un espace de gravier noir et de vide qui ne saurait prendre fin, dans le meilleur des cas, qu'avec le printemps de l'année prochaine, et pendant toute cette année de grand deuil seront impitoyablement remis en cause les acquis spirituels, les fruits charismatiques les plus cachés et les plus vivants de quarante années d'observance amoureuse et de *brahmacharya*, de « cheminement à l'ombre de l'Unique » : tout ce qui je suis parvenu à être, dans le cours secret de la spirale ascensionnelle me portant vers mon lieu-même, s'en trouvera exhaustivement remis en cause, et comme annulé, suspendu sur le néant de sa propre annulation probatoire suivant la figure de Jésus subissant la tentation finale de sa propre identité au-dessus du précipice qu'il regardait du haut du Mur du Temple, et qui saura jamais le fond de *quels autres lieux* lui fut ce précipice.

Rien de ce que j'ai amassé ne me sera laissé, tout ce qui m'a été miséricordieusement donné, et comme pour toujours, me sera à nouveau enlevé, et totalement, et il me faudra y aller jusqu'à m'en trouver ébranlé non seulement dans les assises de mon existence, mais dans ma Foi aussi, et dans ma Foi surtout, dans ma foi en moi-même et à travers moi, pendant ces quarante années d'ardente philosophie sous les auspices nuptiaux de *L'Ingnis Ardens* qui furent, de ma vie, confiées au feu dévorant, à l'inextinguible feu.

Sans plus d'espoir, à présent, sans trêve ni merci : sans issue autre que celle de tenir, tenir au-delà de la défaite finale de toute résistance, sans plus aucun secours et sans heure dans la nuit sans marge et sans cieux qui, désormais, sera ma nuit et ma vie, la nuit de ma vie et la seule vie de ma nuit sans vie.

Je tiendrai, et dans mon obstination sénile sera ma divinité. Inoubliable journée que ce 31 mars 1988 rempli d'orages et de blancheurs, journée de la dernière frontière des grandes ténèbres et de *Y'épreuve suprême*.

(192) Très en crue, la Seine noyait entièrement les berges basses de l'Île Saint-Louis. En quittant les lieux, quai de Bourbon, je me suis arrêté un instant, et regardé en arrière vers l'endroit où tout cela s'était passé : solitaire sur le « banc des suicidés par amour », le Personnage Levantin semblait perdu dans une rêverie dont lui seul eût connu l'écœurant et sombre secret. Midi sonnait quelque part, et il y eut comme un immense écroulement de sables dans les cieux, comme une immense ordination de silence, et d'autres silences derrière ce silence, comme un soudain engouffrement de silence en moi-même et dans le monde. « Rien ne va plus, les jeux sont faits ».

L'espace d'un instant, la réalité s'ouvrit alors devant moi, fit qu'une déchirure visionnaire, qu'un faille abyssale se déclara brusquement et son sein, que seul le vide sidéral et ses hauts vents habitaient : et je vis, avec le regard intérieur qui seul porte sur les domaines de l'invisible, comme une sorte de haute, de très haute aurore boréale, aux drapés noirs, fuligineux, se déversant, animée d'une respiration lente, mais continuelle, se *déversant*, dis-je, depuis des hauteurs vertigineusement inconcevables, sur *V endroit même* où se tenait et ne se tenait peut-être déjà plus le Personnage Levantin, et ce qui tombait ainsi là depuis les gouffres du puits d'en-haut, cette non-lumière prise par les drapés fuligineux de sa propre demi-réalité, frou-frou tante — grouillante, pailletée de noir, d'un noir aux emplumants de geai — remontait ensuite, et d'une façon peut-être encore plus ralentie, vers d'où elle en venait, cascade noire se dédoublant d'elle-même en contre-cascade noire.

Mais il ne fallait surtout pas se laisser leurrer ainsi, car, dans cette perspective essentiellement infernale, où tout se trouvait en état de renversement ontologique total de par ne fût-ce que la présence-là de celui qui, en lui-même et de par lui-même, est et se veut être, n'en finit plus de se présenter comme le principe même de tout renversement régi par les souverainetés occultes de l'Anti- Monde, ce qui semblait venir d'en-haut et y retourner venait en réalité d'en- bas et y retournait éperdument, avec une sorte d'avidité silencieuse et hypnotique, essentiellement putassière, criminelle et menteuse qui me portait au dernier degré de l'écœurement, à m'en vomir l'âme. Est-ce l'explication du *vomitto nero* de Pie XII mourant ?

Ebauche d'une explication supérieure : le simple avènement, la présence-là du Principe du Mal — qu'il me fût apparu en Personnage Levantin, provocation méprisante, injure directe, et calculée comme telle, à mes dégoûts profonds — venait de provoquer — que dis-je, devait, était prévu pour provoquer — une rupture des digues intérieures de la réalité sauvegardante et sauvegardée,

la mise en situation d'active d'un trou béant dans les auto-défenses ontologiques de la réalité immédiate de ce monde, un trou — des Portes Noires — par où, à nouveau, d'anciennes ténèbres — si ce n'est les Ténèbres Antérieures elles-mêmes — venaient à avoir se déverser, se réintroduire dans la réalité de ce monde, pour y alimenter, fournir les bases occultes des prochains grands renversements spirituels et métapolitiques voulus — et en train d'être installés comme tels — par les souverainetés encore une fois agissantes de l'Anti- Monde, d'un Anti-Monde lui-même mobilisé, remis en marche par je ne sais pas encore quels Infernaux Décrets.

A la pointe de l'Île Saint-Louis, le Personnage Levantin — mon Personnage Levantin à moi, si je peux dire — venait donc de *crever le plancher*, et les eaux noires des Enfers Antérieures montaient invisiblement à l'assaut du jour de notre monde et de notre histoire d'aujourd'hui : et tout cela s'étant fait ce matin même, et en quelque sorte en ma présence, et comme pour moi-même, pour que l'on me signifîât mon impuissance et ma honte face à ce qui allait devoir se faire là et que moi je n'allais pas être en état de pouvoir empêcher ni même, comment dire, un tant soit peu contrarier, ou tout au moins contredire. Ce qui, d'ailleurs, reste à voir.

Chose, dans tous les cas, absolument certaine : depuis ce matin, et comment savoir pour combien de temps encore, un invisible appareil de haute ingérence infernale se trouve en action dans l'Île Saint-Louis, à Paris, des Portes Noires s'y sont cosmiquement — métacosmiquement — entrouvertes pour laisser passer, pour aspirer en direction de notre monde les abominations extérieures, les abominables conjurations revivifiées à la tâche de nos anciennes impuissances, de nos anciennes déchéances galactiques et sidérales d'avant le Pacte Salvateur, d'avant l'Humaine Election et la Procession Miséricordieuse de ceux qui nous y ont amenés pour que nous y cherchions des filles, les Filles du Feu.

(193) Et, aussi, comment déchiffrer le mystère de la « dernière image » ? Car il y eut une « dernière image » : à l'instant même où la vision s'évanouissait, comme en s'auto-consommant, de cette double cascade noire par où se perpétuent les infernales Ingérences Extérieures de notre actuel malheur, il m'apparut — il apparut derrière moi — comme une bâtisse dans la nuit, assez basse, hallucinée, spectrale, à demi-cachée sous des frondaisons épaisses et noires, fouettée par une pluie battante et puis à l'instant précis où la lune sortait des nuages, d'une irradiante blancheur, la pluie s'arrêtant comme par sortilège et les brillants nuages se pourchassant au fond d'un ciel tout bas, aux fascinantes

voilures en haillons, mais de quel royal indigo. Une construction là, devant moi, en pierres obscurcies par les siècles, dans le goût nécromantique de la Renaissance Noire, magicienne et kabbalistique. Massive, je dirais *inébranlable*, infiniment suspecte. Interdite aux incursions illégitimes, non-prévenues. Et comportant un fronton en triangle aplati, sur lequel, sous le feu bleuâtre et scintillant de la lune, on pouvait lire cette devise :

Que Infra Nos Nihil Ad Nos.

Derrière les lourdes portes en bronze, je sentais une présence aux aguets, hostile, mortuaire, sacrilège et antihumaine, très certainement infernale, ou même pire. Ces haute proteles sapientielles, quel dissident noir de Pythagore ne les connaît-il pas ?

Mais ce fut grâce à la devise latine, que je m'en suis souvenu. Car je sais maintenant où cette construction nécromantique et magicienne que j'avais entr'aperçue pour la première fois, et dans quelles circonstances embrouillées.

Il y a peut-être vingt ans, ou plus, je devais me rendre, en la compagnie de Constantin et de Christiane Tacou, à un méchoui je ne sais plus où près de Versailles, soirée ayant une relation quelconque avec Philippe Aziz, invités par lui où que nous l'y recontraissions, j'ai oublié, et d'ailleurs peu importe à présent.

Or nous étant perdus en chemin, nous y arrivâmes, au méchoui, bien avant l'extinction des feux, quand il n'y avait plus rien, *tarde venientibus ossam*.

Mais le fait d'importance est ailleurs : pendant que nous cherchions notre route -dans le noir, au creux d'une vallée, totalement perdus dans une inquiétante succession de bois remplis d'ombres et d'obscurité et d'étangs noirs, immobiles, et que j'étais descendu de la voiture pour aller aux renseignements, au bout d'une allée de hauts arbres, en vue d'un blanchissement dans la nuit que nous avions pris, à tort probablement, pour la façade d'un château, d'un manoir ancien, j'en vins à m'y égarer encore plus, pour aboutir, finalement — mais, cette nuit-là, *en réalité* — devant cette même construction nécromantique et magicienne que ce matin dans ma vision, et dont j'avais déjà pu lire — à ce moment-là, à la lumière de la lune qui venait de sortir — la mystérieuse devise frontale, la même. *Que Infra Nos Nihil Ad Nos*.

Cependant, pourquoi, pourquoi cet ancien, ce très ancien souvenir surgissant, hypnotique ment, du tréfonds de mon oubli à la manière d'une vision, d'une fulgurante interpellation onirique ? Et quelle relation, au fait, avec les

sombres puissances extérieures, galactiques et métacosmiques, avidement aux aguets derrière le Principe des Putréfactions qui, ce matin même, s'était donné en spectacle, à mon intention, sous le déguisement à la fois baroque et scabreux du Personnage Levantin ? Ces questions, toutes ces questions encore, et auxquelles il n'y a pas moyen d'échapper. C'est aussi de cela qu'est fait notre terrible combat de jour et de nuit, et même si c'est la nuit qui semblerait l'emporter à tous les coups. Mais il n'a pas toujours été ainsi, et bientôt peut-être, à nouveau, il n'en sera plus ainsi.

(193) Attention, ce qu'il faut avoir sans cesse présent à l'esprit : l'assignation qui m'a été intimée ce matin se situe à des niveaux différents de la réalité, et la troisième partie de cette assignation — la vision de la bâtisse nécromantique dans le bois, sous la lumière de la lune — persiste à me rester incompréhensible. Mais, alors, pourquoi celle-ci m'a-t-elle été ainsi donnée à voir ?

Que faut-il donc en retenir, pour *donner cours* ? Que ma rencontre avec le Personnage Levantin s'est passé en plein jour, et au niveau de la réalité la plus immédiate, et que c'est bien cette même réalité, dénaturée, contrefaite de l'intérieur, qui vient d'avoir à véhiculer le message destinée à me faire savoir — à m'annoncer — qu'une rupture des figures de sauvegarde de l'être venait d'avoir lieu, que ce matin même le non-être vient de se faire offrir un nouveau canal de pénétration subversive en ce monde, que l'Anti-Monde y est de retour. Mais, en même temps, que la double vision ayant suivi de près ma rencontre avec le Personnage Levantin — vision de la cascade et de la contre-cascade de pénétration infernale, de mise en service des Portes Noires du non- être à la pointe de l'île Saint-Louis et, ensuite, vision aussi de la bâtisse nécromantique et magicienne portant la devise *Que Infra Nos Nihil Ad Nos* — était, elle, cette double vision donc, située dans l'invisible. Et que la réalité de ces visions — ontologiquement aussi réelle que n'importe quelle réalité séjournant dans le visible — ne fut en rien sensible, ni même saisissable aux autres. A ceux, par exemple, du groupe de tournage travaillant ce matin avec moi. Alors que le même groupe avait bien vu, très bien vu — sans toutefois en percevoir la véritable identité, dissimulée, tout à fait occulte — le Personnage Levantin, assis sur le banc. D'un comportement quelque peu étrange, *déplacé*. Ne pipant pas mot, et parvenant quand même à imposer qu'il apparaisse, avantageusement, derrière Olivier Germain-Thomas et moi-même, dans mon *Océanique*. L'infiltration, parmi nous, de celui que j'allais appeler le Personnage Levantin, derrière lequel se dissimulait qui l'on sait, en vint même à constituer un des sujets des discussions de la journée pour ceux de notre groupe de travail, d'ailleurs pas plus inquiets que cela, et même à vrai dire pas

du tout. C'est qu'il avait parfaitement su réussir le détournement de réalité à travers lequel il était prévu qu'il aille procéder à ma *mise au parfum*, non certes le rosicrucien parfum de la rose, sub Rosa est-il dit, mais la très pestilentielle odeur de la jusquiame, la Mère Jusquiame est-il dit, et là-dessus il faudra bien que je revienne tout de suite.

Et je le répète : seul moi y eus accès, quai de Bourbon, à l'éclair secret de la double vision dans l'invisible, et si l'accès m'y fut ouvert, ainsi, a cela, je n'y parvins que par les seuls chemins de la voyance transcendante, privilège enfin, privilège si l'on veut — de qui est passé par où moi-même je suis passé, et qui se sait interdit de tout retour en arrière.

Gustav Meyrink, dans *Le Dominicain Blanc* : « Ce qui empêche l'homme de déployer les forces magnétiques latentes en lui, c'est le besoin e se forger les dieux et la peur de rester seul avec lui-même, d'avoir à créer lui-même son propre univers ; il veut avoir des compagnons de route, et il veut se sentir soutenu par les forces de la nature ; il veut aimer et il veut haïr , il veut agir et il veut expérimenter pour son propre compte 1 Comment le pourrait-il , à moins de se faire le créateur d'un monde nouveau ? Une voix me tente puissamment : « Tu n'as qu'à étendre la main pour toucher le visage de ta bien-aimée , mais je recule à l'idée que réalité et imagination se confondent. Cette vérité suprême, dans ce qu'elle a de redoutable, me frappe comme une dérision . us encore que la possibilité d'avoir été la proie d'un contact démoniaque ou de me trouver perdu dans l'océan sans limites de la folie ou de 1 hallucination, ce qui est terrible pour moi c'est de savoir qu'il n'y a de réalité nulle part, ni ici ni là , tout n'est qu'imagination ! Je me souviens de la question angoissée de mon père lorsque je lui avais raconté ma promenade sur la montagne : « As-tu vu le soleil ? Celui qui voit le soleil abandonne le voyage : il entre dans 1 éternité » (traduction de l'allemand, A. D. Sampieri).

Ainsi Gustav Meyrink avance qu'il n'y a de *réalité nulle part*, et que *tout n'est qu'imagination*. Idéation que l'on retrouve, aussi, dans *Le Visage Vert*.

Quant au secret de la *promenade sur la montagne*, il faut préciser qu'il s'agit d'une promenade somnambulique, exécutée au tréfonds du sommeil cataleptique, du « quatrième sommeil », et que le soleil qu'il lui eût fallu voir là était, précisément, le soleil blanc des abîmes du « quatrième sommeil », le « soleil de minuit ».

(194) Note résumative et confidentielle sur les pestilences parisiennes de la mise sous Mère Jusquiame. Pour les nôtres seulement.

Pendant une dizaine de jours, la grande presse parisienne n'a pas cessé de s'occuper des étranges problèmes posés par les pestilences aussi intolérables que parfaitement inexplicables dont la monté vint à rendre l'air de Paris et de l'Île de France irrespirable et pernicieux, à la limite, souvent, de l'accident grave. Je crois que toutes les explications ont été proposées, excepté la seule qui fût réelle : l'investissement grand-infernal engagé le matin du 31 mars, à la pointe de l'Île Saint-Louis, et se manifestant — ne pouvant pas ne pas se manifester aussi, en plus du reste, de cette manière tout à fait *spécifique* — par cette vague montante, et vouée à toutes les malfaisances, de puanteurs pestilentielles en provenance directe des territoires intérieurs des Enfers, de tous les « gouffres aux sorcières » où croupissent les putréfactions nécessaires aux manigances activistes, aux incorporations à la carte et autres exhibitions commandées des entités, choses et démonologies appelées, ces temps derniers, à remonter tumultueusement en première ligne, pour nous *infester* et *infecter*.

Les opérateurs des transactions doivent en tenir compte d'une manière tout à fait prioritaire, tenus comme ils se trouvent par des inéluctables exigences rituelles, voire procédurières : c'est la charogne qui constitue leur *materia prima*, et il n'y a pas de réincorporation infernale sans l'appui, sans les substantifications agissantes fournies par la charogne en place et en état, immondices, pourriture de toutes espèces de pourritures, fosses communes, caves aux innommables restes, décharges assistées par certaines prénotations du terrain du genre * gouffres aux sorcières », autant de porte induites entre ce monde et les pénalisations qui lui sont occultement infligées par les antimondes des *infernaux palus*. Or tout cela ne peut pas ne pas laisser de traces, ne pas s'auto-dénoncer par le cortège somptuaire des pestilences qui en accompagne, exalte et soutient l'action en cours.

Il n'empêche que, aux dernières nouvelles, *France Soir*, *Le Figaro*, *Le Quotidien de Paris* semblent se ranger à l'avis des *spécialistes* qui croient avoir trouvé que les nappes nauséabondes recouvrant Paris depuis le 31 mars dernier seraient tout simplement dues aux *effets pervers* des préparations printanières aux champs, que l'on serait en train de recouvrir, en Allemagne Fédérale, de certains engrais organiques, et dont les vents le d'Est ramèneraient, sur la France, avec une convergence préférentielle sur Paris et l'Île de France, toutes les exhalaisons délétères.

Il fallait y penser. Et le cardinal-archevêque de Paris, Monseigneur Jean- Marie Lustiger, lui, qu'en pense-t-il, de Paris que l'on vient ainsi de mettre sous la coupe nocturnissime de Mère Jusqu'ame ? La même chose, sans

doute, que les doctrinaires de la culpabilité des vents de l'Est, nous ramenant d'Allemagne les exhalaisons pestilentielles des champs sous leurs nappes d'engrais organiques : interdits d'invisible, lui et les siens, comment sauraient-ils ce qu'il en est réellement du visible et de ses lugubres déchéances actuelles, de ses manipulations criminelles à la charge de la Puissance des Ténèbres ? Au beau milieu de Paris, sur la Seine, tout près de Notre-Dame, un trou noir métacosmique — établies dans l'invisible, des cyclopéennes Portes Noires — ouvre actuellement passage aux nouvelles entrées clandestines de l'Anti-Monde dans le courant même de la vie de notre vie, et quels barrages le catholicisme français est-il en état d'opposer, ne fût-ce qu'en principe, à ce dramatique, terrible et peut-être tout à fait fatal Retour des Enfers ? N'en parlons même pas.

(195) Mais le cœur vivant et battant du catholicisme français n'est absolument pas enfoui où s'entendent si bien à faire semblant de ne plus arriver à le trouver les tenants actuels de l'immonde, de la très sombre, de l'insoutenable aliénation diabolique défigurant, sous son voile, le visage couvert de larmes de l'Épouse de notre beau seigneur des Vignes, aliénation qui avance, qui s'incrute et s'acharne à tenir le haut du pavé du soi-disant grand catholicisme des hiérarchies si ostentativement en place dans le visible, si misérablement *tournées vers le monde* comme ils disent, ces vieilles tantes, et qui s'est si singulièrement perdu, qui s'est rendu à l'ennemi sans combattre, ni même tenté de le faire — mais que dis-je, qui s'est fort langoureusement offert à l'ennemi — depuis belle lurette, depuis les temps où, déjà, à La Salette, Notre-Dame des Pleurs nous l'annonçait. Non, le seul cœur vivant et battant de la France Secrète est là, précisément, où ce sont les enseignes rougeoyantes du Sacré-Cœur de Jésus qui en trahissent, *Vexilla Regis prodeunt*, les palpitations nuptiales, la très sanglante Présence Vive.

(196) Ils y reviennent, donc, et les lames de fond successives de leurs pestilences ontologiques nous submergent déjà, les suppôts mercenaires du Personnage Levantin ? Ils sont pourtant bien loin de se douter de ce qui les y attend, *l'heure venue*. Je veux dire *quand mon heure reviendra*. Car je suis le seul à pouvoir encore redresser la situation, tout recouvrer. Rien, absolument rien ne leur sera laissé. Rien.

(197) Or les terribles conséquences directes de ces déferlements infernaux nous submergeant depuis l'invisible ne vont pas tarder à s'affirmer dans le visible, et plus particulièrement, à l'heure actuelle, au niveau de l'histoire visible — au niveau, je veux dire, de l'histoire française actuelle et de ses états politiques les plus immédiats — parce que c'est bien à ce niveau à la fois tragique

et précis, à ce niveau déjà plongé dans les ténèbres des grandes aliénations finales, que vont devoir se livrer les prochaines batailles du *Regnum Sanctum*, j'entends le niveau où se trouve à nouveau posé, aujourd'hui, et très abruptement, le problème d'une certaine *prédestination* eschatologique et divine de la France. Déjà, en 1942, Charles de Gaulle avait su entrevoir ce qui à présent devient chose immédiatement actuelle, et en assumer toute la dramatique grandeur prémonitoire : « Nul dans le monde ne doute plus que la bataille de la décision portera le nom de la France ».

(198) Ainsi prévue d'avance et même, en quelque sorte, ritualisée — nous faut-il revenir à *Dogme et Rituel de la Haute-Magie* — comment va-t-elle devoir se passer cette nouvelle — et passagère — entrée — rentrée, plutôt — de la France dans les ténèbres cosmologique de sa propre non-histoire, de son histoire à nouveau reprise en main, retombée au pouvoir — à la fois occulte, et se manifestant en plein jour — de l'Anti-France et, derrière l'Anti-France, de la Puissance des Ténèbres, de ce qu'il me semble qu'il nous faille bien appeler l'Anti-Règne?

Mettons que la droite sera comme hypnotiquement empêchée de se ressaisir à l'heure décisive, poussée, dans son ensemble, d'une façon somnambulique, vers une sorte d'inconcevable suicide national s'apparentant aux rituels obscurs et infamants des grands « suicides collectifs », et que la Franc-Maçonnerie parviendra à s'emparer, à travers le retour au pouvoir des socialistes — suite de l'élection présidentielle de mai prochain — de la totalité des appareils politico-administratifs, économiques et autres de la République Française, dont le ministère final — nous y sommes — encore tenu pur inavouable, pour opérationnellement occulte, sera celui de porter, d'imposer subversivement les révélations de l'infamale Malfaisance, — attenantes, toutes, aux malversations foncières, aux attendus fondamentalement antihumains des Droits de l'Homme — en Europe et partout dans le monde, de l'infamale Malfaisance qui surgit de l'invisible et se déverse, à travers ses Portes Noires induites, à Paris, à la pointe de l'Île Saint-Louis, sur le monde d'une humanité laissée sans défense par la défection apparemment irrévocable de ses plus hauts gardiennages de salut, d'être et d'opposition aux assauts du néant extérieur, et la France y étant la plus atteinte, la plus mortellement défaite de toutes les grandes nations du *Regnum Sanctum*.

Et ne pas perde de vue le fait capital que les élections présidentielles françaises de mai prochain vont avoir — avant tout — à administrer formellement la preuve du bien-fondé de toutes les sombres alertes que j'ai conçues à partir

de mon écœurante rencontre levantine de ce matin en l'Île Saint-Louis, mise en demeure à présentations sidérantes, cette rencontre, provocation dévergondée et piège mortellement dressé à mon intention, à ma seule intention, manigancé depuis l'invisible mais, comment en douter *autre chose aussi*.

Autre chose, aussi ? Entendons-nous bien : comment, dans quel sens *autre chose* ? On m'y avait dit, certes, ce matin, *vous allez à l'effondrement total — vous-même et les vôtres — et même que vous y êtes tous, et vous-même en premier*. Et je sais qu'il ne sera ainsi. Mais je sais aussi *ce qu'il en viendra ensuite, si je tiens le coup sans faillir en rien*.

Mais revenons sans tarder à la sombre menace suspendue sur les élections présidentielles françaises de mai prochain, archétype opératoire de tout ce qui va nous être imposé de force pendant la nouvelle saison de ténèbres probatoires annoncée, si ce n'est décrétée ce matin 31 mai 1988 : l'histoire, désormais, devient le domaine réservé de l'invisible, des puissances immensément hostiles à la condition humaine et qui, depuis l'invisible, investissent, lors de certaines périodes troublées, le front du visible, l'affaiblissent, se le soumettent en le dénaturant et le font l'éclater de l'intérieur. En cette heure si sale et si désespérée, souvenons-nous des années sanglantes et noires de la période la plus troublée, de la période charnière installant, au cœur de la soi-disant Révolution Française, le cyclone halluciné de tous les déchaînements infernaux, cette soi-disant Révolution Française dont, l'écume aux lèvres, ils s'apprêtent à nous imposer d'avoir à fêter avec eux, au dernier degré de l'abjection, le bicentenaire et la souillure, la honte dévorante et l'impardonnable retour. Bicentenaire qui sera leur Grande Messe noire du recommencement, cérémonial obscène d'un terrible Retour des Ténèbres.

Car une intuition persistante et qui s'auto-intensifie, qui brûle comme une morsure de mort, me fait pressentir que les messageries infernales de ce fatidique 31 mars visent à éclairer, d'une manière prioritaire, exemplaire, le sort scellé d'avance des élections présidentielles de mai prochain, qui ne seront en aucun cas des élections normales, « comme les autres » : des pressions redoutablement inexplicables, et qui risquent fort bien de rester à jamais inexplicables, s'y exerceront en force. Des influences occultes et bien plus occultes, des prédéterminations profondément souterraines assureront la levée de la gigantesque déviance des consciences interceptées, des consciences massivement capturées à la faveur de certaines opérations de haute-magie nécromantique et sommées, ensuite, de rejoindre hypnagogiquement le front de soutien du candidat

de la gauche socialo-communiste, qui sera porté au pouvoir par une lame de fond d'une nature singulièrement étrangère à la face visible, à la face avouable de notre histoire et de la réalité immédiate de ce monde.

Ainsi, en mai prochain, une nouvelle forme d'action réapparaîtra, en France, au niveau de la politique et de l'histoire en marche, de la politique, de l'histoire données pour immédiates, visibles, avouables et certaines, à savoir la grande action magique et nécromantique appelée à s'exercer au service de la Cause Noire et des gouffres métacosmiques les plus inconcevables, les plus *extérieurs*.

Le plus grand lointain métacosmiques, l'invisible et l'inconcevable ultime sont de retour parmi nous. Est-ce la peine que l'on se demande à *quelles fins* ? Et, d'autre part, sommes-nous en état d'y faire face, sommes-nous prêts, sommes-nous encore de la race de ceux qui savent faire face ? Notre race est-elle encore ontologiquement elle-même, la race humaine est-elle encore en état de se *vouloir être* ? Sommes-nous encore en état de nous imposer le choix — les choix gigantesque — de notre propre salut, de notre délivrance et de notre *libération* ?

(199) Quatre heures du matin. Tout ce temps à taper, d'un seul jet, à bout de souffle, le compte-rendu provisoire, en première version, de cette journée- frontière du 31 mars 1988, qui ne fut vraiment pas une journée comme les autres. Fatigue de mort.

Et là, je vais retrouver le livre prophétique, précis et terrifiant du jeune Graham Masterton, *Les Puits de l'Enfer*.

Tout y est, ou presque. « Et son nom au-delà des étoiles est le dieu des temps à venir. Il est mon maître et le vôtre. Et il ressuscitera de sa tombe pour régner à nouveau sur les hommes de ce pays, comme il l'a fait au temps de la splendeur de l'Atlantide ». Et aussi : « Je suis toute chose et tout être, chuchota la voix. Je suis le serviteur du dieu des temps révolus et des temps à venir. Mon nom est celui de toute chose et mon visage celui de tout être. Je prépare la résurrection du plus grand de ceux qui vivaient au-delà des étoiles, en ces lieux d'exil immémoriaux, d'où personne ne peut revenir sans être appelé. Les eaux sous la mer nous appartenaient, lors de notre premier retour vers ce domaine terrestre. Nous avons dû les quitter précipitamment lorsque les abîmes se sont effondrés. Nous avons été contraints de chercher refuge dans les criques et les rivières, afin de déposer notre semence dans les entrailles de la terre elles-mêmes ». Et ensuite : « Je suis le serviteur du dieu des temps

révolus et des temps à venir, répéta la voix chuchotante. J'ai été créé pour satisfaire à ses besoins, pour qu'il revive selon les rites qui étaient la loi en ces temps éloignés où les étoiles étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Lorsque les hommes étaient les esclaves des bêtes, régnait Quithe, le dieu- démon que vos Indiens appelaient Ottauquechee, celui qui demeure dans les eaux du gouffre. Et son nom au-delà des étoiles est le dieu des temps à venir. Il est mon maître et le vôtre. Et il ressuscitera de sa tombe pour régner à nouveau sur les hommes de ce pays, comme il l'a fait au temps de la splendeur de l'Atlantide ».

Et, surtout, ce qui suit là : « Tu n'a pas à avoir peur, chuchota la voix. Le jour est proche, je jour où le grand dieu surgira des puits qui ont été son lieu de repos si longtemps, le jour où tous les hommes se prosterneront devant lui et s'offriront joyeusement en sacrifice. Le jour viendra où le dieu habitera à nouveau les esprits de tous les hommes, et où des feux brûleront à travers ce continent, d'une côte à l'autre. Le jour du grand jugement est proche, lorsque les dieux-bêtes reviendront. Le jour a été annoncé par les hommes de savoir dans les temps anciens, par les disciples de Sa-to-ga et de Ya-go-sath. Ce sont ces homes qui, les premiers, rappelèrent Quithe, mon maître, et trouvèrent le continent sous-marin de l'Atlantide, des siècles durant, le peuple des eaux régna sur l'océan, le plus grand domaine de cette terre. Ce furent des jours de gloire et de sacrifice. Ils reviendront ».

Je pense que Graham Masterton a fortement raison quand il relève les origines celtiques du nom du dieu secret des abîmes, des fosses océaniques, des puits sans fond, le dieu Quithe, le Cthulhu de H. P. Lovecraft. Graham Masterton : « C'est un ancien mot celte, qui veut dire puits, fosse du gouffre », dit-il en parlant de Quithe. Et ensuite : « Les Indiens l'appelaient parfois Ottauquechee, ce qui signifie les eaux *du gouffre* ».

Mais une de ces prophéties me paraît, en l'occurrence, d'une extraordinaire actualité, quand il est dit que *le jour viendra où le dieu habitera à nouveau les esprits de tous les hommes*, et quand on sait quels sont ces dieux dont on nous annonce ainsi le retour et, aussi, quelles seront les voies de ce retour. Les voies mêmes des terrifiantes *ingérences extérieures* dont je viens de parler, longuement, au sujet des actuelles tentatives de retour au pouvoir, en France, des agents d'influence cachés, des représentations — des représentants même — de l'Anti-Règne sous son identité politique et historique la plus directe. Aussi va-t-on pouvoir ne plus ignorer, dans les jours si noirs qui vont nous en venir, par qui *les esprits des hommes* seront-ils habités, *les esprits de tous les hommes*. De tous ? S'il y a *exception*, il y aura salut, et il y aura délivrance.

Or, malgré tout, il y a *exception*. Et il y en aura de plus en plus, suivant L spirale montante du travail qui est mien, et qui est nôtre par ces temps de coma artificiellement généralisé.

Graham Master ton, alias Thomas Luke, est né, je le sais, en 1946, à Uxbridge, Grande Bretagne, et sa connaissance du Connecticut me paraît bien étonnante.

Quand à ce journal, tout ce qu'il n'est pas transcrit le jour même, et comme sur le coup même, peut être tenu, d'avance, pour chose dénaturée et morte, chose perdue et peine perdue.

(200) Il n'en reste pas moins certain que le sens de l'apparition médiumnique, ce matin, en fin de vision, quai Bourbon à Saint-Louis en l'Île, de la bâtisse maçonnique, nécromantique et magicienne, exhibant, sous l'éclairage à la fois brillant et glauque de la pleine lune, la devise frontalière *Que Infra Nos Nihil Ad Nos*, m'échappe toujours, et entièrement : l'heure de la réception n'en est-elle sans doute pas encore venue, l'heure de l'éclosion, de l'ouverture de son sens en moi, l'heure fragile et périlée de son auto-déchiffrement anamnésique se faisant en moi comme la remontée d'un ancien sanglot à travers les couches dogmatiques du plus grand oubli.

Mais il se peut aussi bien que ce troisième et dernier éclair visionnaire de ce matin ne me fût pas du tout annonce sidérante et menace, *mais dénonciation* des origines secrètes de cette menace, et qu'il ne provient donc pas du tout de la même source infernale que le manigancement de ma rencontre avec le Personnage Levantin et la vision de la double cascade noire des Nouvelles Ingérences : au contraire, dirais-je même, que ce fussent les cieux qui, en l'occurrence, m'en eussent ainsi *fait signe*, pour m'indiquer, au moment même de l'entrée dans la zone de nos impitoyables et démentes batailles à venir, la direction dans laquelle il me faudra chercher ce qu'il m'est ainsi interdit de pouvoir trouver de par moi-même si l'empêchement de le faire se trouve d'avance et très occultement installé au tréfonds de moi.

Alors, déjà je me le demande : cette bâtisse nécromantique serait-elle l'endroit retiré, l'endroit soigneusement caché où les grandes opérations magiques ayant précédé l'actuel déferlement clandestin des ténèbres par les Portes Noires induites, et secrètement entrouvertes, depuis ce matin, dans l'Île Saint-Louis, se fussent données à conduire pour que cette chose-là vienne à se faire, immense, épouvantable et criminelle, rituellement qu'elle se fasse, à l'heure prévue et nécessaire ?

Une autre chose me paraît également certaine. Quand j'aurai retrouvé sur place l'endroit et la bâtisse maçonnique à la devise *Que Infra Nos Nihil Ad Nos*, sur place dis-je, et le répète à dessein, sur place, ou tout au moins quand j'aurai saisi, en moi, le sens interdit le sens occultissime de ce qu'il m'en a été ainsi donné à suivre si ce n'est pas à comprendre immédiatement, l'exténuation et la fermeture à terme du cycle infernal qui s'est déclaré ce matin sera, en principe, chose à tenir pour imminente.

Et là, sans trop m'en rendre compte pourquoi, ni comment, je me surprends aussi en train de penser à ce que Julius Evola me disait, un jour, à Rome. Que, *après la mort de Pythagore, on s'empresse de faire de sa maison un sanctuaire consacré à Déméter.*

Je le sens, je tourne autour de la solution du problème. Mais d'assez loin encore.

Déméter ? Apparemment, déesse sans mystère, se refusant à la périlleuse lumière, aux paroxysmes des grands mystères. Mais Déméter est-elle toujours la même Déméter, Déméter est-elle toujours Déméter ? Car il y a, il y aura, toujours, secrètement, trois Déméter, dont la sommation rituelle en appellera, chaque fois que cela doit se faire, à l'avènement de la quatrième Déméter, la Magnissime Maîtresse du Haut Été ou, pour les initiés de Tivoli, d'Albe-la-Longue, d'Alba Julia, la fascinante, la fulgurante, la toute-puissante *Julia Nostra*.

Or la fulgurante *Julia Nostra*, nous aussi nous l'avions connue, la Quatrième, dans un autre *saeculum* ou, comme le disait Jacques de Baisieux, « dans un autre siècle de joie et de gloire », l'énigmatique Jacques de Baisieux tant aimé, tant cité par Julius Evola, par Ezra Pound.

(201) En cette affolante fin de millénaire, affolante et de plus en plus obscure, une sorte de très enclose souveraineté de fait s'utilise à porter la Grande Bretagne à envoyer certains des siens — et par quelles voies grandement dissimulées, louvoyantes, *éteintes* à dessein — pour qu'ils régissent et sauvegardent les grandes affaires de la France.

Charles de Gaulle, on l'a su par une fort officielle déclaration du Ministère des Affaires Étrangères de Dublin, descend en ligne directe de la souche, devenue souterraine, des derniers Rois d'Irlande, du clan au sang violet des Mac Cartan, en qui se perpétuerait la race sacrée de Thuata Dé Dannan, alors

que François Mitterrand, lui, descend des Stuarts — c'est la Pairie Burke qui l'affirme et le garantit, la Pairie Burke « qui édite l'annuaire de l'aristocratie britannique et qui fait autorité outre-Manche en matière de généalogie royale » — par George de Hanovre, et là-dessus tout est loin encore d'avoir été dit.

Situation qui n'est certainement pas sans avoir un sens des plus précis, des plus signifiante. Un sens qu'il fût plutôt convenable, à ce qu'il semblerait, de s'évertuer à passer sous silence. Jusqu'à nouvel ordre tout au moins.

J'ajouterai que je suis moi-même du petit nombre de ceux qui sont tenus de savoir que sur la *ligne de passage* du Renversement Final, de cette ultime révélation fulgurante du dessous abyssal des cartes que d'aucuns appelleront, quand ce jour viendra, Apocalypse, une antique prédisposition cachée prévoit qu'apparaissent de fort extraordinaires affaires de *transfuges de la dernière heure*, que des hautes personnalités, réputées comme responsables des destinées d'un des deux camps en présence — voir la méditation des Deux Etendards, d'Ignace de Loyola — trahissent leur propre camp et passent dans le camp d'en face, et inversement : des Lumières de l'Eglise, des Princes de l'Eglise passeront, ou, comme on le voit désormais chaque jour, sont déjà en train de passer dans le camp du Duc de l'iniquité, et des surprises hallucinantes nous commotionneront quand on saura quels passages, à proprement parler inconcevables, se feront du Camp de l'Ennemi vers nous, le Camp des Saints. En ce chassé-croisé des Grands, je vois un beau signe, un des signes les plus ardents auxquels nous devons nous attendre en vue de ces jours-là, en vue de l'avènement, de plus en plus institué, de *l'heure définitive*.

En même temps, je reconnaîtrais bien volontiers que ces apocalyptiques chassés-croisés des uns et des autres doivent avoir quelque part un fond, une arrière-assise interlope, et cela même si le mouvement qui les anime est fait pour qu'il porte un signe, une pétition salvatrice, *sotériologique*. Les étendards des deux camps se font face, les uns y vont, d'autres s'en reviennent : c'est l'heure.

Ainsi le duc de Saint-Simon écrit-il, au sujet d'une certaine mission à Rome, et n'y voyons que le seul mouvement en chassé-croisé, sans nulle charge morale ou ontologique portant à conséquence : « Le cardinal de Janson était depuis six ou sept ans à Rome ; il y avait très dignement et très utilement servi : il voulait enfin revenir. Le cardinal de Bouillon avait pas moins envie de l'y aller relever ».

Et le duc de Saint-Simon encore, mais sur un registre infiniment plus engagé. au sujet des mystiques trahisons et contre-trahisons, abjurations et contre- abjurations de Madame Guyon, déjà enfermée à Vincennes : « J'ai laissé Mme Guyon dans le donjon de Vincennes, et j'ai omis bien de choses curieuses, parce qu'elles se trouvent dans ce qui a été imprimé de part et d'autre. Il faut néanmoins dire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, qu'avant d'être arrêtée elle avait été mise entre les mains de Monsieur de Meaux, où elle avait été fort longtemps, chez lui ou dans les filles Sainte-Marie de Meaux, où ce prélat s'était instruit à fond de sa doctrine, sans avoir pu lui persuader de changer de sentiments. On peut juger qu'elle les avait épurés, en effet ou du moins en apparence, de tout ce qui était reproché de sale et de honteux à cette doctrine, et à ce qui lui avait été reproché de sa conduite avec le P. la Combe et de ses bizarres voyages avec lui. Sans les précautions les plus scrupuleuses là-dessus, elle n'aurait pu surprendre la candeur et la pureté des moeurs des ducs de Chevreuse et de Beauvillier, de leurs épouses, de l'archevêque de Cambrai, et de bien d'autres personnes qui faisaient l'élite de son petit troupeau. Mais, lasse enfin d'être comme prisonnière entre les mains de Monsieur de Meaux, elle avait feint d'ouvrir les yeux à sa lumière et avait signé une rétractation telle qu'il la lui avait présentée : moyennant quoi lui, qui était doux et de bonne foi, en fut la dupe, et lui procura la liberté, dont l'abus qu'elle fit par les assemblées secrètes qu'elle tenait avec les plus affidés de son école la firent chasser Je Paris, puis, sur son retour secret, enfermer à Vincennes ». Et voilà le travail.

(202) Ces fastes de l'heure ultime sont équivoques, dramatiques et convulsionnaires, avoisinant des gouffres inconnaisables. Mais il n'est donc pas de si grand enculeur qu'un jour il ne se fasse lui-même enculer, et il se peut bien qu'avec François Mitterand et suivant la sagesse du spectral bocage le Personnage Levantin lui-même en vienne à se faire enculer lui-même à *la royale*, et comme de bien entendu le soir du Banquet de la Victoire.

On aura alors vu le plus beau, le plus fatal des renversements contre-révolutionnaires, et François Mitterand enfin sacré *héros de l'ombre* à part entière. Et ce qui plus est, à nouveau de retour parmi les siens, où Jacques Tenaille l'aura depuis si longtemps attendu.

Car, encore une fois, le plus difficile du grand art est de s'arranger pour savoir qui est qui. Soupant face au Personnage Levantin, avec tout le cérémonial requis et tout en lui faisant amène risette, François Mitterand est bien capable de lui attacher, subrepticement, sous la blanche nappe d'apparat, avec

une cordelette sans pardon, les clauois au pied de la table, et qu'ensuite il mette à brusquement crier « au feu, au feu ». La roche de Solutré est proche du Puits des Enfers, mais le pied de la Table Infernale l'est bien plus encore, peut-être, de la roche de Solutré.

Va-t-on ainsi devoir apprendre un jour que le Grand Maître caché de conjuration contre-révolutionnaire finale, celle qui est destinée à tout renverser, à *tout remettre en place*, n'aura été, toutes cartes abattues, que François Mitterrand lui-même, et qu'il nous faille alors chanter, avec Charles Trenet. fidèle, fidèle, je suis resté fidèle «.

Il resterait à faire un certain nombre de prévisions fatidiques au sujet de ceux qui, suivant le même mouvement, quitteraient notre camp pour se rendre à ceux d'en face, pour criminellement se mettre à la disposition de la Maison d'iniquité.

Encore un instant, et la terre tremblera depuis ses fondations.

(203) Jacques Tenaille à Madrid, et Axel de Holstein. Se réveillant à l'aube, en été, Jacques de Holstein voit, assis sur le lit aux côtés du sien, le Personnage Levantin qui lui sourit, non sans une certaine obscénité. Il récite une *Gloria Patri*, l'intrus s'évanouit dans l'air. Mais réapparaîtra, le jour d'après, et dans les termes d'une manoeuvre parfaitement meurtrière, lors du passage d'un troupeau de moutons dans sa rue. Le berger au visage noirci À la suie, le gourdin ferré qu'il parvient cependant à éviter de justesse, alors que *tout était en place*. En ce qui me concerne, les pestilences du Retire, et leur message d'infinie atrocité, et de mort.

(204) Quant à l'instruction médiatique de l'investissement pestilentiel, de l'angoissante entrée de Paris dans la zone d'impuissance, de reddition et de passivité qui est actuellement en cours de tout recouvrir sous la chape nauséabonde de ses états de signification cachée, mais signifiante néanmoins pour qui est à même d'en intercepter le message de sidération et de main minse obscène, quelque fragments de témoignage empruntés à la presse.

Le 8 avril dernier, ces conclusions dans *France Soir* : « Ils ont d'abord pensé aux égouts, mais aucun indice n'a été décelé. On avait même pensé à des odeurs provenant des dépôts d'alluvions, mais comme la Sienne n'est pas en décrue cette possibilité n'a pas été retenue. Le mystère reste donc entier ». Et pour cause.

Et une semaine plus tard, le 15 avril, dans *Le Figaro*, sous la signature de Lucien Miard : « Cette pollution ne proviendrait pas d'une source ponctuelle. Elle serait plutôt diffuse. Pour une raison évidente : à son point de départ, l'émanation aurait été si insupportable qu'il y aurait eu évacuation de la population. L'éventualité d'écoulements d'égouts de champs d'épandage en Ile-de-France a été également envisagée. Mais après l'inspection de dizaines de kilomètres de souterrains, on est formel : pas de trace de purin ». Et aussi : « La décrue de la Saine peut-elle être mise en cause ? Non, répond-on, car la baisse du niveau du fleuve n'est pas encore importante ».

La fin de l'article de Lucien Miard m'intéresse au plus haut degré : « Paris n'est pas seul en cause. Londres a connu les mêmes désagréments. Une odeur mystérieuse autour d'Oxford Street a fait fuir les habitants. Là non plus, on ne peut s'expliquer les raisons de cette odeur nauséabonde ».

Oxford Street, disent-ils ? Déjà, ou plutôt encore ? Vu depuis le dernier étage d'un sombre hôtel de passe, je savais, à Londres, un cimetière désaffecté. Un hôtel, bien entendu, de passe vers un des mieux gardés, mais des plus fréquentés aussi, parmi les quelques vestibules occidentaux en état de donner encore accès aux entrées infernales de l'autre monde, tout en faisant le nécessaire pour que la haute prostitution y fût savamment rétribuée, elle aussi (la classe c'est la classe). Tout près d'Oxford Street, cet hôtel aux amours nécro-mantiques et rousses. Souvenir poignant et, dans ces années-là, relativement lumineux, des menées de la rougeoyante comète Christine Keller. On peut ne plus mourir de rien quand la mort elle-même finit par céder aux élucubrations les plus extrémistes du désir, et qu'elle s'y brûle comme phalène pitoyable et dévergondée, infiniment tragique face à *l'autre flamme*. Tout est risque, on finit par l'apprendre. Qui, dans l'exil, n'a pas connu un autre exil, une autre mort dans la mort ? Car le temps d'un pauvre corps adoré peut aussi bien être, parfois, je l'ai moi-même vu, le temps d'une amnésie ultime, d'une amnésie poussée au-delà de tout oubli.

Pareille à ces entités démonologiques de luxe qui avaient eu à occuper, de l'intérieur, si délicieusement, et si criminellement aussi, le sombre XVIII^e siècle des autres et des nôtres, Christine Keller, réellement, très réellement dépourvue de ce qu'il reste encore convenu d'appeler une âme, habitée par un froid de glaces éternelles, mais quel éblouissement dans son jeune corps nu, quelle chair lactescente et divine et même, pourquoi pas, *divinisante* si on peut dire, Christine Keller, dis-je, comme elle y sut briller, l'affriolante. Or, dans cette si épouvantable absence d'âme, qui vivifiait donc, et au paroxysme permanent

de ses folles ardeurs glaciaires, cette chair elle-même si royale, et comme venue là d'un autre siècle, plus apte aux fabrications des chères incendiaires en mission ? Le jour où je l'ai compris, et cela s'était fait dans l'eau douteuse d'un grand miroir de cabinet particulier en vue du cimetière désaffecté que je viens de citer sans le citer, un grand miroir terni prenant tout le mur, ce jour-là j'ai aussi compris le beau secret d'un Jacques Cazotte et de sa Biondetta, entre autres.

Et pourtant ce cimetière de tous oublié, de tous sauf de quelques-uns, comme il serait bien, comme il serait salubre qu'il fût amené, discrètement si l'on veut, et même très discrètement à cesser ses activités spéciales, attenantes aux obligations de sa carrière *ultérieure* (encore que, n'est-ce pas, *u tungu baal'embà, na fulu n'mé batenn malembà*).

A la levée du jour, au mois de mai, le beau mai de Londres près d'Oxford Street, ces brumes nauséabondes au-dessus des caveaux travaillés, de l'intérieur, pendant la nuit. De l'intérieur, ou plutôt *par en dessous*. Travail de noirs seigneurs et de lumineuses salopes, travaux éthiopiens dans le sillage ardent des anciennes sciences elisabethaines et des retrouvailles, des révisions d'un Bram Stoker. Je ne sais pas si tout ce qui est métaphysique est louche. Mais je sais que tout ce qui est louche est métaphysique.

(205) Entre mes accointances dans l'invisible, et ma fascination ambiguë, irrésistible, envers toutes ces avancées celtiques, *je suis marqué*. Carte, hier, avec le lever du jour sur l'abbaye et l'étang de Paimpont perdus dans la brume, vue prise depuis le milieu de l'étang, au ras de l'eau. Irène Omélianenko : « Cette écoeurante odeur, moi aussi je la connais, et les voies de ses infernales montées vers nous. Mais cela passe toujours. Cependant, il y a bien plus grave. Je lis *La Servante portugaise*, essayez de ne pas vous laisser prendre dans les rêts de Morgane ». Car, juste au-dessus, Jean Couturier m'écrivait, lui : « Dans les grandes brumes, derrière l'abbaye, Morgane. Sachez-le, Morgane vous protège très fort, nous le lui avons demandé ». Leurs groupes agissent à couvert, souvent ils se tiennent en forêt de Brocéliande. Depuis le temps que Morgane me protège, depuis le temps aussi que Morgane me poursuit, inextinguiblement, de sa haine, ma sombre et douce princesse Chotokalousguine. Or cet étang je ne le connais que trop bien, en son milieu, et ses brumes.

Cachées, depuis juin 1968, à l'abbaye de Paimpont, mes lettres à L., mais que faire. Inutiles, dangereuses manigances de l'Ambassade d'Italie à Paris, de

quoi se mêlent-ils. A moins d'une intervention miraculeuse, je sais bien que c'est encore Morgane et son double d'ombre qui l'emporteront, si ce n'est déjà fait.

(206) Ainsi, quand Alain Ravennes me disait, au *Directoire*, sur les Champs- Elysées, *vous êtes infiniment faste pour les autres, malgré la terrible poisse que vous vous portez à vous-même*. Toujours en moi l'empêchement de la « pierre noire », de la « pierre de la lune noire », l'œuvre d'empêchement de Morgane et de ses voiles de deuil prématuré, veillant à ce que n'apparaisse l'éclat aveuglant de sa nudité immaculée.

Cependant, dans les entrailles philosophiques du Retour à l'Etang, tout est préconçu, et tout ce qui n'est pas préconçu ne sera jamais rien. « Polir la pierre. sans fin polir la pierre », ne jamais s'arrêter en chemin, continuer, vouloir y arriver et savoir ne vouloir que cela, toujours. Est-ce un caillot de sang noir au-dessous du front, une préméditation suicidaire dont je serais et ne serais pas coupable envers moi-même, dont je suis et ne suis, honteusement, très honteusement le complice inconscient, la propre victime non-expiatoire, le refuge de ténèbres en plein jour et, déjà chose légendaire en cette extinction retenue et sale, ma propre *matière de Bretagne* 2 Lugubre geste arthurienne à rebours, et n'en vivant et revivant encore l'occulte adultère fondamental que pour m'éloigner à jamais de Guenièvre, de plus en plus irrémédiablement perdu dans le sillage des successives inexistentes de Morgane. Il y a un puits noir, et un rêve au fond de ce puits, et au fond de ce rêve il y a Morgane.

Ce rêve, je dis qu'il est comme un bloc en retardement des grandes glaciation antérieures, voire comme un bloc de cristal irradiant, caché au plus profond de l'étang, en son milieu peut-être, et face à l'abbaye — quelle abbaye — au plus profond de cet étang-là voulant laisser entendre qu'il y a, aussi, un puits noir très profond, que c'est bien au fond de ce puits que se tient blotti le rêve, l'interdiction, la *honte des nôtres, ultime et première*. En sortir ? Un jour, quand ce jour viendra. Mais non par la mort, en sortir par la vie et par plus que la vie. L'œuvre, alors, ne serait-il rien d'autre que l'interdiction de l'œuvre ? De par la seule grâce de Guènievre.

Comment cela, *de par la seule grâce de Guenièvre ? Je veux dire : de par la seule grâce du pardon de Guenièvre*, que Guenièvre finisse par me pardonner, *qu'elle me pardonne tout*.

Pour moi, désormais, il n'y a donc plus de salut dans les voies de l'œuvre du feu, car l'œuvre du feu je l'ai dépassé, sans m'en rendre compte, je ne sais même pas quand au juste, et je viens de comprendre que j'ai été moi-même

dépassé, dans les voies si terribles de l'œuvre du feu, par les commandements agissants de l'œuvre de la glace et par les ultimes cosmogonies polaires *de celui-ci* : pour moi, désormais, il n'y a plus de salut, de délivrance dans la vie ni de libération autres que ceux du seul pardon profond, du seul pardon total de Guenièvre, Maîtresse du Grand Pardon des Glaces. Ainsi n'y a-t-il plus rien à conquérir, car le pardon n'est que donation.

L'instant de la délivrance — ce que j'appelle *l'instant même* — ce sera donc l'instant même du Grand Pardon de Guenièvre, *si pardon il doit encore y avoir*.

Ainsi, d'autre part, quand, dans Nerval, l'amoureuse masquée en vient — par la futilité masquée, la chère et belle amoureuse, ou par la mort, ou par un désespoir pire que la mort, ou peut-être aussi bien par la plus secrète des espérances démentielles du désir d'après l'extinction de tout désir — à le forcer à l'entendre, et quelle lui dit quelque chose comme *vous eussiez voulu que la religieuse fût la comédienne, et la comédienne la religieuse*.

A travers le clair miroir glacial de la mort, la comédienne et la religieuse ne sont-elles pas, en effet, La Même ? La Même, Maîtresse Unique de 1* U nique Pardon Final.

Apparition donc d'une nouvelle glaciation, de la glaciation finale sur spirale ouvrière de ma vie, abrupte ouverture, en moi, des chemins de la glace, de la *voie glaciale*, passage à la *Glazialkosmogonie*. Intériorisation des doctrines de Hôrbiger.

Mon existence devient, en elle-même, une nouvelle Cosmogonie Glaciaire. La lecture ontologique des doctrines de Hôrbiger, leur déchiffrement existentiel en représente le stade de leur intelligence ultime, de stade de leur intelligence métacosmiquement agissante.

Les chemins de l'œuvre de la glace ne sont en rien les chemins de l'œuvre du feu, on s'en doute : l'œuvre du feu est conquête subversive et haute bataille totalitaire avançant pas à pas sur la spirale prophétique de son propre auto-embrasement infini, l'œuvre de la glace exige l'abdication violente dans l'immobilité du non-agir ontologique de la fin, et n'est faite que de *l'instant même* où le pardon est gracieusement offert, où dans le vide ultime apparaît la Couronne de Glace de l'amoureuse Donation de Guenièvre, son suprême pardon donné et donné pour rien — apparemment pour rien, comme si de rien n'était — à qui sera parvenu *jusque-là*, «somnambuliquement».

Tout, dans les chemins de l'œuvre du feu, me fut bataille, volonté d'obtention, désir activiste et certitude initiatique de la victoire promise. Acharnement héroïque, fidélité au serment de feu, au Buisson Ardent de la rue Boislevant.

Dans les chemins de l'œuvre de la glace, au contraire, il n'y a rien à faire, absolument rien à faire ni à vouloir faire, ni même à rêver de faire, rien, rien à désirer ou même à ne pas désirer, rien : ce qui doit y venir comme pardon, sous les espèces du pardon, ne viendra qu'après l'oubli de tout. C'est l'oubli, l'abyssal oubli de l'être envers lui-même qui fonde, très occultement, le mystère amoureux de la Donation de Guenièvre et de sa Couronne de Glace.

« Ainsi t'ai-je oubliée, Guenièvre ». Ainsi dois-je préparer, reprendre mes nouvelles amours avec Morgane, retrouver le sentier caché de son corps et le mystère nocturne, hypnagogique et onirique du « Retour à 1 Etang ». Son corps est-il étang, l'étang est-il son corps ? Le rêve est-il retour, le retour se fait-il en rêve, et par le rêve ? Tout en sachant, aussi, que l'autre *étang* — face non plus à l'Abbaye, mais face au Hameau — reste quand même tout près du Petit Trianon et de ses failles induites, débiteur de l'étrange ruisseau confidentiel serpentant dans l'herbe verte, sous les herbes à la fausse innocence des alentours, et quand nos pas s'enfoncent doucement dans la terre alanguie et complice, mortuaire, pétrie de tous les songes de l'« insigne compagnie » des Derniers Fidèles, s'il a été dit que « c'est au Hameau que nous nous retrouverons, c'est au Hameau que nous nous reconnaitrons ». Voyez ainsi comme cet oubli si grand se fait souvenance si la grande souvenance en vient à se laisser à l'oubli, voyez comment la blanche Morgane émerge des flots noirs de l'étang du milieu noir de l'étang sous la lune vivante et ardente de l'autre souvenance, de l'autre oubli et de notre ancienne autre mort. Doucement, doucement, doucement tout s'arrête, et reprend encore une fois pour s'arrêter définitivement, pour que s'arrête jusqu'à l'arrêt lui-même : cette fois-ci, *ça y est*. Et ces hauts murs d'air autour de moi, je le sais aussi, ce n'est que le sommeil, le gardiennage du sommeil en sous — location de la mort. Mais moi je n'ai pas renoncé d'y tenir mes carnets du sommeil.

Ces notes, lambeaux, obscurcissements d'une révélation dont l'échappée originelle n'a pas cessé de m'entraîner, cette nuit — toute la nuit — dans les galeries souterraines du sommeil le plus profond, du sommeil cataleptique d'après le sommeil, où stagnent les pouvoirs destitués de la pensée archaïque et ses mythologies agonisantes. Il s'y prépare de très périlleux réveils.

Les chiens du chasseur effréné

*Il y a aussi des nuits de Walpurgis comiques,
Excellence !*

*Maintenant d'annonce une de ces nuits
de Walpurgis cosmiques.*

*Voici de nouveau venir l'heure où il sera
donné aux chiens du chasseur effréné de
rompre leurs chaînes.*

C'eut l'heure qui commande. Le moment est venu.

GUSTAV MEYRINK

(122) Une belle promenade d'août à Versailles, mystiquement scandaleuse.

Et bientôt midi. « Mais où donc allez vous comme cela ? Il n'est pas permis que l'on aille par là-bas, revenèz, revenez vite ! Cette partie est strictement interdite aux visiteurs, vous ne le savez pas ? Faites attention, nous allons envoyer les gardiens pour vous ramener ! N'avancez plus, arrêtez, arrêtez donc d'avancer... ». Depuis quelques instants ils étaient déjà deux ou trois, plusieurs même, en tablier bleu de jardinier, à me crier après, de loin, avec des grands gestes. Mais à la faveur d'une haie pleine d'ombre, je me dérobai à leur vue et ne sais plus ce qui se passa, dans tous les cas je ne les entendis plus. Et, d'ailleurs, soudain, je n'entendis plus rien du tout. Un extraordinaire silence s'était fait autour de moi, je n'entendais même plus mes propres pas traînant dans la terre de plus en plus meuble, incertaine. Malgré le grand soleil de midi, il y avait secrètement dans l'air je ne sais quelle qualité nocturne, j'avais l'inquiétante impression qu'il faisait nuit en plein jour, je ne sais même pas comment dire.

Je marchais assez loin derrière le Hameau de la Reine, et c'est en dépassant un petit fossé que les jardiniers, au loin, s'étaient mis à crier après moi. Mais déjà je n'étais pour ainsi dire plus libre de mes mouvements, de mes décisions,

j'aillais devant moi comme en subissant l'attraction d'un appel médiumnique aussi irrésistible que précis quant à la direction à suivre, mais dont j'ignorais la provenance. Je ne savais pas où j'allais, ni ce que je cherchais, ne même plus très bien qui j'étais (si tant est-il que je l'eusse jamais su, *qui j'étais*).

Quelques pas de plus, et la terre se déroba sous mes pas, brusquement, en m'engloutissant, d'un seul coup, jusqu'aux épaules, dans ce qui devait être une sorte de ruisseau souterrain. L'eau bouillonnait autour de moi, glaciale, je savais qu'il me fallait surtout éviter de trop bouger.

Comment en suis-je sorti ? Je ne le sais pas, je n'en ai plus le moindre souvenir. Mais je sais que j'avais donné en plein dans l'ancien, et très mystérieux, « ru de Marie-Antoinette », et que l'on avait donc fini par me faire arriver là où il fallait de tous temps que j'aie, afin que les choses les plus grandes s'accomplissent-

Car c'est le « ru de Marie-Antoinette » qui livre l'axe de passe du milieu de jour, les dangereuses faveurs de notre glorieuse et toute-puissante Méridienne.

Je le répète, ce fut une belle promenade d'août à Versailles, un enchantement ébloui sous les feux blancs du soleil en son heure la plus juste.

(207) Mais entre temps j'ai dû faire face au malheur le plus obscur, persister dans le voisinage des ténèbres, et l'autre *vide*, et tout en vient ainsi à s'effacer lentement sous les sables que nous savez, chère ennemie immortelle, car c'est la trace de vos pas que, de vie en vie, je m'efforce d'y chercher et qui, de siècle en siècle, n'en finit plus de se dérober, de s'évanouir chaque fois encore plus. Mais où vont-ils donc ces chemins d'effacement, vers où me menez-vous ainsi ?

Vers le cœur interdit de l'Asie Antérieure, vers ces mystérieuses Indes Noires que Wolfram von Eschenbach appelait *dans Innern Indiâ*.

(208) Ma fille Véronique ayant pris à la bibliothèque de la Préfecture *La nuit de Walpurgis* de Gustav Meyrink, je l'ai relu cette nuit. Avec avidité, le même enchantement toujours, et comme à chaque fois le renouvellement entier de ce que j'avais cru y trouver la fois précédente. D'ailleurs, en ce qui me concerne, cela est vrai pour tous les romans de Gustav Meyrink, que j'ai lus, tous, au moins trois ou quatre fois. J'y ai suivi, depuis longtemps, et comme hypnotiquement, le mouvement lent d'une certaine spirale ascensionnelle. Mouvement qui, à ce qu'il me semble, n'est pas prêt de s'arrêter. Ou en tout cas pas encore, *tout ne m'a pas été dit*.

Extraordinaire actualité, dans *La nuit de Walpurgis*, des pages concernant « les nuits de Walpurgis cosmiques », ainsi que l'approche et l'identification active des « vivants » qui, logés dans l'invisible des « Indes Noires », dans la spatialité transcendante de l'« Empire du Milieu », avaient créé en Europe, médiumniquement, dans les années trente, les « Fraternités Polaires » ayant eu à servir de support à ce *qui en vint*.

Sur « les nuits de Walpurgis cosmiques » : « Chaque année, le 30 avril, revient la Nuit de Walpurgis. Cette nuit-là, selon la croyance populaire, le peuple des fantômes est libéré de ses chaînes. Il y a aussi des nuits de Walpurgis cosmiques. Excellence ! Elles se succèdent à des intervalles trop longs pour que l'humanité puisse s'en souvenir, c'est pourquoi on les considère chaque fois comme un phénomène nouveau, jamais encore expliqué. Maintenant s'annonce une de ces nuits de Walpurgis cosmiques. Alors se produit un renversement par lequel ce qui est en bas se trouvera en haut ». Et ensuite : « Voici de nouveau venir l'heure où il sera donné aux chiens du chasseurs effréné de rompre leurs chaînes : mais à *nous aussi* il est donné de rompre quelque chose : la loi suprême du silence ! La parole : » Peuples d'Asie, gardez vos biens les plus sacrés » n'est plus valable pour nous. Nous les abandonnons pour le bien de ceux qui sont prêts à « voler ». Il nous est permis de parler. C'est la seule raison pour laquelle je parle à Votre Excellence. C'est l'heure qui commande, cela n'a rien à voir avec un quelconque mérite personnel de votre part. Le moment est venu ».

Ce que Gustav Meyrink dira, ici, sur l'« Empire du Milieu » — concept royal s'il en fut, et qu'il s'agit de comprendre comme « une allusion à l'Aggartha », dans le sens où l'eussent dit un Alexandre Saint-Yves d'Alveydre, un René Guénon, ainsi que certains autres, tout proches de nous — me paraît témoigner du niveau unique, en son temps, de sa science traditionnelle, de l'information spirituelle directe et sans doute agissante qui aura été la sienne, et dont les états réels ainsi que l'origine nous sont restés secrets, à jamais secrets. Quelle abominable solitude spirituelle et mentale que celle de Gustav Meyrink en son temps, à Prague et ailleurs, dans le monde de *l'intelligentsia* auquel il avait dû faire face, seul, pendant toute sa vie, et comme je comprends le mot fulgurant de Ladislav Klíma (1878-1928), exhibant, dans *Némésis la glorieuse* (Prague, 1932), la métaphilosophie de l'expérience de l'au-delà de la mort, et s'écriant, un jour, que *l'étron tombé du cul d'un bûcheron robuste a plus de valeur que toute l'actuelle intelligentsia tchèque*.

Celui que, dans *La nuit de Walpurgis*, Gustav Meyrink fait parler médiumiquement de l'« Empire du Milieu » — *awesya* appellera-t-il cela, « faire *awesya* » — est dit être « un Mandchou ». Je cite : « Un Mandchou. Des hauts-

plateaux de la Chine. De l' « Empire du Milieu », comme vous auriez pu le Deviner ». Et aussi : « L'Empire du Milieu est à l'est du Hradschin. Mais même si vous pouviez jamais vous décider à passer la Moldau pour aller jusqu'à Prague, vous auriez encore un trajet considérable avant d'arriver en « Mandchourie ». D'autre part, je ne suis nullement un mort, comme vous pourriez le penser du fait que je me sers du corps de Monsieur Zrcalo comme d'un miroir pour vous parler, vous apparaître. Bien au contraire : je suis même un *vivant*. Au cœur de l'Asie, il y a, à part moi, beaucoup d'autres *vivants*, beaucoup d'autres vivants comme moi ». Et ensuite : « L'Empire du Milieu où se trouve notre *demeure* c'est celui du « véritable milieu ». C'est le Centre du Monde, qui est partout. Dans l'espace infini n'importe quel point est un centre. Comprenez-vous ce que je veux dire ? ».

(209) Je reviens brièvement là-dessus, d'Alexandre Saint-Yves l'Alveydre à Ferdinand Ossendowki et René Guénon, et surtout si l'on tient compte du dossier, toujours *brûlant*, des activités qui furent celles des Fraternités Polaires, dossier instruit, dans son temps, par Jacques Marquès-Rivière, il apparaîtra comme indiscutablement certain qu'il faille — ou, peut-être, qu'il fallait — situer le « Centre du Monde » — Aggartha, Shamballa — quelque part dans le Nord de l'Inde, le « Nord Interdit » de l'Inde du XIX^e siècle, ou, plus sûrement encore — bien plus sûrement — au Thibet. Toutes les occultes attentes européennes ne sont-elles pas thibétaines ?

Cependant, Gustav Meyrink, lui, laissera entendre que son « Empire du Milieu » se trouverait on ne sait où dans le Nord-Ouest de la Chine, vu que la « Mandchourie » dont il parle dans *La nuit de Walpurgis* ne saurait être qu'une formule de convention (et, par ailleurs, la figure des « hauts plateaux » nous menant, aussi, à la « Passe de l'Ouest » des « grands veilleurs » du Tao, car il s'agit des « hauts plateaux de l'Ouest »). Mais l'Ouest des uns n'est-il pas l'Est des autres ? Tout est chiffré. Or j'ai moi-même récemment eu à apprendre, par des voies exclusivement spirituelles, médiumniques beaucoup plus que visionnaires, des voies *commandées*, un certain nombre de choses précises — et, là-dessus, je me suis déjà expliqué, longuement, dans un des derniers chapitres de mon roman tourné vers le plus « grand départ » tantrique, *Les mystères de la Villa Atlantis* — un certain nombre de choses précises, dis-je, et même fort précises, concernant la *situation actuelle* de ce que René Guénon appelait le « Centre du Monde », domaine propre du « Roi du Monde », et tout ce que j'ai pu savoir, ainsi, à ce sujet, corroborerait plutôt les vues de Gustav Meyrink, car, pour moi aussi, désormais, cet endroit-là — situé, de toutes les façons, comme le dit Gustav Meyrink, « à l'Est du Hradschin » — serait à chercher — spatialement — sur les « hauts plateaux » de l'Ouest de la Chine, dans le voisinage métaphysique de la « Passe de l'Ouest ».

Mais pourquoi la spécification spatialement? Parce que, à présent, toutes ces hautes recherches-là vont devoir se reconverter, se donner l'ordre à elles-mêmes de retrouver l'ouverture de l'être en train de se rejoindre spatialement lui-même, ses nouvelles ouvertures continentales, planétaires et galactiques, et compte tenu, aussi, du fait que, désormais de plus en plus le temps sera inter-dit de temps, que le temps déjà n'est plus le temps ou si peu, trop proche déjà de la fin « fin des temps », et qui s'en indispose et se déprime, s'amenuise et tend à s'auto-destituer apocalyptiquement de par l'appel démantelant de cette proximité elle-même, si suprêmement subversive

(210) Ce 4 avril 1989, en attendant Michel Jaouën pour déjeuner au « Palais Blanc » du Belvédère, chez Somchit Tangkhapanya. Table isolée par un haut paravent en papier de riz translucide, musique lascive, train d'apéritifs à a cool de rose subtilement rafraîchis, dépaysement assuré mais qui fort heureusement reste plutôt allégorique. Dehors, à ne pas y croire, il neige. Il neige intensément, et depuis ce matin. Douteux présage, qu'il en vienne ainsi à neiger par temps de grand soleil. Nies ennuis cardiaques me fatiguent infiniment, *sournoisement*. Je suis en avance, j'eusse aimé qu'il y eut des fleurs sur la table, ou de ces branches minces avec des baies jaunes et rouges. Mais c'est bien la fatigue encore qui l'emporte sur tout, à la lisière d'un sommeil suspect, peut-être dangereux. Je m'y laisse glisser.

Et je me surprends en pensant à la manière somme toute assez mystérieuse dont Michel Jaouën, s'étant plus ou moins égaré dans la forêt de Saint-Germain en la compagnie d'une jeune femme importante pour lui, « à l'aura puissant et magique », eut, il y a quelques années, la préfiguration visionnaire de tout ce qu'il allait lui falloir faire, en se soumettant, pour cela, médiumiquement, aux influences occultes de l'esprit des lieux, du *Spiritus Loci*, de tout ce qu'il allait lui falloir faire faire, dis-je, autour des Etangs de Ham, et plus haut, sur le plateau à ce moment-là tout à fait désertique où, aujourd'hui, se lèvent le Palais Blanc du Belvédère et les architectures clandestines appelés à pourvoir aux exigences activistes de la Jontion de Vénus et de ses desservants « au sang violet », issus de l'« Ancienne Race ».

Aujourd'hui, pourtant, ils ont tous oublié ce que fut vraiment la forêt de Saint-Germain, les innombrables rencontres et sonnaillies, poursuites et noces d'ombre noire qui vinrent à s'y faire le long des siècles et même assez récemment encore. Je ne rappellerai que le cas du maréchal de Salon-de-Provence, dont le nom fut soigneusement caché, passé à l'oubli, effacé, qui, ayant vu, une nuit, près de chez lui, au pied d'un arbre vert, la Reine Blanche de la Nuit

parée en Reine de France — La Reine de France la Morte — et celle-ci l'ayant chargé d'une importante communication personnelle et ultra-secrète pour Louis XIV, obtint, à Versailles, que l'on veuille bien reconnaître la légitimité de sa mission et la réalité même de ses dires en montrant qu'il était parfaitement au courant — la Reine Blanche de la Nuit l'en avait instruit dans ce but — de la «rencontre» que la Grand Roi lui-même avait fait, un jour, en pleine forêt de Saint-Germain, la rencontre d'un « grand mort » de la Maison de France (a-t-on dit). On a par la suite plus ou moins pu savoir que cette fort nécromantique «rencontre» avait secrètement marqué la vie de Louis XIV d'une terrible empreinte spectrale et providentialiste. Episode consigné par le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, et dont l'importance m'a toujours semblé des plus exceptionnelles et peut-être bien aussi, quelque part, des plus décisives. Il faudra qu'un jour je revienne là-dessus. Il faudra qu'à *mon tour j'entre, moi aussi, en forêt de Saint-Germain*.

En ce qui concerne Michel Jaouën, il me paraît établi qu'il a été saisi, en forêt de Saint-Germain, par la royale lumière secrète qui s'y tient depuis si longtemps cachée, et qui toujours saura distinguer et illuminer les siens, quand ils s'aventurent à y passer en galante et magicienne compagnie et que les astres aussi, dans les hauteurs de ciel, se retrouvent en certaine configuration difficile.

La forêt de Saint-Germaine n'est assurément plus guère comme avant, mais il ne reste quand même quelques arpents délictueux, pleins d'ombres lentes et guetteuses, je ne sais quelles clairières hantées par des lumières fugitives et légères, dénudées parfois. Il faut se faire léger par les temps qui courent, léger, et même très léger. Depuis quelque temps, chaque nuit je lève en rêve, d'autres rencontres légendaires seraient-elles en train de se manigancer illégalement ?

(211) Sur ce Michel Jaouën apparut, et nous nus fimes un déjeuner assez admirablement à la thaïlandaise, Michel Jaouën tout au moins car, moi, tenu par la diète, je dus me contenter d'une salade et d'une mangue fraîche, *aroy mai kha* ?

Je rends donc comte, ci-dessus, de la *ligne fondamentale* de mon discours activiste à Michel Jaouën.

Je lui dis : la seule chose décisive qu'il nous est pour le moment demandé d'essayer de faire, à nous autres compagnons confidentiels de l'Axe Majeur et, pour certains, « desservants au sang violet de la Jonction de Vénus », c'est que

nous parvenions à imposer, par nos propres moyens, par nos *moyens actuels*, que Cergy Saint-Christophe — que la ville dédoublée de Cergy Saint-Christophe — et l'ensemble des appareils d'action métacosmique dont celle-ci à désormais le contrôle à partir des architectures clandestines en place avec la Palais Blanc du Belvédère et les aménagement appropriées de ses zones de haute influence magnétique et métatectonique dans le Val d'Oise, soit choisie j'entends proposée, imposée de force et *acceptée* — comme capitale culturelle, comme pôle culturel absolument central et centralisateur de la nouvelle Europe actuellement en marche, de la plus Grande Europe à venir.

Et je dis aussi qu'en cette fin de millénaire, des chose depuis longtemps cachées et oubliées, des choses au statut immémorial et fondamentalement occulte reviennent, sont en train de revenir en surface, de réapparaître en plein lumière du jour : ainsi commence-t-on déjà à comprendre, du moins dans certains milieux hautement prévenus, hautement qualifiés, que le Val d'Oise est à la France et partant à l'Europe de l'Ouest ce que le Thibet est au sous- continent indien et à l'Asie tout entière. Le Val d'Oise, aujourd'hui, c'est le Thibet de la France profonde, le Thibet de la France *antérieure*, la France des nouveaux relevés actuellement en cours, des nouvelles évaluations secrètes de son passé trans-historique, atlantéen et hyperboréen menées par les chercheurs de points de la Jonction de Vénus.

Ainsi l'aboutissement actuel, aboutissement extrême-occidental et atlantique, de l'Axe Majeur dans le Val d'Oise est-il destiné à révéler à lui-même, à mobiliser sur place les disponibilités métacosmiques occultes du plus Grand Val d'Oise, terres des ultimes et premiers mystères tectoniques et métatectoniques du « Grand Continent » Eurasiatique et de ses ères révolues, terre, dis-je, et région de dédoublement transhistorique, de profonde dissimulation, de persistance et de sauvegarde, préontologiquement chargée de maintenir la flamme de la continuité transcendante de l'être dans les temps, dans les saisons cosmiques des ténèbres imposées par les régimes criminels du Kali-Yuga, et de la porter, intacte, cette flamme limpide et vive, jusqu'au jour de la Délivrance, jusqu'au jour et à l'heure du Renversement Final de l'Axe et du Grand Retour, du Retour des «Grands Temps ».

Toutes les terres secrètement polarisées — rendues polaires — par le passage, en leur sein, le l'Axe Majeur, rendues par l'Axe Majeur disponibles aux plus grandes réverbérations galactiques et magnétiquement embrasées par lui, ne sont-elles pas, aujourd'hui, des terres de mission, des terres de *mission secrète* ? Une *mission secrète* concernant, à l'heure des décisions suprêmes,

l'émergence révolutionnaire de la plus Grande Europe et la mise en situation de son unité transcendante à venir, unité qui, à présent nous sommes quelques-uns à le savoir, ne saurait se faire qu'autour de l'Axe Majeur, puisqu'il en a été depuis toujours décidé ainsi et que c'est bien le concept, le principe même de cette décision qui fera que tout sera fait, dans les temps voulus, ainsi qu'il en a été prévu et non autrement. Et je le répète, non *autrement*.

(212) J'en vins alors à rappeler à Michel Jaouën que le numéro 5 de la revue *Style*, numéro spécial conçu comme une redoutable machine de guerre méta stratégique, sera très précisément consacré aux états actuels des « nouvelles littératures européennes », et lui offre que nous fassions du lancement de ce numéro, en septembre prochain, le coup d'envoi de l'ensemble des opérations visant à imposer Cergy Saint-Christophe comme la capitale culturelle de l'Europe. Et je lui cite la déclaration du directeur de la revue *Style*, André Murcie : « Nous sommes les seuls à posséder cette orgueilleuse démesure péremptoire d'affirmer que le destin de la littérature — aujourd'hui — se joue dans la geste inachevable d'une revue de littérature ». Si le destin des nouvelles littérature européenne se joue, aujourd'hui, et pour fort longtemps, sur la bataille générale, sur la grande bataille d'avant-garde qu'engage en ce moment même la revue *Style*, c'est sur la « geste inachevable » des littératures, de la culture et des cultures européennes de la fin que va devoir se jouer le destin de l'Europe, de la « nouvelle Europe » : avec Antonio Gramsci, nous savons que les fondations cachées de toute bataille politique et historique décisive — de toute bataille métapolitique — sont, dans le courant intérieur même de l'histoire interpellée, ainsi, par son destin ultime, des fondations culturelles. C'est sur l'émergence fondationnelle de ses nouvelles littératures que l'Europe de demain joue donc son destin, sa chance historique et jusqu'à son être même. Aujourd'hui, en Europe, la littérature c'est le destin, le « grand destin ».

(213) Dans la ligne métahistorique grand-européenne qui est aujourd'hui la nôtre, le lancement du numéro spécial de *Style* consacré aux nouvelles littératures européennes aura dans ce cas à se faire depuis la Maison de Gérard Philippe, dans le Val d'Oise — officiellement inaugurée, donc, par la même occasion — et avec l'appui agitationnel de trois manifestation de base, dont le groupe rédactionnel et d'action de la revue *Style* en assurerait alors entièrement la charge.

Ces trois manifestations de base, proposées par nous, et axées, toutes, sur la sortie, en septembre prochain, du numéro spécial de *Style* présentant les nouvelles littératures européennes, devraient être, en principes, les suivantes :

— les « rencontres annuelles d'octobre », à la Maison de Gérard Philippe, au village de Cergy, consacrées à la nouvelle poésie d'avant-garde française et européenne,

— les « rencontres annuelles d'octobre », à la Maison de Gérard Philippe, au village de Cergy, consacrées aux nouvelles littératures européennes d'avant-garde, roman, nouvelle, mémoires, essais, etc.,

— les « rencontres annuelles d'octobre », à la Maison de Gérard Philippe, au village de Cergy, consacrées au jeune cinéma européen d'avant-garde,

— série de rencontres dont l'ensemble devra se faire très nécessairement sous le signe de polarisation active et de haut encadrement culturel et métaphysique de l'Axe Majeur.

— Il serait également à prévoir que, que tous les trois ans, les rencontres annuelles de la Maison de Gérard Philippe — poésie, littérature, cinéma — se donnent le statut et les titres de « Grand Festival Européen de la poésie, de la littérature et du cinéma de l'Axe Majeur ».

Et, encore une fois, je le précise et le souligne avec force et clarté : le groupe rédactionnel et d'action de la revue *Style*, ce que l'on appelle, aujourd'hui, déjà, la « galaxie *Style* », dispose de tous les éléments de doctrine, de direction, d'encadrement et d'agitation, de tous les éléments créateurs nécessaires à la mise en marche immédiate de l'ensemble des projets culturels et métaculturels concernant l'utilisation de la Maison de Gérard Philippe et des grands projets mobilisés, et déjà en place, à Cergy Saint-Christophe, autour de l'Axe Majeur, comme que base opérationnelle avancée des futures batailles culturelles — des futures batailles métaculturelles et, aussi, osons le terme, des futures batailles métahistoriques et transcendantes — qui, dans les temps si tragiques et si exaltants dont nous nous sentons entièrement responsables, nous autres, les activistes de la nouvelle génération impériale, seront appelées — ces batailles à venir, et qui sont déjà là, nos batailles — à définir les destinées grand-continentales de notre plus Grande Europe, « de l'Atlantique au Pacifique ».

(214) J'annonce, ensuite, à Michel Jaouën, notre décision, pour le moment ultra-confidentielle, concernant la prochaine création, au niveau d'une série d'essais toujours sous le signe de ralliement de l'Axe Majeur, d'un quotidien de combat métastratégique grand-européen, *L'Europe Socialiste*, dont, éventuellement, je prendrai moi-même la direction politique.

(215) Et je reviens, aussi — pour affirmer que j'en maintiens, inchangé, le principe — et, au-delà du principe, j'entends en retrouver encore la belle ferveur — à la double proposition — datant, déjà, de l'été dernier — qui nous engageait à utiliser dans le champ architectural de l'Axe Majeur — à leur plus juste place sémiologique — certains des plus récents travaux de Michel Charpentier. Ce qui m'amène à citer :

— Son extraordinaire * hommage tragique » à Gérard Philippe, la haute flamme vive de sa célébration assumptionnelle, en béton blanchi, irradiant, la célébration conçue pour monter la garde devant la Maison de Gérard Philippe, au bord de l'Oise, et pour qu'elle en institue sans fin l'intégration métaphysique *dans ses propres lieux*, dans son environnement déjà le plus *saisi*. Intégration métaphysique dans un environnement métaphysique, « sous le ciel immensément vide et blanc de l'Oise antérieure, au-dessus des cimes enflammées des arbres séculaires de ces lieux hanté, violemment interpellés, ces cimes *significatives*, par les vents de l'Ouest, les vents de notre plus ancienne mémoire continentale et atlantique, hyperboréenne ».

— le projet de l'exposition — dont je relevai, alors, à nouveau, la si fascinante conception sérielle — de ses sculptures célébrant de Don Juan de Mozart — la figure abyssale de Don Juan — dans ses personnages mêmes, sculptures monumentales, et procédant à l'investissement des anciens vergers en terrasses de la Maison de Gérard Philippe, inaugurant donc, ainsi, une nouvelle structure expositionnelle de par leur seule intégration métaphysique dans un environnement intercepté par le projet, mobilisé par celui-ci et comme changé, transmuté par le discours même qui le hante spectralement et le tient à *en être, le temps que cela se fait*. Et les exploitations, aussi, d'une certaine musique, nommée, là, partie prenante, vertige, engouffrement liturgique, délire sacré.

(216) Compte rendu, en continuation, de l'état du moment, de la marche du travail de scénarii et de production sur mes deux films, *La Vierge du Lac Noir* et *Le secret du Palais Blanc*, destinés tous les deux à exhiber, complémentirement, les dessous magnétiques et, comment dire, *médiuniques* aussi, les missions d'ingérence et de surévaluation cosmique actuellement à l'œuvre sur le site de l'aboutissement de l'Axe Majeur à Cergy Saint-Christophe, où tant de choses auront à se passer, et sans doute très bientôt.

Des dessous médiuniques se risquant à faire face, certains, parfois, aux « barricades mystérieuses » qui se dressent vertigineusement devant nous, et en nous.

(217) Sur l'éventuelle installation — ne fût-ce que passagère — de notre Centre de recherches dramatiques avancées» dans les murs de la fabrique désaffectée d'Eragny, dans le Val d'Oise, dont l'Etablissement d'Aménagement Public de Cergy Saint-Christophe contrôle les utilisations actuelles.

Ce déplacement du « Centre de Recherches dramatiques avancées » à Eragny, opération préliminaire à la reprise finale de mon projet concernant l'organisation à Cergy Saint-Christophe, en première mondiale, d'une représentation majeure, d'une représentation totale des deux drames initiatiques de Zacharias Werner (1768-1823), *Die Söhne des Thaïes* et *Die Kreuzesbrüder*, sur le Mystère de la Fin de l'Ordre du Temple et les origines occultes de la Révolution Française. A ce sujet, je rappelle à Michel Jaouën la lettre de pré-engagement adressée, par nous, le 19 juin 1988, à notre ami Michel Mirandon, secrétaire général de l'Etablissement d'Aménagement Public de Cergy Saint-Christophe. *Les Fils de la Vallée*, et *Les Frères de la Croix*, actuellement en cours de traduction par les soins des Editions des Nouvelles Littératures Européennes.

(218) Sur les trois émissions de recherches radio, devant passer, à France Culture par le *Clair de Nuit* de Jean Couturier et d'Irène Omélianenko :

- *La magie cosmique des Etangs de Cergy*,
- *Les voix secrètes de la Maison de Gérard Philippe*,
- *Les Douze Colonnes de la Liberté Absolue*, à Cergy Saint-Christophe.

(219) Sur André Murcie, qui se trouve personnellement à la pointe idéologique, activiste et organisationnelle de l'ensemble des batailles culturelles grand-continentales dont nous assumons aujourd'hui la conduite manifeste ou tout à fait confidentielle. Je reconnais, aujourd'hui, en André Murci, le Lénine des batailles culturelles décisives pour la nouvelle Grande Europe, et j'entends que cela en vienne à se savoir à tous les niveaux de nos propres hiérarchies parallèles subversivement en place là où il est déjà nécessaire qu'elles le fussent.

André Murcie : « Parce que nous avons tué les dieux et que nous avançons dans une époque de ténèbres mentales munis de notre seule exigence à vouloir surmonter l'opacité de la nuit dérélictore, nous intensifions la nécessité d'une littérature des plus grands vertiges intérieurs et extérieurs — au plus près et au plus loin de ce que le commun des mortels nomme poésie. »

« Oui, nous, *Style*, affirmons que l'acte littéraire est opératoire — qu'il existe des voies secrètes et métapolitiques de grande efficacité poétique — que le poète est le seul qui détienne entre ses mains la puissance chaotique de délier ou de renouer le nœud gordien de la brisure du monde. »

(220) Erle Cox, *La Sphère d'Or*, Nouvelles Editions Oxwald, Néo, Paris 1987. D'une manière relativement paradoxale, s'il y a un • secret ultime • du site réinvesti, à Cergy Saint-Christophe, par les pouvoirs de polarisation tectonique directe et de haute ingénieries métacosmiques diligentées par l'Axe Majeur dans ses aboutissements et dans ses architectures clandestines du Palais Blanc du Belvédère, ce « secret ultime », concernant les soutenance abyssales du sous-sol du Val d'Oise et de ses souterrains trans-historiques, « archaïques », se trouve comme à la fois dissimulé et *donné à voir*, donné à saisir dans *La Sphère d'Or*, roman — apparemment — de fiction scientifique, et très certainement d'instruction visionnaire surqualifiante, « initiatique », d'un niveau maintenu sous l'influence directe des « Supérieurs Inconnus ».

Aussi me suis-je fait un devoir de compagnon de dire, en fin de déjeuner, à Michel Jaouën : « Tous les nôtres ont à être tenus de lire *La Sphère d'Or* d'Erle Cox, d'en ressasser indéfiniment le message, de le méditer et de l'intérioriser. Car cette obligation représente, pour nous autres, un *seuil de passage* : c'est dans le sous-sol du Val d'Oise que se trouve abyssalement enfoui, depuis des ères irrationnelles, depuis des millions d'années, le « Troisième Vaisseau » — le « Vaisseau Perdu » — dont parle *La Sphère d'Or*, vaisseau qui est, en fait, une Sphère d'Or faisant fonction d'« arche trans-historique », « immémoriale ». *La Sphère d'Or*, d'Erle Cox l'affirme clairement, le « Premier Vaisseau » — la « Première Arche », en fait la première des trois Sphères d'or — avait été accidentellement détruite « quelque part » en Australie. La deuxième Sphère d'or — celle qui s'était trouvée enfouie au Thibet — fut magnétiquement — ou, plutôt, médiumniquement — épuisée par le travail auquel, en alimentant les grandes révolutions planétaires du XXe siècle, elle s'est laissée inexorablement asservir. Et c'est la troisième et dernière Sphère d'Or, celle qui, nous sommes quelques-uns à l'avoir compris, se trouve enfouie, abyssalement, dans le sous-sol archaïque du Val d'Oise, qui nous fournit, aujourd'hui, les visions, les pressentiments et les souffles, qui nous irradie et nous change, nous transmute en nous transmettant ses occultes pouvoirs salvateurs par l'intermédiaire des appareils métatectoniques en action avec le Palais Blanc du Belvédère et ses architectures d'action clandestine au terme de l'Axe Majeur.

Avec la troisième Sphère d'Or, un soleil transcendantal est enfoui très loin sous terre dans le Val d'Oise, un soleil déflagrant, ardent et irradiant, qui influence et tient occultement en son pouvoir tous ceux qui en ont médiumniquement pressenti, au tréfonds d'eux-mêmes, la redoutable présence métacosmique et connu, ainsi, le terrible feu de renouvellement et de vie autre qui en émane en permanence. « D'ailleurs — ai-je fini par le dire à Michel Jaouën — je suis tout à fait persuadé qu'Erle Cox, en fait, n'a jamais vraiment existé ».

.Mais là je me suis peut-être un peu trop avancé. Là, j'ai sans doute, je le crains, trop dévoilé nos arrières-positions ou, comme on dit, « trop parlé ». < Désamorcer le truc » ? Déjà trop tard.

(221) D'autre part, si vraiment le Palais Blanc du Belvédère doit être rendu, un jour, prochainement, à sa vocation secrète et première, à sa seule vraie raison originelle d'être et *totale*ment *agissante*, qui est celle de s'imposer comme la ruche alvéolaire des futures élites créatrices engagées, corps et âme, dans les premières lignes du front de la nouvelle culture européenne en marche, élites qu'il faudrait alors « mobiliser sur place » à Cergy Saint-Christophe, les y enraciner existentiellement, il faudra qu'il passe de la société qui en détient actuellement la propriété et en contrôle la gérance générale — je crois qu'il s'agit de la FFF, le Foyer du Fonctionnaire et de la Famille SA — entre les mains du Ministère de la Culture — du Ministère Français de la Culture — en attendant que, le moment venu, celui-ci s'en décharge sur le futur Ministère Européen de la Culture, sur le futur grand Ministère de la Culture Européenne.

Seul l'Etat, ou une de ses Agences — l'Etat Français, l'Etat Européen — peut régulièrement prendre en charge une opération de colonisation intérieure de cet ordre, sa mise en état, sa gérance spirituelle et administrative, son maintien ultérieur et l'entretien exponentiel des hauts feux de son Foyer Central. Que l'actuel Foyer du Fonctionnaire et de la Famille *passe la main* au Foyer des Créateurs et à leurs missions très spéciales, et que ce Foyer soit amené à devenir, ainsi, un Foyer d'Embrasement en état de réverbération directe et permanente avec le « Cœur du Ciel », « séjour occulte de la Lionne ».

Polarisé donc autour du Palais Blanc du Belvédère, Cergy Saint-Christophe et l'ensemble du site d'aboutissement continental de l'Axe Majeur qui en arme tectoniquement l'identité agissante deviendraient, ainsi, non pas la Cité du Soleil — le temps du soleil est passé, et il y aura d'autres soleils — mais la Cité de l'Etoile. De quelle Etoile, la Cité de l'Etoile ? Toute la question est là, et tout notre secret est déchiffrable à partir de l'inclinaison sidérale de la Tour Blanche du Belvédère. N'ai-je pas parlé du « séjour occulte de la Lionne » ?

Or il est chose évidente, me semble-t-il, que l'opération visant à la surcentrifugation sidérale du palais Blanc du Belvédère reviendrait à constituer, sur place, d'une manière voulue, supérieurement concertée, une population à mission spéciale, une société consacrée, et que cette consécration fût celle d'un nouveau Retour aux Etoiles, une nouvelle « consécration sidérale ».

Une relecture approfondie, puissante et tout à fait entendue de P. H. Lovecraft va devoir s'imposer de la plus extrême urgence.

Tout cela, je l'ai dit d'un seul trait, et j'ai aussitôt senti que je venais de commettre, ainsi, une nouvelle erreur, et de taille, que Michel Jaouën n'était pas tellement — et même pas du tout, à vrai dire — disposé à me suivre sur ce terrain si périlleux, que, s'il acceptait peut-être le principe de départ du projet fondamental de la colonisation sidérale de Cergy Saint-Christophe et de la mise à la disposition intégrale du Palais Blanc du Belvédère aux créateurs en action de la nouvelle culture grand-continentale ayant choisi d'y installer son suprême Foyer d'Embrasement — ce projet, appelons-le, entre nous, désormais, le *Projet Fondamental* — il se refusait à en assumer les *dernières conséquences*, et notamment celle d'un nettoyage par de vide du Palais du Belvédère afin de pouvoir y installer, à terme, ceux-là mêmes qui, depuis le début, eussent dû en assurer le rayonnement et la et les métastratégies polaires.

(222) Ainsi ai-je donc compris qu'il me fallait entamer, sur le coup même, une tactique comme de marche-arrière, de tergiversation, et c'est la raison pour laquelle, momentanément, j'ai renoncé à lui parler de la création récente, par nous — création aux conséquences absolument décisives — de *V Institut de Recherches Métastratégiques Spéciales «Atlantis»* (IRMSA), et, aussi, de ce que nous appelons, actuellement, le *Projet Aldebaran*. Plus tard. Cependant, il est de fait que le *Projet Aldebaran* n'existe — n'est valable, je veux dire — qu'en termes d'urgence immédiate. En viendrions-nous à composer avec les tenants de l'état de choses ?

Déviationnismes.

(223) Comment l'inclinaison de la Tour Blanche du Belvédère pourrait-elle suivre une définition sidérale si elle répond à l'attraction nuptiale, à l'ardente, à la très ardente attraction du « Cœur du Ciel », du « séjour occulte de la Lionne » ?

C'est que le « séjour occulte de la Lionne » n'existe, pour nous — dirai-je pour moi-même — qu'à travers son étoile de réverbération, qui est son étoile de régence, la Régente.

Je dis : l'étoile de l'alignement secret de la Tour Blanche du Belvédère s'appelle la Régente. Comment identifier la Régente ? J'y reviendrai.

(224) De son côté, Michel Jaouën me demande d'écrire un bref oratorio, destiné à conclure la prestation des chorales — les « milles choristes » — qui célébrerons, le 26 août prochain, sur l'esplanade du Palais du Belvédère, les

XII Colonnes de l'Occident - on dira les XII Colonnes « de la Liberté » - et leur gardiennage cosmologique des hauts cieux de l'Oise, Oratorio qui sera mis r en musique par Luciano Berio, ainsi, d'ailleurs, que la totalité du spectacle, grandiose (des << roues tournoyantes » de voix, s'engrenant entre elles, se déplaçant comme des tourbillons d'air, comme des couronnes de vent)

Et il m'invite, aussi, à écrire le texte de la « grande exhortation » qui, lue par Michel Piccoli. inaugurera en beauté, à 1 automne prochain, es vastes jardins en terrasses prévus pour établir une continuité significative entre a rupture l'esplanade du Palais Blanc du Belvédère, front de rupture confié à a gardé des XII Colonnes de l'Occident, et la descente vers l'appareil des plans d'eau des Etangs de Cergy.

Je confie, alors, à Michel Jaouën, que, depuis des années, je songeais que j'aïlle un jour proposer à Luciano Berio décrire la musique de mon opéra sur la carrière mystique d'un Anti-Don Juan, « Buckingham Palace ».

(225) Ce fut à ce moment-là que Michel Jaouën en vint à m'entretenir du projet des « listes culturelles » que certains de ses mais s'apprêteraient à présenter lors des Elections Européennes de juin, des « listes parallèles » aux compétitions politiques officielles, hors jeu, à la manière de ce qu'avaient déjà tenté de faire certains groupements écologistes, ou d'appartenance «alternative», comme on le dit à Berlin.

Ce qui, ai-je dit, me paraît singulièrement excitant, et d'une très belle force de représentation symbolique des accointances à couvert, accointances des états et des choses en cours, des choses qui « sont dans l'air » et qui font, secrètement, le mêmes — et avec quels soins pour que rien n'en respire « avant l'heure » — pour constituer et tenir prêtes, partout en Europe, des listes entièrement supranationales — toutes nationalités confondues, à la seule condition qu'il s'agisse d'europeéens, fussent-ils d'au-delà de Vienne — conçues, ces listes, pour qu'elles représentent les états actuels de la création culturelle d'avant- garde, et qui seront exhibées non contre les listes des élections politiques européennes, mais tout à fait en dehors de celles-ci, parallèlement. Dans le but de pouvoir ainsi constituer une Assemblée Alternative de la nouvelle culture européenne d'aujourd'hui et de demain, un Sénat Culturel de la plus Grande Europe, s'instituant, d'emblée, comme une « féodalité parallèle », appartenant, déjà, à un « monde autre », à une « histoire totalement autre ». Ce que je propose, c'est que la totalité des listes européennes de l' «alternative culturelle» — ou tout au moins certaines d'entre elles — aillent au feu sou le sigle de l'Axe

Majeur et des grandes glaciations métacosmiques invoquées à demeure par celui-ci, quand on sait l'aborder sous l'angle de sa plus intime justice en action.

L'extrême utilité rituelique des XII Colonnes de l'Occident, au bord de la rupture dépressive de l'esplanade et du contre-engagement lacustre qui s'y fait. Attention. Attention.

(226) Rentré chez moi vers les trois heures de l'après-midi, j'ai dû me coucher aussitôt, terrassé par une fatigue dont l'intensité même disait assez la nature suspecte, et même ultra-suspecte, à la fois élémentaire et corrompue, et pour tout dire *vampirique*, on y revient. Terrible, ce mot qui n'est pas comme les autres mots, investi par l'aura sanglante, mélancolique et sévère d'un sacrilège ritualisé.

Je me suis réveillé vers les cinq heures du soir, encore plus fatigué, et n'ayant pas cessé de rêver de mon Anti-Don Juan, de « Buckingham Palace » en tant que *spectacle*, et en tant que *spectacle* monté et donné, dans sa version définitive, quelque part au bord de l'océan, en été, spectacle étrangement différent de la version actuelle de mon drame, la seule version que je connaisse — que je connaissais — à ce jour, et comme baigné, ce spectacle, dans une lumière immensément spectrale, une version, dois-je dire, incomparablement plus riche, plus violente, et dramatiquement dénouée, éclairée par la puissance réparatrice d'un final tumultueux, baroque, pornographique et criminel, un final autre que celui que je lui savais, et hanté, indéfiniment hanté, en tant que spectacle, par le roulement assourdi, mais formidable, des vagues sombres et glacées de l'Atlantique en ses rives lusitanes, final auquel je n'avais à vrai dire jamais encore songé, et qui ne m'est donc apparu qu'au terme de ce rêve dans l'après-midi et alors que jusqu'au fond de mon rêve je n'ignorais pas que dehors il neigeait, *qu'il neigeait en avril*.

Dois-je l'avouer, je n'ai pas pu m'abstenir d'appeler Michel Jaouën chez lui, le soir tard, pour lui faire par de la troublante aventure de ce rêve qui venait ainsi de totalement changer mon « Buckingham Palace », en chantier déjà depuis peut-être — avec des interruptions — quelques trois ans et plus et qui, en fait, n'attendait, pour monter à la rencontre de sa version définitive, que l'occasion à la fois tout à fait imprévue et prévue dès le début d'une rencontre porteuse de conclusion avec Luciano Berio, rencontre si mystérieusement véhiculée par Michel Jaouën et qui, je ne sais pas pourquoi, me semble déjà *chose faite*. Ces blanches écumes, la splendeur sévère de l'Atlantique en vue du Portugal.

Ces vagues, ces écumes. L'amour à la démente, l'océan et la mort, et la lumière spectrale de l'au-delà de la mort au bord de l'océan.

Mais ce que je n'avais pas dit à Michel Jaouën, c'est que mon Anti-Don Juan est en réalité une biographie du duc de Windsor et de ses abdications royales et amoureuses. La future duchesse de Windsor a-t-elle été putain à Shanghai, lancinante question, et qui n'a pas fini de me troubler étrangement. Ce qui restera, pourtant, de la mémoire de Wally Simpson, l'ancien agent à couvert de l'US Navy en Chine, c'est ce qu'avait dit Hitler, si avare, comme on le sait, de ses appréciations, après la visite en Allemagne du duc et de la duchesse de Windsor : « C'est elle, la duchesse de Windsor, qui est la seule vraie reine d'Angleterre ». Il y a là une inquiétante part d'ombre, peut-être à jamais impénétrable. Mais pourquoi un opéra ? Parce que la seule saisie de ce mystère viendra, désormais, par les voies scellées de l'irrationalité, par le chant qui glorifie sa proie en la dérobant, en l'enlevant haut dans les airs, vers le vide du Milieu de Ciel.

Hanns Heinz Ewers, *Vampire* : « Elle se relèvera du néant, elle qui a été abattue ! Car on veille sur elle du haut des cieux resplendissante. Comme Horus, le vengeur de son père, elle terrassera ses ennemis, et triomphera de tout ce qui s'était dressé contre elle ».

(227) Ma vie passée, je la retrouve, parfois, en moi, comme un petit bois perdu dans les ombres de la fin de la nuit, au bord d'un ruisseau qui, de plus près, apparaît comme un canal anciennement contrôlé par des écluses, aujourd'hui défaites, avariées, des blocs d'ombre noire dans le noir faiblissant de l'air déjà sous l'influence de l'aube, et tout cela dans un parfait silence, dans un silence maçonnique.

Etait-ce hier ? Au 68 de la rue François Miron, dans le Marais, à deux pas de chez Henry Montaignu, de chez Philippe de Saint-Robert, l'hôtel de Beauvais. Comment en approcher, à nouveau, les très grands secrets anciens ? Sur l'hôtel de Beauvais, Christian Schlatter, dans un vieux numéro de *Sept à Paris* : « Ses fondations gothiques remontent à l'an 1200 ; son nom, lui, ne date que de 1654 où il fut donné par Anne d'Autriche à Catherine Bellier. Femme de chambre, borne et lubrique, attachée à la reine, elle lui rendit trois services : le premier parce qu'elle administrait merveilleusement le clystère, le second parce qu'elle servit avec discrétion et efficacité les amours de sa reine avec Mazarin ; le troisième, parce qu'il lui suffit de s'emparer quelques instants de Louis XIV, alors âgé seulement de seize ans, pour que d'un jeune homme inexpérimenté

dans les choses de l'amour en faire un partenaire royal. Il pouvait se marier, ce que la reine organisa. Et c'est de ce balcon qu'Anne d'Autriche accueillit l'entrée triomphale de Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse dans Paris à leur retour de voyage de noces. Catherine Bellier était devenue baronne de Beauvais. Plus tard, vieille, enlaidie mais toujours lubrique, elle dut vendre l'hôtel qui pourtant portait toujours son nom ; elle y Finit sa vie, en simple locataire cette fois ». On y trouve la face immédiate et pour ainsi dire extérieure des choses, la douteuse confession de la basse histoire. Mais il y a aussi un envers majeur de l'histoire, son identité occultiste et providentielle qui, en l'occurrence, interpelle bien vivement, de la manière la moins désintéressée qui fût, ce qui, dans le cours nocturne des siècles, eut à se passer plus ou moins clandestinement à l'hôtel de Beauvais. J'en reparlerai sans doute. Mais, pour le moment, c'est bien une des miennes aventures qu'il m'importe de relater ici, et dans un but fort précis. Un but, dirais-je, mystériosopique.

En effet, dans l'historial secret de mon propre cheminement initiatique, ce que je crois devoir appeler « ma nuit à l'hôtel de Beauvais » détient une place singulièrement à part.

L'hiver de 1950, au mois de février peut-être, une nuit étrangement lumineuse, par temps de grands froids, de neige glacée, bleuissante sous l'éclat spectral de la lune blanche, royale et magicienne, hypnotique. Et moi-même errant toute la nuit, seul, dans le Marais, fiévreux, en proie à une sorte d'égarement extatique. Il me souvient qu'à un moment donné, cédant à une impulsion impérative, mais inexplicable, obscure, je me suis vu m'introduire, comme une ombre, dans la cour enneigée de l'hôtel de Beauvais. Où, debout, à l'abri d'une saillie, j'ai passé des heures à regarder en moi-même, à attendre, le souffle coupé, que je ne sais quel événement salvateur, merveilleux et indicible se produise en douceur, sur place, qu'une porte dissimulée en ce mur vienne à s'ouvrir sur *l'autre monde*, qu'une amoureuse invitation me soit discrètement signifiée, m'indiquant le moyen d'un franchissement à la fois immédiat et surnaturel de la ligne de séparation entre ce monde et son double héroïque, magicien et légendaire, divin.

Mais rien ne se passa, rien si ce n'est le fait qu'au terme de ma veille — de mon *attente* — si vide, apparemment inutile, alors même que, de fatigue, d'excitation retournée, je me sentais glisser, irrésistiblement, dans un évanouissement des plus suspects, écœurants, une voix venant d'au-delà du mur de la non-vie retentit en moi, haute et claire, pour me dire, en une langue inconnue, ces quelques mots que je n'ai jamais pu oublier — quarante ans sont passés depuis — devise magicienne, message hautement chiffré, sentence concernant

la marche de ma vie à venir, souvenance immémoriale d'un serment antérieur à mon actuelle existence, je ne le sais toujours pas, *entoria camores, velobes alessar*.

Bien d'année après, le soupçon m'en vint, et je finis par y croire, qu'il s'agissait de l'ancienne langue énochienne, utilisée par les anges, les esprits et les entités extérieures pour s'entretenir avec ceux des humains qu'ils choisissent en vertu de leurs qualifications visionnaires ou mystiques, philosophiques aussi s'il s'agit bien de l'ardente philosophie de l'-Ars *Regia*, ceux des humains, j'entends, qui portent en eux un certain signe, caché et plus que tout simplement caché, mais secrètement incandescent et très rayonnant, un signe en provenance de l'autre monde et de l'autre vie, *Sigillum Dei Aemeth*. Et d'autres circonstances, et suivant une version différente de ce même signe, « Tu portes dans ton cœur une Croix de Diamants de la Lumière », mais là dit en clair, par le véhicule d'une langue humaine, en deçà — ou au-delà, peut-être — des prohibitions magiques et sécuritaires de la « langue énochienne ».

Et pourtant, si je voulais être entièrement sincère avec moi-même, je ferais là état d'un ancien doute que me hante et m'attriste, sourdement, depuis « ma nuit à l'hôtel de Beauvais » : ne s'y est-il vraiment rien passé d'autre lors de cette nuit-là, rien d'autre que mon interpellation angélique, que mon interpellation en langue énochienne ? Interpellation dont, après tout, je me souviens un peu trop facilement ? Quelque chose d'autre, quelque chose d'inouï, mais qui se ferait immédiatement faire recouvrir — à ce moment-là déjà, cette nuit-là — par le « voile de l'oubli ». Par le voile, je veux dire, du « grand oubli » protégeant les « sorties » des « nobles voyageurs » mystagogiques et providentiels quand ils viennent de l'autre monde en ce monde-ci, et de ce monde-ci quand ils se rendent dans l'autre, et toujours illégalement.

(228) L'été dernier, j'avais prié Vintila Horia, qui, rentrant à Madrid en voiture, s'était arrêté chez moi, à Cergy Saint-Christophe, de se rendre, une fois arrivé, à l'Eglise Royale de Saint-Jérôme près du Prado, pour y allumer deux cierges, en mon nom et pour mes intentions, tout en faisant très attention à ce qui, par la suite, ne manquera pas de lui en venir, en quelque sorte comme une « réponse ».

Or, allait-il me dire par la suite, en sortant de l'Eglise de Saint-Jérôme, à Madrid, où il venant de procéder au cérémonial en apparence si simple que je l'avais prié d'y officier pour moi, un éblouissement lumineux le surprit, en haut même de l'escalier descendant vers les jardins de l'entrée du Prado, et il entendit

en lui-même, une voix lui criant, dans une langue inconnue mais avec une extrême clarté, *Vêla Belar Entreverbis*. Langue inconnue ? Non, « langue énochienne » encore.

Par personne interposée cette fois-ci, ce fut donc ma seconde interpellation en langue énochienne, une interpellation dont je ne suis toujours pas arrivé à pénétrer le sens, à en saisir le message. Tout comme pour la première, je ne parviens pas à en « casser le code ». Mais *dois-je le faire* ? Car ne se peut-il pas que ces messages ne fussent en réalité pas adressés à la partie consciente de moi-même, qu'ils ne concernassent que la partie abyssalement immergée de mon être, et la seule vivante, mais irrémédiablement interdite au jour de la conscience du jour, la partie la plus occulte, supra-temporelle et indicible de mon « identité dogmatique » ? Au tréfonds de moi-même, quelqu'un comprend-il la « langue énochienne » ?

Mais encore faudrait-il savoir, quels gouffres d'outre-monde j'interpellais moi-même — je *sollicitais*, il faut dire — à travers le cérémonial ainsi pratiqué, en mon nom, à l'Eglise Royale de Saint-Jérôme, à Madrid, et quels étaient, d'autre part, les antécédents sur place de ce bel ouvrage, de antécédents me liant, et depuis déjà fort longtemps, me liant dans l'invisible, et sacramentelle-ment, à l'endroit ainsi sollicité et aux très hautes influences extérieures s'y trouvant attachées à demeure, ainsi que je le sais pour en avoir moi-même eu à éprouver, en d'autres temps, en des temps infiniment funestes, mais aujourd'hui dépassés, toute la puissance d'action directe et tous les « feux vivants », les redoutables et limpides « feux vivants ».

Je me le répète parfois, *Vêla Belar Entreverbis*. Et je me suis laissé dire qu'il y aurait, au Portugal, une grande propriété féodale que l'on avait appelée ainsi. *Vêla Belar Entreverbis*. J'ai comme une idée périlleuse, qu'il doit s'y passer des choses, parfois.

(229) Or il y eut aussi une troisième fois, un troisième message énochien, alors que dans un cinéma des Champs-Élysées je visionnais un film de Jean- Jacques Beineix, « Roseline et les lions », avec l'inaccessible et dangereuse Isabelle Pasco.

Pendant les dernières minutes du film, et comme Isabelle Paco allongée, nue, sur une sorte de banquette recouverte de velours bleu, attend que le lion César vienne saisir la rouge rouge sang quelle s'était elle-même posée, hiératiquement, sur son ventre nu, entre ses seins nus, il me parut soudain, que, l'espace

d'un éclair, elle tourna vers moi son visage, dans le film même, pour me crier, à moi seul, secrètement — au sommet du silence extraordinaire qui s'était fait là. je veux dire dans le film, des milliers de personnes retenant leur souffle, au paroxysme de l'excitation — quelques mots — mais à ce moment-là Isabelle Pasco déjà n'était plus Isabelle Pasco, mais Sekhmet la Lionne, la Suprême Maîtresse du « Coeur du Ciel » qu'adoraient les multitudes captivées. Quelques mots dans la langue énochienne, encore une fois — la troisième fois — que j'ai pourtant aussitôt oubliés, cette fois-ci la fulgurante porteuse du message énochien l'ayant à l'instant même brûlé, effacé, par le paroxysme même de son intensité à blanc — le contenant n'ayant pas su résister aux exacerbations du contenu — mais dont je retins quand même le sens, m'emparent ainsi de la seule traduction qui, à ce jour, me fut donnée de ces messages en langue énochienne, la traduction, dis-je, mais non *les mots*, à savoir donc qu'il *faut qu'à présent vous rétablissiez la chaussée*. Or quelle chaussée dois-je rétablir, à présent ? Comme si je ne le savais pas, *rétablissez, rétablissez la chaussée*.

(230) Et je ne pense pas me tromper de beaucoup en rappelant ici, en ces carnets de route, que la seule incursion vraiment notable et de parution récente vers la région métaphysique des problèmes concernant, ou tout au moins approchant le mystère de la langue et de l'écriture énochiennes reste encore celle du Cahier de l'Herne consacré, en 1976, à Gustav Meyrink, où l'on a repris l'étude que Gérard Heym avait publiée, en 1957, dans les numéros 11 et 12 de *La Tour Saint Jacques*, sur John, Dee, « Le système magique de John Dee • (Cahier de l'Herne dirigé, souvenons-nous en, par notre chère Yvonne «Francesca» Carouth, et par notre grand ami le Dr Anorl Waldstein).

Dans la conclusion de son article sur John Dee, le plus avancé des usagers occidentaux de la langue et de l'écriture énochienne, Gérard Heym écrivait : « La langue Enochienne, s'il est permis de l'appeler ainsi, semble bien contenir certains mots qui se rencontrent également dans d'autres langues très anciennes où ils étaient employés à des fins d'évocation, et d'autres aussi qui sont semblables aux termes décrivant d'antiques fonctions sacerdotales ».

Et je donne, ci-dessous, d'après Gérard Heym, une table de représentation de l'alphabet énochien :



L'Alphabet Enochien

*d'après A True and Faithful of what passed for many years between
Dr John Dee and Some Spirits, Londres, 1659.*

(231) Tout ce qui est réellement important est soumis aux lascivités de la *répétition*. Rien détonnant, alors, si je me vois obligé de revenir au film de Jean-Jacques Beineix, *Roselyne et les lions*. Mais, cette fois-ci, pour une raison comme de portée générale, hors de mes propres chemins de jours, de mes propres chemins de nuit, hors de mes propres accointances de destin et de toute manigance providentialiste me concernant personnellement. Ce qui me force à y revenir, c'est une raison de fatalité et de domination agissante, une raison engageant, dans les voies qui sont exclusivement siennes, la marche actuelle de la société occidentale dans sa totalité et l'histoire finale de ce monde, une raison qui nous vient du tréfonds des cieux et qui va jusqu'à revendiquer le statu ontologique d'un indomptable *signe des temps*.

Il est de fait qu'à part la séquence mystique d'Isabelle Pasco seule dans la cathédrale d'Amiens — mais la moindre des choses pour la petite-fille d'un Evêque — le film de Jean-Jacques Beineix, *Roselyne et les lions* trahit une sorte de rétentio — on subversive de son propre discours en avant, s'empêchant à dessein — je suppose — de dépasser le niveau mental qui est censé être celui des adolescents convoqués pour qu'ils y exhibent le désarroi à la fois douteux et héroïque de leurs ressentiments, de leurs jeunes impuissances terribles, l'entassement de clichés souvent primaires, façon bande dessinées, servant à préparer les voies de l'incroyable miracle incendiaire de la dernière

séquence, qui en constitue l' «apothéose». Une sophistication suprême présidera donc aux destinées occultes de ce film aux apparences singulièrement troublantes, parce que se maintenant en permanence, jusqu'à la fin, en état d'auto-destitution : le déferlement du sacré est un don extérieur, irrationnel, imprévu, et comme divinement imprévisible. Les tumultes de l'adolescence seront chose factice toujours, médiocre et débile. Mais viendra la brûlure. Où, avec une splendide et terrifiante intensité, l'intensité d'une explosion solaire, *quelque chose d'autre* apparaît, soudain. Quoi ? C'est ce qu'il me faut dire, si je peux. Si je peux ? Il y a trop de vertige, trop de hauteurs en flammes. Un ancien soleil y resplendit. On nous y portera liturgiquement, comme des somnambules nous irons à cette *rencontre*.

Qui, au sein des foules conviées à ce spectacle de peur et d'érotisme paroxystiques et ardents « comme de la braise vive », s'est rendu compte, ne fût-ce qu'inconsciemment, du fait que la séquence finale de *Roselyne et les lions* — séquences finale qui est, très précisément, celle de Roselyne et de ses lions, ou, plutôt, d'Isabelle Pasco et de ses lions — véhicule, en réalité, et cela que Jean- Jacques Beineix l'ai su ou pas en le faisant, une hallucinante célébration liturgique de Sekhmet la Rouge, de la Lionne du « Milieu du Ciel », Maîtresse Absolue du Pouvoir Absolu et de l'Amour Absolu, de l' «Absolu Désir».

Et c'est bien ce en quoi le film de Jean-Jacques Beineix, *Roselyne et les lions* — j'entends sa séquence finale, qui seule nous intéresse — apparaît, ainsi que je viens de la dire, comme un indomptable *signe des temps* : ce n'est très certainement pas pour rien que des influences occultes venant d'ailleurs, se réveillant après des milliers d'années de sommeil dogmatique, depuis la plus haute saison impériale de l'Egypte Antérieure, se sont concertées pour faire que cette affolante célébration extatique et nuptiale de Sekhmet la lionne Rouge émerge et se présente *comme si de rien n'était*, en vienne à se tenir comme suspendue au-dessus des hécatombes, au-dessus des fosses communes spirituelles, religieuses et radicales d'une histoire du monde ainsi apocalyptiquement confrontée avec sa propre mort et qui, peut-être, osera s'appuyer sur cette mort elle-même — sur cette flamboyante pétition de mise à mort — pour se ressaisir d'elle-même dans ses propres abîmes.

Je ne sais pas ce que Jean-Jacques Beineix, lui, a voulu montrer dans cette séquence finale de *Roselyne et les lions* : mais je sais, par contre, ce qu'il en est sorti.

A l'heure précise où nous nous disons que l'inclinaison métacosmique de la Tour Blanche du Belvédère s'aligne — et nous aligne — sur la Régente, sur la

mystérieuse étoile invisible assurant la réverbération sidérale, et toutes les conduites de déversement qui nous viennent depuis le Foyer d'Embrasement, depuis le lieu même de la permanente déflagration solaire et supra-solaire de la Lionne Rouge Sekhmet, comment ne pas comprendre la très haute annonce prénuptiale qui nous est ainsi faite à travers la séquence finale de Roselyne et les lions ? La somptueuse liturgie virginale et sacrificielle d'Isabelle Pasco incarnant la Lionne Rouge Sekhmet — il y a une eucharistie de la chair transfigurée par le désir, par le don du désir, une donation et un partage divinement eucharistique de la chair amoureusement transmutée en feu solaire — n'aura donc eu à se faire qu'à titre prémonitoire, manifestant, signifiant l'imminence de l'avènement, dans les cieux métaphysiques de notre propre vie, de l'étoile La Régente, tout en nous en donnant la direction secrète de son avènement et jusqu'à son identité même, si on sait y voir. Et là je parle de son identité existentielle, du fait même, de son incarnation à venir, ou qui, très occultement, vient déjà de se faire, quelque part. Ou qui, si elle n'est pas encore tout à fait achevée, le sera bientôt.

Puis-je donc finalement le dire, sans retenue aucune ? C'est la séquence finale de *Roselyne et les lions* qui nous dévoile la plus occulte élévation en place de la Tour Blanche du Belvédère, parce qu'elle nous montre — exhibe — la Lionne Blanche Rouge Sekhmet liturgiquement incarnée — à travers Isabelle Pasco — dans ses œuvres ardentes et les plus vives, dans les hallucinantes transmutations solaires et amoureuses qui font du « Cœur du Ciel » le miroir du Cœur Immaculé dans lequel se reflète et flamboie l'Unique Soleil de l'Absolu Amour.

Les prestations que Jean-Jacques Beineix a obtenues d'Isabelle Pasco en cette séquence finale se sont faites intercepter, et ont été utilisées — eucharistiquement ai-je dit — par des influences infiniment occultes, infiniment puissantes, des influences sidérales qui furent déjà elles-mêmes manipulées, utilisées, en des temps presque déjà intemporels, par ceux de l'Égypte Antérieure, des influences qui, aujourd'hui, reviennent à l'assaut de ce monde, et qui l'emporteront. Désormais, ce n'est plus qu'une question de circonstances, une question de configurations astrales prévues d'avance.

Ainsi nous ne sommes plus tellement loin du jour où nous allons pouvoir déchiffrer et saisir, médiumniquement et jusque *dans les faits mêmes*, le mystère de l'inclinaison de la Tour Blanche du Belvédère : l'étoile de toutes les régences sidérales et métacosmiques de la Lionne Rouge Sekhmet vient de pénétrer, à nouveau, dans le cristallin de nos cieux. Notre Régente est revenue. Celle qui était absente, à présent ne l'est plus.

(231) Au sujet, encore, de la Tour Blanche du Belvédère. Lors d'une grande vision énochienne que John Dee connut, par l'intermédiaire d'Edward Kelly,

mercredi 20 juin 1584, à Cracovie, la Créature Spirituelle qui les entretenait avait dit, entre autres : « Dieu le Père est semblable à une colonne dressée sur base ».

(232) Edith Cresson, au Ministère des Affaires Européenne. Je m'intéresse vivement à ses *Groupes d'Etude et de Mobilisation* (GEM), qu'elle avait mis en place en septembre dernier sous la direction d'ensemble de Bernard Esambert, Président de la Compagnie Edmond de Rothschild. A travers ses *Groupes d'Etude et de Mobilisation*, Edith Cresson déclare vouloir constituer des véritables « Commandos pour l'Europe ».

Mission de contact à Philippine Sentenac-Ménard, en congé jusqu'à la rentrée et dont l'activisme lucide me fascine. En plus, sa beauté même en fait un redoutable outil de pénétration politique. Je songe à ce que me disait, récemment Nicolas Bréban : « Je suis en train d'écrire un roman dont le sujet est la beauté d'une jeune femme considérée comme une arme de la haute politique, comme une *affaire d'Etat* ».

Et quand je pense comment Philippine de Santenac-Ménard nous est venue. Quand des grandes choses doivent se faire, tout est prédéterminé d'en dehors de ce monde.

(233) Dans la suite de nos architectures clandestines. L'urgente, la très urgente nécessité d'édifier un espace spécial de programmation cinématographique, voué à donner asile aux rencontres annuelles d'octobre et aux Grandes Triennales du jeune cinéma européen d'avant-garde à Cergy Saint-Christophe, tout en pouvant servir de lieu de confrontation, d'exposition et de travail ouvert à d'autres modalités d'expression créatrice. En faire l'épicentre permanent de l'avant-garde européenne.

Horia Damian m'a fait enfin voir, cet après-midi, dans son atelier, la première maquette du Palais Saint-Christophe, dont je lui avais demandé de poursuivre la conception en tenant compte du commandement de ses utilisations avant tout cinématographiques et, aussi, de mon obsession personnelle quant à l'identité tibétaine de celui-ci : vertigineux pouvoir d'impact immédiat de la maquette de son projet, dont l'allure à la fois gigantesque et sidérale irradie une sorte de présence conceptuelle totale, et comme suractivée, d'un Thibet très idéal, d'un Thibet mental, d'un Thibet transcendantal.

En avant donc pour la réalisation du Palais Saint-Christophe, entreprise inconsidérée. qui soudain, nie paraît chargée d'une extrême certitude d'état. a partir, très précisément, de la précarité singulièrement indécente de nos moyens, de notre admirable dénuement. Nous n'avons absolument rien, nous avons absolument tout, d'avance.

Une masse cyclopéenne de tours penchées, transversalisées par l'étagement des salles, un Potala exclusivement en blanc et noir extatique, vibratoire, émergeant dans le Val d'Oise sous le signe de Visconti et des *vaghe stelle de l'Orsa Maggiore*.

Le profond secret, aussi, de l'aventure optionnelle ayant présidé à la naissance de ce projet : au départ, Horia Damian m'avait fait choisir, parmi un certain nombre d'œuvres déjà réalisées ou en cours de réalisation celle que je pensais qu'il eut fallu destiner à devenir le Palais Saint-Christophe, qui apparaît ainsi comme le fruit d'une nativité miraculeuse, s'étant préexisté à lui-même, né avant d'être conçu et conçu avant d'être né. Ce qui me rappelle vaguement comme une récitation de Milarépa, le chuchotement retrouvé dans l'ombre de la prédestination indienne de Horia Damian lui-même.

Nous sommes déjà quelques-uns à en avoir eu le pressentiment, la grande conscience passionnelle sera bientôt de retour en Europe, la conscience du dieu jeune, d'avance voué au sacrifice, la conscience douloureuse du dieu immolé et salvateur, qui est avant tout, et toujours, le fruit sanglant de la connaissance gnostique et magicienne : l'attraction que moi-même je ressens d'une si violente manière devant la première maquette de ce projet méta-architectonique de Horia Damian, devant la promesse implicite de ses architectures passionnelles et clandestines, est d'un ordre s'apparentant aux conditions magiques de l'existence et faisant directement appel aux secrets de l'existence magicienne, elle porte, cette attraction si subversivement vertigineuse, les armes gnostiques et tous les signes avant-coureurs des choses très grandes qui, à nouveau, viendront à naître, à *émerger* dans les prochaines années en Europe. Et non seulement en Europe : partout dans l'espace de la plus occulte prédestination révolutionnaire qui, à présent, et comme pour une prochaine fin de l'histoire, sera une révolution religieuse, porteuse de la nativité révolutionnaire d'une religion nouvelle. Or cet espace, proclamons-le, est celui du Grand Continent Eurasiatique. ce que nous avons appelé son « espace intérieur ».

Encore une fois donc, car telle est la loi du renouvellement des origines, toutes nos batailles à venir seront de plus en plus des batailles culturelles, des batailles religieusement voisines du devenir vivant de l'être qui revient, et je

obstine à prétendre que l'épicentre sismologique de toutes ces batailles visionnaires et fondationnelles se trouvera — mais n'y est-il pas déjà polarisé comme transcen-trifié par un certain endroit prévu, et cet endroit ui même — je ne cesse de la dire — se situant quelque part dans le Val d'Oise.

Je le leur dirais, ce matin même : que l'on ait immédiatement accepté de me suivre quand, dimanche dernier, j'avais demandé que, par une sorte de coup de force à l'intérieur même de notre groupe, nous décidions d'appeler le futur Palais du Cinéma Continental de Cergy Saint-Christophe du nom d'Andréi Tarkovski, c'est déjà une première bataille se situant, d'emblée, au niveau de la grande révolution culturelle continentale qui s'annonce, qui nous prédéterminons et qui déjà nous porte nous-mêmes en avant. La suite de nous sera qu'un long incendie. Revient l'*Incendium Amoris*.

Alors, *le vaghe stelle de l'Orsa Maggiore* ? Pendant que le site continental et polaire du Val d'Oise, ainsi que la somme de ses hantises hyperboréennes d'hier et d'aujourd'hui, se trouvent secrètement prédéterminé par les réverbérations invariantes de la Grande Ourse, le solénoïde du tir métacosmique de la Tour Blanche du Belvédère est orienté, lui, ainsi que nous l'avions compris dès début, sur Vénus, et sur Vénus seule. Nous autres, ceux de la Jonction de Vénus, nous ne nous étions pas trompés. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'Etoile Polaire et la planète Vénus ? Disons-le : tout, si le grand rêve nervalien s'accomplit un jour, qui cherchait que la « religieuse » fût la même que la « comédienne ». Par l'intermédiaire de notre groupe polaire d'action métacosmique et continentale, l'honneur révolutionnaire d'André Tarkovski y aura pourvu, médium-niquement, d'outre-tombe.

(124) Dans une plus lointaine perspective de temps, et sans que je ne renie quoi que ce fût de tout ce que j'avais été amené à dire sur les états actuels de grand mystère sidéral et polaire enfoui dans les sous-sol métatectoniques et légendaires du Val d'Oise, l'ensemble des projets et des propositions activistes ayant émergé, ces deux dernières années, de mes entretiens avec Michel Jaouën, des entretiens portant, tous, comme on l'a vu, sur le réaménagement transcendantal des espaces si hautement prédestinés sous la domination de l'Axe Majeur, ne doit pas être pris — un ensemble en action, mais émanant d'un pôle idéologique absolument unitaire — comme quelque chose qu'il faille comprendre tout à fait à la lettre. Dans une plus lointaine perspective de temps, en effet, l'ensemble — cet ensemble — de projets mobilisés autour de l'Axe Majeur, ou plutôt par l'Axe Majeur lui-même, risque fort de s'ouvrir à

une lecture comportant plusieurs strates d'approches philosophique, plusieurs niveaux d'interprétation quant à leur mise en réalisation directe et même, limite, quant à ses futurs emplacements de fait.

Je retiendrai donc, de tout cela, comme une vision prophétique première la future organisation polaire et centrifiante, impériale, métaphysique, espaces intérieures du Grand Continent Eurasiatique et de leur réappropriation culturelle de l'Empire Eurasiatique de la Fin dont nous attendons et préparons souterrainement la venue pour les débuts du prochain millénaire.

Une manière donc de répétition générale chiffrée, de préfiguration en état ce qu'aura à s'y faire, un jour, là-bas même, dans le Vil d'Oise, ou ailleurs dans l'espace impérial intérieur du Grand Continent, ailleurs, mais suivant le même concept architectonique fondamental de l'être et du destin, du pouvoir, de lumière vivante et vivifiante, irradiante, du même *Imperium Magnum*.

(123) Des gigantesques puissances cosmiques et autres se trouvent négativement à l'œuvre, dans le Val d'Oise, depuis des millénaires, depuis des cycles révolus de dimensions temporelles et supra temporelles inconcevables, négativement à l'œuvre pour neutraliser, pour empêcher que ne vienne à émerger jour, pour démanteler par en-dessous, dévier et tenter de dégrader ce qui se trouve caché dans l'attente sans heure et ce qui néanmoins s'y fera un jour tout comme cela s'y était déjà fait, en d'autres temps, loin au-delà des temps qui sont malheureusement nôtres aujourd'hui.

Ce qu'il m'avait paru devoir que je prévoie, dans le présent, pour l'Axe Majeur à son aboutissement dans le Val d'Oise, ne s'y fera certainement pas en ces temps. Mais j'aurais au moins obtenu que certaines choses viennent à être ne fut-ce que partiellement comprises par quelques-uns, et que parmi ceux-ci il y aient certains qui fussent en état d'établir des véhiculations ultérieures destinées à se perpétuer occultement, parvenant à ne pas se faire réduire ni détourner par l'ennemi génétique et cosmique à l'affût.

J'y suis sans doute arrivé trop tard, mais il faudra bien qu'un jour le feu reprenne.

(118) *L'ardeur subsiste quand la flamme est éteinte*, proclame, d'après Henry Montaignu, la devise de Chenonceau. Aujourd'hui encore, les ombres rivales de Catherine de Médicis et de Diane de Poitiers hantent les lieux d'une manière dont on ne saurait avoir que peu de soupçon quand on n'a pas le privilège initiatique de bien connaître les lieux, je veux dire être *admis dans la place*.

D'autre part, la question qui me vient à l'esprit en pensant, ce matin, aux mystères de Chenonceau, est la suivante: tous comptes faits, Michel Jouën serait-il un récidiviste ? Car, après la rencontre intime qu'il avait faite en forêt de Saint Germain, il y eut la découverte de Chenonceau, dont on n'a pas encore eu à en connaître les suites. Ainsi, lors d'une récente visite d'études qu'il avait faite a Chenonceau avec certains de ses élèves, dont trois jeunes filles, Michel Jaouën - vient-il de me le confier - s'était inconsidérément laissé égarer dans les jardins et les bois environnants, et ce faisant, vers midi, s'était retrouvé dans les lieux d'un ancien - et sans doute actuel- enclos de Haut Culte, d'évidence consacré à Diane, et à Diane Sanglante. Avec étang sacré, ile d'abri, haines de séparation rituelles, démarcations, piliers des quatre coins armés et la garde des lieux confiés à quatre statues noires de Lions Ailés. Le tout d'entretien visiblement actuel. Une table de sacrifice, en pierre, d'une facture spéciale, comportait des taches de sang récentes, et même fort récentes.

Je retiens aussi la qualité de la terreur extatique, des somnolences suspectes s'étant saisies du groupe une fois dans les lieux consacrés, la répulsion du premier abord devenue par la suite une sorte de ferveur dévoyée, la soif et le désir qu'ils attendent la nuit, et la lumière de la lune, cachés sur place, et qu'ils *répondent* à ce qu'ils sentaient en eux comme un appel, une invitation, le souffle d'une chance inouïe.

Or ils n'avaient en réalité absolument pas pu s'empêcher de ne pas y aller, eux aussi, tous, en tant que groupe constitué, et d'y céder aux commandements archaïques des lieux, *terrifiants, surpuissants*, quand ils eussent laissé passé la première partie de la nuit, de la nuit qui les découvrait à eux-mêmes, de la nuit qu'ils découvraient en eux-mêmes, et qui était la même nuit, éperdument.

Le Gué des Louves

*Contraint je suis d'un grand désir extrême Venir au
lieu, non où je te laissay, Mai, t'y laissant je m'y
perdis moyes me.*

SCEVE, DELIE CCCLI

(110) Tout symbole profond doit évoluer intérieurement, changer en lui-même suivant une spirale porteuse de sa vraie identité, un identité active et qui en même temps se montrera porteuse de la mission spéciale incombant, d'avance, à ce symbole, porteuse, j'entends, de son ministère providentiel et cosmologique.

Tout symbole profond est un être vivant, suscité à la vie pour qu'il y accomplisse une mission propre et, comme tel, engagé dans la bataille cosmique par rapport à laquelle il se définit au moment où il se trouve appelé à agir.

La figure abyssale en moi du Gué des Louves se devait donc d'évoluer, comme d'elle-même, dans le temps, dans les années, dans le devenir vécu ou rêvé de ma propre existence. D'un ruisseau qu'il m'eût fallu franchir moi-même, un certain ruisseau caché quelque part au Bois de Boulogne, cette figure symbolique vint donc à changer, à évoluer sans que le principe intérieur, sans que le principe intime qui fût le sien en changeât, le passage de la ligne du plus grand péril étant ainsi amené à devenir peu à peu autre chose, et même, apparemment, tout à fait autre chose.

Quelle autre chose? Que l'une après l'autre, des jeunes femmes — nues, parfois, mais le plus souvent vêtues — traversent au gué, en venant de l'autre monde vers ce monde-ci, une petite rivière tumultueuse, noire, profondément encaissée au creux d'un ravin aux pentes hautes, boisées, sombres, vivement embroussaillées, et ces même jeunes femmes repassant, aussi — l'une après

l'autre, silencieusement, à la file, ou chacune pour son compte, en solitaire — la même rivière dans le sens inverse, rejoignant l'autre monde après avoir mené à bien ce qu'elles eussent pu avoir à faire dans ce monde-ci. En ce monde, je veux dire, où moi-même j'ai été envoyé pour agir en prenant tous les risques de l'illégalité totale.

Elles en viennent, elles y retournent, les jeunes visiteuses habituées du Gué aux Louves. Mais, un jour, il y en aura parmi elles, plus aventureuse que les autres, celle que nous appelons la Méridienne, qui franchissant le Gué des Louves à midi juste, n'aura plus à rentrer d'où elle s'en fut venue, mais s'établira elle aussi, tout comme moi, illégalement en ce monde, pour y Régner, et en y Régner qui fera que l'autre monde devienne immanent à celui-ci, l'embrace et le transmute hautement. Baruch, III, 38 : *Puis elle est apparue sur terre, et elle a vécu parmi les hommes.* Guetteur somnambulique au Gué des Louves, moi aussi je fus des deux côtés avant que l'ancien souvenir ne s'assombrisse en moi, et que j'en oublie tout.

(234) Vers les quatre heures du matin. Brusquement, je me réveille. Dehors il fait encore sombre, mais l'air déjà bleuit. Une seule fenêtre est illuminée de l'autre côté de la cour, en bas de chez nous le boulanger pousse tous ses feux. La sainte odeur du pain frais remplit toute la cour, fait amoureusement réverbérer l'air encore tout pénétré par les froids de la nuit évanouie. Mais quel est donc cet étonnant silence ? En ce moment même, un grand mystère cosmique est en train de s'accomplir, d'être anonymement célébré, celui de l'«heure bleue», cette surnaturelle interruption des temps marquant la naissance d'un nouveau jour. Mystère cosmique de l'«heure bleue» qu'Eric Rohmer est à ce jour le seul à avoir su intercepter, et donner à voir dans son merveilleux *Reinette et Mirabelle*.

Et je ne sais que trop bien ce qui m'a ainsi arraché à mon sommeil. Je rêvais que moi-même j'étais celui qui, dans la *Nostalghia* d'André Tarkovsky, s'oblige, en en ayant fait le vœu, de traverser par trois fois, son petit cierge allumé à la main, une «piscine miraculeuse» vidée de toute son eau, et qui va peut-être devoir mourir à la tâche au moment même où, à bout de souffle, il a fini d'accomplir son troisième et dernier passage. Or je me suis réveillé alors que je venais moi-même de réussir ma traversée mystique pour les troisième fois, ce qui n'est certainement pas sans dissimuler un sens prémonitoire, un avertissement, voire je ne sais quelle admirable promesse augurale.

Les chemins de cette triple traversée votive de la piscine vide ne seraient-ils pas les chemins mêmes du retour à Dieu, les chemins de mes plus secrètes

retrouvailles avec Dieu ? C'est dans l'humble geste de ce va et vient de mystique agonie que Dieu trouvera lui-même le sentier de son retour à moi, sentier depuis si longtemps dénaturé, enfoui sous les cendres vagues de l'ancienne promesse si mystérieusement dévaluée.

Un tremblement intérieur persiste à me tenir, une déchirante envie de larmes me vient, irrésistiblement. Ainsi bouleversé par le vécu à la fois immédiat et inexprimable de ce rêve, je sens qu'il me fait vraiment renoncer à toute tentative de retrouver le sommeil.

Il faut bien le reconnaître, la part du rêve, en ces carnets, la part de la vie rêvée, s'y trouve au moins à égalité avec la part de la vie elle-même. Morsure ophidienne d'Orphée, l'«épanchement du rêve dans la vie» annonce *engage ment au vert*, la vie qui déjà s'est déjà laissée confidentiellement saisir par l'autre côté.

(235) Source, le plus souvent, de quelles nausées existentielles, cette fort inquiétante répétition d'un rêve, répétition exagérée, insupportable, et qui devient, ainsi, à la longue, un sillon sémantique, la sémiologie obsessionnelle d'un commandement occulte, souterrain, répétition, j'entends, d'un certain rêve pouvant être soit la reprise d'un souvenir réel, soit un rêve traitant d'une expérience symbolique, vécue seulement en rêve ou provenant, en passant par le rêve, des gouffres d'une expérience immémoriale, transpersonnelle, située dans une autre existence que celle-ci, dans une autre histoire et en des temps autres, « mienne et non-mienne ».

En l'occurrence, il s'agit, comme dans le film de John Franckenheimer, *The Manchurian Candidate*, d'un rêve — d'une sémiologie obsessionnelle — reprenant le souvenir d'un fait réel, d'une expérience vécue, ayant le lieu dans mon existence actuelle, et l'ayant marquée d'une façon indélébile, déchirante et totale.

Il est de fait qu'en 1961, dans la Basilique Royale de la Vallée de Los Caidos, près de Madrid, à la suite d'une Grande Messe solennelle et en la présence des envoyés spéciaux du gouvernement espagnol, nous avons été un petit groupe, dont moi-même, à être consacrés, aux titres, rang et qualité de *Capitaines de Cruzada*, de «Capitaines de Croisade», par le propre abbé Mitré de la Basilique Royale de la Vallée de los Caidos, ayant le don, les pouvoirs et toutes les prérogatives charismatiques d'un Evêque, Fray Justo Perez de Urbel.

Or, vu le lieu, les circonstances et, surtout, l'identité épiscopale de Fray Justo Perez de Urbel, agissant lui-même sur mandat supérieur, cette consécration -

gardera la valeur et la réalité d'un vrai sacrement, d'un Saint-Sacrement d'Eglise, appelée donc à opérer, comme elle se trouva l'être alors, une transmutation totale de niveau et d'état dans 1 être profond des consacrés si ce n'est de leur conscience éveillée, un changement ontologique dont la valeur devait rester implicite, mais, qui, un jour, pourra aussi bien se trouver convoquée pour qu'elle se manifestât à découvert, partiellement ou d'une façon plénière, pouvant aller jusqu'au niveau y inclus de 1'histoire la plus grande, de la «Grande Histoire».

Certains le savent encore, les origines confidentielles de ce sacrement spécial, à double appellation charismatique, royale et religieuse, remontent, en Espagne, à Jean d'Autriche et aux veillées mystiques de la bataille de Lépante.

Le feu de ce Saint-Sacrement avait donc entièrement changé ma vie. D'une manière visible, mais définitivement, j'ai été ainsi marqué au fer rouge, dans mon être et aussi dans ma conscience, pour cette vie et pour l'éternité : un sacrement est chose irrévocable, le feu de sa valeur intrinsèque agit dans la vie et dans la mort, au-delà de la vie, au-delà de la mort.

Ce que la marche obscurantiste de la vie essaie de plonger, de maintenir dans la clandestinité de l'oubli, la réalité surnaturelle, la réalité abyssale de l'irrévocable charismatique le fait alors émerger dans le rêve. Ainsi se fait-il que je doive sans cesse retrouver en rêve — et cela m'est arrivé, déjà, une vingtaine de fois — le cérémonial entier de note consécration à la Vallée de los Caidos, tel que je l'avais vécu à *ce moment là*, avec, parfois, des variantes résultant du fait qu'un éclairage particulier s'adresse à un moment de celui-ci plutôt qu'à un autre, l'ensemble, cependant, se maintenant plus ou moins intact, encore que baigné — de plus en plus, à mesure que le temps passe — dans une lumière spectrale, d'une intensité, d'une blancheur qui ne me paraissent pas tout à fait de ce monde, et qui, en effet, ne le sont guère.

Je répète : une conscience brûlée, marquée au feu rouge. Et je répète aussi : le mécanisme de l'ensemble de l'opération métapsychique — et charismatique, ai-je dit, à un tout autre niveau — étant le même que celui qui apparaît dans *The Manchurian Candidate* de John Franckheimer.

Cependant, une question extraordinairement angoissante s'impose : pourquoi la rencontre, pourquoi les noces occultissimes qui furent les miennes, à Innsbruck, la nuit de la Saint-Sylvestre 1949, avec l'ordre invisible et ultime, avec les armatures charismatiquement agissantes du *Regnum Sanctum*, ne se

sont-elles pas manifestées — n'ont pas eu à se manifester — de la même manière que ce qui n'en finit plus de m'en revenir, en rêve, du cérémonial de notre consécration de la Vallée de los Caidos ? Je ne dispose, pour le moment, que de la réponse suivante : c'est que, à Innsbruck, les souterrains de mon rêve, de mon identité abyssale avaient été préventivement armés d'un appareil de protection, d'interdit amnésique sans faille, et cela, de toute évidence, parce que le but de mon investissement transcendantal d'Innsbruck n'était pas du tout le même que celui de la Vallée de los Caidos : ce qui m'avait été fait à Innsbruck c'était pour que je ne m'en souvienne plus jamais, et à Vallée de los Caidos pour que je m'en souvienne sans cesse, et pour toujours.

Or que peut-il bien se cacher de crucial, pour moi, derrière l'antagonisme d'état de ces deux régimes d'abyssales contre-souvenance et de non moins abyssale souvenance, l'un fondé donc sur le mystère de l'*amnésie* transcendantale et l'autre sur celui de l'*anamnésie* transcendantale ? Un soupçon m'en vient, fragile, évanescant, insupportablement éclairé de l'intérieur par le déchirement permanent de mon double état d'être écartelé, rompu entre le non-souvenir et le souvenir les plus profonds, de ma double identité dogmatique, à la fois historique et suprahistorique, faisant que si dans l'histoire ma part est constituée, exclusivement — immense mystère, je l'avoue — d'impuissance, de honte et d'abjection avec chaque jour qui passe encore plus intolérablement sale, dans l'ouverture suprahistorique occulte de ma vie — et c'est la même vie — tout est d'avance, d'avance et même comme déjà à présent, pétition accomplie de toute-puissance, de gloire irradiante et de vivantes retrouvailles avec le *souvenir antérieur*, immense mystère aussi, j'en conviens. Dieu et ordures, mais, en fait, ordures.

(236) Ainsi, comme je viens de le dire, ce qui m'avait été Fait à Innsbruck c'était pour que je ne m'en souvienne plus jamais, et à Vallée de los Caidos pour que je m'en souvienne sans cesse, et pour toujours. Confrontation de deux mémoires antagonistes qu'il me faudrait sans doute rapprocher de l'évolution intérieure dont je crédite le symbole profond, la figure activement abyssale en moi du Gué des Louves. Evolution allant depuis le rêve — ou le rêve éveillé, ou la vision à l'état d'éveil — de mon propre passage clandestin du ruisseau des ultimes dangers au Bois de Boulogne, jusqu'au franchissement de la même rivière interdite — ontologiquement interdite — par les sept jeunes femmes — en réalité, six plus une — de la compagnie de la Méridienne. Or, ces mystérieuses six plus une, le plus souvent vêtues, il s'agit — unique, suprême urgence — de les identifier, de parvenir à en intercepter, voire à en capturer leurs identités de passage en ce monde, où elles ne sauraient jamais être que des clandestines. De la clandestinité même de tout amour absolu, et sachant que toute galanterie joue en ce monde la parti de l'Apocalypse.

(237) Apparitions ? « Pourquoi riez-vous ? » « Mais je ne ris pas, je vous souris ». Cette vertigineuse, et si douce beauté de son sourire oublié. Apparitions? Oui, *apparitions* si l'on veut, et ce brusque retour chaque fois à l'école du galant échec. Vais-je passer aux aveux ? Il y en a eut trois, de ces foudroyantes apparitions, et qui assurément n'en firent qu'un, car c'est La Même qui, sous ses trois dissimulation crépusculaires, y vint chaque fois- Autant de failles incandescentes dans l'invisible et très opaque pourtant mur d'enceinte, dans le Val d'Ombrie entourant le seigneurial domaine de l'Absolu Amour, de la « réalité absolue », mais, aussi, autant d'explicables échecs galants, échecs, je veux dire, de ma part, devant l'invitation qui m'était abruptement — trop abruptement — signifié de «passer de l'autre côté », d'oser me saisir, sur le coup même — toujours ce sera *sur le coup même* — de l'occasion qui m'était ainsi offerte pour que je me fasse subversivement admettre au «repas de nocces de l'Agneau Sanglant ». Et c'est ainsi que la tristesse chaque fois l'emporte sur la stupeur, tristesse de mort et stupeur hallucinée et noire. Apparitions, et face à chacune de ces apparitions son galant échec, et l'obscur consolidation de l'oubli; de l'oubli, et des ténèbres de l'oubli. Jamais, jamais je ne franchirai le Val d'Ombrie?

Pour la première fois, cela eut à se passer en Espagne, à Grenade. Un grand palace moderne, d'une belle simplicité lumineuse et blanche, d'une classe, d'une sobriété absolument patriciennes.

Vers les dix heures du matin, juste avant que nous quittions l'hôtel, une jeune fille blonde cendré, d'à peine une vingtaine d'années, peut-être moins même, aux fonctions indéfinies, car elle n'était pas déguisée, comme les autres, en femme de chambre, habillée d'une fort élégante robe du matin en velours lilas, au col et aux manchettes en soie blanche, est entrée dans ma chambre pour me demander si je n'avais besoin de rien de plus, d'aucun supplément de service, aucun désir personnel. Dans n'importe quel palace du monde, on sait ce que cette formule sous-entend, propose : pour une *certaine raison*, pas un seul instant l'idée ne me traversa l'esprit qu'il se serait bien pu qu'il y ait là une invitation licencieuse aux services intimes d'une jeune fille exhibant — chargé très à dessein d'exhiber — un classe personnelle à la hauteur de l'établissement qui l'employait.

Or quelle était cette mystérieuse raison, capable, ainsi, de totalement inhiber une situation qui, en d'autres circonstances, n'eût supporté pas le moindre doute ? La raison de cette inhibition c'était celle-ci, magique et solaire : l'extraordinaire — l'inconcevable, dirais-je — beauté lumineuse, surnaturelle, de

ma si jeune visiteuse du matin, souriante, royale, solaire et plus que solaire, limpide et comme insoutenablement irradiante de par l'excès même de la clarté intérieure de cette limpidité en action, la limpidité d'un cristal, d'un diamant dont l'invisible noyau — foyer vivant — fût un soleil palpitant et rayonnant, un très limpide soleil virginal, amoureusement nourri par le vivant mystère de l'immaculée Conception elle-même, et le tout sauvegardant, en même temps, toutes les apparences du naturel, de la vie qui va avec la vie, un naturel à peine quelque peu trop ensoleillé, mais ce n'est pas le soleil qui manque à Grenade, n'est-ce pas ?

Dans un certain sens, je pourrais dire que le fait de cette rencontre constituerait le seul miracle, le seul miracle immédiat et réel que j'eusse connu de toute ma vie. Et il n'y a là, de ma part, absolument aucun exagération, pas le moindre travail d'auto-illusionnement, *ce fut ainsi*. Et je n'ai vraiment rien d'autre à y ajouter. « Pourquoi riez-vous ? » Je lui demandai. « Mais je ne ris pas, je vous souris », me répondit-elle. Comment ai-je pu ne pas la reconnaître, *rien qu'à cette réponse* ?

Alors, ne sachant plus quelle contenance me donner, je lui demandai — cédant à une inspiration imbécile, mais, qui, en réalité, par la suite je l'ai compris, était porteuse de toute autre chose, porteuse et faiseuse, ouvrière masquée d'un rite cosmologique aux redoutables pouvoirs — de me faire — j'hésite à l'avouer — laver un mouchoir, qu'un quart d'heure après, et riant toujours, exhibant la même limpidité joyeuse, la lumière de la même joie ou la joie de la même lumière, je ne sais plus, elle me ramena lavé et repassé, porté à un état de blancheur neigeuse, presque magique.

Le baron Georges d'Anthès, qui m'accompagnait, lors de ce voyage para- diplomatique, au titre de Commissaire à l'information du Gouvernement Provisoire de l'Algérie Française et du Sahara (GPAFS), devait me raconter, par la suite, qu'il avait lui-même vécu, ce matin-là, la même aventure : la même apparition solaire, la même stupeur extatique devant la splendeur rayonnante, limpide et jeune, rieuse, de qui s'était tenu là, devant lui, le même dialogue bégayé, la même idée ringarde de lui demander de lui laver un mouchoir blanchi jusqu'à l'immaculation.

Avec qui donc avais-je eu affaire, dans la grande chambre blanche donnant sur la rue, l'été de 1961, à Grenade ?

Pour le moment, je préfère ne pas trop y penser, et cela d'autant plus que, par deux fois encore, en 1976, en 1986 — comme si cela se refaire tous les dix ans

— je l'ai à nouveau rencontrée, la même — La Même — en plus âgée, celle de Grenade, celle du *Pardès Rimonim*. En 1976, en 1986, tout en étant la même, elle semblait avoir vingt-quatre, vingt-cinq ans et, peut-être, quelque peu moins rayonnante qu'à Grenade, affirmant les resplendissants pouvoirs de sa seule présence là d'une manière plus dissimulée, ou moins ouvertement dispendieuse d'elle-même, moins somptueusement provocante. Le combat était devenu plus dur, *la nuit avançant*.

Comment cela s'était-il fait ? Le 21 juin 1976, me trouvant en voyage — soi-disant d'affaires — pour toute la journée, quelque part près de Melun, et ayant raté, le soir, le dernier train Melun-Paris, j'avais demandé par téléphone, depuis la gare de Melun, un taxi pouvant m'amener à la gare la plus proche - à une douzaine de kilomètres, je ne me souviens plus laquelle — où il y avait encore un train pour Paris.

Or le taxi qui vint me chercher ce soir-là devant la gare de Melun était conduit par une jeune femme fort belle, fort lumineuse, fort rayonnante, blonde vieil or, et qui s'essayait à voiler avec soin — mais pas trop voilant quand même — son identité profonde, son autre identité — peut-être d'emprunt, son identité la plus profonde, ce soir-là, quelqu'un d'autre s'étant, peut-être, très occultement saisi d'elle, car il y a, aussi, parfois, des détournements de personnalité — sans toutefois qu'elle n'arrive à vraiment empêcher que ne je la reconnaisse, au bout de quelques minutes, comme étant celle de qui — comme quelque part dans un vie antérieure, dans une vie autre que la mienne d'aujourd'hui — il m'avait déjà fallu amoureusement subir la présence fugitive, occasionnelle, mais immensément revivifiante, à la fois déchirante, divinisante et divine, dans une chambre blanche d'un palace de Grenade, en 1961.

Procédure ? Non. Je dirais plutôt immuable rituel, passage obligé et qui ne saurait subir de modification ; tout comme à Grenade, elle me tint, d'entrée de jeu et sous une lumière d'angélique innocence, ou prétendue telle, des propos d'une ambiguïté infiniment, atrocement excitante, frisant la provocation délibérée, professionnelle ; elle me confia, rieuse, qu'il y avait — quelle savait qu'il y avait — au bord de la route campagnarde que nous allions devoir croiser dans un quart d'heure, une certaine auberge — un merveilleux endroit — située cette auberge de rêve, au milieu d'un petit bois tranquille, et fort discret, où des gens du meilleur monde s'arrêtent parfois pour prendre une coupe de champagne, « devant une belle cheminée ancienne, où brûle en permanence un grand feu de bruyères », et où bien de rencontres passionnantes se nouaient, bien d'heureuses aventures ; il y avait là une invitation ardente, une bifurcation

dramatique du destin qu'il fallait savoir se décider à prendre en quelques instants, ce que, encore une fois — la deuxième fois — je n'osai, ou plutôt ne sus m'amener moi-même à le faire dans le temps qui m'était — qui nous était — imparti pour cela ; et tout se perdit à nouveau dans l'hésitation, dans l'enlissement et l'effroi mystique dont je me sentais le prisonnier de par la simple présence à mes côtés de qui avait ainsi une deuxième fois voulu venir au-devant de moi, rallumer, dans mes chemins, le mystère du « deuxième brasier » ; vraiment lui ai-je alors demandé, tout tremblant, d'arrêter la voiture en pleine campagne, croyant ainsi gagner du temps, essayant de trouver la force qu'il me fallait — ou qu'il ne m'eût même pas fallu, à vrai dire — dans la marche tumultueuse de la longue ligne de front, blanchissante, du vent dans les blés ondoyants au ralenti, comme des vagues d'or liquide ; des vagues d'or blanchissant sous le vent de la plaine, et qui eussent bien désiré nous capturer, nous envelopper sous les remous de leurs démenées solaires, et qu'elles nous retinssent à jamais en leur pouvoirs, libres seulement à notre désir, à notre seul désir et au leur ; mais vainement, tout ; les termes n'étaient sans doute pas encore assez mûrs, ou autre chose, comment savoir, et, à la fin de tout, pourquoi savoir ; la voiture arrêtée au milieu des champs déchaîné, le vent, le flamboiement des blés et leurs successives montées d'ardeur eucharistique, la peur ; le silence entre nous deux, et la peur ; ma peur, et la sienne, l'obscur peur, la peur religieuse de ce qui allait encore une fois devoir ne pas se faire, et ne pas se faire, encore une fois, au *tout dernier moment*. Nous repartîmes, et tout s'arrêta. Devant la gare de Melun, quelques instants de sombre silence. Je lui demande : « Pourquoi riez-vous ? » Elle me répond : « Mais je ne ris pas, je vous souris ».

Il y eut, pourtant, encore une de ces rencontres, de ces Apparitions. La dernière ? Dix ans plus tard — en août 1986 — et toujours dans un taxi, un taxi appelé, toujours, par téléphone — qui m'avait pris sur les hauteurs de Deauville, au Clos des Chardons, pour me ramener à Cabourg, le soir de la de Saint-Laurent — mais, cette fois-ci — la troisième fois — nous longions la mer étale, assombrie, et elle-même a comme infiniment plus dissimulée en elle-même que les autres deux fois, infiniment plus imprévue là où il lui avait fallu émerger à nouveau dans le cours de ma vie ; infiniment plus distante, et plus *tragique* ; tellement dissimulée, cette troisième fois, que, pour me rendre compte qu'il s'agissait encore une fois d'elle — la même — il m'avait fallu presque trois ans ; car *ce n'est qu'à présent*, et depuis quelques jours seulement, que je l'ai vraiment compris ; et si dès le début j'avais dit que cette série de rencontres orphiques était d'avance engagée — irrémédiablement — dans une spirale crépusculaire, c'est parce que l'apparition de qui vint ainsi par trois fois à ma rencontre dut à chaque fois se montrer encore plus dissimulée en

elle-même que la fois d'avant, plus insaisissable, éteinte et obscure ; et cela à tel point que, cette troisième fois, courant dans les collines et le long de la mer agonisante, il m'a quand même fallu tout ce temps — presque trois ans, je le répète — pour comprendre qu'il s'était agi de la même visiteuse qu'à Grenade le matin, dans les champs eucharistiques près de Melun dans la soirée, et en vue de Cabourg à la tombée de la nuit, ou juste avant que la nuit vienne ; spirale *crépusculaire* de l'avènement si malheureux de la même qui, par trois fois, ne me vint que pour me pousser à la perdre marquera ainsi les temps d'une - grande journée » dans le temps de ma vie, de mon existence présente, et quelle en sera l'issue finale je ne le sais, je veux dire je ne sais pas si, comme cela se devait, il va y avoir une quatrième apparition, la grâce d'une quatrième venue, et, celle-ci, de nuit.

Un certain nombre de choses resterait à dire, je crois, et des plus révélatrices, des plus importantes, au sujet de la troisième de ces apparitions, dont la série amoureuse et orphique fut inaugurée à Grenade, il y a vingt-huit ans. Mais je ne peux raisonnablement pas le faire, ou pas encore, et c'est grand dommage ; Un seul pas de plus dans la divulgation de la galaxie des événements, des situations et des complicités, des convergences providentialistes et des personnes impliquées ou ayant diversement concouru à la mise en place du non- événement du soir de la Saint-Laurent sur la route de Cabourg, longeant la mer après avoir défrayé la nuptiale obligation d'une certaine attente dans les collines crépusculaires du Clos des Chardons, et je sombre dans l'indiscrétion grossière, et la plus vulgaire, je donne dans le cycle infernal de ces indiscrétion qui provoquent dangereusement la rancune, les ressentiments cachés d'un destin inachevé. Car dangereuses, fort dangereuses ces indiscrétions le seraient non seulement pour nous, les deux protagonistes du non-événement de la route de Cabourg : d'autres personnes aussi risquent de s'en trouver blessées. Mettons que j'arrête là. Nous étions descendus du taxi. « Je sais pourquoi vous riez ». * Mais je ne ris pas, voyons, Monsieur. Je vous souris, si vous voulez ». La haie de sureaux. La folie des mésanges, tous ces cris.

(238) Et pourquoi riait-elle ainsi ? Parce que à chaque fois — Grenade, Melun, Cabourg — elle savait d'avance que j'allais devoir faillir. Son rire apparemment si lumineux, tout rempli de joie, son sourire disait-elle — et quelle joie, philosophale et si vertigineusement héroïque — n'était en réalité que le spasme final d'une détresse infinie, déchirante et plus encore déchirée, le fruit à la fois suprême et comme mort-né de ma défaite et de la sienne, de la terrifiante défaite de l'Absolu Amour en nous, miséricordieuse contrepartie de notre propre agonie éternelle au cœur si mystérieusement périllicité, par nous, du soleil blanc de l'Amour Absolu.

Non, elle ne riait pas, ni ne souriait, elle ne faisait que lumineusement dissimuler ainsi, sous le bandeau solaire de sa désespérance apollinienne, les affres par trois fois recommencées de son épouvantable agonie amoureuse, et de la mienne.

(239) Par contre, rien ne m'empêcherait de copier ici ces quelques pages d'un de mes « carnets verts » datant, précisément, de l'été final de Cabourg, rien si ce n'est une tristesse au masque de cristal mortuaire, et comme déjà reléguée sur la ceinture venteuse et froide d'un mythologique parcours sidéral.

« Comme si le doute quant au secret de mon identité ultime pouvait encore obscurcir, suspendre le cours de ce qui ne peut être que prévu depuis toute éternité ; comme si rien n'était décidé, ni très inexorablement porté à accomplir par le décret providentiel dont toute ma vie n'aura été, en fait, que la manifestation extérieure, fatale et non-essentielle ; comme si l'amertume de l'heure et l'impuissance qui, depuis toujours, me tiennent à la gorge comme le fer du garrot e vi7 pouvaient encore signifier autre chose que la mise en vue directe du devenir intérieur, du *devenir même* de l'épreuve supplicante qui fonde, garantit, illumine la marche en avant de mon épouvantable, de mon extatique ministère impérial et polaire ; comme si l'irrationalité suprêmement nocturne de ma déchéance, de la honte insoutenable et si basse de ce qu'il est exigé que je vive, que je connaisse, à présent, dans mon existence tout comme cela m'était venu, mais autrement, dans les horribles années de mon adolescence, n'était pas le reflet renversé de l'instant de la coronation finale, de l'inconvenable et très soudaine flambée qui déchiffrera tout en rachetant et qui rachètera tout en déchiffrant le parcours entier de mon existence telle quelle fut et telle quelle ne fut pas, qui ramena tout de moi à la limpidité terrible de l'unique principe de raison transcendantale dont je porte en moi la très royale charogne étincelante et hypnotique ; comme si ce jour, dont je n'arrive plus à maîtriser les impulsions de désastre et de deuil n'était pas, en moi, et pour moi, le jour même du dernier Vendredi Saint ; non selon le temps, selon les misérables temps de ce monde, mais le Vendredi Saint selon les temps occultes de ce qui en prépare et conduit subvertissent l'achèvement en justice, je veux dire en Justice Absolue ; et, de par cela même, l'irrévocable ruine finale ; et cela tout en me devant d'entretenir en moi les fastes activistes au jour du Vendredi Saint de ma propre passion écartelante et crépusculaire, du cheminement sanglant de mes larmes et de mes expirations suicidaire et apocalyptiques vers le jour qui peut-être ne me viendra jamais ».

(2-40) Souvent je me surprends en train de me dire que ce cauchemar activiste au noir ne finira plus jamais, que tout est conçu pour se dédoubler sans fin, que tut va, que tout doit fatidiquement aller de dédoublement en dédoublement de dédoublement ; dédoublement, donc, aussi, et d'une façon que je n'ai nulle

envie de définir, de la série des trois apparitions orphiques dont je viens de donner ci-dessus un relevé hâtivement plutôt sincère, Grenade, Melun, Cabourg ; or, si je vais en parler, du dédoublement de ces trois apparitions, ce ne sera que par acquit de conscience, et pour m'imposer ainsi de surmonter les crassiers de la fatigue ontologique amoncelée en moi, et qui se fait de plus en plus haineuse, parée de tous les prestiges subalternes d'une sorte de stupeur alanguie, nauséuse, et déjà comme *velléitaire*, la stupeur même de l'existence souillée, rendue sujette à des exaltations, à des dépressions aussi morbides les unes que les autres par le ratage de cela même qu'elle n'aurait absolument pas dû rater et qu'elle se trouve très précisément en train de rater, tout comme en ces rêves où l'on se voit soi-même, comme par dédoublement, en train de s'enliser dans les boues noires de l'inconcevable, où l'on sait plus ou moins qu'il s'agit d'un rêve non sans soupçonner, en même temps, et ce soupçon se faisant de plus en plus chose certaine, paramédicale, qu'il se pût fort bien aussi que tout cela ne fût pas du tout un rêve, et qu'après tout *cela est ainsi*.

Dérisoire barrage de sable et de pailles contre le fait que *cela est ainsi*, dire, et c'est bien ce que je m'apprete à faire, le dédoublement des trois apparitions orphiques ayant abouti à un certain crépuscule au bord de la mer, au taxi tragiquement arrêté dans le sable, dans le sable mouillé par la marée du soir, près de Cabourg. Dérisoire barrage d'algues échevelées et de sable, de coquillages pilés.

(241) Comment ne pas être écœuré, et bien plus qu'écœuré, écœuré comme par les fétides nausées finales, mortuaires, de l'hépatite virale ? Depuis quarante ans je cours le monde, impitoyable, hallucinante ordalie, derrière une fantasmagorie qui m'apparut que pour aussitôt disparaître, année après année la terrifiante distance sidérale qui me sépare de moi-même s'augmente de l'intérieur, se fait plus vide et plus noire, tout ce qu'il m'est donnée d'entreprendre se disloque, pourrit sur pied, plus j'avance, le souffle coupé, dans les chemins escarpés de l'expérience transcendante, plus les ténèbres de l'agissante incompréhension m'investissent de leurs métastases en conscience et l'impuissance de l'être et de l'agir se fait infranchissable barrage fictionnel, onirique et subtilement interlope de cendres mortes et de vide installé le long de ma propre vie vécue, et jusque dans les dépendances futiles de la vie en moi qui passe encore pour rêvée : mais, en même temps, je les sais, *telle est le voie*, c'est ainsi que les choses se passent et pas du tout autrement. Et tous ces enlisements existentiels, toutes ces minables approximations d'être faisant, quelque part, estuaire. Le grand sommeil du fleuve étal du non-être, tel est le secret ultime,

se faisant lui-même, on ne saura jamais comment, driver, au loin, et avec quelles lenteurs immensément subversives, vers le piège invisible mais certain de l'estuaire, de ce qui, à nous autres, là-bas, sur la ligne blanchissante du soleil du milieu du jour, nous fait très secrètement estuaire.

D'autre part, rien ne doit être pris à la lettre, jamais. Une littérature vivante et grande n'est jamais que le ressassement acharné et même, au bout du compte, quelque peu crétinisant, d'une série d'allégories alchimiques en situation, et cet étalement d'allégories essayant de s'imposer lui-même comme appelé à se multiplier sans fin, un dévergondage, un foisonnement lui tenant lieu d'être et de garantie d'être, d'occulte mise en déversement en direction de l'estuaire dont je viens de dénoncer si fièrement les sourdes et violentes manigances impériales au-delà de la ligne d'horizon. Laitances, et déprédation sacrée de laitances dans les flots tièdes de l'estuaire.

(242) Conscience préontologique d'être tout, évidence ontologique de ne rien être. Il n'empêche. J'avais cru pouvoir m'épargner la Croix et tout m'est devenu Croix, j'avais cru pouvoir demander que l'on éloignât cette coupe ardente et noire de mes lèvres et dans quelle fosses aux boues encore plus noires ne suis-je venu me perdre, à la fin ; corps et âme ; lentement. Toujours cette noire tranchée boueuse à la fin, cette fosse philosophale qui dans la fin relèvera toujours le mystère de l'autre commencement.

Alors pourquoi se débattre, « à chaque jour suffit sa peine » : je reprends le collier. Je reprends l'écriture en ces carnets, le compte rendu sans fin ressassé de ce qui se lie en se déliant et se délie en se liant dans la voie que je me suis choisie et qui m'avait choisi bien avant que je ne la choisisse.

Je n'écris donc que pour mourir, pour mourir à moi-même qui, pourtant, je suis mort depuis je ne sais même plus quand, pour mourir à la mort qui n'en finit plus de se mourir en moi et avec moi. *Via Crucis* : ce n'est pas dans les ruelles chaotiques et abruptes du Golgotha que monte lentement mon chemin de croix, c'est dans l'amoncellement de ces feuilles de carnet frémissant sous le vent noir de l'écriture de la mort qui ne parvient pas à mourir autrement — déjà — que par la montée de ma pitoyable non-mort en marche, ainsi, vers le jour et l'heure *que je ne sais pas*, vers le jour et l'heure *de ce que je ne sais pas*.

Aussi je sais qu'il faut que je me souvienne et que j'écrive, et *comment pourrais-je ne pas écrire*. Chaque jour. Chaque nuit. Écrire. Tout. Recommencer : tout est autobiographique, surtout, surtout, surtout *ne pas s'arrêter d'écrire*.

Dédoublement, donc, vais-je dire, des trois apparitions orphiques ayant débuté à Grenade, dédoublement par l'écriture confessionnelle de l'autobiographie qui se verra, ainsi, aspirée elle-même loin, bien loin en arrière, tout Pres de l'origine de tout ce qui s'y donne à être, et même bien loin au delà de cette origine. Et, un jour, qui sait, l'aboutissement?

Mais n'y a-t-il pas déjà eu *aboutissement* ? Et n'est-ce pas cet aboutissement-là qui, en fait, constitue n'en finit plus de pour voir à la constitution de l'origine première de tout, origine absolue, virginale, et comme immaculée conception perpétuelle de l'ensemble en dédouble ment confessionnel de cette autobiographie en cours, ou, si l'on veut, de ma propre autobiographie en train de se laisser happer en avant pas sa propre écriture d'état ?

Or. si l'origine en est dans l'aboutissement, cette autobiographie conçue en tant qu'écriture infiniment reprise, infiniment reconduite dans l'ouvert de sa propre actualité est-elle déjà autre chose que la gestation en cours d'un deuxième aboutissement, qui se fût à lui-même sa propre origine ? De dédoublement en dédoublement, l'écriture noire - l'écriture au noir - approche-t-elle occultement le lieu et l'heure qui, en elle-même, déclineront la nativité immensément subversive d'une chose tellement nouvelle qu'elle pourrait même s'appeler aurore, une aurore autre et qui, pourtant, ne saurait être que la même, indiciblement ?

Car, n'est-ce pas, le mot, nous le comprenons, le mot est *indiciblement*.

Alors, on l'a dit, ne pas s'arrêter d'écrire. Par le dédoublement, que le compte rendu reprenne comme de lui-même, que le courant autobiographique remonte à l'assaut de la ligne blanchissante de l'estuaire et de ses douces sémiologies concentrationnaires, vague après vague, vertigineusement de remous en remous.

Ces choses, après tout, qu'on en finisse alors pour le tenir pour des choses comme toutes simples, des aventures sentimentales dont le récit tout en se suffisant plus ou moins à lui-même - privilège de l'autobiographie, et fiction suprême, peut-être - se pourvoit en confession agissante en dédoublement, en courant d'estuaire aux écumes tournoyantes et comme *fabuleuses* présentent, créatrices de fables, de fables vraies, plus vraies que ce dont elles eussent pu n'avoir été que l'écume en passant.

Comment ai-je dit, des aventures sentimentales? Bien sûr, des aventures sentimentales et rien d'autre.

(1) J'habitais alors près du Champ de Mars, avenue Charles Floquet. Était-ce bien en 1955 ? Le jour de l'Ascension, je m'égare à Saint-Germain des Près, et me dis à moi-même : « si, aujourd'hui, au plus tard à cinq heures du soir, je ne rencontre pas l'amour absolu, je me suicide. Aujourd'hui même je me suicide. » Jamais je n'ai été aussi près du suicide que ce jour-là, j'y *étais*. Et je ne l'ai pas oublié.

Or, à cinq heures moins dix, elle passa devant moi, robe d'été d'un rouge pâle et cardigan blanc, et alla s'asseoir, seule, au *Flore*, où elle demanda un citron pressé. Il faisait vraiment très chaud. Il y avait beaucoup de monde, elle but son verre d'un seul trait et s'en alla, avec moi sur ses talons. Bêcheuse, mais pas trop. Ensuite, sans crier gare, elle prit le bus pour la porte de la Muette. Pendant le trajet, je lui passai, discrètement, un mot vite griffonné, dans lequel je lui disais que l'appelait Laure, «Laure pour l'éternité», et lui demandait de se rendre, trois jours plus tard, à cinq heures du soir, sur le parvis de l'Église Saint-Germain des Près, où j'allais lui faire «des révélations d'une importance absolument décisive pour nous deux, et pour les destinées finales de la France et de l'Occident». Et déjà, comme toutes les autres par la suite, elle riait, elle souriait. Quel ensoleillement inouï que celui de sa jeunesse, de sa grâce, de ses hautes certitudes sapientales de blonde cendrée, irradiante, polaire.

Elle n'y vint pas, à ce rendez-vous aux implications secrètement galactiques, mais qu'importe : dans un certain sens, en effet, les choses étaient, les choses sont restées assez simples : c'est elle, et elle seule, «Laure pour l'éternité», que j'attends depuis, que je cherche et que j'invoque chaque fois que le soleil parvient sous un certain angle dans le ciel de Memphis.

Et là, je peux l'avouer, nous venons d'atteindre dangereusement, très dangereusement le plus proche voisinage de l'origine, *indiciblement* la ligne d'horizon même de l'estuaire.

(2) Une organisation secrète de haute tenue spirituelle, et mystériosophique surtout, agissant sous le nom pythagoricien de *Catena Aurea* et qui, à ce qu'il me paraissait avoir dû comprendre, siégeait principalement à Padoue, en Italie, vient à me passer commande, en juin 1985, d'un «livre de grande poésie» destiné à constituer une sorte de «mausolée de chant» à la mémoire d'une jeune morte sublime Diane M., américaine de très bonne famille, mannequin évoluant sur les sommets ultimes de la haute couture internationale, droguée, ayant succomber à une *overdose*. Diane, je ne l'avais pas connue de son

Dédoublement, donc, vais-je dire, des trois apparitions orphiques ayant débuté à Grenade, dédoublement par l'écriture confessionnelle de l'autobiographie qui se verra, ainsi, aspirée elle-même loin, bien loin en arrière, tout près de l'origine de tout ce qui s'y donne à être, et même bien loin au-delà de cette origine. Et, un jour, qui sait, l'aboutissement ?

Mais n'y a-t-il pas déjà eu *aboutissement* ? Et n'est-ce pas cet aboutissement-là qui, en fait, constitue - n'en finit plus de pourvoir à la constitution revécue - de l'origine première de tout, origine absolue, virginale, et comme immaculée conception perpétuelle de l'ensemble en dédoublement confessionnel de cette autobiographie en cours, ou, si l'on veut, de ma propre autobiographie en train de se laisser happer en avant pas sa propre écriture d'état ?

Or, si l'origine en est dans l'aboutissement, cette autobiographie conçue en tant qu'écriture infiniment reprise, infiniment reconduite dans l'ouvert de sa propre actualité est-elle déjà autre chose que la gestation en cours d'un deuxième aboutissement, qui se fût à lui-même sa propre origine ? De dédoublement en dédoublement, l'écriture noire - l'écriture au noir - approche-t-elle occultement le lieu et l'heure qui, en elle-même, déclineront la nativité immensément subversive d'une chose tellement nouvelle qu'elle pourrait même s'appeler aurore, une aurore autre et qui, pourtant, ne saurait être que la même, indiciblement ?

Car, n'est-ce pas, le mot, nous le comprenons, le mot est *indiciblement*.

Alors, on l'a dit, ne pas s'arrêter d'écrire. Par le dédoublement, que le compte rendu reprenne comme de lui-même, que le courant autobiographique remonte à l'assaut de la ligne blanchissante de l'estuaire et de ses douces sémiologies concentrationnaires, vague après vague, vertigineusement de remous en remous.

Ces choses, après tout, qu'on en finisse alors pour le tenir pour des choses comme toutes simples, des aventures sentimentales dont le récit tout en se suffisant plus ou moins à lui-même - privilège de l'autobiographie, et fiction suprême, peut-être - se pourvoit en confession agissante, en dédoublement, en courant d'estuaire aux écumes tournoyantes et comme *fabuleuses* précisément, créatrices de fables, de fables vraies, plus vraies que ce dont elles eussent pu n'avoir été que l'écume en passant.

Comment ai-je dit, des aventures sentimentales ? Bien sûr, des aventures sentimentales et rien d'autre.

(1) J'habitais alors près du Champ de Mars, avenue Charles Floquet. Était-ce bien en 1955 ? Le jour de l'Ascension, je m'égare à Saint-Germain des Près, et me dis à moi-même : « si, aujourd'hui, au plus tard à cinq heures du soir, je ne rencontre pas l'amour absolu, je me suicide. Aujourd'hui même je me suicide. » Jamais je n'ai été aussi près du suicide que ce jour-là, j'y *étais*. Et je ne l'ai pas oublié.

Or, à cinq heures moins dix, elle passa devant moi, robe d'été d'un rouge pâle et cardigan blanc, et alla s'asseoir, seule, au *Flore*, où elle demanda un citron pressé. Il faisait vraiment très chaud. Il y avait beaucoup de monde, elle but son verre d'un seul trait et s'en alla, avec moi sur ses talons. Bêcheuse, mais pas trop. Ensuite, sans crier gare, elle prit le bus pour la porte de la Muette. Pendant le trajet, je lui passai, discrètement, un mot vite griffonné, dans lequel je lui disais que l'appelait Laure, «Laure pour l'éternité», et lui demandait de se rendre, trois jours plus tard, à cinq heures du soir, sur le parvis de l'Église Saint-Germain des Près, où j'allais lui faire «des révélations d'une importance absolument décisive pour nous deux, et pour les destinées finales de la France et de l'Occident». Et déjà, comme toutes les autres par la suite, elle riait, elle souriait. Quel ensoleillement inouï que celui de sa jeunesse, de sa grâce, de ses hautes certitudes sapientales de blonde cendrée, irradiante, polaire.

Elle n'y vint pas, à ce rendez-vous aux implications secrètement galactiques, mais qu'importe : dans un certain sens, en effet, les choses étaient, les choses sont restées assez simples : c'est elle, et elle seule, «Laure pour l'éternité», que j'attends depuis, que je cherche et que j'invoque chaque fois que le soleil parvient sous un certain angle dans le ciel de Memphis.

Et là, je peux l'avouer, nous venons d'atteindre dangereusement, très dangereusement le plus proche voisinage de l'origine, *indiciblement* la ligne d'horizon même de l'estuaire.

(2) Une organisation secrète de haute tenue spirituelle, et mystériosophique surtout, agissant sous le nom pythagoricien de *Catena Aurea* et qui, à ce qu'il me paraissait avoir dû comprendre, siégeait principalement à Padoue, en Italie, vient à me passer commande, en juin 1985, d'un «livre de grande poésie» destiné à constituer une sorte de «mausolée de chant» à la mémoire d'une jeune morte sublime Diane M., américaine de très bonne famille, mannequin évoluant sur les sommets ultimes de la haute couture internationale, droguée, ayant succomber à une *overdose*. Diane, je ne l'avais pas connue de son

vivant. Mais les photos d'elle que l'on m'avait communiquées avaient suffi pour me troubler, à l'instar de bien de ceux qui l'avaient approchée de son vivant. Les images qu'elle avait laissées derrière elle réverbéraient encore avec une puissance insoutenable. Mortellement alimentée depuis l'extérieur de ce monde, depuis la centrale trans-spatiale du Milieu du Ciel.

Tant qu'à faire, je m'étais dit, faisons les choses bien, «mettons la barre le plus haut possible», et même un peu plus que cela. Attaquons l'inconcevable et ses travestissements.

Je désenterre alors un antique rituel égyptien pour la résurrection magique de certains morts, pour le «retour en arrière des grands prédestinés», le *Rituel de Memphis*, qui m'était parvenu, à l'heure due, par un canal judéo-alexandrin ayant survécu à tout, et notamment à ses travestissements italiens après avoir abouti à Palerme, dans les années trente ; discrètement logé aux Roches Noires, à Trouville, je fractionne la démarche opératoire du *Rituel de Memphis* en un certain nombre de stations de remontée théurgique vivante, suractivée, astrologiquement polarisée sur *Vendrait même* qu'il fallait ; en XXXIV stations ; dont je fais, d'apparence, comme XXXIV «sonnets», en réalité le compte rendu chiffré de l'ensemble de l'opération ainsi régulièrement menée à son terme à travers les XXXIV stations prévues ; il me semble aboutir, certaines choses, certains souffles prennent corps, un certain chant se lève, une lumière se fait dans les hauteurs boréales du suprême ciel de juin, en la demeure même du retour de l'appelée, et tout cela se trouvant invoqué, poétiquement convoqué dans les corporifications offertes par les XXXIV sonnets de l'ensemble du témoignage consigné là sous le titre, à la transparence, pour certains, tout à fait terrifiante, *Diane devant les Portes de Memphis*. Ainsi moi-même, ce que j'avait perdu à Thèbes je le retrouvais à Memphis.

La nuit même où j'avais fini de chiffrer le XXXIV^e «sonnet», j'entends le moment même où j'avait franchi la XXXIV^e station opératoire de l'éprouvante - mortellement éprouvante, je dirais - spirale magique et nécromancienne engagée dans le parcours glacial de l'accomplissement de l'œuvre de ré-embrasement sidéral que j'avais clandestinement faite mienne, un profond sommeil m'en vint, un sommeil de mort philosophique, un sommeil de pétrification cataleptique ; à ciel ouvert, sur la terrasse, dans le grand froid de l'aube ; alors, au tréfonds de mon sommeil, et moi-même gisant sur la séparation des mondes, m'apparut, en rêve, et me parla, non point la jeune morte célébrée, opérée et réveillée, «Diane», mais celle que j'avais moi-même, autrefois, perdue, «Laure pour l'éternité-, elle-même morte, alors, depuis déjà, XXIII ans : en faisant ce

que j'avais fait, autre chose s'était faite ; car c'est ainsi que ces choses-là se font ; or elle me dit, d'une voix assourdie, lasse, toute pleine encore de ses ombres, toute recouverte encore de ces haillons : « Puisque tu y tiens tant, et que par l'intermédiaire d'une autre tu as si parfaitement su faire tout ce qu'il fallait pour que je m'en trouve obligée de m'y remettre, je viens — *je reviens*, avait-elle dit — vers toi, en rêve, cette nuit, et le 7 juillet prochain je reviendrai — je te reviendrai — à nouveau vivante, dans une âme et dans un corps, à nouveau moi-même, à nouveau tienne. Le 7 juillet prochain, donc, à midi, sur la place du Palais de l'Opéra, à Paris. Viens, j'y serais. Je reviendrai, vivante, puis que tu as tant su désirer que je te revienne ».

Je n'y suis pas allé, le 7 juillet, au rendez-vous de l'Opéra.

Je n'y suis pas allé de peur qu'elle n'aille se faire remplacer, au dernier moment, par la mort elle-même, par ma propre mort ; depuis le rêve même de son apparition précédente, j'avais très secrètement conçu comme un soupçon inavouable, infiniment périlleux ; je ne connaissais que trop bien - d'autre part

- la valeur néfastissime de certains égarements que j'avais commis dans l'exécution nécromantique du rituel opératoire ; et je connaissais trop bien, aussi, certains *souffles subtils* de la voix de celle que j'avais aimée et que j'aime, pour que les travestissements de cette voix, imputables à la fatigue terrible d'un « si long chemin », à son désarroi, aux lassitudes de son désarmement, puissent ne pas m'apparaître pour ce qu'ils étaient en réalité, l'avant-garde minimale d'un appareil de fascination à la tristesse, d'une mise en piège aux lenteurs fatidiques. « A d'autres ».

Mettons aussi qu'elle n'avait pas su rire, qu'elle n'avait pas su *sourire*. On ne contrefait pas ce qui se trouve sous la garde de Marie, du domaine de ses attributions personnelles, du domaine indétournable et absolument irrécupérable de sa Grâce Seule.

Cependant, si je m'étais trompé moi-même avec mes soupçons, avec mes prétentions tardives, quel inexpiable crime n'ai-je commis, en ce monde et dans l'autre, ce 7 juillet 1985 où je ne me suis pas rendu sur la place du Palais de l'Opéra, quelle inconcevable trahison et quelle déroute cosmologique pour les nôtres.

(3) Répétitions ? Non, continuation, la tragédie même de la continuation. En mars 1989, je devais me rendre, par le train, à Genève, pour les « rencontres européennes du roman de fiction politique », dont le bel échec dépassa, et de

loin, les pire prognostications. Jour de grands orages, l'air comme embrasé par les éclairs, la pluie ne cessant de tout balayer de ses rafales glacées, de tout noyer, une pluie fuligineuse, massive, recouvrant et étouffant tout sous sa pesée informe, une seule dalle liquide, noirâtre, ou d'un vert pauvre et très sale. Courant, en taxi, le long de la Seine, la foudre, à maintes reprises, au loin, vers 1 ancienne Halle aux Vins, ses effrayantes blancheurs mystagogiques.

A la gare de Lyon, je la vis arrivant, au tout dernier moment, les mains dans les poches de son imperméable kaki, de coupe militaire. Et qui, sans se presser le moins du monde, monte dans le wagon de tête.

Je monte derrière elle, nous allons faire tout le voyage ensemble, jusqu'à Genève. Face à face, dans le même compartiment. En cours de route, nous eûmes à traverser; successivement, et ce fut une manière de miracle, trois Arcs en Ciel. Je ne pense pas qu'il existe un signe, un présage d'une valeur bénéfique plus extraordinaire haute et certaine que cette triple voussure de lumière nouvelle, virginale en même temps que suprêmement nuptiale entaillant par trois fois les ténèbres des cieux où finissaient ces orages. Troublante lumière d'or. Indigo.

Cette rumeur en moi je la reconnus aussitôt, et cette lumière sur son visage. Je peux ajouter, car tout symbole majeur porte une lueur d'outre monde, que, cédant à cette mode abominable qui veut, actuellement, que les femmes portent des bas avec des dessins, des figurations aux rappels équivoques, elle arborait, sur ses bas, une multitude de représentations de Vénus, mais de Vénus non dans ses états planétaires actuels, de Vénus en tant qu'étoile voyageuse, en tant que fulgurante comète du temps où elle ne passait que pour embraser apocalyptiquement les cieux de ses errances amoureuses, de ses futures prédestinations incendiaires que l'on sait. «Quand elle croisera ses jambes, et sa jupe assez remontée, l'orage va cesser d'un seul coup», m'étais-je dit, et je ne me suis pas trompé. Mais d'autres orages commencèrent alors, aux fulgurations médiumniques de quelle violence éperdue et folle. Et comme le temps passait. Riait-elle, à la fin ? Souriante ? Nous nous regardâmes à en mourir, mais je ne lui parlai pas et, tard dans la soirée, en arrivant à Genève, je la laissai disparaître dans la foule ensommeillée et compacte se refermant sur elle d'un seul coup. Tout à Genève me sera, toujours, malheur.

Or, ce silence suicidaire, encore une fois, *pourquoi* ? Parce que la conscience de l'abjection régnante, à l'heure actuelle, sur mon identité visible, extérieure, sociale et existentielle, l'avait encore une fois emporté sur la non-conscience

occidentale, occulte, de mon identité dogmatique en dormition et que, ainsi indignifié, je n'avais pas su oser vouloir oser sauter démentiellement — divinement — le pas, m'engager dans les sables mouvants alors la redoutable proximité de la *ligne de passage*.

Comme nous approchions de Genève, elle suffoquait, et moi aussi ; nous n'arrivions plus du tout à respirer, ni elle ni moi ; le souffle en nous, à bout de corridor immergé, s'apprêtaient à se laisser interrompre depuis ses plus secrètes et lointaines origines mêmes, à se faire intimier l'ordre de se retirer, de nous, vers le Milieu du Ciel, et vraiment eussions-nous pu nous écrier en ces moments-là que *no hay dolor mas grande*.

Tout va donc devoir s'arrêter, encore une fois, à peu près par là, quelque part, je ne sais pas où au juste. Il est certain, aussi, que, tous comptes faits, je n'ai plus tellement de choses à dire. Non sans douceur, une belle douceur indifférente et froide, il y a comme une fermeture qui se propose, et qui déjà se met à se faire, et peut-être faudrait-il dire, plutôt, refermeture.

Cependant, tout n'a pas encore été dit, non tout n'a pas encore été dit, et moi-même je n'ai pas encore tout, vraiment tout dit au sujet de cette mystérieuse et si enfiévrée transaction ferroviaire placée, comme elle si fit, sous la sollicitude du grand dolorisme vénusien, et revendiquant avec fierté et quelle reconnaissance éperdue le signe par trois fois répété, ce soir-là au fond orageux des cieux les plus noirs et comme à notre seule intention, le signe de l'apparition réconciliatrice de l'Echarpe Sacrée, bleu, indigo et or, l'iris, la .Messagère des Dieux, car là, et d'où cette espérance si ardente et si folle me vient-elle je ne le sais en rien, un redressement final et la situation reste peut-être encore envisageable. Je n'en sais rien. Si léger, ce pressentiment, qui me déchire et ne cesse de m'ensanglanter le cœur déjà blessé à mort.

(24-4) Ordures post-humaines issues des cloaques les plus intimes des Enfers, opérateur de la mort et de l'injure du vaste complot révolutionnaire que la mort ne cesse plus d'opposer à la vie, en Europe, depuis le XVII^e siècle, Joseph Balsamo dit comte de Cagliostro intéresse toujours, je n'ose dire *Fascine* toujours encore que ce Fût bien le cas. Souvenons-nous des infamantes faiblesses d'un Goethe.

Aussi ne doit-on pas laisser un seul instant de répit à celui qui osa s'attaquer à la Reine. Sous le nom d'emprunt de Jean Villiers, Jean Robin vient de publier, chez Guy Trédaniel, aux Editions de La Maisnie, un livre de dénonciation

catholique contre-révolutionnaire du Grand cophte, *Cagliostro le Prophète de la Révolution*. Dans ce livre fruit des arrière-pensées les plus troubles s. tout n'est pas dit, on peut néanmoins avancer que *toutes les pistes* sont indiquées, quand on sa.t y lire, qui mènent directement, ou d'autres manières au nœud central de la conspiration à proprement parler satanique ayant mobilisé, en première ligne, à ce *moment-là*, Joseph Balsamo et ses coadjuteurs visibles et invisibles non tellement pour en finir avec la Monarchie Française et le Droit Divin, mais en avant toute autre chose pour abattre Marie-Antoinette, la « Grande Reine ».

A ce sujet, Jean Robin alias Jean Villiers citera, entre autres, l'outrecuidance démentielle et aveuglée d'un Louis de Bourbon, duc de Penthièvre (1725- 1793), beau-père de Philippe-Egalité et Grand Amiral.de France, protecteur dans l'ombre et manipulateur mondain, voire demi-mondain, de la putain criminelle Jeanne de La Motte, dont à l'occasion il sut si bien apprécier lui-même les compétences les plus personnelles et les *nouveautés à l'ancienne* : en pleine Affaire du Collier, le duc de Penthièvre s'en alla trouver conspirationnellement le Roi, pour lui conseiller de faire enfermer la Reine au Val-de-Grâce, en tant que prévaricatrice et adultère, et adultère « de mœurs messaliniennes ».

Un des mérites extrême de Jean Robin en ce livre sera aussi celui d'avoir su fournir, mais sans trop appuyer, tous les éléments d'un appareil d'investigation objectivement inattaquable en état non point de prouver, mais déjà tout simplement de montrer jusqu'à quel degré le complot contre la Grande Reine et la Monarchie de Droit Divin en France avait été, depuis ses débuts et jusqu'à la fin, conçu, inspiré soutenu, encadré, mené par les éléments choisis d'une certaine partie, irrémédiablement dévoyée, du cosmopolitisme illuministe et révolutionnaire du XVIII^e siècle. Ce qui, d'après Jean Robin, n'aura fait ainsi qu'illustrer, encore une fois, l'«alliance classique de la glose la plus dévergondée et de la subversion politique ». Et Jean Robin d'invoquer, à ce propos , la grande et belle figure du sabbatien Jacob Frank (1726-1791), surnommé le « Cagliostro Juif », en qui s'incarneront « toutes les virtualités horribles d'un messianisme corrompu et despotique » (G. G. Scholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, Paris, 1968). Jean Robin cite également, parmi bien d'autres traits de signification à la fois indiscutable et décisive, la visite du cardinal de Rohan, en 1788, à la Synagogue de sa bonne ville de Saverny. Synagogue, par ses soins, « éclairée de mille chandelles », pour « remercier les Rabbins de l'appui qu'ils ne lui avaient jamais refusé », lors des événements de l'Affaire du Collier. Ainsi que les « pratiques ténébreuses » auxquelles avait eu recours, dans sa course effrénée, somnambulique et sanglante vers les marches

du trône, l'infâme Philippe-Egalité, auquel le Rabbin Scheck — tenu pour le commandeur occulte, pour le pôle royal « de tous les Juifs » — avait confectionné un talisman pectoral en lapis-lazuli destiné à lui assurer l'accomplissement à terme de ses plus hauts desseins de subversion dynastique et anti-royaliste (il n'y a de royauté que de droit divin, tout autre royalisme est criminel et subversif, manipulé et soutenu par les puissances secrètes du «déchaînement des écorces mortes »).

(245) C'est l'extraordinaire privilège régalien du génie, convenons-en, que de pouvoir saisir la réalité à la fois sur sa marche et comme de l'intérieur, dont il promouvra ainsi une deuxième présentation, une *représentation* obtenue par le dédoublement de la première et qui aura la même valeur ontologique tout en n'en prenant rien sur elle, sans avoir donc à infliger à celle-ci la moindre diminution de vie, sans rien devoir prendre sur sa force vitale en action. Parlant de Cagliostro dans son bel essai *Les Illuminés*, Gérard de Nerval relate, en quelques pages mystérieusement inspirées, fulgurantes, le cérémonial de l'«initiation féminine », mise « sous l'invocation d'Isis » et dispensée fastueusement, en son « Temple Egyptien » de la rue Verte-Saint-Honoré par Laurence Feliciani, épouse Cagliostro. « Madame Cagliostro », l'appellera Gérard de Nerval.

Et même si Jean Richer a établi que, pour tous les passages concernant les « séances spéciales » de magie égyptienne voluptueusement présidées par Madame Cagliostro, Gérard de Nerval a copieusement emprunté aux *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de Cagliostro* (1785) de La Roche du Maine, marquis de Luchet, comment refuser à l'auteur des *Illuminés* le beau mérite d'avoir su imposer à ses assemblages le mouvement même de la folie singulière et absolument fatale, cette atroce *folie des temps* dont il entend discrètement y saisir les épanchements licencieux en même temps que les provenances nocturnes et infernales ? *Qu'est-tu donc, à la fin ? Mon pauvre ami, je suis le diable* (Gérard de Nerval, rendant compte de l'opéra *Le Diable Boiteux*).

Cependant, le secret du Temple Egyptien de la rue Verte-Saint-Honoré — mais n'était-ce pas plutôt un bordel hors classe, une maison de rendez-vous aux spécialités magico-orientales — dont la belle Madame Cagliostro s'était proclamée Grande Prêtresse tenait, d'après le marquis Luchet, en peu de mots : *Le plaisir est l'affaire essentielle de ce monde, ce Temple lui est consacré*, s'écriait la Grande Prêtresse devant ses fidèles plongées en des douteuses pâmoisons mystiques, tout en évitant de trop publier que le plaisir en question

était exclusivement et fructueusement conçu comme un *plaisir de groupe*. Trente-six grandes dames y étaient en effet conviées à travailler avec trente- six « génies de la vérités vêtus de satin blanc et masqués de noir », et sy adonnaient à en perdre haleine sous la surveillance de Laurence Feliciani.

Madame Cagliostro », elle-même soutenue en ses ardeurs exacerbées et exacerbantes par les activités de cabinet d'un certain chevalier d'Oisemont.

Mais le ménage Cagliostro ne faisait pas seulement dans le putanat baroque et magicien à l'usage des belles duchesses alanguies, on y donnait aussi dans la nécromancie opératoire, et parfois même de très haut niveau.

Gérard de Nerval : « Sa femme, qui était fort belle et d'une intelligence élevée, l'avait suivi dans tous ses voyages. Elle présida à ce fameux souper où assistèrent la plupart des philosophes du temps, et dans lequel on fit apparaître plusieurs personnages morts depuis peu de temps : selon le système de Cagliostro, *il n'y a pas de morts*. Aussi avait-on mis douze couverts, quoiqu'il n'y eût que six invités : d'Alembert, Diderot, Voltaire, le duc de Choiseul, l'abbé de Voisenon et on ne sait quel autre, vinrent s'asseoir, quoique morts, aux places qui leur avaient été destinées, et causèrent avec les convives, *de omni re scibili et quibusdam aliis* ».

(246) Les fausses-inconséquences matrimoniales de la jeune Laurence Feliciani peuvent cependant aller, parfois, plus loin que prévu : il arrive qu'une manipulation entamée de haute science proxénète dérape sur le parcours, et que la Grande Prêtresse s'esbigne pour de bon avec, par exemple, un micheton heureux de la race de ce Monsieur Duplessis, avocat au Parlement de Paris, qui, circonvenu par la farouche sur les instances mêmes du condescendant Joseph Balsamo, parvient à se la lever du milieu, et à l'installer, pour lui tout seul, dans un hôtel confidentiel.

Par l'intermédiaire du Lieutenant Général de Police, de Sartine, qui est son obligé, Balsamo saura cependant vite retrouver la trace de l'irresponsable, et lui faire aussitôt payer, au prix le plus fort, son dangereux égarement.

Jean Robin : « La fugitive fut en effet retrouvée et incarcérée le 2 février 1773 à Sainte-Pélagie, où l'on emprisonnait les voleuses et les prostituées. Elle y restera quatre longs mois, et il semble que cette détention ait suscité chez Lorenza un désir de vengeance qui restera longtemps latent, mais qui se manifestera à la fin de l'épopée de Cagliostro par une « trahison » dont il ne faut sans doute pas chercher les causes plus loin. Comme le dit très justement

Raymond Silva, « c'est à coup sûr de cette époque qu'en dépit des apparences elle éprouvera pour son mari une sourde rancune qui plus tard deviendra de la haine • ». En attendant, le couple, qui semble réconcilié, reprend, dès que les portes de Sainte-Pélagie se sont ouvertes, le cours de ses errances ».

L'étrange chose. Si c'est grâce au double jeu de Laurence Feliciani, «retournée» par les services secrets romains — par *Vocultissima*, comme on appelait, alors, la haute police pontificale — que Joseph Balsamo donna dans le magistral piège qui devait l'amener au cachot final de la forteresse San Léo, dans les Marches, on peut tenir que, sans que celui-ci l'eut voulu ainsi ni sans doute même jamais su, c'est bien ce Monsieur Duplessis — la sombre vengeance du micheton — qui se trouve à l'origine de ce qui aura permis la chute du Grand Cophte. Affriolante misère des grands effets déshonorés par la fatalité obstinée et lointaine des petites causes.

(247) Guy Dupré lui-même, je le vois assez énigmatiquement obsédé par la figure de Cagliostro, et obsédé jusqu'à en faire, de certaine de ses manigances — il s'agit, en l'occurrence, des miroirs visionnaires préparés par le Grand Cophte, première ouverture vers le Secret Nécromantique — une des raisons motrices de son dernier roman, *Les Marnantes*.

Le très effrayant passage, dans *Les Marnantes*, où l'on surprend Georges Pompidou allant consulter, clandestinement, les miroirs prophétiques du couvent des Servîtes, sur le Mont Senario, près de Florence, et ne comprenant rien en s'y voyant lui-même, ceint du Grand Cordon, mais le visage écarlate, bouffi, à la limite de l'éclatement, tel que dans la dernière année — les derniers jours — de son secret calvaire à l'Elysée.

Les Marnantes : « L'histoire est-elle faite, pour parties, de ces manœuvres abortives, de ces paternités doubles, de ces cérémonies et consécrationes secrètes, de ces travaux d'adeptes visant à soumettre les hasards de la naissance aux mystères de la réversibilité ? Il n'y a que les âmes fragiles pour attribuer aux «dessous» de l'Histoire un caractère ténébreux ». Et ensuite : « Les vraies lumières sont souterraines, comme il existe un feu central, comme ses mains en feu annoncent au rêveur la faute dont il n'aura pas à se repentir (« qui ne le noircira pas »). C'est ce que je me redisais dans votre gorge, où il me semblait baratter le blanc du ciel et le noir de la nuit. Le blanc se mêlait au noir pour composer le paysage gris d'outre chair où jouaient à se perdre, où jouaient à se retrouver, la Mère amante, l'Enfant perdu, le Père inconnu. Mère souillée ; enfant perdu ; père non reconnu ; mère perdue ; père non retrouvé : enfant souillé ».

La pratique du miroir en tant qu'attribution du Secret Nécromantique, Gérard de Nerval la prêtera, lui, au comte de Saint-Germain. Gérard de Nerval, sur le comte de Saint-Germain : « Il montra à Louis XV le sort de ses enfants dans un miroir magique, et ce roi recula de terreur en voyant l'image du dauphin lui apparaître décapitée ».

Ainsi je retrouve, ce soir, ici, comme en rêvant, ma longue querelle avec Guy Dupré sur les missions antagonistes — complémentaires, disent certains — du comte de Saint-Germain et du comte de Cagliostro.

(248) Chaque fois que l'on se voit invité à plonger son regard vers le tréfonds de la Révolution Française et ses *dessous sataniques*, on en revient, comme en glissant, à la confrontation obligée du comte de Saint-Germain et de Cagliostro.

Gérard de Nerval encore : « Saint-Germain et Cagliostro s'étaient rencontrés en Allemagne dans le Holstein, et ce fut, dit-on, le premier qui initia l'autre et lui donna des grades mystiques. A l'époque où il fut initié, il remarqua lui-même le célèbre miroir qui servait pour l'évocation des âmes ».

Non sans un certain étonnement, on voit donc Gérard de Nerval affirmer que c'est bien le comte de Saint-Germain qui fut l'introducteur de Cagliostro, « dans le Holstein », alors que Jean Robin, qui, signant lui-même, chaque fois, d'un nom qui chaque fois ne fut pas le même, consacre un livre à chacun de ces deux apparents compétiteurs dans l'ombre, laisse entendre que l'un et l'autre auraient pu être des incarnations, des personnifications successives d'un même principe occulte, antihumain, d'identité abyssalement négative, qui agit encore et qui continuera d'agir *jusqu'à la fin*.

Si moi-même je crois que le soi-disant comte de Cagliostro n'avait été que la personnification passagère, à des fins de haute subversion opératoire, d'un « principe de négation » tout à fait suprahumain, et que cette personnification avait déjà été appelée à se faire avant que ne vint Cagliostro et qu'elle ne cessa pas de se refaire longtemps encore après sa disparition, après sa *désaffectation*, je suis en même temps très fortement tenté de croire que le comte de Saint-Germain, lui, n'appartient en rien à cette abominable lignée de personnifications nocturnes, criminelles, abyssalement négatives. Au contraire : le comte de Saint-Germain me paraît avoir été prédestiné à incarner le principe opposé, à s'incarner — autre à chaque fois et toujours lui-même, dans une

lignée occulte de haut signe contre-révolutionnaire, fondée en fidélité et de par cela même destinée, conçue dans le but — dans le seul but — de faire face à la lignée négative ayant produit Cagliostro et « ses semblables, ses frères ».

D'autre part, il faut quand même se demander si certains traits par trop suspects, trop contradictoirement différents de ce que l'on serait endroit d'attendre de la part de l'ancien agent confidentiel de Louis XV et de Madame de Pompadour, du « chevalier masqué » de Marie-Antoinette, n'indiqueraient plutôt — au regard, je veux dire, des vrais connaisseurs des batailles de l'ombre

— que dans les desseins diversionnistes et d'effacements des traces que l'on peut se figurer bien à loisir, des faux comtes de Saint-Germain aient pu être suscités suivant les besoins du moment de la « cause des peuples ». Le personnage, par exemple, qui, sous le nom de *Graf von Saint-Germain und Welldona* s'était fait mourir le 27 février 1784, à Eckernförde, sur la Baltique, chez le prince Charles de Hesse, me paraît — en me tenant surtout aux déclarations testamentaires qu'il s'était arrangé pour laisser derrière lui, ou qu'on lui a *prêtées de force* — se situer à l'opposé absolu de tout ce que l'on a pu savoir de ses précédents activités secrètes en France et hors de France.

Appartenant moi-même au petit nombre de ceux qui, envers et contre tout, pensent que les mémoires de la comtesse d'Adhémar ne sont ni fausses ni post fabriquées, je considère que le point d'orgue de la carrière occulte, métadiplomatique, du comte de Saint-Germain restera son entrevue, dans l'Eglise des Cordéliers, avec l'envoyée de Marie-Antoinette — la comtesse d'Adhémar — à laquelle il devait faire part du terrible décret de la Divine Providence ayant alors décidé de permettre que les forces de la « conjuration ténébreuse » l'emportassent — pour bien longtemps, et qui sait dans quel dessein inconcevable

— sur les arrière-gardes combattantes du Principe de Salut, liées par la devise de l'éternelle fidélité à la grande Reine, à l'Unique Amante, *lâche qui les quitte*.

— Le désastre actuel de toutes nos positions, désastre à vrai dire sans aucun précédent à l'intérieur de ce même cycle trans-historique dans sa totalité, ne doit-il pas nous faire comprendre qu'un moment d'irréversible glissement analogue à celui qui portât la décapitation de la Monarchie de Droit Divin et de son double le plus occulte, à savoir l'Absolu Amour, est aujourd'hui en train de nous venir, analogue mais déjà infiniment plus bas, plus *descendu* encore sur la spirale infernalisante de la fin du cycle et de sa prochaine conclusion supra-cataclysmique, je nomme la Grande Dissolution, la *Mahapralaya* ?

— Mais, s'il en était ainsi, et les mêmes causes donnant naissance aux mêmes effets, ne faut-il pas s'attendre encore, et comme de par le dédoublement de signe contraire de la même spirale en action, à un « retour de comte de Saint- Germain » ? Prêt à prendre sa revanche au-delà même de cette fin ultime de l'histoire dont la fois précédente il n'avait pas su enrayer l'engouffrement dans les abîmes s'étant ouverts au-dessous de sa marche subversivement déviée par les mêmes que ceux auxquels nous devons faire face aujourd'hui, il reviendrait donc pour *Faire ce qui n'avait pas pu ne pas être défait, et pour défaire tout ce qui avait été Fait*.

Rien, entre temps, n'est changé, l'ennemi est le même, et nous aussi, et nous livrons toujours la même bataille. Ce qui à présent va changer, c'est l'*issue de la bataille*.

(249) Dans *La passion de Jacques Cazotte*, par Jean Richer, Editions Guy Trédaniel, Paris 1988, une perspective, des perspectives et, aussi, des éléments du plus certain intérêt concernant la tentative, pour une fois *couronnée de succès*, par laquelle Madame de la Croix et Jacques Cazotte étaient parvenus, par des voies exclusivement métapsychiques et magiciennes, à faire se briser, sur sa poitrine, en pleine Assemblée Nationale, le talisman de la Fortune Diabolique dont l'immonde Philippe-Egalité ne se séparait plus depuis que le rabbin « de tous les juifs », le Dr Falk Schneck, le lui avait spécialement confectionné, à Londres, pour qu'il lui fasse gravir les marches du trône. Au moment où ce talisman en lapis-lazuli — vint ainsi à se briser sur la poitrine du Régicide, celui-ci fut pris d'un violent malaise, et s'évanouit : la ligne droite s'ouvrait devant lui, qui le 6 novembre 1793 devait l'amener jusqu'au panier à son de la Veuve, où il déshonora une dernière fois les siens en y faisant rouler sa tête. Il y a des sangs qui salissent comme la merde, plus que la merde. Fils de la Veuve, il se fit immoler par la Veuve. Dès le 13 mai 1793, dans le plus grand secret, * quelques vénérables des loges avaient déclaré la grande maîtrise vacante et brisé, dit-on, l'épée du Grand Maître défaillant ».

Cette défaillance, pourtant, et le juste l'écourtement de Philippe-Egalité, « d'un trône illustre la branche pourrie », ne fut-elle pas, surtout, celle du mystérieux Dr Falk Schneck siégeant, en ces temps-là, à Londres ? Et, par la suite, en bien d'autres endroits, suivant les perpétuations d'une lignée promise à un destin aussi terrifiant et inouï que l'occulte ministère de mort et de malédiction qui fut et sera le sien, un ministère sacerdotal et royal tendu par quelles draperies noires, insoutenablement funèbres.

(250) Ces considérations contre-révolutionnaires ravivent en moi des redoutables réminiscences, parviennent à troubler, profondément, des eaux noires depuis longtemps étales. Le secret de la malédiction sans trêve ni merci qui pèse sur les miens — sur ma famille — depuis je ne sais même plus quand au juste, et que n'en finit plus de *m'empêcher* moi-même, depuis toujours, ainsi, lié, ne faudrait-il pas le chercher du côté des travaux de grande magie noire entrepris — peut-être en continuation — contre nous par un autre Dr Falk — ou le même — habitant — cette fois-ci — cette même petite ville à grands mystères — Charles XII de Suède y avait fait un long séjour clandestin — où nous y avons nous-mêmes trouvé refuge, P +++++. En parlerai-je, un jour, de cette ville qui, dans son nom même, exhibait l'idée d'occultation mystériosophique, de sa rivière au lit cachant des superpositions impensables ? Car il se peut bien que tout me soit venu de là, sans le savoir. Attention.

Je me souviens en effet de cette légende assourdie ayant cours chez les miens, et suivant laquelle je ne sais quel inextinguible conflit nous opposait — jusque dans les années quarante — à un Dr Falk, auquel les gens renseignés prêtaient des relations, un rayonnement souterrain et des pouvoirs incroyables. Je crois retrouver en moi le souvenir extraordinairement vague de sa maison, de ses jardins, de je ne sais quelles allées blanchissantes au soleil, mais là s'arrêtent mes souvenirs, je ne repasse plus la barre. Des rhododendrons en fleurs, une haute marquise aux vitres d'un bleu intense, azuréen ? Quelqu'un de grand et légèrement voûté, le visage en lame de couteau ? Le vertige d'une haine irrévocable, hallucinée, devenue presque le vestibule d'une religion inavouable, aussi abstraite qu'ardente et *soutenue* ? Je fus chasseur, je fus gibier, je fus sous-bois éclaboussé d'un sang très noir. Déjà ignorants quant à notre véritable identité, *nous subissions*. Et alors qu'il fallait bien compter, aussi, avec les sombres remparts de la folie, des automutilations méditatives encore plus exécrables que l'œuvre même des ténèbres suscitées, à notre intention, par les opérations singulières du Dr Falk savamment dissimulé derrière une certaine haute décharge aux charognes, sur la droite, à l'entrée même de la Trivalle. Parfois je me retrouve en rêve, et je défaille d'horreur. Même aujourd'hui. Sur ces confins, qu'importe le temps. Les citernes de la haine pontique sont inépuisables, et leurs perpétuations nécromanciennes alimentent la souche enterrée, les buissonnements falkiens de ceux du Pacte avec les Grands Extérieurs.

Je connais.

(251) Quant au livre que Jean Robin — alias Jean Villiers — vient de consacrer si heureusement à Cagliostro, le « Prophète de la Révolution », cela sent quand même le fagot, que dis-je, cela asphyxie déjà. Jean Robin, qui a écrit,

sur René Guénon, des ouvrages de forte autorité et d'une fidélité parfaite, *René Guénon, témoin de la Tradition*, et *René Guénon, la dernière chance de l'Occident*, va finalement attaquer René Guénon lui-même, en rappelant certains égarements de jeunesse de celui-ci. On y verra ainsi René Guénon traîné, amené de force à regagner son ancienne cache métapsychique de la rue des Canettes, ses douteux déguisements sataniques, à retrouver, comme par des canalisations oubliées, spectrales, les états de son premier assujettissement au « Serpent Nahash » (« ô antique serpent, Nahash », s'était écrié René Guénon, jadis, dans *Aspects de Satan*, et « Jean Villiers » s'empresera de la rappeler, ainsi, au moment le plus opportun).

Tout se passe donc comme si, par je ne sais quelle stratégie dérisionnaire au service d'une attaque anti-romaine à la fois masquée et fort étrangement autodémasquée en même temps, «Jean Villiers» avait choisi d'y présenter — et de soutenir, amplement, comme si elles eussent pu être siennes aussi, voire même de faire illuminer *a giorno* — l'ensemble le plus inconditionnel des positions romaines intégristes et contre-révolutionnaires sur cette dégoûtante «affaire Cagliostro», décidé encore et toujours «à la pointe de l'actualité».

«Jean Villiers» prend violemment le contre-parti de Jean Robin, de l'ensemble de l'orthodoxie guénonienne représentée par celui-ci. La même personne s'emploie donc à défendre avec le même ressentiment partisan — mais libre néanmoins — deux garnitures de thèses métahistoriques activistes absolument opposées. Où va-t-on là ?

Dans cette inquiétante affaire d'inversion de contre-inversion, quel est l'*ultime propos* de «Jean Villiers» ? Et, derrière «Jean Villiers», quel est, aussi, l'*ultime propos* de Jean Robin ?

Là, attention. Car tout y est renversement et contre-renversement, provocation, invisible travail de sape et, à la fin, pétition en meurtre rituel : pénétrer subversivement, faire semblant d'assumer, dans leur entier, des positions totalement opposées aux siennes tout en s'y gardant, secrètement, sur ses propres positions, en fait inchangées, c'est aussi une grande opération magicienne de «dévoration de l'intérieur», reprenant l'école de Luc Gauric (1476 - 1558), et de son «fièvre écarlate». Une opération d'auto-anéantissement par le discrédit vital s'attachant au mensonge empoisonné et empoisonnant de la chose totalement feinte, et feinte précisément, dans ce dessein magicien d'affaiblissement et de destruction, de déshonneur ontologique faisant qu'à l'instigation de l'ombre la proie se prostitue, et se perde à sa place.

A ce jeu aux étagements Faussés, «Jean Villiers» rafle-t-il toute la mise ? Non, il a seulement failli le Faire, décontenancé comme il se vit, au dernier moment, par la *résistance des matériaux*.

Alors, qui ? «Jean Villiers», ou Jean Robin ? Ni l'un ni l'autre. Ou bien alors et l'un et l'autre, si on peut avoir ce courage, cette aventureuse propension pour la conduite des batailles immuables d'après la fin de tout. Je l'ai, bien sûr, ce courage. Je prends, ou en l'occurrence je ferai prendre tout le paquet, nous en avons besoin. J'ai besoin de tout, je passe en quatrième vitesse. Combien donc la tendance à l'isolement m'est-elle propice désormais que j'entends, avec le tout petit groupe des miens encore, exacerber très paroxystique ment le processus dialectique de l'assignation mentale de ces claies incendiaires en un seul champ de pertinence subversive ! Et, par la suite, quoi de plus facile, pour nous, que de souffler sur le feu ? Main dans la main, «Jean Villiers» et Jean Robin se dirigent, somnambuliquement, vers le cœur inassouissable du brasier. Je les vois, je les file de près. Comme si nous n'avions vraiment pas d'autre chose à faire.

(252) Il y a quelque temps, je citais de mémoire, en ces carnets, les présuppositions de Gérard de Nerval sur l'identification finale, «aurélienne», de la «religieuse» et de la «comédienne».

Ce texte est terrible. Je le copie d'après La Pléiade : «J'avais projeté de conduire Aurélie au château, près d'Orry, sur la même place verte où pour la première fois j'avais vu Adrienne. Nulle émotion ne parut en elle. Alors je lui racontai tout ; je lui dis la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêvé plus tard, réalisé en elle. Elle m'écoutait sérieusement et me dit : «Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : « La comédienne est le même que la religieuse » ; vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus. « Cette parole fut éclair » (dans *Sylvie, Souvenirs du Valois*, le XIII^e épisode, *Aurélie*).

Je donnerai cher pour savoir si, aujourd'hui, en France, quelqu'un est réellement en état de comprendre la signification occulte, la signification philosophique de ce texte tout à fait fondamental.

Gérard de Nerval est mort en janvier 1855. Moins d'un siècle après, l'œuvre du pendu odinien de la rue de la Vieille Lanterne sous la neige se voit reconnaître comme appartenant de droit au patrimoine spirituel et culturel le plus fondamentaliste de la France, ses littératures et sa vie même font l'objet d'une entreprise d'approbation coloniale, non encore achevée, de la part des tenants

mythologiques des Lettres Françaises, où l'on surprend à pied d'œuvre à *La fois* l'université confite dans ses jus à mouscaille et les jeunes loups-garous des dernières forces vives. Celui qu'Albert Béguin appelait l'élus d'une *haute fatalité* semblerait ainsi les avoir tous retournés, tous éblouis dans leurs ténèbres pauvres.

Et pourtant, à ce jour, personne n'a encore su réellement vouloir comprendre que tous les écrits — ou du moins toutes les grandes littératures — de Gérard de Nerval sont autant de témoignages chiffrés — de « comptes rendus d'activité » — d'un certain savoir philosophique en action. Un savoir philosophique aussi spécial que dangereux, ancien et prohibé, venant de la nuit des âges intemporelles et allant, ininterrompu, vers la conclusion supra-historique de ce dont il n'en finit plus d'exécuter les dispositions les plus actuelles, les plus immédiatement historiques. A ce titre, il n'est pas sans importance de savoir que Gérard de Nerval eut longtemps à travailler comme agent confidentiel des Affaires Étrangères de Paris, en Europe aussi bien qu'aux Echelles du Levant. Tout agent secret, quel qu'en soit le camp, participe de la lumière spéciale de l'Agent Absolu. Tout agent secret est mobilisé, là où il agit, par l'Action Absolue.

L'ensemble de la galaxie se rapportant au mystère quelque part autobiographique de ses Filles du Feu — Sylvie, Pandora, Aurélia, Adrienne et Aurélie — rassemblera en fait des témoignages abyssalement chiffrés d'une grande expérience engagée dans la Spirale Tantrique, expérience dont la conclusion, rue de la Vieille Lanterne *sous le neige*, exhibant toutes les apparences d'un sombre et tragique échec, en appelle, de fait, au passage transcendantal de la pendaison rituelle d'Odin et représente, sans doute, la figure sommitale mais voilée, «la nuit sera noire et blanche», du «couronnement philosophique» de qui se voit enfin admettre à monter, en tournant lentement sur lui-même, par la Cheminée du Milieu du Ciel.

Monter, j'entends, vers la Grande Ourse, monter vers l'Étoile Polaire, *y remonter*.

(253) J'ai dormi tout l'après-midi, emporté loin dans le noir par un train de rêves énigmatiques, italiens fondamentalement, aux significations protégées, mais en même temps *données à deviner*. Je me réveille exténué, vraiment *à bout de forces*. Il se faisait que j'arrivais à Rome, invité, reçu, «pris en main» par un groupe de proxénètes italiens et allemands de grande classe, disposant de moyens matériels exceptionnels — qu'ils mettaient à ma disposition — et dont l'étalage involontaire se trouvait comme surqualifié par un parti pris de

luxe de fort bel aloi, un luxe silencieux, feutré, contenu (mais néanmoins «éclaboussé de sang»).

Le soir, dîner intime, tout à fait personnalisé, dans un des salons du palace où on me logeait. Je me trouve assis aux côtés d'une jeune femme les seins à découvert, dont un peint en jaune et l'autre en vert, un *verde avocado*. Rouge à lèvres foncé, d'un carminé presque noir. D'entrée de jeu, elle me prévient : «J'ai été payée, royalement payée pour être à votre disposition, si je vous plait, pendant toute la durée de votre séjour ici ». Intrigué, et même, déjà, quelque peu ému, à mon tour je lui demande : «Mais vous, laissez-moi vous le demander, qui êtes-vous, en réalité ? ». Tout en me faisant signe de ne pas insister là-dessus, de me taire, elle me glissa, sous la table, furtivement, un morceau de papier sur lequel, je l'ai aussitôt compris, elle avait inscrit son nom. Est-ce possible ? «Galla Placidia». Je la vois encore son écriture à l'encre violette, une écriture infantile, mais décidée, héroïque, et ailée.

Ce fut alors que dans mon rêve même, certaines ondes, certains indices, comme des hiéroglyphes en gestation me firent comprendre que *les choses n'étaient pas si simples*, que cette fête, licencieusement et, aussi, des plus interlopes malgré tout, se dédoublait spectralement, s'ouvrait vers des ténèbres aux trouées écarlates, remplies d'un sourd bruit d'armes, de chuchotements, de meubles que l'on déplace dans le noir. «Galla Placidia» ajouta : «Vous le voyez bien, nous sommes en danger de précession victoriale. Je souhaite très fort que vous puissiez comprendre cette prophétie, ma dernière prophétie et, si l'on veut, ce qui peut aussi passer, désormais, pour la Dernière Prophétie ». Alors, je lui réponds : «Mais de quelle prophétie me parlez-vous ? Aucune prophétie, vous ne m'avez fait aucune prophétie». «Galla Placidia» : «Ah ! le croyez-vous ? C'est ainsi que vous le prenez ? Aucune prophétie, vraiment ? Il y a quelques instant à peine, non ? Rien ? »

Tout se perdit ensuite dans une sorte de noir tailladé comme par une fulgurante lumière. De ce rêve, j'ai gardé aussi la certitude, de l'obscur certitude de ce qu'un détail de maintien y tenait une importance insoupçonnable, singulièrement décisive pour l'intelligence ultérieure de l'ensemble : «Galla Placidia» était, à table, les pieds nus, venue sans souliers à notre grand dîner de cette nuit là.

(254) Pendant que je me trouvais pris dans les glauques juridictions de ce rêve, non, pas du tout. Mais, par la suite, en m'en souvenant, une fois réveillé, j'ai aussitôt su qu'il y avait eu là quelque chose de l'atmosphère spéciale de tant de mes nuits romaines passées dans l'espace codifié du *Daponte Blu*, corso

Vittorio Emmanuelle. Les pieds nus sous la table de l'équivoque mais si belle «Galla Placidia» ? Il le fallait bien, en l'occurrence, car, sous la table, nous nous tenions sur un carrelage de marbre antique, numéroté en lettres latines, et dont la pythagoricienne à ma disposition manipulait la numérologie et les émanations magiques en y plaçant — à ma seule intention — l'un ou l'autre de ses pieds nus au-dessus le nombre qu'il lui fallait me faire intercepter et retenir, dans l'ordre précis où il lui avait été intimé qu'elle procédât.

Et ce fut bien ainsi que j'ai trouvé la clef ancienne et secrète de la numérotation qu'il m'est à moi-même demandé d'utiliser dans l'agencement intérieur de ce livre, j'entends *Le Gué des Louves*.

Victoria Palace Hôtel

- *J'aimerais bien savoir comment ils ont su que nous reviendrions.*
- *Tout avait été prévu ainsi, répondit Maggie.*

JOHN COYNE, *THE LECACY*.

(225) Les événements reprennent discrètement le message chiffré des songes, et en font des signes annonciateurs et de provocation, des marques en creux pour ceux qui reviennent.

Les pieds nus sous la table, sollicitant le carrelage aux numérotation pythagoriciennes secrètes, la mission inspirée de la passagère de la nuit de retour au *Daponte Blu*. Les pieds nus, les jambes nues. Le ciel de la dernière aube.

Quand, en novembre dernier, Barbara Sukowa a dit et chanté, à 1 Auditorium du Louvre, la partie récitationnelle du *Pierrot Lunaire* d'Arnold Schonberg, elle est apparue les pieds nus sur la scène, tendue, plongée dans un état second, entièrement offerte aux feux intérieurs d'une inspiration supra humaine, venant d'ailleurs, mystériosophique et hallucinée, archaïque. La terrifiante blessure cosmique, cette nuit, de ses pieds nus, de son corps nu sous la Pyramide du Louvre. L'éclat.

En haut des Colonnes Pythagoriciennes de Horia Damian, ces chapiteaux éclatés en des essaims serrés — toujours, n'est-ce pas, les abeilles mentales de la Grande Grèce — d'éléments à nu, dépouillés, agencés et numérotés pour qu'ils signifient l'indicible en action, retrouvent, je crois, la médiation numéro- logique et les anciennes voies de la transmission pythagoricienne des mystères préontologiques insupportables à la parole et à la conscience humaines, mortels, dévastateurs.

Ainsi, à travers les Colonnes Pythagoriciennes de Horia Damian, qui en elles-mêmes déjà constituent une conspiration de fait, l'état des Principes Antérieurs, archaïques et divins, s'ouvre clandestinement en ce monde les

brèches de ses nouvelles convenances. Des signes redoutables s'installent à nouveau en ce monde, dont personne ne sait plus intercepter le message. Mais n'est-il pas toujours plus tard qu'on ne le voudrait. Et toutes ces forêts en flammes nous viennent des nombres.

Et la même transmission numérologique ayant été appelée à fonder, à Paris, dans les années trente, l'organisation de départ du Groupe des Polaires, médiumniquement dirigé depuis l'Inde et même depuis bien plus loin encore.

L'ermite pythagoricien de Bagnaia, envoyé par les Principes Antérieurs pour qu'il ouvre à nouveau, en Europe, à travers le Groupe des Polaires, la passe occulte de l'ancienne chaussée engloutie de l'Atlantide, dont les dalles numérotées établissaient l'itinéraire sous contrôle de ceux qui allaient hors de ce monde et en revenaient.

Et au-dessus de toutes ces numérologies en avènement apocalyptique, la danse immobile, aux pieds nus, de Barbara Sukowa à la flamboyante chevelure, Kâli la Rouge, dédoublement auroral de Kali la noire et de ses ténèbres, qui s'en embraseront.

Ils ne savent pas ce qui les attend, nous venons de réussir notre coup final, nous autres, ceux des abîmes de la nouvelle *Glazialkosmogonie*.

(256) Le lourd rideau en velours bleu nuit au galon doré aux feuilles de chêne, tiré tout le long de la baie vitrée, et que je surprends parcouru de lents frémissements sous le vent léger de l'aube, tout en ne sachant pas si je me suis réveillée ou si je ne rêvais encore.

Elle a crié toute la nuit, et elle est morte à l'aube. La forêt, les sables, l'océan.

(257) Au nombre de sept, l'une après l'autre elles sont redescendues clandestinement en ce monde. Par le Gué des Louves, pour qu'aussitôt leurs missions accomplies, elles repartent vers l'inconcevable endroit polaire et d'ensoleillement suprême d'où elles étaient venues. Pour repartir, elles emprunteront encore le Gué des Louves, mais dans le sens contraire.

Au nombre de sept, ou plutôt six plus une, parce qu'une d'entre elles, « la voyageuse du milieu du jour », ne retournera plus là-bas : illégalement installée en ce monde, elle rendra, à travers elle-même, l'autre monde immanent à ce monde, et fera ainsi que les Grands Temps reviennent, les temps sotériologiques de notre *Imperium Magnum*.

Quelles furent les sept envoyées clandestines du Pays des Hauteurs ayant passé, pour pénétrer en ce monde, par le Gué des Louves, je crois l'avoir dit ici même, plus ou moins dit.

Dénonciateur mystique au service d'une nouvelle religion amoureuse et finalement peut-être moi-même retourné, anéanti et marchandé, *déconsidéré* à la tâche par mes propres victimes, livrées sans repentance ni trêve pour qu'elles disparaissent aussitôt après et que jamais rien ne se fasse, que par je ne sais quel insurmontable interdit cosmique rien ne puisse jamais accéder à la conclusion de la donnée nuptiale en marche, présente-là en chair et en souffle, vivante, mais en même temps qui s'évanouit, suspendue et déportée hors de ce monde de par le mouvement même de son avènement, entre l'écharpe blanche de celle qui, montant à Houilles Carrières, mystérieuse déesse ayant pris l'allure, les apparences et l'éclat astral d'une jeune femme de l'« ancien royaume d'Arles », m'avait permis, en quelque sorte, de procéder, l'espace d'un rêve étincelant, à l'ouverture de la chasse, et l'écharpe indigo, l'écharpe aux couleurs sacrées de la Messagère des Dieux qu'arborait la passagère silencieuse de la route de Genève, et celle-ci déjà coincée, attrapée ou presque et néanmoins qui vint à m'échapper au dernier moment, n'ai-je pas relevé et consigné, ici, en ce journal, le passage par ce monde, l'une après l'autre et toutes clandestines, de celles qui constituent l'ensemble de la chaîne liturgiques des venues non-venues, vers moi, depuis l'autre monde, par le Gué des Louves, à savoir : le passage donc de celle, peut-être une enfant prostituée, et pourtant si extraordinairement limpide, de l'été 1961, à Grenade ; et le passage, aussi, de celle qui s'était brusquement perdue, brûlée, dans les champs de blé blanchissant comme de l'or liquide, quelque part près de Melun ; ou l'apparition, plus tard, de celle de la montée à Cabourg, la plus puissante, la plus avancée et, de par cela même, sans doute aussi la plus dangereuse de toutes mais dont j'avais quand même su apprendre — lui arracher — le nom secret ; ou, venue avant toutes les autres, celle que j'avais légendairement appelée « Laure pour l'éternité », trouvée — ou plutôt retrouvée — au café de Flore et perdus sous les cieux philosophiques où Thèbes n'en finit plus de s'opposer à Memphis ; pour conclure, précisément, avec celle du rendez-vous, donné en rêve, pour midi Place de l'Opéra à Paris, l'été le plus noir de ma vie. Rendez-vous signifié au tréfonds du rêve, et traînant des tristesses d'outre-tombe, auquel je ne me suis pas rendu. Pourquoi ? Le saurai-je un jour ?

La lumière spectrale, l'amertume résignée, secrètement funèbre, régnant dans le rêve où il m'avait été donné, sans trop de conviction — et comme elle m'avait alors parue lasse, si lointaine, détachée de tout et même d'elle, de moi

— le rendez-vous du 7 juillet à midi, Place de l'Opéra, l'atmosphère nécro- mantique de ce rêve et que l'on s'efforçait de cacher, mais pas trop, la légère nausée spirituelle aussi, et cette angoisse prémonitoire que j'éprouvais tout en m'en sentant, à cause de cela, infiniment honteux, est-ce bien là, en fait, la vraie raison, la raison ultime de mon inexplicable défaillance conspirative de ce jour-là ? Je ne le jurerais pas, non, cela je ne le jurerais quand même pas. Derrière ces empêchements métapsychiques si obscurs n'y avait-il pas eu, surtout, autre chose, et quelle autre chose alors ?

Et, au bout du compte, cette question plus terrible que tout, lancinante, impitoyable : est-ce donc bien le 7 juillet 1985 que la chaîne des passantes interceptables par le Gué des Louves s'était trouvé interrompue, est-ce bien à ce moment-là que j'ai moi-même, par défaillance, interrompu la chaîne, et irrémédiablement ?

Mais a-t-elle été ainsi interrompue la chaîne des voyageuses du milieu du jour, ou bien , au contraire, portée à sa conclusion la plus occulte, ouverte vers le suprême imprévisible, vers l'inconcevable et *vers plus chiffré encore* ?

Septième et de par cela même dernière aussi de la série des clandestines astrales passant par le Gué des Louves, celle que je n'ai pas rencontrée le 7 juillet, et dont le passage compte en même temps qu'il ne compte pas comme un passage à l'enseigne du passage des autres parce que ne me rendant pas à ce rendez-vous je ne l'ai pas rencontrée, ce rendez-vous ne m'ayant été donné qu'en rêve et ce rêve me semblant incertain, et je dirais même *peu sûr*, dissimulant qui sait quels périls et quel lugubre piège, septième et dernière, dis-je, celle-là n'a-t-elle pas laissé ainsi, devant elle, le *passage libre* pour qui viendra s'y engager par la suite, à l'heure vraiment prévue pour que ce passage se fasse dans une âme et un corps ?

Un passage n'est-il pas ainsi gardé disponible, au Gué des Louves, le passage prédestiné de la « voyageuse du milieu du jour », la Méridienne que d'aucuns attendent à l'endroit prémontré par un certain petit ru, insignifiant, devenu souterrain et disparu, quelque part dans les jardins de Versailles, derrière le Hameau de la Reine, sous des anciens massifs aujourd'hui ensauvagés de fleurs d'ornement ? Ainsi tout se retourne à nouveau *vers plus chiffré encore*, et seul demeure certain l'imprévisible et son clair visage rayonnant encore à l'abri dans l'autre monde. Et là, un dire se fait jour, par réverbération, venant d'où rien n'est encore venu :

*ô voyageuse innocente du milieu du jour,
sémiologie qui s'efface au cœur même du
songe, vague après vague cette haute clarté si
rousse, donneuse d'essaims étincelants.*

(258) L'énumération, pourtant, de toutes ces mystérieuses et belles passantes, qui anime, enfièvre, nourrit le Gué des Louves, qui en entretient la permanence inspirée, fructueuse, et définit la suite de ses apparitions sans cesse évanouissantes, l'énumération, dis-je, de cette troublante *sémiologique qui s'efface au cœur même du rêve*, peut également être dite sur un mode où, foudroyée, la succession des amoureuses perdues à peine qu'on les eût approchées devient la réalité même de ce que en constitue indéfiniment la symbole unique, à savoir la niche CXLIX du cimetière d'Almudena, à Madrid, et ce que celle-ci aura contenu avant qu'elle ne fût disqualifiée et son contenu, ainsi qu'il en avait été secrètement prévu, porté à la Fosse Commune.

Quelqu'un, donc — serait-ce moi-même, l'écrivain, ou quelqu'un d'autre, et sans doute même personne — quelqu'un, dis-je, se trouvait donc écrire, de Paris, le 11 septembre 1992, à l'intention d'une inconnue rencontrée *dans les chemins de Quéribus*, ces choses épouvantables qui suivent-là, le cri déchiquetant les poumons, et le cœur, et le foie, et les yeux, et la bouche aux lèvres rompues, brûlées, de qui silencieusement se le récriait en lui-même dans l'arrière-néant givré de cet écrit si difficilement échappé aux ténèbres mortes — mortuaires — de l'après-néant de son propre néant déverrouillé vers les précipices intérieurs du grand néant, vers les précipices déchiffrés de qui ne sera plus jamais en état de pouvoir s'appeler «moi-même», ni autrement, à jamais.

Comment le croire, le sort de ce monde est entièrement livré en consignment dans la lettre qui suit :

Chère Madame,

il se fait que, à la suite d'un récent déménagement, il est d'une assez étrange manière apparu — ou réapparu — un carton de service contenant, entre autres, la correspondance qui m'avait été adressée aux bons soins des Editons de La Maisnie dans la seconde moitié de l'année 1990.

Récupérant ainsi ce qui s'était perdu pour un temps, j'y ai aussi trouvé votre lettre d'Almería, en date d'août 1990, lettre à laquelle je ne peux en aucun cas ne pas répondre, quel qu'aura été en fait le retard — ou plutôt l'empêchement

~ que l'on nous avait ainsi très significativement imposé, et dont on peut soupçonner la mission inavouable, soutenue à la tâche par qui sait quel train de déchaînements d'Ecorces Mortes, de Klippoth en provenance du tréfonds des fossés de la mort, mais, finalement, comme on le voit, impuissante à interdire ce qui à nouveau ne pouvait plus l'être.

L'explication du fait que vous n'avez rien pu trouver au cimetière madrilène d'Almudena est à chercher, je crois, dans la supposition à la fois dramatique et pitoyable suivant laquelle la concession perpétuelle de qui vous suiviez la trace aura pu être entre temps renégoziée, portée à dix ans et, par la suite, les restes contenues dans la niche CXLIX évacués sur la Fosse Commune. Cela, bien entendu, si l'on se résigne à s'en tenir au niveau de la part la plus immédiatement saisissable et conventionnelle de la réalité, alors qu'il y a aussi d'autre niveaux d'approche des faits qui doivent s'y être secrètement passés, et même un très ultime niveau, occulte et bien plus qu'occulte, d'ordre transcendantal et glorieux, libérateur, suprahumain et, à la fin, divin et sans doute divinisant à l'égard de qui parviendrait à en franchir les interdits initiatiques.

De toutes les façons, l'explication tout dernière du fait que vous n'avez plus rien eut à trouver de ce qui s'était pour un temps trouvé au cimetière madrilène d'Almudena, explication que je vous dois dans la mesure où vous avez été mystérieusement invitée à inaugurer ce que je pourrais appeler le parcours cosmique du Pèlerinage Secret d'Almudena, me paraît être, en quatre parties, la suivante :

— Le monde qui à présent est le nôtre se trouve apocalyptiquement dans l'imminence absolue d'une fin qui devra être, tous ceux qui sont des nôtres le savent déjà, le *résultat* ou bine d'un échec abyssal, imprévisible, œuvre entièrement en ténèbres de ténèbres, ou bien d'une victoire totale, inouïe, irrévocable et resplendissante des puissances de vie, de survie et de plus que la vie dans la seule obéissance de la Reine des Cieux, de la *Fulgens Corona*.

~ Le mystère vivant et agissant destiné à décider, en lui-même, du sens de la fin de ce monde — échec total, ou victoire totale — avait eu à connaître, dans son devenir intérieur, une Première Station fondamentale, une première incarnation passionnelle, une première existence sacrificielle et probatoire, crucifiante, ayant dramatiquement abouti à la niche CXLIX du cimetière madrilène d'Almudena.

- Mais, à présent, les temps philosophiques de la Première Station sont révolus, et il nous faut nous attendre à ce que d'autres temps viennent, des *temps autres* et qui d'ailleurs peuvent déjà être là, les temps salvateurs et de rétablissement

eschatologique devant aboutir à la Dernière Station, au mystère nuptial Suprême de la Dernière Incarnation.

— Le terrible mystère crucifiant de la Première Station ayant donc abouti à la niche CXLIX du cimetière madrilène d'Almudena, quel est le lieu cosmique- ment prédestiné de l'émergence de la Dernière Station, « mystère caché depuis le début du monde », et, de ce mystère, quelle sera, *quelle est* la Dernière Incarnation ?

(Faut-il que j'en laisse ici périlleusement une trace écrite de cela, je témoigne qu'une copie conforme de la précédente lettre a été portée en dépôt, à Versailles, aux archives ultra-secrètes tenues, clandestinement, auprès d'une grande institution charitable toujours en activité, par la Confrérie de la Salvation Prohibée, qui, en d'autres temps, nous avait déjà bien rendu service, aux miens et à moi-même. Nous la craignons tous, en tremblant, la Confrérie de la Salvation Prohibée, nous, ceux de la *tragédie Finale* de l'amour.

Il a aussi été prévu que, lors de la prochaine édification sur les lieux, au fond du parc, de la Chapelle de la Chancelière des Roses, la copie conforme de cette lettre de divine créance soit murée dans la maçonnerie renforcée, massive, inexpugnable de l'autel, et, aussi, que l'enveloppe de cette lettre portât la dédicace suivante : *Pour celle qui a tout manigancé, Thérèse Martin la Chancelière des Roses*).

(259) Ainsi le temps de l'écriture est-il finalement passé, et la saison passionnelle du roman. Toute espérance amoureuse sera donc vaine, désormais, et portée à s'anéantir d'elle-même aussitôt qu'éveillée. Encore une fois, nous retrouvons devant nous l'heure fatidique de l'action directe, et c'est une immaculée conception.

Nous a-t-il donc failli, l'amour, j'entends le dernier amour, le plus grand amour qui fût en ce monde et dans l'autre, et jusqu'à l'intérieur même de la Sainte-Trinité nuptialement tournée vers Marie ? Il y a là un secret épouvantable, et qui ne m'appartient pas, et tout ce qui va nous en venir, à partir de l'heure présente, ne sera plus fait que sous le ciel tumultueux, ciel de ténèbres et d'embrasements inouïs, qui est le ciel de la tragédie finale de l'amour.

Ainsi, tout oublier de tout.

Pour nous autres, il n'y a plus rien d'autre que l'action révolutionnaire directe, les contre-stratégies immensément subversives du *Regnum Sanctum*.

Mais, pour le moment, tout se passera encore dans l'ombre, un ombre si noire que *nous verrons l'Etoile Polaire au Milieu du Jour*.

D'autre part, je ne vois donc pas comment j'eusse pu m'épargner — puisque nous en sommes bien arrivés là — de citer ici la dernière partie de l'article de combat que je viens d'envoyer à Robert Steuckers, pour qu'il le fasse impérativement paraître dans le prochain numéro de *Vouloir*, numéro d'octobre 1992. Article intitulé *Pierre Drieu la Rochelle, et nos plus grandes batailles à venir*.

Au moment même où le monde et son histoire actuelle se précipitent en vent vers leur vertigineuse conclusion apocalyptique ultime, tout ce que je dois dire et établir en force, organisationnellement, au nom de tous les nôtres, s'y trouve défini en termes de contre-stratégie directe et finale.

De cet article, qui est aussi bien autre chose qu'un article, j'en citerai donc, ici, les fragments qui suivent :

« Tout comme aux débuts du grand cycle historique actuellement en train de résorption finale et d'auto-extinction, débuts, quand, lors des transmigrations hyperboréennes fondamentales à partir de leur foyer polaire supratemporel, l'irrationalité dogmatique de la conscience supranationale originelle, détentrice d'un pouvoir unique, impartageable, faisait seule l'histoire en la définissant en termes d'investissement direct de l'espace s'ouvrant immédiatement à sa puissance visionnaire, le même pouvoir absolu va échoir, aujourd'hui, au terme ultime du même cycle, déjà révolu, ou en passe de l'être, à la vision géopolitique finale de qui va devoir maîtriser à contre-courant et définir en avant l'histoire à venir, la « nouvelle histoire du monde », suivant les seules lignes de force de l'irrationalité dogmatique lui dictant encore une fois la loi de ses propres profondeurs, de ses propres fondations originelles retrouvées.

Ainsi que je l'écrivais récemment au camarade Robert Steuckers, l'heure des conclusions décisives approche, et il faudra que nous fassions nous-mêmes tout ce qui est à faire, tout ce que nous avons à faire.

La voie qu'il nous appartient de poursuivre jusqu'au bout nous est tracée d'avance, nous sommes le corps d'affirmation idéologique et de protection ontologique rapprochée d'un *concept absolu*, émanation directe de la Base.

Et je le répète sans me lasser :

— La domination finale du monde sera le fait de celui que sera parvenu à imposer sa propre définition idéologique du sens de l'histoire du monde comme une définition à la fois totale et dernière.

— Aussi, à l'heure actuelle, c'est le concept géopolitique de « combat final » de l'*Endkampf*, qui, en lui infligeant la convergence secrète de sa propre ligne de marche, de ses propres lignes magnétiques de force et de sa propre attraction polaire vers le Quatrième Empire, le « Dernier Empire », fait de l'histoire mondiale en cours un gigantesque tourbillon à la recherche de sa définition finale. Restant entendu que, pour nous, le Quatrième Empire, le * Dernier Empire » ne sauront être, désormais, que l'Empire Eurasiatique de la Fin.

— Or, désormais, tous ceux qui doivent le savoir sont déjà dans la certitude que la définition de l'histoire mondiale à son terme actuel, définition qui livrera la clef occulte de la puissance métahistorique ultime et totale, ne saurait émerger que des instances géopolitiques actuellement mobilisées dans l'ombre par notre propre *Groupement d'Action et de Recherches Géopolitiques Avancées*.

Organisations

Emanation de la Base par les voies de l'irrationalité dogmatique, une nouvelle conscience géopolitique impériale du Grand Continent eurasiatique et partant de la plus Grande Europe est née, ou en tain de naître en ces temps mêmes. Une conscience elle-même hors d'atteinte, mais dont les exigences du moment vont, toutes, vers la constitution d'extrême urgence d'une structure ontologique d'accueil en état de recevoir, et d'installer doctrinalement le corps de combat contre-stratégiques des définitions agissantes destinées à prendre offensivement en charge le sens de la nouvelle histoire européenne du monde et les nouveaux établissements de puissance devant assumer la marche en avant de cette histoire non encore commencée et, en ce qui nous concerne nous-mêmes, le fait de notre propre passage à l'action.

Mettons alors que, pour le moment et dans les limites assez étroites de ce qui se laisserait déjà dire, cette première structure ontologique d'accueil exigée par le passage à l'histoire, par le passage à l'action directe de la nouvelle conscience impériale naissante de la Grande Europe, serait précisément ce qui à l'heure actuelle est en train de se faire connaître sous la forme de notre *Groupement d'Action et de Recherches Géopolitiques Avancées*.

Mettons aussi que, organisationnellement, le *Groupement d'Action et de Recherches Géopolitiques Avancées* dispose déjà, à l'heure présente, d'un certain nombre des structures opérationnelles de développement et de couverture active parmi lesquelles on doit citer *Institut Français pour la Géopolitique du Sud-Est Européen*, *l'institut Français pour la Géopolitique de la Méditerranée*, le *Groupement de Recherches Géopolitiques pour la plus*

Grande Inde et, siégeant à Moscou, sous la direction de la Mission Douguine, l'*Institut Géopolitique Russe pour l'Axe Eurasie-Pacifique*. A cause des tensions intérieures à la charge de la ligne terroriste dure assumée par le Sentier Lumineux, il nous a fallu sursoir à la mise en place, à Lima, de *V Institut Français pour la Géopolitique Andine*, et ce malgré l'importance particulière qu'il nous paraît devoir dans tous les cas reconnaître, en termes de géopolitiques transcendante, aux lieux mêmes où persistent les vestiges, secrètement rayonnants encore, sur les ultimes hauteurs, de ce qu'avaient été les établissements impériaux de la fin du cycle précédent, aujourd'hui confiés à la seule garde des Pléiades. L'héritage horbigerien, dans les Andes, se maintient encore dans l'ombre. Est-ce un signe ? Et signe de quel empêchement, ou imminence autre ?

Par contre, l'*Institut de Recherches Métastratégiques Spéciales «Atlantis»* (IRMSA) se trouve déjà en marche, à Lausanne, ainsi que le dispositif de présence agissante du *Mémorial Hohenstaufen* à Palerme. Ce dernier va briller bien haut.

Porteuse des puissances d'être et de changement révolutionnaires qui lui reviennent en propre, la conscience visionnaire de l'avenir prochain et plus lointain de la Grande Europe et de ses destinées eurasiatiques impériales s'approche déjà, et de plus en plus, de l'histoire immédiate, et cette marche d'approche est elles-mêmes, déjà, de plus en plus d'ordre organisationnel dans le sens profond, fractal et cosmogonique du terme. Ainsi l'histoire s'apprête-elle à nous rejoindre à mi-chemin. L'interpellation organisationnelle de l'histoire en change-t-elle le cours ? Cependant, il n'est, je crois, pas tellement nécessaire que, pour le moment, nous insistions plus encore sur les arrières-instances organisationnelles de notre *Groupement d'Action et de Recherches Géopolitiques Avancées*, dont nous n'avons pas à en dresser, ici et maintenant, la grille exhaustive, en donner la définition d'ensemble : nous ne faisons que livrer un aperçu quelque peu révélateur de nos investissements organisationnels déjà en situation d'agir, ou qui ne tarderont pas de l'être. Ainsi l'irrationalité dogmatique deviendra-t-elle organisation révolutionnaire.

D'autre part, une première assemblée consultative géopolitique grand-continentale va devoir se trouver mise en place par nos soins, qui réunira, en vue des actions ultérieures que l'on peut déjà envisager dans leurs lignes majeurs, des représentants de tous les pays ou régions significatives du Continent Eurasiatique, du Japon à l'Islande, un gouvernement provisoire grand-continentale étant appelé à en émerger par la suite. Ainsi qu'un président à vie de

l'Entité Impériale de la Fin, élu d'une manière identique à celle qui décide encore de la Dévolution Romaine, et disposante des pleins-pouvoirs ontologiques appartenant à l'état de sa prédestination impériale secrète, mais qui se manifesterà en temps prévu, *signo dato omnes se erigunt*. Un président à vie de l'Entité Eurasiatique Impériale de la Fin élevé par l'irrationalité dogmatique à l'état et aux titres d'un concept absolu, et ce « concept absolu • n'étant lui-même, alors, que le dernier état de l'irrationalité dogmatique.

(260) I-e travail spirituel est extraordinairement long à suivre, l'espace d'un vie suffit à peine pour que le bout s'en laisse entrevoir de ce qui se sera très secrètement mis en route à l'heure des premières illuminations voilées, fatales.

De même que la dernière partie de la nuit est la plus noire, à mesure que, dans les années, dans les longues années de la vie servie, on avancera dans la voie, la voie se fera de plus en plus ardue, pour qu'à la fin elle devienne impossible à suivre, insoutenable dans le secret même de sa marche, faite, sous le chaos sournois et aveugle de ses propres éboulis, comme d'une disposition de ralentissement et d'arrêt, d'intolérable perte de souffle et de conscience, semblant alors comme si elle devait s'en trouver mystérieusement interrompue et le pacte du serment originel annulé. Et c'est l'épreuve de l'abandon qui est la plus qualifiante, la seule.

A l'heure de l'achèvement, tout près de son terme ultime, la voie apparaîtra soudain comme netant plus rien d'autre que l'interdiction de la voie, et c'est bien cette interdiction qui, en elle-même, constituera alors la voie : néanmoins, il faudra savoir avancer encore, et même renoncer à la voie, tout oublier, tout abandonner, pour que dans l'impuissance et dans l'horreur cette renonciation elle-même porte en avant et continue à mener. Loin de signifier la trahison spirituelle suprême de l'appelé dans la voie, l'abandon final de la voie apparaîtra donc, parfois, comme l'acte même de la fidélité suprême au Principe Unique et à son Inconcevable Dessein.

Car toute voie grande, et grande vraiment, correspond à un dessein providentiel occulte, sert une action cosmique inintelligible pour celui qui se trouve sur la voie en cours et qui ne saurait à en connaître qu'une fois le chemin prévu aura atteint son terme et parvenu à en assurer l'achèvement, et le plus souvent même le secret en restera intact au-delà même du terme de la voie, au-delà du salut, au-delà du « dernier ciel ».

(261) Depuis l'été dernier, je m'enfonce avec lenteur dans le cauchemar éveillé de mes difficultés de respiration qui, à présent, semblent devenir un été permanent, de plus en plus insoutenable.

Sans cesse je me sens suffoquer. La terrible angoisse de l'arrêt de la respiration, de la poitrine qui se convulse et se pétrifie, qui ne répond plus à l'appel du souffle manquant.

Or la racine cachée, fourvoyeuse de ces défaillances du souffle en moi est exclusivement d'ordre spirituel, extatique. Cette respiration interrompue, un *signe de passe*.

Certaines * instruction spéciales » produites par la Confrérie de Versailles — je parle de la Confrérie de la Salvation Prohibée — précisent que, au stade final — tout à fait ultime — de la montée vers la délivrance, vers la totale libération dans la vie, états que seuls connaissent les plus grands spirituels, certains initiés supérieurs aussi, un signe de très occulte et très dure excellence annonce toujours, et déclare d'ouverture l'imminence ardente de l'heure de tous les recouvrements salvateurs, l'heure solsticielle secrète du renversement, de l'échange cosmique de l'être et du non-être. Ce signe, c'est la régence d'une mystérieuse difficulté de respiration avoisinant avec la suffocation et ses spasmes à mesure que l'on approche les détroits extatiques de l'échappée vers l' « autre monde », vers l'éternité recouverte de sa propre identité principielle, dogmatique, d'avant la première séparation de soi-même.

La poitrine sur le point de se rompre dans l'étau spasmodique de la suffocation spirituelle, j'avance dans les rues de ce splendide automne parisien dont l'air pourtant brûle et aveugle comme un invisible feu de veille.

(262) Il est je crois plus ou moins connu dans le Carmel que, vers la fin du siècle dernier, la supérieure d'un couvent italien avait été singulièrement troublée par un rêve d'annonciation prophétique des plus étranges. Une jeune carmélite, inconnue d'elle, lui était apparue en ce rêve, qui lui avait confié, d'une manière appuyée, insistante, tout comme s'il s'était agi de quelque chose ayant une importance théologique et providentielle extraordinaire, qu'après sa mort — la mort de la jeune carmélite inconnue — il ne restera plus rien d'elle, de son corps, que tout d'elle passera en poussière et se perdra sans trace.

Or, bien plus tard, des années après, la supérieure du couvent italien interpellée en rêve par la jeune carmélite inconnue, avait été amenée à reconnaître, sur une photo mystérieusement parvenue jusqu'à elle, que la personne qui lui avait annoncé, alors qu'elle vivait encore, la dissolution totale de son corps humain, était Thérèse Martin, pensionnaire du Carmel de Lisieux et future sainte, et quelle sainte. Au même moment, Pie X, qui regardait une photo collective du Carmel de Lisieux, disait, en y remarquant Thérèse Martin, « ce sera peut-être la plus grande sainte de notre Eglise ».

Aujourd'hui on sait que le jeune corps de la sainte de Lisieux, peut-être, en effet, ainsi que l'avait vu saint Pie X, la plus grande sainte de l'histoire de l'Eglise, est entièrement tombé en poussière et disparu, qu'il n'en *est plus rien resté*, si ce n'est sa longue chevelure blonde, qu'on lui avait coupée à son entrée au Carmel. Rien resté, comme si un autre corps devait l'attendre ailleurs, quelque part, ou comme si son corps avait été déjà reconstitué, glorieusement, ailleurs, et pourtant le même corps, la même chair. Le même corps rempli du même souffle de vie, la même chair vivante.

Le rêve de la supérieure interpellée par Thérèse Martin serait-il, cependant, à mettre en relation, aussi, au titre en quelque sorte de relais prophétique, avec la disparition des pauvres restes confiés, pour un temps, à la niche CXLIX du cimetière madrilène d'Almudena, cette *disparition* engageant elle-même l'œuvre en action d'un mystère que certains savent de dimensions inouïes, divines et cosmiques, personnellement et de la façon la plus directe apocalyptiques, et dont le déchiffrement serait identique, en quelque sorte le même que celui de la disparition des restes de Thérèse de Lisieux ? Ces grands secrets de mort sont des grands secrets de vie.

(263) Une flamme d'instruction prophétique secrète passe de rêve en rêve sans qu'elle n'appartienne à personne, disparaît et revient, redisparaît, circule parfois sur des siècles en attendant que l'heure se lève où elle finira par rejoindre sa vraie cible, inintelligible pour tous ceux qui ne l'avaient pas interceptée, auparavant, au tréfonds d'eux-mêmes, dont elle avait troublé la vie, illuminé fugitivement les ténèbres intérieures, donné peut-être naissance à d'autres flammes à la destinée providentielle et ne quittant jamais ses espaces d'asile, l'abri du rêve.

Ainsi le rêve chiffré que j'avais fait moi-même, au *Victoria Palace Hôtel*, rue Biaise Desgoffe, à Paris, à l'aube de ce 14 septembre 1992, fête liturgique de la Sainte-Croix, de *V Elévation de la Sainte-Croix*, me semble aussi appartenir au niveau spécial des rêves ayant un ministère secret de changement de la vie et du monde, une double mission d'annonciation spirituelle, prophétique, et de mise en œuvre qui, à n'importe quel prix, devra parvenir, un jour, à se trouver entièrement accomplie, un jour dont personne ne saurait en connaître ni même pressentir la venue mais, qui, en l'occurrence, et quoi qu'il en fût, me paraît être comme déjà là.

Par temps froid, mais ensoleillé jusqu'à l'éblouissement, une série de peut-être sept lits d'hôpital militaire, et moi-même, je crois m'en souvenir, dans le

cinquième de ces lits aux draps blancs, immaculés, sous des minces couvertures kaki rabattues vers la droite.

Face à cette rangée de lits, une rangée d'arbres, un arbre par lit ; des arbres en quelque sorte rendus abstraits par le dépouillement, ébranchés jusque tout en haut où on leur avait laissé comme un frémissante couronne de feuilles vertes, métalliques, de ce vert clair des feuilles de citronnier en hiver.

Un long tremblement sacré se fait alors dans l'air, ou magique, et l'arbre faisant face à mon lit s'en trouve comme déchaussé, s'abat sur mon lit, dont le montant en fer le maintint suspendu comme un beaupré, empêchant qu'il ne touchât terre mais qui me touchait moi-même dans mon lit, me désignant ainsi au choix des ténébres, au choix de la mort, à la sentence de mise à mort.

Dans la conscience que j'avais alors gardée de moi, au tréfonds même du rêve, je sens comme un souffle de terrible épouvante me submergent d'un seul coup : le rêve de l'arbre abattu est toujours et partout un rêve de mort, et je savais — j'avais tout de suite compris — qu'en l'occurrence c'est bien ma propre mort que l'on venant de m'annoncer ainsi.

Ce fut alors qu'apparut Aurore Cornéa, venant de je ne sais où; et qui d'un geste stupéfiant de sûreté et de calme, de science magicienne, se mit en devoir de redresser l'arbre abattu au-dessus de mon lit et qui, en me touchant, me désignait à l'élection funèbre dont l'effroi me paralysait, le remettant tout de suite d'aplomb, à la verticale de son étant d'avant, tout comme s'il n'y avait rien eu et, en même temps, le ceinturant, lui imposant un cordon, un *cingulum* magique à juste hauteur d'homme, comportant un double rangée de poivrons rouges que surmontait un bel oignon blanc, des poivrons d'un rouge profond, ardent et vivant, sauvage, victorieux, oignon d'un blanc surpuissant, immaculé, rayonnant, virginal et glorieux, indomptable. Un haut battement d'ailes se fit alors entendre dans les airs, au-dessus de moi étendu dans mon lit militaire aux draps immaculés, un battement d'ailes angélique, infiniment joyeux, entourant une voix très jeune, d'une vertigineuse limpidité, d'une innocence terrifiante, et qui s'écriait *qu'elle seule pouvait encore le sauver, lui, elle seule l'a sauvé, et lui, à présent, sauvera la Couronne et le Règne*. Et ces battements d'ailes n'en finissaient plus, exaltés d'une céleste allégresse.

(264) Comme tous les rêves dogmatiques, celui-ci — et le fait même qu'il me fut venu au *Victoria Palace Hôtel* me paraît signifiant, porteur d'un feu suractivé — est philosophiquement traduisible, toutes ses composantes intérieures

répondant à une sémiologie cohérente et active, et l'intégration Finale de l'ensemble de ses composantes intérieures en marche menant à un concept eschatologique unitaire, à savoir le concept occidental du « sauveur caché » réveillé à ses propres pouvoirs par l'intervention nuptiale de la grande Déesse Voilée, par l'envoyée de Marie dans laquelle se tient secrètement Marie.

- L'arbre dépouillée, figure de l'*Axis Mundi*. Abattu, l'arbre de l'*Axis Mundi* annonce une catastrophe de dimensions comiques, l'avènement même de la Grande Dissolution d'un cycle final de cycles, ce que la tradition hindoue appelle la *Mahapralaya*.

- Le lit d'hôpital aux draps immaculés, symbole du non-agir supérieur, souverain, du centre immobile et absolument polaire du monde, des temps et des mondes. Et moi-même dans mon lit, et l'arbre de l'*Axis Mundi* s'abattant sur le lieu-même de ma station polaire me désignant donc comme le coupable, en même temps que le témoin prédestiné et la victime expiatoire, crucifiée et écartelée au centre occulte du cosmos et de ses galaxies constitutionnelles, mais, en même temps, victime salvifique et agent secrètement salvateur *in principium*, coupable, néanmoins, et coupable fondamental de l'immense catastrophe cosmique en voie d'achèvement dont en même temps il est exigé que j'en régente le cours, et dont je suis le Régent Caché, à présent réduit à l'impuissance, au grand oubli de moi-même et de tout.

— L'intervention providentielle, en ce rêve, d'Aurore Cornéa, représentant l'action salvatrice, révolutionnaire, de la grande Déesse Voilée, Isis, Marie, Sophia Ultima, la Chancelière des Roses, renversera cependant la situation, redressera l'*Axis Mundi* abattu par les « vents des abîmes d'avant » : les « poivrons rouges », l'« oignon blanc » certifiant, en termes de haute-teinturerie philosophale, l'accomplissement des régimes salvateurs de l'Œuvre Ardent, son accomplissement résurrectionnel et ses fruitions donneuses de vie sur l'*Axis Mundi* ramené à sa royale station antérieure, d'« avant l'inclination fatale de l'Arbre du Monde ».

— Par contre, je suis dans l'obligation de m'avouer que, pour le moment, je ne sais pas très bien l'entière signification du message porté par le cri adamantin émergeant du vertige des battements d'ailes angéliques.

Je veux dire que si le sens premier de ce cri venant du tréfonds des cieus me paraît, en tout été de cause, parfaitement évident, je n'arrive pas encore à en comprendre de sens second, le message prémonitoire ou de commandement

chiffré s'y trouvant inclus, ou qui ne peut pas ne pas s'y trouver secrètement caché à mon intention dans la mesure même où le rêve dogmatique fait par moi au *Victoria Palace Hôtel* me concernait personnellement.

D'où me viendra-t-elle alors, et si cela doit vraiment si faire, la réponse qui éclaire et qui délie, la réponse qui fait revivre ? Avec une grande douceur dissimulée, j'entame, à ce sujet, une piste d'attention spéciale, une nouvelle piste de guet.

(265) Le roman peut-il avoir de fin, j'entends le « grand roman » ? Et, tout d'abord, qu'est-ce que le « grand roman » ? Le grand roman raconte, indéfiniment, la délivrance de l'histoire et du monde par la victoire finale d'une aventure amoureuse, se projetant, sous le voile du secret hermétique le plus impénétrable, jusqu'au niveau cosmique ultime, divin, et qui de par cela même concerne, engage, assume, dans son propre devenir, le sort nuptial de Dieu et de son Epousée sous Voile.

La fin du « grand roman » mènera toujours à des épousailles divines, les épousailles du grand roman à sa fin ne sauraient être — sous une forme le plus souvent gardée, dissimulée en elle-même — que des épousailles divines. Ainsi dans *Le vingt-sixième rêve* de John Buchan (titre anglais originel, *The dancing floor*).

Cependant, la règle constitutionnelle implicite du « grand roman » exigeant qu'il ne puisse avoir à raconter qu'une aventure existentiellement vécue par le romancier lui-même, le « grand roman » est, ontologiquement, témoignage personnel sous chiffre : le roman ne saurait atteindre à sa fin, à sa conclusion nuptiale suprême que si le romancier lui-même y aura eu existentiellement accès, s'il avait lui-même connu, dans le secret de sa propre vie, les états conclusionnels des divines épousailles dont il lui faudra y rendre compte.

Et l'on peut en dire autant de la grande quête philosophique, de la « quête de la Toison d'Or » : pour en parler, il faut en avoir été, ne fût-ce qu'en rêve. Soit-même avoir été, héroïquement, et pour les raisons amoureuses les plus inavouables et les plus dangereuses, de l'équipage philosophal de la brillante Argos, et sous le haut commandement visionnaire et médiumnique de Jason : *jusqu'au bout*, et en être revenu, soi-même, vivant, survivant, et dans le partage impérial de la Toison d'Or. Car ceux qui en revenant ne sont plus eux-mêmes, nous ne les comptons que pour les ombres de leurs propres cadavres, victimes assujetties au mystère blessé de leur propre seconde mort et dont parfois des ombres anciennes, et plus acharnées, s'en saisissent pour en revivre.

L'amour n'est jamais que le retour de l'amour, être c'est avoir été : le même amour, la même conscience vivante de soi-même, éternellement.

(266) En tant que romancier de la fin du monde et, de par cela même, en tant que romancier de la fin du roman, et, aussi, bien plus encore et — je ne le sais que trop bien, le droit m'est concédé d'en faire une seule fois l'aveu, et *ce sera celle-ci* — en tant que Chakravrtin des Temps de la Fin, ma tâche fondamentale — ma tâche ontologiquement et cosmiquement fondationnelle - sera très précisément celle de me mettre en situation de pouvoir porter le récit en cours jusqu'à à sa fin nuptiale, y dire l'accomplissement amoureux ultime de l'histoire et du monde ramenés au vertigineux mystère de l'unique amour et de son Soleil Unique, confesser les secrets des épousailles cosmiques et philosophales que j'aurais moi-même vécues en tant que fin de ce roman, en tant que fin du roman de la fin.

Mais, cela suis-je en état de la faire ? A *l'heure présente*, suis-je en état de le faire ? Non, cela je ne suis pas en état de le faire. Pourquoi ? Parce que ces épousailles, je ne les ai pas vécues ou, plutôt — et c'est ici qu'apparaît l'immense mystère du roman, de la romance tragique, de l'abyssale romance du Retour en Colchide — ces épousailles je ne les ai pas vécues en tant que fin du roman, je ne les ai donc pas *revécues*, mais vécues, en d'autres temps, dans ma propre vie d'avant le roman, d'avant la conscience finale du roman à son terme et de la fin même de la conscience en tant que roman de la fin du monde.

Vécues, et vécues par moi dans les temps de ma propre vie, ces épousailles je les avais aussitôt disqualifiées, en m'y perdant moi-même — en perdant, aussi, avec moi, le monde et son histoire, *l'imperium* et son unique lumière d'être, *l'Aura Imperia* — dans la mesure même où la tragédie fondationnelle de *l'Imperium Amoris* l'exigeait, rituellement : ce qui m'avait été donné, une première fois, en termes de grâce providentielle, de grâce divine, de grâce absolue, en tant qu'immaculée Conception, j'allais devoir le reconquérir, une deuxième fois, au-delà des abîmes d'après la fin de tout, par les armes spirituelles spéciales du retour philosophique, par les terribles armes nuptiales de l'Œuvre Ardente qui mène clandestinement à la Toison d'Or reperdue en Colchide quand, tout, soudain, se sera fait Colchide, et, de cette reconquête, établir — rétablir — en moi-même et dans le monde tous les anciens pouvoirs de souvenance immémoriale et d'être ayant appartenu au roman primordial et, à présent, suscités à nouveau par la romance à venir de notre dernier approche amoureuse de *l'Aura Imperia*.

Quelle fin du roman, alors, s'il n'y a pas eu fin de la fin de la vie du roman ici, s'il n'y a pas eu, quelque part, résurrection de l'amour d'avant la fin du roman ?

(267) La dernière réponse au rêve du *Victoria Palace Hôtel*, restée en suspens, je viens de la trouver aujourd'hui dans la rue. Ainsi, tout dans chuchotement, réponse dormante que la juste question réveillera toujours être vivant, c'est confesser sans cesse l'épouvantable blessure secrète du Roi Pêcheur.

Patron d'une petite flotille de bateaux-mouche, Franck Delille est connu nous autres, à Paris, comme un des bailleurs de fonds et de modalités de tien les plus diverses pour l'ensemble de la droite traditionaliste et, à ce titre il avait fait imprimer à ses seuls frais et distribué gratuitement des milliers d'affiches pour animer — croyaient-ils — la campagne parisienne contre la ratification du Traité de Maastricht.

Apposée sur un abri RATP du boulevard Lannes, j'ai Furtivement arraché hier, et amené chez moi une de ces affiches, qui semblait m'appeler, magnétiquement, de loin, m'attirer vraiment vers elle, et dans laquelle j'avais reconnu à peine l'ai-je vue, une ouverture d'explication — la réponse, que j'attendais sans que je ne l'attende — pour la fin — pour la conclusion plutôt, ou pour la fermeture — du rêve de salut cosmique et de délivrance philosophale que j'avais fait il y a deux jours, quand j'étais resté au Victoria Palace Hôtel de la rue Biais Desgoffe.

Reproduisant en couleurs une peinture de vision classique, peut-être du XVI^e siècle, dont je n'ai pas pu — ni, depuis, personne autour de moi — en identifier, ni même, comme on dit, en avoir une idée quant à l'auteur, cette affiche montre une faille magicienne, taillée dans la profondeur granitique du sol, un étroit ravin de ténèbres que surmonte, dans un paysage de bel été forestier, quelque part en Occident, un étrange pont en bois, ayant la forme d'un «U» renversé, et comptant, donc, trois parties : un tablier montant, un tablier de traversée, un tablier descendant.

Au-delà du pont, déjà sur 1^{re} autre rive, se tient, immobile, montant un cheval noir, un mystérieux chevalier en armure sombre, altier, tendu par la volonté suprêmement nocturne de son ministère de ténèbres, le casque surmonte d'une coupe grillagée remplie de braises rougeoyantes, héraut, symbole, grand prince de la Puissance Négative, et qui, déjà lointain, tourne le dos à la scène, à cela même que cette peinture s'intime de donner à voir.

Où l'on voit, aussi, vaincu par le chevalier noir, par l'envoyé de la Puissance Négative, dans une première rencontre au-dessus du ravin du non-passage, où il s'en est ainsi vu précipiter, un deuxième chevalier, appelons-le, avec son nom le plus secret, le Chevalier de la Salvation, en armure d'or vert, le casque signé de deux hautes ailes de cygne mordorées et couronné de fleurs sauvages, de bleuets, et qui, avec le secours d'une jeune femme lui donnant la main, se hisse difficilement hors du ravin, s'arrache à l'emprise des ténèbres, rejoint le salut.

Présentée elle aussi de dos, on ne voit pas le visage de la dame du Grand Secours. Ses longs cheveux blonds lui tombent jusqu'à la taille, et elle porte la couronne d'or des grandes reines.

Vue en premier plan, cette jeune femme semble représenter, en fait, la figure décisive, l'axe spirituel suprême de cette peinture mystérieuse infiniment, et qui, en même temps, livre 1 ouverture de la passe à qui se trouve prédestiné pour que cela puisse lui être ainsi porté dans la voie poursuivie, juste devant lui et quand lui-même se retrouvera précipité dans le ravin du non-passage et que soudain il lui apparaît la Dame du Grand Secours, pour lui tendre la main, à *lui seul, et là*.

Or, cette voie si périlleuse, quelle est-elle, si on le sait ? Chose parfaitement évidente pour certains, il s'agit ici de la voie de *l'Incendium Amoris*.

(268) Ce sombre galetas, une chambre d'hôtel ? Amoncellements de saletés, et d'autres choses dans l'ombre, équivoques, incertaines. Une aura d'épouvante. Quelqu'un sanglotant de l'autre côté du mur, et qui par la suite, brusquement, se tait.

Il gelait à pierre fendre, au petit jou., le vendredi 26 janvier 1855, quand, sous un escalier de la rue de la Vieille_Lanterne, à Paris IX^e, Gérard de Nerval avait «passé la ligne ». Cette nuit-là, comme il l'avait prédit lui-même, avait été « blanche et noire ».

Nadar se souvenait que Gérard de Nerval, à la veille de son suicide — ou a la veille de se pendre' ce qui n'est certainement pas la même chose avait confié à son ami Charles Asselineau que la source de son «inspirations» venait de se tarir. Je ne sais ce qui va m'arriver mais je suis inquiet, Depuis plusieurs jours je ne puis littéralement plus écrire une ligne, avait dit Gérard de Nerval à Charles Asselineau, avait-il ajouté, je vais encore une fois essayer aujourd'hui.

On n'en a pas fini avec cette nuit-là, « blanche et noire.

(269) Quelques jours plus tard, et n'ayant pas encore quitté le Victoria Palace Hotel. J'avais mes raisons, Je devais y rester, j'y étais maintenu à dessein.

Tard dans la nuit, et un silence de mort régnant dans les étages. Les couloirs violemment éclairés, d'une lumière blanche, crue, métallique. Je me tenais dans ma chambre, plongé dans le noir, soudain me demandant si je n'étais pas resté seul à l'étage, si cette nuit-là, mystérieusement, hôtel ne s'était pas vidé de tous ses occupants.

Se tenait-on devant la porte de ma chambre, quelqu'un qui me guettait ? J'ouvre, brusquement pour y surprendre, en effet, quelqu'un (peut-être écoutait-il l'oreille collée à la porte mais, peut-être, n'en avait-il nul besoin de ces manières de larbin, lui qui voyait à travers la porte, à travers les murs comme nous on voit à travers une vitre).

Chemise bleue, cravate et pantalon noirs, sans veste, un jeune d'assez petite taille, mince, les cheveux coupés court, le teint olivâtre mais, sous les paupières baissées, à peine une ligne, les yeux très pâle presque blancs, étincelants comme des escarboucles, et qui le trahissait. Tendu, comme animé par une terrible rage froide, glaciale, dévorante, mais parvenant à se maîtriser. Lentement, dans le couloir, l'air commençait à se vitrifier, la lumière à se voiler obéissant déjà à un ordre l'aliénation secrète, fuligineuse et qui s'eût voulu irrésistible alors qu'en tout état de cause elle n'était qu'impérieuse et, sur moi- même, d'aucun effet si ce n'est quand même un certain étonnement (« qu'est-ce qui le prend donc, celui-là »).

Il s'éloigna de quelques pas, sans cesser de me regarder. Il dit : *Tu ne dois pas écrire, tu dois immédiatement cesser d'écrire. Pourquoi écris-tu, et pour qui ? Cesse, cesse donc. Un homme comme toi, arriver à cette déchéance, l'écriture ! C'est pour cela que je te dis : cesse, arrête l'écriture, suspends cette honte qui te rabaisse, arrête. Tu veux m'entendre ? Arrête !*

Je comprends que ces mots, que ces injonctions concernant mes littératures voulaient sans le moindre doute exprimer, dire autre chose — tout autre chose — que ce qu'ils disaient apparemment, autre chose *mais quoi* ? En tout cas savais à *qui j'avais affaire*.

Mais que me voulait-il donc encore, ce sombre crétin ?

La dernière fois, c'est à la pointe de l'Île Saint-Louis qu'il m'était apparu et, à ce moment-là, j'avais parfaitement compris ce que le fait même de sa venue- là signifiait, ou voulait signifier, ce qu'il tenait — ou devait — me faire savoir.

Et maintenant ? Sans doute tenait-il à m'imposer, en quelque sorte rituellement, ses adieux, exprimer, comme on dit, ses regrets quant à notre séparation, mis en devoir, de par la force même des choses en marche, de reconnaître malgré lui l'approche inexorable de ce qui va désormais être ma *nouvelle situation*.

Ce qui se fait dans les grandes profondeurs ne se voit pas tout de suite en surface, où les réverbérations n'en paraissent que bien plus tard, et qui sait combien de temps passera encore avant que ma *nouvelle situation* n'apparaisse en plein jour, que l'indéchiffrable ne s'entrouve pour laisser la voie libre devant lui au feu absolument nouveau de l'inconcevable en action, pour ouvrir amoureusement la voie à la nouvelle affirmation révolutionnaire de l'irrationalité dogmatique ?

Que pouvait-il donc avoir à me dire aujourd'hui ? Pas le moindre risque d'erreur : le *contraire absolu* de ce qu'il était venu me dire dans l'Île Saint-Louis, quand il m'avait silencieusement annoncé les trois dernières années de l'Epreuve Finale, la venue fatale, la montée sournoise et décisive, dans ma propre vie, de la marge la plus mystérieuse et la plus noire de la grande nuit et de ses ténèbres sans merci et sans rêve aucune.

Le *contraire absolu* du règne de la Pyramide Noire, de la Pyramide des Ténèbres ?

Ai-je donc vaincu ? Dans les profondeurs, c'est désormais chose à peu près certaine.

(270) Dans un livre de James Blish, que je crois introuvable, *Jack of the Eagles*, paru, en américain, en 1952, et que les Editions Guénaud avaient fait traduire en français, en 1977, sous le titre de *Séquence Sigma*, des choses sont dites, pages 185 et 186, qui éclairent d'un jour venant d'ailleurs une des parties les plus obscures apparaissant dans le rêve visionnaire - ou la prophétie sacrée — dont rend compte la lettre de Jenny Arrasse « contenue, portée somnambuliquement par le courant du récit souterrain d'un de mes romans, *Les mystères de la villa «Atlantis»* » une partie obscure, et plus obscure que autres, concernant les obstacles à l'évasion de la prisonnière Jenny Arrasse maintenue de force dans un camp de détention spéciale qui n'est autre que la mort. Mais la mort est-elle toujours la même mort ?

Ainsi, dans Séquence Sigma : S'il se risquait à franchir la première marche, il ne saurait pas interpréter les changements qu'il constaterait dans ce nouvel univers, et il ne saurait pas non plus comment franchir l'étape suivante. Voyez directement les textes concernés, encore que la mort dont on parviendrait à s'échapper pourrait bien ne pas être tout à fait la mort, mais une de ses déviations philosophiques, et cela même et surtout s'il y a l'épreuve limite de la disparition, de la dissolution du corps.

(271) Prévue pour octobre 1993, la visite officielle du Dalai Lama au cent bouddhique de l'institut Karma Ling à Arvillard, au cœur de la Savoie, ne paraît pas avoir échappé à l'attention active des puissances infernales, qui déjà s'utilisent à exacerber, sur place, l'opposition des structures politico-administratives sous leur dépendance directe mais que l'on veille toujours à garder confidentielle. On aura donc récemment vu des instances maçonniques supérieures faisant semblant de s'offusquer parce que c'est dans les murs de l'ancienne Chartreuse de Saint-Hugon qu'est venu s'installer, en 1980, l'institut Karma Ling, alors que c'est bien l'ordure révolutionnaire de 1789 et ses meneurs dans l'ombre qui avaient dévasté, incendié, démoli, souillé et profané, recouvert d'un sang inexpiable les anciens établissements des fils de Saint Bruno, et que ce furent les successeurs sur place des ignobles assassins des journées de sang et de feu ayant détruit la Chartreuse de Saint-Hugon qui se sont depuis battus, et avec quel acharnement, pour empêcher que l'Esprit Saint n'y revienne imposer ses feux, que le Renouveau ne s'y fasse en pénitence et dans la gloire. Le Soleil de l'Est rachètera-t-il le Soleil de l'Ouest ? Ne sommes-nous pas dans les temps du mystère de l'Appui Extérieur ? Aussi ai-je dit, ce matin même, au Lama A.T.L., à qui nous autres nous devons tant, et depuis si longtemps : « Mais qu'importe, tout cela ? Rentrez serein. Dès aujourd'hui à midi, tout le nécessaire sera fait. Je tiens, quant à moi, que la venue du Dalai Lama en Savoie, à l'institut Karma Ling, changera l'histoire actuelle de la France «• Tout ce qui sert l'Esprit-Saint, sert les armes charismatiques de la France.

Il n'y a pas au monde de faiblesse plus achevée que la mienne, mais je sais qui je suis. Et de la Pyramide des Ténèbres, je l'ai juré, il n'en restera plus pierre sur pierre.

(272) C'est en parvenant à consacrer la Russie au Cœur Immaculé de Marie dans les conditions mêmes qu'avait exigées Notre-Dame à Fatima que Jean Paul II est arrivé à faire que finalement s'évanouisse, de l'intérieur, et s'auto-disqualifie politiquement le principe occulte qui, depuis soixante-dix ans, maintenait l'Europe de l'Est sous la domination inconditionnelle du Règne des Ténèbres

Une victoire spirituelle sans précédent, immense, qui retentira dans les siècles, qui a déjà changé la face du monde et de l'histoire et que Jean Paul II avait obtenue seul, ayant eu à affronter, héroïquement, la résistance criminelle de la conjuration anti-mariale réunissant la plupart de ses évêques, implicitement et même à découvert.

Ce qui doit être fait est maintenant en train d'être fait, *V Esprit est né et il se développe*. Les nouvelles destinées providentielles de Rome ne s'identifient-elles pas avec le destin suprahistorique final de la plus Grande Europe, avec l'avènement révolutionnaire en marche de la future fédération impériale eur-asiatique, du futur grand Empire Eurasiatique de la Fin ?

Aussi, après la libération spirituelle de l'Europe de l'Est, Rome ne doit-elle assumer aussi, et de la plus extrême urgence, la mission tragique de la délivrance de l'Europe de l'Ouest, libérer l'Occident des forces négatives qui l'empêchent subversivement d'avoir accès à son propre être, à son être profond, à son ultime identité transcendante ?

Cette deuxième grande bataille pontificale pour le salut et la libération de la partie occidentale de la plus Grande Europe semblerait, cependant, déjà bien compromise, et dès le départ. Les résistances intérieures de l'épiscopat occidental, dans sa plus grande partie profondément gangrenée, mystérieusement gagnée à la cause de la Puissance des Ténèbres, deviennent de plus en plus irrésistibles, paroxystiques dans leurs manigances de sabotage et d'interdit, de refus et d'affirmation ouvertement subversive.

Face à cette nouvelle trahison intérieure de l'Eglise dans sa partie occidentale, face à ce nouvel affaiblissement intérieur du front de l'Ouest, trahison annoncée par Marie à Fatima, car le « troisième secret » de Fatima ne dit pas autre chose, Jean Paul II ne peut plus s'appuyer, en fait, que sur la mobilisation charismatique des fidèles et des structures de foi vives des fidèles engagés dans la bataille actuelle pour la survie historique de l'Eglise.

Ces temps de l'auto-obscurecissement final de l'histoire de la fin semblent mornes et très sales, et ils le sont infiniment et sans plus aucun espoir, alors qu'à un niveau autre nous sommes en train de donner en plein dans l'horizon d'une insoutenable lumière héroïque et sainte, la vivante lumière mariale et paraclétique de la Croisade Finale» que c'est dans cette lumière qu'il nous faudra désormais relire et nous approprier à nouveau, et autrement, le Livre de l'Apocalypse de saint Jean.

Et je dis cela, avant tout, pour les miens et pour moi-même, qui prophétiquement arrêtés sur le chapitre XI le de 1 Apocalypse de texte foudroyé par l'Apparition de Marte au centre polaire ultime matégalactique, des deux intérieurs et cosmiques du Seul Désir Un signe *grandiose apparut dans les cieux, la Femme Enveloppée de Soleil sous ses pieds et couronnée de douze étoiles.*

Car c'est à Marie qu'appartient désormais la direction principe d'actions secrètes, ainsi que cela s'est vu, récemment encore, à Medjugorje. Tous, nous nous sommes placés, et moi-même avant tout, sous le seul commandement occulte de Marie. Ne retrouvons-nous, ainsi, la devise personnel?^ Jean Paul II, 1 *ultima ratio* de son pontificat et du mystère agissant de celui qui est un mystère apocalyptique marial, dont nous nous voulons nous- la force de protection rapprochée et de retour révolutionnaire au monde ?

La grande bataille finale pour la libération et le salut de l'Occident devient ainsi la bataille du recouvrement impérial, par Rome, à la fois de ce qui s'y est gardé intact et de ce qui semblerait s'en être perdu à jamais, car il n'y a pas d'autre organisation spéciale que l'Eglise, ni d'autre mission suprême, pour les nôtres, que le maintien de l'Eglise, « qui est de Dieu maison ». Ainsi nous sommes-nous appropriés, en la revivifiant, la devise de l'Ordre de la Toison d'Or telle que l'avait définie Philippe de Bourgogne :

*Pour maintenir l'Eglise, qui est de Dieu maison,
J'ai mis sus le noble Ordre, qu'on nomme la Thoyson.*

Incendiée de l'intérieur par les inconcevables œuvres ardentes de Marie, œuvres nuptiales et amoureuses confiées à ses missionnaires secrètement en action, la nouvelle Eglise apocalyptique dont la venue fera s'ébranler les fondations du monde et des cieux sera l'Eglise de la Toison d'Or, et elle nous viendra du feu, du cœur du Brasier Ardent.

(273) Longtemps j'avais cherché — nous avons cherché — à voir quelles eussent bien pu être les « influences venues d'ailleurs », les sources cachées et dissimulées, les sources profondes et actives, originelles devrais-je peut-être dire, du roman — aussi mystérieux que mystérieusement engagé dans la marche la plus mystérieuse de l'histoire, ou plutôt de la suprahistoire — d'un certain Erle Cox, *Out of the silence*, ou *La Sphère d'Or* en français. Roman publié par les Neo et aujourd'hui pratiquement introuvable. Mais est-ce bien un roman Erle Cox, « si tant est-il qu'il y eût jamais d'Erle Cox » (1873-1950, dit on, et

qui serait, entre autres relations de l'ombre, l'auteur, aussi, de deux autres romans, *The missing Angel*, et *Fool's Harvest*).

Au sujet de *La Sphère d'Or* d'Erle Cox, en juillet 1991 déjà, j'écrivais moi-même, quelque part : « *La Sphère d'Or* d'Erle Cox est un engin de mise en souvenance transcendante, un écrit piégé pour qu'il livre la passe interdite d'une mémoire d'au-delà de toute mémoire, d'une mémoire abyssale ».

En fait, et quant à l'essentiel, *Out of the silence* peut passer, d'évidence, et même très indiscutablement, pour une sorte d'imitation, de « reprise » d'un grand roman de Henry Rider Haggard, *When the World Shook* (en français, paru, aussi, aux Néo, *Le jour où la Terre trembla*, 1989). Mais est-il — en toute dernière analyse — chose bien certaine que, dans son *Out of the silence*, Erle Cox « reprend » le train d'exfiltrations métapsychiques et cosmiques de *When the World Shook* ? Les choses, au niveau où ce problème se pose réellement, ne se passent-elles, toujours d'une manière plus spéciale, autrement qu'au seul niveau conventionnel des littératures en cours ?

Certes, le roman de Henry Rider Haggard, *When the World Shook* est paru en 1919, et celui d'Erle Cox, *Out of the silence*, en 1925 : les six années qui séparent la parution de ces deux romans en rapprochement, devraient sans doute trancher en faveur de la thèse accréditant qu'il y eut au moins une assez grande influence de *When the World Shook* sur *Out of the silence*.

D'ailleurs, *When the World Shook* — dont le premier titre, je viens de l'apprendre avait été *The Glittering Lady*, chose d'une importance extraordinaire, me semble-t-il, si l'on sait quelle est, dans la mythologie celtique antérieure, la juste place et le statut eschatologique final de la *Glittering Lady* — apparaît, en tout état de cause, comme bien supérieur à *Out of the silence*, et non seulement dans une perspective littéraire.

Je n'entends donc pas du tout à le dissimuler, pendant un certains temps au moins, je m'étais laissé piéger — moi-même, et certains de mes proches — par la fausse évidence d'une imitation de *When the World Shook* imputable à Erle Cox dans *Out of the silence* : les soi-disant « sources cachées » de *Out of the silence* n'eussent-elles pas trouvé, ainsi, une explication fallacieusement des plus nettes ?

Mais au bout du compte, et sous un regard plus prévenu, ce n'est guère ainsi qu'il fallait approcher le problème diversionniste des ressemblances — à vrai dire tout à fait flagrantes de ces deux romans, des ressemblances conduisant

même, intérieurement, vers une sorte d'identification de fait si ce n'est même vers la reconnaissance évidente d'une sorte d'intime identité quant à l'enseignement dont ils étaient porteurs, et peut-être aussi bien quant à leur commune mission occulte.

Quels que puissent être les faits le prouvant, Erle Cox n'avait en réalité pas eu à s'inspirer du roman de son prédécesseur dans la voie - la même Pas et bien moins encore à copier la vision en développement, ni les grandes lignes révélationnelles du récit fondamental de Henry Rider Haggard. Au niveau supérieur qui se doit d'être, ici, finalement le nôtre, qu'importent les leurs évidences qui, en réalité, ne nous seront qu'autant de leurres placés p sans doute à dessein.

Car, dans leurs oeuvres respectives, et Henry Rider Haggard et Erle Cox chacun de son côté, avaient médiumniquement eu à témoigner pour la même instance d'inspiration extérieure à ce monde, pour la même figure visionnaire d'état qui leur avait été occultement imposée depuis une source unique, sans doute par des canaux des plus spéciaux, et tous deux ayant ainsi subi le fait de la même influence secrète — suprêmement secrète — venant d'ailleurs, et agissant, à travers eux, dans un but unique et d'une façon parfaitement concertée, cohérente et, à sa manière, éveillée.

Une *influence extérieure* qu'il faudra tenir, aussi, et surtout, pour très étroitement concernée par la part d'ombre profonde, impénétrable et éveillée, ayant eu à surveiller, plus tard, la naissance — quand cela vint à se faire — du national-socialisme hitlérien, et qui de toutes les façons va bientôt devoir agir encore une fois.

Ainsi ce sont bien cette *influence extérieure*, cette *part d'ombre profonde, impénétrable et éveillée* qu'il nous faudra nous efforcer d'identifier à l'œuvre, et d'essayer que l'on en vienne à pouvoir les faire encore une fois nôtres, et cela d'autant plus qu'elles sont restées les mêmes, et leurs *buts ultimes* aussi.

(274) Graham Masterton, *Apparition* (en français, *Apparition*, traduit par François Truchaud pour les Presses Pocket, Paris 1992). Terrifiante, mais prophétique moisson noire, dont je n'ai pas manqué d'éprouver en moi-même les passages trafiqués vers des espaces d'outre-monde qui pour ne pas m'être tout à fait familiers ne me sont pas non plus inconnus. J'en ai également eu à fréquenter certains des personnages que le récit de Graham Masterton évoque assez ouvertement, et qu'il s'avise de décrire pour ainsi dire au premier degré.

Fascinante entreprise, aussi déroutante que périlleuse, très épouvantablement périlleuse. Inconscience de sa part, « grand dessein » qui me reste totalement incompréhensible ? *Pourquoi*, ces révélations ?

De toutes les façons, livre très symptomatique, sur lequel je me propose — je compte fermement — d'écrire un essai à directives de conduite pour les nôtres, une *mise en garde* que je voudrais décisive.

Dans *Apparition*, on surprendra, aussi, les manigances abjectes et criminelles d'un personnage appelé « Brown Jenkin », que Graham Masterton emprunte — procédure sans doute de diversion, d'effacement de traces — aux écrits de H. P. Lovecraft, qui en avait lui-même parlé dans *La Maison de la sorcière* (et peut-être ailleurs).

Qu'est-ce qui se laisse entrevoir, essentiellement, dans *Apparition* ? Graham Masterton : *La fin du monde tel que nous le connaissons. Un changement dans 1 ordre naturel de primauté : une autre espèce dominant la race humaine*. Et il faudra voir, par la suite, quelle est cette autre espèce. Et on l'y verra, et je me porte moi-même garant du fait que c'est bien ainsi que sont, ou que seront peut-être ces *choses-là*.

Graham Masterton :

« Lorsque je songeai à quel point le monde lui-même avait changé depuis le début de ce siècle, avec des océans contaminés et des cieux pollués, je commençai à croire que les Grands Anciens *pouvaient* réapparaître, et que les gigantesques et cruelles civilisations des temps préhumains *pouvaient* résurgir ».

« Après tout, ils s'étaient maintenus en vie durant des siècles de suprématie humaine, dissimulés dans des sorcières, des magiciens, des murs des bâtiments, et même dans le sol. Ils avaient été préparés à se cacher et à attendre, se cacher et attendre. Et maintenant, tout autour de nous, nous étions en train de détruire tout ce qui les avait obligés à rester cachés. Nous abattions les forêts qui enrichissait notre atmosphère en oxygène que les Grands anciens, créatures du lointain cosmos, abhorraient. Nous construisions des villes sur des hectares de prairies, de marécages, et nous asséchions les nappes phréatiques sous nos marais ».

« Nous remplissions nos océans de mercure et de déchets radioactifs. Nous souillons nos cieux de souffre et de plomb. J'ignorais si nous agissions ainsi sous l'influence secrète des Grands Anciens, mais nous étions en train de

changer le monde peu à peu et de lui donner son aspect originel(voulaient qu'il soit. Un monde d'océans morts et de ceux sombres> Un de métaux lourds et de froid antarctique ».

Ce que Graham dit au sujet des Grands Anciens : « Autant que je sache, les entités s'échappèrent du pléistocène lorsque les prêtres sumériens leur rendirent visite. Les prêtres remontèrent le temps et vinrent à Sarnath, l'un des plus importantes cités des Grands Anciens. Il existe sept ou huit récits distincts de ces voyages, sur différentes tablettes en écriture cunéiforme . Et aussi : - Nous avons affaire à des êtres réels, à des créatures réelles, des êtres vivants dotés d'une substance et d'une forme et d'une intelligence très développée. Ils ont bâti des cités entières en Asie Mineure et dans l'Antarctique, et donné le monde pendant des millions d'années. Ils ont laissé une marque sur cette planète que l'on ne pourra jamais effacer ».

On ne saurait pas dire que les Grands Anciens fussent identifiables à la Puissance des Ténèbres, qui n'existe cosmiquement que dans la seule acception catholique du terme. Cependant, les Grands Anciens sont habilités à utiliser les services de la Puissance des Ténèbres, dont un des délégués opératoires sur le terrain se laisse parfois surprendre sous les traits, précisément, de « Brown Jenkin », pourvoyeur et agent secret supratemporel des Grands Anciens.

Ainsi, une des figures fondationnelles de base, à la fois visionnaire et tout à fait *réaliste*, du livre de Graham Masterton, *Apparition*, sera celle du « festin infernal » conçu, organisé périodiquement si ce n'est en permanence peut-être, suractivé à des fins cosmologiques nocturnes, d'extrême épouvante, au service de la perpétuation supratemporelle des Grands Anciens, et où la participation des entités produites par la Puissance des Ténèbres est singulièrement flagrante. Jusqu'à la dernière limite d'un certain *insupportable*, sur les confins mêmes des états où la condition d'y participer, ne fût-ce qu'en tant que témoin engagé soi-même totalement dans le camp opposé à ce qui s'y pratique, sera la condition d'une certaine déshumanisation préalable. La fragilité même de la condition humaine est une force absolument redoutable, mais à laquelle il vient un moment où il faut que l'on sache ne fût-ce que provisoirement renoncer.

Aussi la longue citation du roman de Graham Masterton, *Apparition*, que je ferai suivre paraît-elle extraordinairement utile aux recherches incursionnelles de notre direction de l'« autre face » de la réalité actuelle - et en quelque sorte statutairement intemporelle - du monde, de « ce monde de

ténébres «. Cette citation, malgré ce qui m'en coûte d'en faire état, la voici, que je tiens, en effet, pour insupportable :

« Dans ce qui avait été jadis la nef de la chapelle, trois gigantesques braseros brûlaient. Ils s'agissait apparemment de fûts chimiques, grossièrement percés de trous et remplis de charbon et de bois morts. Des grilles de fer avaient été placées sur le dessus des braseros, et sur ces grilles une dizaine d'énormes quartiers de viande étaient en train de rôtir. Je crus tout d'abord que c'étaient des cochons de lait, puis la fumée s'éleva et se dissipa un instant de l'une des grilles, et je distinguai un *visage* rougi et carbonisé ».

« Ca n'étaient pas des cochons de lai, mais des *enfants*. Les orphelins de Fortyfoot House, disparus et massacrés. On avait tranché les bras et les jambes de certains ; deux autres avaient été décapités. Certains avaient été attachés sur les grilles avec du fil de fer, et ils avaient probablement commencé à rôtir alors qu'ils étaient encore en vie ».

« Depuis les braseros jusqu'à l'autel, les ardoises brisées luisaient de graisse humaine et étaient jonchées d'ossements d'enfants. L'amoncellement des os augmentait, encore plus effroyable, et l'autel disparaissait pratiquement sous eux, recouvert par des milliers d'os, certains fraîchement rongés, certains ternes, certains si vieux qu'ils étaient partiellement tombés en poussière. Des cages thoraciques, des bassins, des fémurs, des omoplates, et d'innombrables petits crânes ».

« Au sommet de cette montagne d'ossements était allongée la créature la plus grotesque je j'aie jamais vue. Sa vue faillit me rendre fou sur-le-champ. Je sentis que je serrais les dents, emplis d'horreur, et ma peau frissonnait violemment, de pur dégoût ».

« *Dis que ce n'est pas vrai*, me criait mon esprit, *dis que ce n'est pas vrai !* ».

« Mais c'était vrai. C'était une femme, une femme entièrement nue et incroyablement boursoufflée, couchée sur un tas de couvertures, de matelas maculés de sang et de coussins éventrés. Son ventre distendu formait une énorme protubérance, et le plus horrifant c'est que cette *protubérance était parcourue de soubresauts continuels et remuait violemment*, comme si une énorme créature était prise au piège dans son corps et cherchait à s'échapper. Ses seins étaient immensément gonflés. Je n'aurais même pas pu transporter l'un d'eux dan^s ma brouette. Et son cou était tellement bouffi que son visage ressemblait à masque de poupée peinte

Agenouillé auprès d'elle sur la montagne d'ossements, son visage dissimule par des chiffons immondes, il y avait la créature avec laquelle Kezia Manson était censée avoir conçu Brown Jenkin, le roi des bas-fonds, de Londres, Mazurewicz. Avec ses mains noires de crasse, il la nourrissait de viande carbonisée, de membranes filandreuses et de chapelets de graisse tiède. Elle englutissait le tout avec sa bouche minuscule, gloutonnement et sans fin, le plus souvent sans mâcher, et plus elle avalait, plus son ventre s'agitait frénétiquement 'On

(275) Comment les choses vraiment profondes, décisives, comment les choses insondablement cachées parviennent-elles à s'insérer subversivement dans la marche du monde sans en troubler apparemment le cours ? Quand on va à l'essentiel, toute innocence disparaît, tout est complot, dessein conspirationnel prise sous influence et contrôle médiumnique. Comment se fait-il que les Éditions Presses Pocket aient eu — et sur quelle ordonnance occulte, insaisissable - à publier, sur des années, toute cette littérature ou plutôt soi-disant littérature — qui n'est en fait rien d'autre que le moyen de véhiculer les éléments fondationnels de la nouvelle religion occidentale à venir, religion qui sera celle d'un retour final, crépusculaire, de la science adultérée, obscurcie, mais encore une fois vivante des sorciers et des grands chamans celtiques des temps antérieurs?

Et ne dois-je aussi y citer, par la même, ce qu'avait été, dans son temps, l'action tout à fait majeure de Hélène et Pierre-Jean Oswald, qui, à travers les nouvelles éditions Oswald (Néo), avaient, eux, permis l'émergence, *l'installation* active, en France, d'une autre ligne de procession initiatique, sous l'influence, celle-ci, de la *Golden Dawn in the Outer*, et tout cela, encore une fois, *comme si de rien n'était* ? Et, d'autre part, comment se fait-il que personne ne s'est encore étonné du fait que l'action en plein essor des Nouvelles éditions Oswald (Néo) en vint à se trouver interrompue du jour au lendemain, à partir du moment où, « mission accomplie », le fonds initiatique spécial — *atlantique*, dirais-je — que celles-ci avaient été chargées de faire connaître s'était trouvé épuisé par la publication même de l'ensemble des titres prévus ? La mise en suractivation irradiante des éléments pressentis pour agir, par la suite, après 1 extinction des Néo, aura-t-elle été secrètement chose faite ? Dans quelles conditions *l'enseignement secret* devient-il *action secrète* ? Et dans quels délais, suivant quelles attentes ultérieures, et prévues comme telles, après la fin du travail d'enseignement, de *l'enseignement secret* ?

(295) Dans un appartement en l'Île Saint-Louis, haut, glacial, caverneux, et fleuri, en l'occurrence, comme le catafalque, d'une princesse monégasque, rendez-vous de travail avec le comité central révolutionnaire d'un groupe assez important — de monarchistes traditionalistes.

Je reprends et développe, à leur intention, la question que je me posais à moi-même, il y a quelques jours, et qui n'a pas fini de m'obséder : * Dans quelles conditions *V enseignement secret* devient-il *action secrète* ? Et dans quels délais, suivant quelles attentes ultérieures, et prévues comme telles, après la fin du travail d'enseignement, de l'enseignement *secret 1*

J'avais devant moi des éléments à la fois lucides et dévoués, d'une intelligence révolutionnaire et d'une foi activiste tout à fait exceptionnelles, mais, qui, en réalité, ne *représentaient* plus rien, se situant entièrement en porte-à-faux par rapport à la réalité actuelle de l'histoire française, parce que la France dont ils se veulent les soldats politiques et mystiques d'avant-garde n'existe déjà plus nulle part ailleurs que dans leurs rêves, la France secrète de leurs rêves les plus secrets n'étant plus, depuis bien longtemps, de ce monde.

Ai-je eu tort de leur dire, et si ouvertement ? Sans doute, et d'autant plus que je me trompais peut-être.

C'est le Dr. François-Xavier de V. qui, de son étrange voix cassée, me répondit alors, et parlant en quelque sorte pour l'ensemble du groupe : • Qu'en savez-vous, qu'en savons-nous, ce ne serait pas pour la première fois que, déportée hors de l'histoire, réduite à rien, au néant d'elle-même, la France ne se survive plus que dans nos rêves, dans les rêves secrets de quelques conspirateurs marginaux et fanatiques, et que c'est précisément de l'espace secret de nos rêves que, l'heure venue, la France redescende au niveau de l'histoire, et qu'elle change tout en imposant, encore une fois, la loi de sa prédestination originaires, qui n'est pas de ce monde parce qu'elle s'identifie d'avance avec la figure du Royaume des Cieux ».

Fascinantes coïncidences, qui dévoilent, indéfiniment, l'autre *face* de ce monde. Car, au-delà de tant d'années, et avec presque les mêmes paroles, c'est aussi ce que me disait Edmond Michelet, en 1955, à l'Escurial, lors d'autres réunions clandestines et qui, finalement, devaient quand même aboutir au retour du Général de Gaulle au pouvoir, trois ans plus tard.

(296) Encore une fois, les embrouilles du *Victoria Palace Hôtel*. Pourquoi revenir là-dessus ? En fait, je n'arrive pas à me débarrasser de l'écœurant malaise que m'inflige la persistance en moi du souvenir de ma rencontre, sans doute pas du tout impromptue, au Victoria Palace Hôtel, avec le consul général des Enfers déguisé en rasta évolué luxe (j'ai peut-être oublié de dire qu'il avait un mince anneau dans l'oreille, qu'il schlinguait à gerber l'after shave Old Spice et même qu'il s'était donné un petit accent italien, qu'il exhibait, aussi, une Rollex en or, etc.)

Est-ce vraiment possible, que *je n'écrive plus me* conseillait-il. Ce qu'il faut traduire par *no, ne crois pas, renonce à ta Foi, tu vois bien que la Foi ne te sert à rien parce que c'est à cause de ta Foi que tu t'es toi-même perdu et faut que tout se perde avec toi, à cause de toi.*

En réalité, je soupçonne qu'il s'était agi d'une sorte de piège de meurtre direct, d'un scénario d'assassinat au titre de *dernière tentative* avant que n'expirent les temps de probation supplémentaire qui eussent pu lui être impartis mon égard (ce qui expliquerait, en plus, un certain nombre de choses que je ne parvenais pas à comprendre, des plus obscures).

De toutes les façons, je dois reconnaître que j'ai évité là quelque chose de terrifiant, et que, si je m'en suis tiré, tout juste au dernier carat, ce fut à cause de mon indisponibilité tranchante au dialogue, à cause aussi, sans doute, de mon dégoût pour les déliquescentes efféminées du *complexe de Stockholm*

Quelqu'un se tenait derrière moi, que lui il pouvait voir mais moi non, quel- qu'un présent là pour ma protection rapprochée, et qui n'était pas de ce monde, mais du plus haut des cieux. Quelqu'un, l'Ange de la Face, l'«Archange Vert».

Comment, d'autre part, pourrais-je nier sa puissance ? Sans cesse je pense à la sombre parole du Père Lamy qui, en parlant de celui-là, disait que l'on ne *doit pas se faire d'illusion, il est puissant, il dispose de formidables pouvoirs*, et qu'à tout instant il *pourrait détruire le monde, et nous anéantir. Il est le Mal Absolu.*

(297) Comme on connaît peu le Père Lamy, fondateur spirituel des *Serviteurs de Jésus et de Marie*, rassemblés, aujourd'hui, à l'Abbaye d'Ourscamp, à Notre-Dame d'Ourscamp. Le Père Lamy, spirituel miraculé, voyant, thaumaturge, *prêtre de feu.*

La Vierge Puissante de l'Abbaye d'Ourscamp, reste, pour moi, de toutes les représentations de Marie que je connaisse en ce monde, celle qui me paraît la plus proche de son insoutenable réalité ardente, régnante et rayonnante dans 1 autre monde, du vrai visage vivant et ensoleillant de l'Unique Amour en son Règne de Triomphe et de Gloire, hors d'atteinte, mais en même temps à la portée immédiate de tout désir amoureux anéanti par son passage à travers les fournaies occultes du Seul Désir

Or il faut le dire, la Vierge Puissante de l'Abbaye Notre-Dame d'Ourscamp est une Vierge Militaire, dont le royal ensoleillement qui l'entoure n'en finit plus de proclamer la toute-puissante en elle du Désir en Armes et des Armes du Désir, qui sont les Armes Fulgurantes de son propre Etat d'Epouse, de *Regina Coeli*.

L'acte de renouvellement

Si elle ne le fait pas, qui le fera ?

JACQUES CHIRAC

(275) Les mêmes considérations d'approche, les mêmes interrogations que celles qui tentent d'instruire, ici, le procès en mission occulte des Nouvelles éditions Oswald (Néo) peuvent — doivent — être appliquées, aussi, à certaines des initiatives actuelles des Presses Pocket : *quelque part* sur la chaîne éditoriale, *quelqu'un* veille sur ce qui s'y fait sans tenir compte des soi-disant « obligation commerciales impératives » imputables à l'entreprise en cours, et ce quelqu'un y représente une instance d'influence à la fois occulte et très supérieure, un ordre d'ingérence venant d'ailleurs et poursuivant des objectifs invouables, interdits à toute attention du commun. Je comprends cela très parfaitement.

Anomalie significative ? Personne que je sache n'a à ce jour autant écrit que moi-même sur les livres d'action occultiste des Presses Pocket, des dizaines de pages de revue, dans les publications diverses, en France et à l'étranger, sur dix années au moins (sur *Démences*, et sur *Rituels de chair* de Graham Masterton, et sur bien d'autres titres de leur catalogue d'actualités).

Or, malgré mes insistances et efforts, il m'a été jusqu'à présent impossible d'établir le moindre contact de travail — ne fût-ce que le plus conventionnel — avec le groupe responsable de la ligne éditoriale des Presses Pocket. Rien, jamais rien.

Je ne le sais que trop bien, cette prohibition d'approche ne peut quand même pas ne pas avoir un sens, mais lequel ? Que se dissimule-t-il derrière ce blocage sournois, persévérant, sans la moindre faille dans son dispositif de fermeture ?

(276) Les littératures initiatiques spéciales dont les Presses Pocket ont la charge de la diffusion à découvert, en France et dans toute l'aire de la langue française assurent la promotion, comme je viens de le dire, d'une tentative / renouveau profond et fort soutenu, aussi cohérent à la lumière du jour qu'il semblerait se vouloir agissant dans l'ombre, de l'ancienne religion à mystères du monde - des mondes - celtiques antérieurs. Un monde déjà supratemporel, et dont la continuité souterraine s'est trouvée assurée par les émigrations celtiques - peut-être *préventives* - aux Amériques, vers les lieux des actuels Etats-Unis, émigrations qui datent de temps immémoriaux et qui s'étaient installées, ainsi que le montrera décisivement H. P. Lovecraft, dans la région de Rhode Island et dans toute la Nouvelle Angleterre d'aujourd'hui.

Si, d'autre part, toutes les littératures promues par les Presses Pocket accordent au mal une excellence, une superpuissance cosmique l'emportant comme d'avance sur le bien , et où des portes interdites n'en finissent plus de s'entrouvrir _ dans le temps et dans l'espace — vers l'extérieur de ce monde, c'est que dans le temps aussi bien que dans l'espace cette religiosité celtique-là se *situe*, aujourd'hui — latente, et parfois même clandestinement suractivée, exacerbée à des fins secrètes et plus que secrètes — en dehors, toujours, des frontières de l'actuel établissement catholique dans l'histoire et dans le monde, et le catholicisme restant le seul pouvoir qui lie et arrête, délimite ontologiquement les pouvoirs d'ingérence des instances extérieure à ce monde et des puissances nocturnes qu'elles utilisent sur le terrain.

Les littératures entretenues par les Presses Pocket ne peuvent se situer que dans le monde anglo-saxon, et plus particulièrement dans les Etats-Unis, parce que ce sont les terres désolées, laissées à l'abandon, où le rayonnement direct du *Mysterium Fidei*, de l'Eucharistie Active en sa Présence Réelle, persiste à être absent de par l'absence même du catholicisme supplanté sur la place par la subversion protestante et par ce qui s'abrite plus subversivement encore derrière celle-ci, depuis toujours. Les grands déchaînements infernaux se produisant aux Etats-Unis et dans l'ensemble des espaces d'abandon eucharistique marqués par l'abandon du catholicisme sont inconcevables en Europe et dans le monde gardé par la couverture catholique de 1 histoire. Dans 1 espace ouvert aux récits des littératures exploitées par les Presses Pocket, aucun pouvoir d'arrêt ne se lève face à la toute-puissance des ténèbres, si ce n'est, peut-être, celui de « la part de bien » ontologiquement présente, de par sa constitution même, dans les tréfonds originels de la nature humaine.

Le suprême recours supranaturel de l'Eglise Romaine totalement ignoré, le inonde de l'absence eucharistique s'ouvrira, chaque fois qu'il s'en trouvera sollicité, aux pénétrations extérieures, à la volonté des ténèbres et de leur mystérieux Règne Noir, à ce que certains, dont je suis, appellent l' « Anti-Empire ».

Faut-il même en parler ? Le seul rempart que les Etats-Unis sembleraient en mesure d'opposer aux conjurations offensives des ténèbres, c'est la démocratie, ou « la religion de la démocratie » : ce sera donc ce précisément par quoi les ténèbres parviennent à s'infiltrer dans l'histoire, pour la tenir clandestinement en leur plein pouvoir et suivant l'« immense dessein » qui leur est propre, que les Etats-Unis opposeraient — fatale aberration s'il en fut, et risible, tragiquement risible — aux entreprises de subversion ontologique les concernant de 1 intérieur, et qui sont ne train de les achever, de les plonger dans le chaos et le cauchemar dément et noir de l'aliénation de la fin, de l'aliénation totale de la fin et qui elle-même n'aura plus de fin.

Robert Bloch, dans son roman prophétique, *Retour à Arkham* : « Le Grand Chtulthu prit possession du monde, et ce fut le commencement de son Règne Eternel ».

(277) Dans *Apparition* de Graham Masterton encore, la dénonciation ambiguë de « Kezia Mason », qui correspond — et de quelle stupéfiante manière, je l'avoue — à la réalité conforme de celle-ci, telle que nous sommes quand même quelques-uns à l'avoir déjà rencontrée si l'on considère que l'entité ici nommée « Kezia Mason » représente en fait une vraie personne, une *certaine personne* appartenant à l'autre monde et dont on pourrait utiliser — si on prend les risques inconsidérés qui s'y attachent — la science et les activités érotiques, et érotiques jusqu'au vertige de la démence totale et jusqu'à l'appel à l'auto- anéantissement, à la mort comme ultime instance d'achèvement désirable et ardemment désirée, *alors*. Et parfois même en organiser la venue, de Kezia Mason », si on sait y faire.

Rousse vulgaire en même temps que d'une distinction suprême, Kezia Mason « n'aime rien tant que de se présenter — de se faire passer — pour une jeune fille comédienne, affriolante et sage à la fois, si ce n'est — aussi — d'apparaître sous sa forme d'épouvante, déficitaire, pauvre et sale, mutilée, couverte de sang et de haillons repoussants, ^{les} chairs putrides et tombant en morceaux, humiliée, au-delà de toute humiliation : « Kezia Mason », où la Reine des Putains, le « concept absolu », le « principe même », le - principe incarné » de la Prostitution et du Mystère de la Prostitution, qui est, essentiellement, un

mystère apocalyptique, directement relié aux dialectiques du << renversement final >> des valeurs propres à l'invisible et au visible, de la chair vive et de toutes les disqualifications contrôlées occultement contrôlées de celle-ci quelque part qui restera pourtant intacte, toujours intacte.

Dans Apparition de Graham Masterton, c'est ainsi qu'on la voit, Kezia Mason :

Descendant les marches du Patio, Kezia Mason venait vers moi, suivie d près par Brown Jenkin qui sautillait, se grattait et ricanait. Kezia portait un costume étrange, presque arabe : des draps de lit déchirés et souillés, enroulés autour de sa tête en un monstrueux burnous. Seuls ses yeux étaient visible Les draps étaient ramenés sur ses épaules et maintenues par une quantité de cordelettes nouées et entrelacées. Elle était nue depuis sa cage thoracique jusqu'aux genoux, à l'exception d'une bourse fixée à sa taille, et cette bourse était bourrée de feuilles mortes de chêne, de pétales de rose brunâtres, de touffes de gui : il y avait même un moineau à demi momifié. Ses mollets étaient enveloppés dans d'autres draps déchirés, et ses pieds étaient nus, bien qu'elle eût noué un petit bout de cordelette autour de chaque doigt du pied

« Les draps donnaient l'impression d'être tachés de sang et d'urine, si bien qu'elle se trouvât à un dizaine de mètres de moi, je sentais la puanteur de la mort. Kezia Mason et Brown Jenkin *étaient* la mort, la mort et son compagnon sautillant ». Kezia Mason s'empare alors du narrateur, essayant de lui arracher le visage avec ses ongles tranchants comme des lames de rasoirs.

« Finalement, Kezia ôta sa main de mon visage. Elle resta près de moi, cependant, à me considérer avec un mélange de curiosité, de mépris, et d'autre chose. Presque une pointe de désir ».

« Durant un moment, je ne Fus pas du tout certain qu'elle allait vraiment me laisser partir. Puis elle hocha la tête, hésita, et se retourna, me laissant entrevoir ses fesse pâles et nues avant de rabattre ses draps sur son corps. Elle s'éloigna vers la maison, tel un fantôme boursoufflé et mal fagoté. Brown Jenkin renifla et sautilla autour de nos quelques instants, puis il suivit sa maitresse en boitillant ».

Jusqu'où, encore, les rêves, ces rêves me portant de l'autre *côté*, un *autre cote* se situant, néanmoins de ce côté-ci de la vie, comme si de rien n'était ?

Dans le chemin spirituel qui semblerait être - ou avoir été - le mien, puis-je

vraiment essayer de faire fond sur ce qui me vient, sur ce qui m'est donné à travers les machinations du rêve ? Et, d'ailleurs, comment parler de rêves quand il y a tant de niveaux, et tant manières différemment engagées du rêver ? Comment s'y conduire, en vertu de quoi y choisir ce qu'il faut ramener du rêve à la vie éveillée, l'y installer à demeure tout en poursuivant le secret, dont il nous faut alors faire nôtres, à part entière, les risques inconnus et parfois même les dangers de plus terribles ?

Ce qui me décide à m'arrêter sur le rêve que je traite ici, c'est avant tout l'extraordinaire puissance de frappe qui fut la sienne jusque vers le milieu du jour, et peut-être même assez tard dans la soirée ; j'en fus en quelque sorte comme pathologiquement interpellé, atteint d'une mystérieuse façon, jusqu'au tréfonds de mon être ; alors que, par la suite, le feu de son influence dut s'atténuer, progressivement, mais non sans mal ; à présent, tout en gardant intact le souvenir spectral de ce qui m'en fut venu, celui-ci n'est plus que la peau morte d'une mue dépassée, à peine une feuille de papier réduite en cendres et qui persiste à se maintenir sa forme antérieure jusqu'à ce qu'un souffle vienne, pour l'annuler définitivement ; ce rêve, pourtant, restera ; indéfiniment, je le veux.

Rue de Rivoli, à Paris, plus ou moins à la hauteur de la rue Saint-Florentin, se situait *Vendrait même*, du rêve ; où ce rêve allait se passer ; rue de Rivoli, sur le trottoir du côté des Tuileries : alors que, chose fort étrange me semble-t-il, il y avait là comme d'autres bâtiments, des constructions adénoïdes, s'appuyant, des plus décrépites, misérables, sur le mur d'enceinte des Tuileries, et ces Tuileries étant bien différentes de ce qu'elles sont en réalité, aujourd'hui ; car leur mur d'enceinte n'était pas dégagé, comme il l'est à présent, mais encombré, et comme dissimulé par ces bâtisses de grande pauvreté, malsaines, exudant en permanence une assez prenante angoisse, je ne sais quel effroi ; laissant soupçonner la présence-la du crime occulte, dérobé à l'attention des passants ; un effroi mortel des grandes menaces suspendues dans l'air, à l'étouffée ; voilées à peine, alors qu'il me fallait en plus, m'interdire de trop m'arrêter là-dessus, éviter à tout prix que les émanations sournoises, délétères de ces lieux marques, clandestinement à l'œuvre, ne me submergent et m'indisposent à 1 heure même de périls que j'allais devoir — je le savais déjà — affronter, et dont l'issue me paraissait des plus incertaines, ce genre d'affrontements menant le plus souvent à des impasses fatales, aux gouffres mêmes qu'il s'eût agi de ne pas rencontrer de ne point s'y laisser somnambuliquement happer, donner dans la glissade *la dernière glissade*, que de bien plus confortés, plus avancés que moi ont eu à connaître, et sans retour.

En fait, j'allais en visite : je devais me rendre chez une jeune fille, une sorte de célébrité interlope, une très grande de la galanterie clandestine, qui tenait ses assises ardentes dans un des deux petits bâtiments adossés au mur d'enceinte des Tuileries, là juste en face de moi, de l'autre côté de la rue de Rivoli.

Mais, sous leur apparence misérable et comme infiniment suspecte, trop suspecte pour qu'elle le fut vraiment et qui, à cause de cela même, ne l'était pas moins pour le regard entendu des spécialistes, ces deux petits bâtiments faisant groupe étaient aussi, et surtout, autre chose, tout autre chose. Le soleil, alors tapait dur, une grande lumière blanche, aveuglante, partout égale, presque sans ombres, tenait tout en son pouvoir et son pouvoir portait une signature qui n'était pas de ce monde

La description des lieux me semble, je l'avoue, des plus malaisées. Mais il faut que je m'y essaie, je n'ai pas le choix. Ainsi : autour d'une petite cour intérieure grillagée du côté de la rue, des petites bâtisses se tiennent l'une aux côtés de l'autre, chacune disposant d'un étage et se trouvant reliées entre elles par une galerie suspendue, étroite, recouverte de tuiles, fort incurvée, à la manière vénitienne, galerie se situant au fond de la cour et prenant donc appui sur le mur d'enceinte des Tuileries. Le tout plus ou moins de guingois, et paraissant fatigué, vétuste, travaillé comme par un ordre de dislocation intime, aux briques mal jointoyées, au mortier affaibli, ramené au sable, les parties en bois pourrissantes, les toits en tôle irrémédiablement attaqués par la rouille, par des noircissements dont on ne saurait soupçonner l'origine et qui, en fait, serait excessivement effrayante, mais je n'en dirai pas plus.

La petite bâtisse de droite exhibe un escalier extérieur en ciment, raide, sans balustrade, menant à la porte d'entrée du premier étage, qui ne comporterait, à ce qu'il me semble, qu'une seule grande pièce. Etonnement puissante, massive, la porte d'entrée, en bois peint d'un brun délavé, semble faite pour résister à des assauts imprévus, pour interdire toute visite forcée, indésirable. Une grand faisceau de feuilles de chêne desséchées la surmonte, sans doute en gardiennage du seuil.

On ne doit pas être loin des onze heures du matin. En haut de l'escalier en ciment, je suis très sincèrement surpris d'apercevoir Jean Enfer Marlier qui, vêtu comme un fêtard de la Belle Epoque, mais froissé, sale, mal rasé, mène un foin de tous les diables essayant de s'y faire reconnaître — en anglais — et insistant qu'on l'y laisse franchir la porte sans plus attendre, au titre d'habitué des lieux qui peut prétendre à des égards particuliers et comme quelqu'un y ayant depuis

toujours ses aises. Mais ces vociférations ne semblaient pas en état de convaincre ceux qui, de l'intérieur, jouaient les absents pour lui *interdire le passage*.

La bâtisse de gauche, je savais qu'elle donnait asile, au rez-de-chaussée, à celui que l'on appelle de Docteur, personnage dont on n'a pas l'habitude de parler, et qu'à l'étage — étroit vestibule sur la cour, petite chambre de travail donnant sur la rue — se trouvaient les lieux où officiait, professionnellement, encore que d'une manière fort confidentielle, la jeune fille que j'allais voir, et qui disposait d'une aura, des attributs et des aptitudes vénusiens tellement exorbitants, sumaturels, qu'elle en était vite devenue célèbre en ces milieux si fermé sur eux-mêmes et si dangereux, mais elle déjà comme hors d'atteinte, protégée dans l'ombre par des personnages supérieurs, aussi insaisissables que puissants, tout à fait terribles et, en effet, je dirais que *terribile est locus iste*. J'ajouterai que c'est par un escalier intérieur, en bois, obscur, sentant très fort la cuisine, que l'on accédait à l'étage, dont l'entrée comportant une porte vitrée, blanche.

« Aura, Attributs, Aptitudes », formulation chiffrée, sur fond d'étain noirci par les âges, et au-dessous le Hérisson et la Royale Couronne : parlons-en, maintenant, de Mademoiselle.

La jeune femme donc à laquelle j'allais devoir rendre visite ce matin-là — en fait, sous le soleil de minuit, ne faudrait-il pas que je dise plutôt cette nuit-là — je vais l'appeler, ici — puisque je ne sais en principe pas quel est son vrai nom, et que même si je le savais je n prendrai pas le risque irresponsable de le divulguer — je vais l'appeler, dis-je, ici, du nom allégorique, désamorcé, de Mademoiselle, qui malgré tout reste assez dangereux encore. Et comment était-elle, Mademoiselle, « ce matin-là » ? D'une vingtaine d'années au plus, blonde aux yeux verts, d'un blond lumineux, très clair, et elle-même toute blanche et mince, aérienne, vêtue que de blanc, souriante, calme, royale, parfaitement connaisseuse, recevant ses visiteurs du jour — belle de jour s'il en fut — dans le petit vestibule où elle se tenait pour cela, accompagnée par son adjointe, une autre très jolie fille, blonde aussi, plus jeune quelle, et plus en chair, mais effacée, s'abritant dans l'ombre claire de sa prodigieuse maîtresse.

Dans la chambre voisine, il y avait déjà des visiteurs, et chacun attendant son tour.

Or, moi, rien qu'à la regarder de près, Mademoiselle vint d'un seul coup à m'affoler jusqu'à l'inconscience, le brusque désir d'elle en moi me faisant trembler

fiévreusement, et sa tenue si décente, le me souriant de sa expectative obligeant encore plus mon trouble, l'incendiant et m'en faisant brûler moi-même sans nulle retenue éperdument. Je ne savais plus où j'en étais, Mademoiselle m'avait pris, et Mademoiselle me tenait, limpide en son redoutable pouvoir amoureux, stellaire, en pleine Jonction de Vénus. J'étais au centre du monde, et Mademoiselle a la porté immédiate de mon dément désir d'elle ne se refusait pas à mon bien au contraire ; c'est elle qui- m'y avait attiré, fait venir jusqu'à elle. Les choses étaient-elles vraiment aussi simples? Je ne me le demandais même pas.

Je prétendis alors que je ne voulais en aucun cas attendre mon tour, que la seule qualité - fût-elle occulte - de ma personnalité justifiait amplement mon désir de la prendre sur le champ, sans plus tenir compte de rien, aucune préséance ou situation de droit — quelles qu'elles fussent — ne tentaient plus face à ce qui venait alors de se déclarer, de se déchaîner en moi.

- ... mais ne croyez pas, Monsieur, je vous prie, que je ne sais pas qui vous êtes ni quelles sont les vraies raisons pour lesquelles vous vous rendez auprès de moi, ce jour, et en ces lieux si équivoques, me dit-elle alors, en riant, conciliante, amusée, et, ajouta-elle, faites-moi le bel honneur de croire que le moindre de vos désirs est pour moi un ordre formel, que je m'imposerais d'exécuter gracieusement et sur le coup même car, je vous l'avoue, je n'ai quant à moi qu'un seul désir, celui de vous servir le mieux possible et de la manière la plus ardente et la plus élevée qui fût... néanmoins, je me demande si vous ne vouliez pas aussi très courtoisement connaître — faire connaissance — avec les personnes qui attendent déjà là, dans la petite pièce d'à-côté, car je pense que cela risquerait de vous intéresser assez vivement— certaines choses très hautes ne peuvent être, ne supportent d'être dites — n'est-ce pas — que par l'intermédiaire d'autres choses, qui n'en sont que la figuré chiffrée, encore que des plus basses... vous plairait-il de faire ce que j'ose vous prier amoureusement de faire, et cela même si vous ne le faites que pour moi, ou que vous l'eussiez cru ainsi ? Sait-on jamais au nom de qui l'on agit ?

A si riante et attentive invitation, comment ne pas s'empresse d'obtempérer de bonne grâce ?

En passant à côté, je vis qu'il y avait là, en attente, et quelles fièvres glacées n'émanaient-elles pas, secrètement, de cette attente, six personnes en tout, assises qui sur le grand lit haut, près de la fenêtre, recouvert d'une assez douteuse couverture bordeaux, qui sur un banc en bois placé contre le mur, du

côté de la porte. Il y régnait une lumière blanche, très crue, une assez énigmatique lumière d'hiver. Tout le monde se tut à notre entrée, leur inquiétude se tenait dans l'air comme une brume invisible, mais de plus en plus irrespirable, disponible aux sollicitations peut-être les plus violentes, voire même les plus salingues, on ne sait...

Ces six personnes, j'ai d'une manière en quelque sorte induite pu le s'identifier comme étant, tout au moins au premier niveau, au niveau de la première écorce de leur réalité-là :

— Une jeune mère, fort belle, distinguée, avec sa fille, celle-ci âgée de douze ans, ou pas loin. Assez étrangement, elle ne me semblaient pas tout à fait inconnues, me rappelaient quelque chose. Vaguement. D'ailleurs, la petite se touchait-elle en sournoise ?

— Une religieuse seule, vêtue de blanc et noir, le visage émâché, et comme absente, retirée en elle-même, toute au secret terrible de sa passion, de sa démenche.

— Un jeune soldat, blessé, enveloppé de chiffons sales, peut-être quelque peu ivre.

— Un couple de jeune mariés, elle très jeune, apeurée ; lui, un assassin, un professionnel du crime, fauve nocturne, sanguinaire, aux échappées mystiques encore plus terrifiantes. Une certaine nostalgie de la sainteté, retournée ?

La jeune mère et sa fille se tendaient sur le lit, étroitement enlacées, et sur le lit se trouvait, aussi, la Jeune mariée, les cuisses dévêtues jusqu'en haut ; son mari se tenait, debout, près d'elle. La religieuse aussi était debout, près de la porte, respirant avec difficulté péniblement. Sur le banc, le soldat semblait prêt à s'assoupir, le visage en sueur, les paupières baissées.

Mademoiselle devait les prendre, ou les assister, les uns après les autres dans L'ordre de l'arrivée ou sur rendez-vous, restant seule dans la chambre avec celui ou ceux, pour les couples, la mère et sa fille, les jeunes mariés — qu'elle Prenait, les autres, au moment où le travail allait commencer, invites à se retirer au vestibule (à moins qu'ils ne fussent être présents, tous, ensemble aux ébats de chacun avec Mademoiselle, celle-ci pouvant aussi bien faire appel, dans certains cas, à son adjointe à la jeune Poitrine rebondie, au regard voilé). .

Comment un endroit pareil peut-il exister? Car, quelque part, je le sais, cet Endroit existe bien et bien, ou dans tous les cas a dû exister, et pas seulement dans mon rêve.

Et ce qu'il faudrait également relever, c'est la grande pauvreté de tout monde d'amoureux coupables, déviant, tous hâves, à la présence malade fiévreuse, aux vêtements qui s'eussent voulu - je crois - propres si ce n'est d'une certaine élégance de bon aloi, mais qui en réalité n'étaient haillons lavés jusqu'à l'épuisement des tissus, grisâtres, et comme brûlés, voire en quelque sorte fictionnels. Les murs étaient crasseux, décrépits, le bancal ou cassé, la moitié de la fenêtre sur la rue bouchée avec du carton goudronné recouvert d'une épaisse couche de poussière, de suie. Une odeur de transpiration, de rut à la fois récent et ancien, de déodorant de toilettes publiques vous y prenait à la gorge, Lentement la peur s'insinuait en moi, l'horreur, le dégout, une sorte de honte noire

Au même moment, semblant venir de loin en fait, de 1 atelier d'en-dessous, où le Docteur, précisément, œuvrait - un rôle d'agonie, vite étouffé, et qui sans cesse reprenait, vint à nous submerger, et qui semblait sortir des murs, faisait vibrer les vitres. Mais quel défi n'aurais-je pas relevé, pour garder la complaisance de Mademoiselle ? Mon rêve se délitait, tout ce à quoi j'assistais s'évanouissait. Quant à moi, et comme malgré *tout cela*, depuis un bon moment déjà je me battais contre la menace du réveil, que je sentais prendre pied en moi, alors que pour rien au monde je n'eusse accepté que l'on me séparât de Mademoiselle, que l'on me privât de *V accomplissement* de la promesse qu'elle m'avait faite et engagée, la promesse sublime de la connaissance de son corps offert à moi, de son souffle de vie, de son mortel secret noir, supratemporel, astral et suprahumain et, de par cela même, antihumain.

(280) « Déchirante infortune « : raconté, mis par écrit, je m'aperçois que rien ne reste de l'extraordinaire violence limpide, ardente, *avancée* à en perdre le souffle qui fut en moi celle de son vécue intime, secret, l'espace seulement de sa durée propre, dont je garde le souvenir déjà inexprimable, terni, agonisant, comme une brûlure au fer rouge devenue invisible, je parle de la violence du désir originel, de l'expectative amoureuse de ce rêve qui à présent se perd et quand je sais aussi — encore — quelle partie de moi se perd aussi en cette extinction désarmante, avec l'ordre de mise en oubli qui m'est souterrainement signifié et auquel je ne peux opposer que mon très amer désespoir et mon impuissance d'état si, encore une fois, je me dois de confesser que *j'ai perdu la partie*. Reprendre le cours des choses, me remettre sournoisement aux aguets, faire diligence, feindre que je suis redevenu le même : alors que jamais, plus jamais je ne serai le même.

(281) Le printemps en 1871, la chienlit rouge de la Commune avaient incendié, tenté de démolir, dévasté les Tuileries. Or, pendant un certain temps, après le retour à l'ordre aménagé par Gaston Galiffet (1830-1909), l'homme de la charge de Sedan et de l'admirable nettoyage par le vide de la Commune, n'y aurait-on pas vu proliférer, aux Tuileries et dans les espaces de ville avoisinants, une sorte d'urbanisme précaire, proposé par des promoteurs de passage, dans l'attente de la future reconsidération des édifices et des lieux sinistrés, déchus, provisoirement tombés ainsi dans le pouvoir du commun et qui entendait en profiter à sa manière, infamante ?

La vision donc du proche voisinage des Tuileries occupé par des bâtisses avilissantes, comme celles de mon rêve, ne concernerait-elle pas, alors, cette époque-là précisément ? Je me le demande, et je voudrais en savoir plus.

Le temps, la temporalité intérieure propres aux grands rêves de profondeurs, aux rêves dogmatiques, ne se soucient guère de la temporalité linéaire qui est celle de la conscience dite éveillée, leur cohérence intime est exclusivement d'ordre métasymbolique, hors des obligations raisonnables de la vie du jour, indifférente à tout ce qui n'appartient pas au monde qu'illumine spectralement le mystérieux « soleil de minuit » des nécromants, des veilleurs cachés, des libérés dans la vie.

Il s'agit d'une cohérence supérieure. s'adressant d'emblée au sens analogique et secrètement unitaire de ses propres représentations et de leurs enchaînements intimes, et non aux raisons causales de celles-ci, raisons apparentes, assujetties aux successions supposées objectives des réglementations temporelles des uns et des autres, et du devenir de l'histoire tel que la puissance dominante du moment en imposera la figure Obligée' et fausse le Plus souvent, faussée à dessein.

La temporalité intérieure' et les temps thèmes, le temps aussi, des rêves en grande profondeur, des rêves océaniques se révèlent comme étant parfaitement sphériques cette sphéricité temporelle représente, pour chaque rêve dogmatique, une structure identique à celle de la vision de Dieu pour la totalité supratemporelle de l'histoire. Il en émergera, au sommet polaire de cette conception spéciale, d'assez hallucinantes implications opératives, et de manipulation périlleuse au plus haut degré. Ne pas trop s'arrêter là-dessus, et sur- tout pas maintenant.

Alors voit-on comment, ainsi que dans mon rêve la en examen, des bâtisses précaires datant, peut-être, de la fin du siècle dernier, reçoivent, logent les développements de la rencontre, en leurs murs — en leur espace d'affirmation,

de réalité rêvée -- des personnages, un groupe constituée de personnages sup. poses comme vivants aujourd'hui - ou peut-être dans les années 1950-1960 - et qui se trouvent rassemblés là dans le cadre d'un cérémonial érotique supérieur, indéchiffrable, occulte. Cérémonial prophétique et métasymbolique en action où les représentations mises en jeu représentent, dévoilent à moitié - à travers un chiffre abyssal, dont les clés nos manquent d'autres représentations, qui, elles, concernent la nature cachée de l'histoire du monde, le devenir intime de l'Esprit dans sa propre marche an avant.

A cette enseigne, je reste persuadé que — entre autres éléments en jeu dans ce même rêve - une grille institutionnelle spéciale rassemble là les personnages des «visiteurs» nuptiaux et prostitutionnels de Mademoiselle, grille contenant, et proposant donc - tout en manipulant opérativement la portée - un message secret de direction, d'identité, de dimensions cosmiques, supra- historiques et surtout, en l'occurrence, suprahumaines. Et je le préciserai encore une fois, antihumaines aussi.

Quand on a vraiment appris à y regarder, putanat et cosmogonie se répondent, une même analogie abyssale en conduit les développements occultes en action.

Tous ceux qui ont approché Mademoiselle finissent par en pressentir la nature très secrètement particulière, sans doute *exclusivement astrale*. Punition, peut-être, en même temps qu'exaltation, voire assumption. Le saurai-je un jour, plus tard ?

(282) J'ai également oublié de dire que les prix réputés fixes proposés par Mademoiselle y étaient eux de 40, 80 et 100 francs respectivement. Mais j'ignore les modalités de paiement, et tout le reste.

En même temps, je suis persuadé que la grille numérale (40) (80) (100) - que je ne suis guère parvenu à déchiffrer — possède une signification propre, soumise à des clés opératoires supérieures, décisives, de nature fondamentalement eschatologique.

Les rêves de portée océanique, abyssale, répondent, tous, à des sollicitations multiples, comportent des interprétations opératives étagées, successives, la dernière et sans doute la seule vraiment décisive se révélant d'une nature — immanquablement - cosmique, astrale, obligée à désigner, toujours, le domaine de ce que certains appellent la *fatalité divine*.

Cependant, ce n'est pas sans une certaine raison que j'y utilise, par deux fois, la désignation de *décisive*. Habituellement, les clés numérales dissimulent l'obligation d'un choix profond, irrémédiable, font que le processus une fois entamé il n'est plus possible de ne pas assumer, de ne pas faire sien et de ne pas s'engager soi-même, entièrement, à la fois dans l'intelligence, dans l'exécution effective de ce choix et, par la suite, dans la direction ainsi prise. L'inéluctabilité des clés numérales, appareil extatique, immuable, d'une décision prise hors des temps.

(283) Aussi atroce que cela puisse paraître, je n'ignore pourtant pas que Mademoiselle est, en même temps, bien d'autres, ainsi que très précisément celle que Graham Masterton avait appelée, lui, du nom de • Kezia Mason « (d'ailleurs. «Kezia» veut dire Impératrice, un féminin de Caesar ; ou «Basileia», pour les nôtres).

Or, je dois avouer que sous sa forme de « Kezia Mason », j'ai par deux autres fois eu à la rencontrer, et toujours en rêve, l'éblouissante Mademoiselle. Qui, ces deux autres fois, dissimulée sous son identité négative, déficitaire, vient à m'apparaître, ainsi, comme déstituée en elle-même, intolérablement scabreuse dans la saleté de son état nocturne, dans l'abandon outrancier d'elle-même et qui s'y exhibait sans la moindre retenue, abandon d'elle-même à proprement parler *infernal*, ostensiblement et peut-être comme très humblement au service des plus mystérieuses des persistances du non-être sur les derniers confins de l'être, les plus périlés et qui peut-être se seraient déjà perdus quand je m'y fusse moi-même laissé attirer, et comme amoureuxment interpellé sur place, par elle, par Mademoiselle.

(284) Désolé, mais ce n'est pas du tout simple à dire. Quel acharnement à la tâche, cette « Kezia Mason ». quel professionnalisme de lointaine frontière, mystique si j'osais le dire, sacrificiel ; terrifiant ; jusqu'où ne l'ai-je donc pas vue aller, et se *laisser aller*.

Un chariot en bois, haut sur roues, abandonné dans une marge de terrain boueux à la tombée du soir, en été. Trois Ou quatre vielles s'y trouvaient empilées, mortes, ou peut-être pire mais qui à l'occasion s'eussent bien putées encore, chacune pour son compte et mêmes toutes ensemble. Dans le tas, pourtant, une jeune ; assez décente elle ; 1es jambes écartées, assise, s'y tenant à peine ; le sexe qui se donnait à voir, aux lèvres belles, ivoirines, épilé à l'orientale, Propre, avenant. Une imploration inouïe émanait d'elle, de son regard cendrex. Je la retrouve dans une pièce sombre, derrière la cantine,

qui s'allonge aussitôt par terre, à mes pieds, s'offrant avec insistance ; mais déjà elle se défait, de plus en plus vite, amputée d'une jambe, d'une main Un trou lui vidant - ou lui remplissant de noir d'ombres noires - une partie de la poitrine et de haut du ventre. Couverte de loques immondes, scandaleuses suintantes. Mais je la pénètre néanmoins, alors que d'une voix étrangement suave, angélique même, elle se donnait la peine de me prévenir qu'elle était malade, qu'elle allait me passer je ne sais quelle vieille vérole. Comment tant d'horreur est-elle possible, et que moi-même je m'y fus engagé, laissé prendre ? Mais, en même temps, un tourbillon de flammes blanches et rouges sortait d'elle de son ventre, de sa poitrine rompues - et s'élevait en tournoyant, comme un cyclone de feu dévorant, pour monter tout droit, à travers le sombre azur au-dessus de nous, vers le milieu ultime des cieux les plus hauts, vers les logis philosophiques ardents de la Lionne Sekhmet.

Une voix inconnue me dit alors, à peine audible, mais ferme, au tréfonds de moi, hâtive, comme si le temps soudain nous eût manqué : « Si tu te laisses aller à la jouissance finale, tu perdras tout, car L., dans ce cas, te sera à jamais interdite, et cette fois-ci pour toujours ».

Je me reprends au dernier moment ; un long sanglot la parcourt, alors, elle, désespérée. Cependant, elle continue à s'auto-démanteler, à se dissoudre dans l'air, là, devant moi, sous moi. En me relevant, je voyais, pris de vertige, comme il n'en restait plus d'elle qu'une flaque pathétique, blanchâtre, une pauvre crème à peine frémissante encore, tartinée sur le plancher douteux.

Dans l'invisible, dans ma conscience sommitale, inconsciente, le cyclone de feu remontant, de son corps rompu, annulé, jusqu'au tréfonds des cieux. Dans le visible, ce qui en restait là, sur le plancher, rêve ou pas rêve. Et tout cela recommencé, qui sait en quelles autres occasions, pour sans doute ne plus jamais en finir.

(285) Un certain jour, pressé par la fatigue, je demande à être logé, voyageur dans une lointaine banlieue. Or c'était le 11 juin 1994, vers le milieu de la journée, par une chaleur étouffante.

Etait-ce un endroit où j'étais déjà passé, il y avait de cela bien des années, comme dans une autre vie ? Etrange surprise du destin, mystérieuse faveur qui m'était ainsi faite ?

On me confie aussitôt aux soins d'une jeune femme, longue jupe bleue et tablier noir, qui devait me conduire à mon habitation (< Monsieur prendra bien la 3, qui est libre depuis ce matin >). Chambre à dominante jaune, endroit élégant mais déjà vieillissant, alourdi par des influences indéfinissables, obscures, prédéterminées. Pour y arriver, nous avions longé un haut corridor, où des beaux miroirs encadrés d'or faisait face à des fenêtres à la française donnant sur un jardin foisonnant, mais qui semblait quelque peu à l'abandon.

Or à peine nous pénétrions dans la chambre qui m'était destinée, que ma jeune accompagnatrice, en ouvrant le lit, retroussait sa longue jupe jusqu' en haut — elle était nue en-dessous — et s'allonge, résignée, dans les draps, en se retournant avec lenteur pour arriver à me présenter, en fin de mouvement, son derrière, qu'elle prit alors le soin de surélever un peu, afin qu'il s'entrouvre, légèrement. Le visage tourné vers moi, mais à moitié recouvert par ses longs cheveux, elle me dit alors, en chuchotant : « Vous n'avez pas que des amis à la direction, on n'en veut pas tellement de vous, ici. Je vous supplie donc de faire attention, de rester sans cesse sur vos gardes. En attendant, prenez-moi *ainsi*, il s'agit pour nous d'établir, dans le plus grand secret, le Renouveau de l'Acte. Qu'on l'établisse entre nous deux, en dehors des autres, et même contre eux ; et même contre tous les autres. J'y prends des risques inouïs en vous le proposant, faites-en autant en l'acceptant. Nous n'avons pas un seul instant à perdre, déjà mes forces déclinent, vous ne pouvez pas savoir ce qu'il m'en coûte de me maintenir là, devant vous, sous cette apparence que j'avais déjà eue, en d'autres temps ».

Ainsi, à mesure qu'elle parlait, je la voyais qui devenait de plus en plus vieille, affaiblie, déjà comme quelqu'un d'autre. Seul son derrière semblait rester intact dans sa gloire, d'un galbe parfait, lumineux presque dans son orgueilleuse blancheur jaune pâle. Je la prends *ainsi*, en lui tenant les épaules de mes deux mains, et en me hâtant (il le fallait). Mais une sagesse suprahumaine allume alors au fond de moi ses feux insoutenables, la mémoire me revient du secret du mouvement unique des astres, et une tristesse extraordinaire. Le visage, alors, soudain baigné de larmes.

Je lui dis : « Me croiriez-vous, je ne suis pas contre le monde, mais j'aurais souhaité que le monde fût ce qu'avait été sa préparation ». Elle me répond, mais déjà comme si elle suffoquait : . Le monde sera ce qu'en fera sa fin, qui désormais est chose toute proche. Ecoutez-moi : j'ai encore bien secrets à vous dire, mais je sens que je n'en aurai pas la force, et que nous n'avons plus le temps- Il faudra donc, sans doute, que je vous les dise autre fois, si l'occasion

s'en présente encore, ou *autrement*. Je ne sais pas, je verrai. Nous verrons. Et maintenant, j'ai très peur. Pour moi, c'est le pire qui vient... ».

Dehors il s'était mis à pleuvoir lourdement, ensauvagée l'eau frappait les vitres qui résonnaient comme des tambours assourdis, comme les tambours d'un cérémonial prohibe faisant reculer les temps Jusqu'aux origines mêmes de notre détresse. Il me semblait aussi qu'elle dissimulait une blessure ouverte dans le dos» au niveau du cœur, qui saignait, mais pas beaucoup. Et comme je ne savais pas quel pût bien être son vrai nom, je me résignerai à l'appeler ici d'une de ses noms de déchéance («Kezia», ou «Mademoiselle»).

(286) En copiant ici les notes que j'avais alors prises en toute hâte, je m'aperçois que, en plus du reste, ce rêve du 11 juin 1994 disposait, aussi, d'une dimension, d'une charge très nettement prémonitoire, voire prophétique.

En effet, il annonçait, d'une façon indiscutable, la *rencontre décisive* — le tournant final, le tournant suprême de toute ma vie — que j'allais devoir faire deux jours plus tard, le soir - et la nuit surtout — du 13 juin 1994, à Paris, rue Félicien David, à la chambre 3 de l'Hôtel de la Charité. La nuit où j'allais devoir m'écrier *finis coronat opus*, où l'Acte de Renouveau vint à être vraiment accompli.

Or c'est bien de cette *rencontre décisive* que par la suite, j'ai été amené à rendre compte, exhaustivement, dans le dernier chapitre de mon récit symbolique et révolutionnaire, ouvertement révélationnel, intitulé *Rapport secret à la Nonciature*.

(287) Encore une fois, je me le demande : rassemblés par une pétition unitaire qui ose à peine se donner pour telle, quelques fragments d'un journal gnostique peuvent-ils réellement prétendre à l'état de roman ?

Et, d'autre part, quelle est la situation de ce livre par rapport à moi-même, et quelle est ma propre situation par rapport à ce livre ?

Des doutes violents m'assaillent, et devant lesquels je ne cesse de céder, au sujet du vœu, des raisons d'être ultimes de ce livre, qui m'apparaît depuis quelque temps comme un égarement, comme un essai finalement voué à l'échec, entreprise inutile et vaine d'où je ne sortirai pas indemne ni sans de forts cuisants regrets. Quand vient l'endeuilement intime, tout se fait complicité

du malentendu qui en aura été l'origine voilée, d'où émanent toutes les « écorces mortes » en nous. Une méprise peut-être fatale, menant à je ne sais plus quelle rupture de l'être en moi, à un glissement sournois vers (...).

Ai-je donc eu si grand tort à m'y laisser prendre ? En ce moment même *je* soupçonne le pire, une machination ennemie, mortelle, ayant su développer sa science, ses armes et ses décisions secrètes dans la partie la plus obscure de mon être et de ma vie actuelle, une machination conduite par qui s'évertue à me perdre, à me livrer, le moment venu, à la justice expéditive et sale du passage goétique vers le néant (ma seule, mon unique et dernière terreur).

Il est bien tard, maintenant. Comment reprendre le combat, comment continuer ? Comment faire face ? La crise présente, qui est essentiellement une crise de la fin, puis-je encore la surmonter ?

Ce livre est fait, de par l'agencement de ses écritures, et jusque dans mon écriture même, comme d'un long morcellement gnostique, façon *dépècement d'Osiris* dirais-je. Constitué donc d'une succession d'éléments à cru, instables, palpitants, disparates, dont seule la somme finale devrait brusquement en dévoiler, à l'heure venue, le champ de pertinence propre, le sens unitaire — la dramatique tension intime vers l'unité — et la mission secrète.

Car, au départ déjà. comment ne pas le reconnaître, il y a eu mission secrète, une mission secrète dont le but plus que jamais reste d'actualité.

Mais ce dépècement rituel n'opère pas, ne doit pas opérer sur la seule écriture constitutionnelle du livre, il me concerne, aussi, moi-même et, à la fin, ne concernera plus que moi-même : car ce n'est que par le témoignage révélateur Sur mon expérience venant en fin de livre - si expérience de la fin il y a, et si celle-ci, alors, ne manque pas d'être précisément celle qu'il fallait, et que je me trouverais en droit d'attendre - que l'unité finale de celui-ci risque de se voir, soudainement, prouvée, ce jour-là. L'unité finale du livre étant ainsi ce par quoi se déclarerait l'accomplissement vécu, certain et total de l'expérience dont celui-ci rendrait alors compte, victorieusement.

Comment ces neuf chapitres, et ces quelques trois cent fragments rassemblés en cours de route comme en un livre répondront-ils alors, à la mise à l'épreuve, à la probation de leur unité antérieure, aux retrouvailles, aussi, de toutes ses parties actuellement éparées avec leur inconcevable unité à venir?

Une mise à l'épreuve, je le répète, invitée à se déclarer, de par le fait de la fin obligée de ce livre, à travers le compte rendu de ma propre expérience finale et de la révélation venant à s'y donner en partage. Expérience qui sera donc celle d'une restauration, et qui lui inventera et saura imposer, à Ce livre de la fin de tout, le sens même et le vœu terrible, inavouable jusque dans sa propre confession même, de son propre achèvement final.

Ainsi, en cette occurrence des plus spéciales, les joints porteront-ils en eux-mêmes le secret, le vertige nuptial de la jointure. Je dis jointure, *nativité*.

Que chaque fragment de ce livre finisse par pouvoir prétendre à un même sens propre, et que celui-ci fut à chaque fois identique au sens final de l'ensemble, telle est la preuve requise par la pétition de l'unité fondamentale de ses parties avec le tout et, en même temps, avec ma propre expérience de cette unité, et celle-ci portée elle-même, ainsi, à son aboutissement.

Ma démonstration — ma tentative de démonstration — se proposerait donc à prouver quoi, ici ? Que malgré leur apparente disparité de propos, tous les fragments de ce livre participent d'une même menée intentionnelle. Menée de souffle unitaire, de but unique, mais non identifiable comme tel avant qu'elle ne fût entièrement révélée, au tout dernier moment, par la fin même du livre : c'est bien cette révélation qui en sera la fin, et sa fin, désormais, ne saurait plus être faite que de cette révélation. C'est par la révélation finale que se fera — s'en trouvera déclarée, et en quelque sorte comme prouvée — l'unité souterraine de ce livre en marche, unité également présente dans chacun de ses fragments rassemblés, en son sein, sous sa propre délégation judiciaire.

Ernst Jünger, dans *Visite à Godenholm* : « On verrait toujours revenir le moment où 1 'Un s'élèverait au-dessus des séparations pour revêtir sa splendeur. Ce secret état indicible : mais tous les mystères rituels l'ébauchaient et parlaient de lui, rien que de lui ».

Cette révélation y sera conçue comme l'aboutissement victorieux, irrévocable et déjà vivant, de l'expérience fondamentale en cours, et dont ce livre est censé témoigner *décisivement* : avec le secours ailé, inconditionnel et secrètement embrasé de notre ancienne *Vénus Victrix*, de notre fulgurante et adorée infiniment *Dea Victoria*, toujours présente en son sanctuaire caché, intact, dans les montagnes recouvertes de noyers des environs de Rome.

Il n'importe, je me trouve assez péniblement stupéfait, je l'avoue, de voir jusqu'à quel point il s'avère difficile — pour moi tout au moins, et ici — de relever, dans les termes d'un discours voulu des plus simples, directement lisible, le fait que tous les fragments constitutionnels de ce roman ayant l'allure d'un journal gnostique seraient gouvernés par le sens d'une unité active, qui les précède tous, et les dépasse : que le chantier à découvert de ces fragments, un tout unitaire les transcende.

Mais encore ? Et ce tout unitaire, transcendant toutes ses parties constitutionnelles, ce serait quoi, alors ? Là, je répondrai : le *tout unitaire*, qui *transcenderait tous ses parties constitutionnelles*, ce serait le témoignage que je saurais porter, ici, sur l'expérience amoureuse, sur l'expérience ontologiquement à la fois unique et abyssale, dans les termes de laquelle je serais à même de conclure, de tout élever à l'état d'ultime achèvement en y montrant comment une des passantes du Gué des Louves — en tout état de cause, celle que en aura été la dernière, ou la Dernière — au lieu de rejoindre — en repassant en sens inverse le Gué des Louves — les territoires interdits de l'autre monde, sera amenée à rester sacrificiellement ici, parmi nous, avec nous, pour toujours, et cela afin qu'elle fasse changer, quelle transmute et transfigure ainsi, de par sa seule présence réelle — Présence Réelle, je dis bien — en ce monde, la face de celui-ci et les temps secrets qui lui viendront, incarnant donc, en elle, dans sa chair et dans son souffle de vie, le mystère agissant et rayonnant de l'Apocalypse.

Car qu'est-ce que l'Apocalypse, opérativement parlant, si ce n'est la complaisance de la Jointure des mondes en séparation sans recours, vers le viol gnostique supraunitaire qui, amoureuxment, et en grande violence, en fait d'elle-même de la Jointure ainsi rendue complaisante, appelée, alors. Jonction de Vénus — la chair vivante et resplendissante, le souffle embrasant et toutes les dénominations agissantes de la Nouvelle Nativité ?

(288) Si je ne parvenais donc pas à faire état, pour conclure ce livre, de l'avènement clandestin, en ce monde, d'une des passantes du Gué des Louves venue là dans le but immensément subversif de ne plus retourner de l'autre côté, échappée de l'autre monde de l'absolu - avec la mission salvatrice ultime, eschatologique, d'amener, à travers elle-même, l'absolu en ce monde-ci, et de s'y installer elle-même à demeure, ce livre ne sera jamais admis à gagner sa propre identité pressentie unitaire et vive, transcendante, ce livre ne sera jamais admis à être, ni à de l'être et po pour l'être, et ce livre devant alors se résigner à n'être rien d'autre que le signe refroidi et le piège se refermant

sur lui-même d'un échec qui sera l'échec même de ma vie - de toute ma vie - et de mon dernier combat pour la Vie, de mon lugubre Titanic Walz.

Car le roman, le grand roman, Se doit de dire, Toujours, ce qu'aura été la vie. Et pourtant, si la vie elle-même aboutit à l'échec, le roman ne pourrait-il changer la vie en en disant le contraire de ce qu'elle aura été dans le mystère noir de son échec accompli ?

Et pourquoi seule la vérité de la vie s'imposerait-elle comme la vérité du roman, et la vérité du roman de saurait-elle s'ériger en vérité, voire même en réalité de la vie ??

Parce que c'est le roman qui suit la vie, et non la vie qui suit le roman. Mais, serait-on tenté de répondre à cette évidence première, trop première, et si, magiquement - gnostiquement - la vie était elle-même amenée à suivre le roman ? Et si une certaine parole de la réalité accédait-elle, à travers le roman et son aventure suprême, à la réalité vivante et entière d'une parole de vie, d'une parole disant elle-même et sa propre réalité et la vie de celle-ci, sa vie vivante ? N'est-ce pas le propre du mystère de la création, son immaculée conception même, que de porter — que de forcer — la parole à se vouloir être elle-même fondation de la réalité ? Non. Absolument pas. La parole de vie du roman peut être invitation courtoise ou dangereuse incitation à la réalité, une mesure prophétique de la réalité, mais pas la réalité elle-même : seule la réalité est dans l'être, et de l'être. Et seule la réalité confie sa mesure de vie au roman, je parle bien du *roman ultime* plus ou moins tel que l'entendait Raymond Abellio, où la jonction est censée se faire entre la parole de la réalité et la réalité de la parole. Or c'est bien cette jonction que j'appelle la Jonction de Vénus, car elle ne saurait se faire — *avoir lieu*, comme on dit — que dans les termes d'une ultime expérience d'amour, celle de l'«amour ultime».

Le roman ultime sera le roman de la fin de ce monde de ténèbres et de séparation, et la fin de ce monde sera l'achèvement ultime et total de l'amour, 1 *ultime amour et son unique roman*.

(289) Mais une autre question se pose encore : si cela devait se faire *en temps utile* par rapport à ma propre existence, quelle sera cette passante sans retour du Gué des Louves, je veux dire quelle aura été son identité, le sais-je, puis-je espérer le savoir d'avance ?

A présent, je crois pouvoir l'affirmer. Je sais qui elle devra être, qui elle n'en peut absolument pas ne pas l'être. Tel est mon immense privilège, dont j'ai payé le prix juste parce que je l'ai payé de ma vie tout entière, et de la vie aussi

quelqu'un d'autre, auprès de qui je m'en tiens redevable dans l'éternité et au-delà de toute éternité, dans les cieux et dans ce qui se garde en dehors des cieux.

Mais, si je sais qui elle devra être si elle était arrivée à passer et quelle sache comment ne pas y retourner, je ne sais pas si elle va pouvoir passer et bien moins encore si elle va pouvoir rester, encore une fois, une deuxième fois, auprès de moi, ni quand, ni comment.

Aussi, que ce roman à sa fin parvienne à le dire, à révéler ne fût-ce que d'une manière chiffrée, qui elle sera quand elle y viendra, comment et quand elle sera passée, cette mystérieuse renvoyée à l'envoyeur, et je pourrais déjà affirmer que la partie à finalement été gagnée par nous, par nous, ceux que nous sommes et ce que nous ne sommes qu'à titre de représentation à la pointe du combat en cours dans le visible et dans l'invisible, et gagnée même par Celui Qui nous représentons-là, en cette très occulte bataille de la fin du monde.

Sans quoi, c'est que cette bataille nous l'aurions perdue — je l'ai perdue — et que tout sera ainsi à jamais perdu, et pour nous et pour ce dont cette ultime bataille représente, dans un sens ou dans l'autre, l'issue sans retour, le dernier jugement, l'éternité. Le long du Gué des Louves, sur le confin du Bois de Boulogne à Paris, quelque chose se passera ou ne se passera pas, qui changera la face du monde et des cieux qui en dépendent.

(290) Cependant, si les temps impartis à l'avènement salvateur de la dernière Passante du Gué des Louves sont limités par le fait de ce qu'ils doivent correspondre impérativement aux temps de ma propre existence actuelle, et que tout aura à se faire, ainsi, avant qu'à moi-même il ne me faille quitter le monde, ce roman peut-il prendre fin autrement que par la fin de ma vie même ? Car jusqu'au tout dernier instant de ma vie, la Passante Fugueuse peut encore apparaître, et tout sauver, moi-même et le monde, définitivement. Ce roman, alors, est-il un roman sans fin, sans autre fin que la fin de mon existence ?

Non, au contraire. Car ce roman doit posséder sa fin propre, et que c'est la fin de ce roman, située à la fin du présent chapitre, qui décidera du sens ultime de la bataille engagée et, aussi, sens ma propre vie, de ma propre existence actuelle.

Ainsi l'avènement eh ce monde la Dernière Passante du Gué des Louves doit-il se faire — ou ne pas se faire - avant la fin de ce roman — ou de ce journal gnostique et la fin de ce roman sera alors la fin de ma vie, la fin de

mon combat, et la fin de mon inavouable ministère, et cela quelle qu'elle fût cette fin.

Comme Ezra Pound à Pise en 1945 dans sa cage à gorilles, me voilà donc moi aussi prisonnier de ma cage de fer, prisonnier sur parole de la cage de fer de ce roman en cours d'achèvement. Prisonnier de la *parole finale*.

(291) J'y ai aussitôt vu un signe, un très grand signe fatidique de rupture intérieure des temps, d'interruption apocalyptique du cours visible de l'histoire. Un *signe annonciateur*.

Ce 19 juillet 1994, à Paris, vers les onze heures du matin, le ciel s'était obscurci jusqu'au noir le plus profond et entier, il s'était fait comme si la nuit était pendant une demi-heure environ venue s'installer en plein milieu du jour : il faisait sombre, noir comme à minuit. Déjà une dangereuse inquiétude commençait à se saisir de la ville, de très anciennes terreurs ressortaient, ainsi que je l'ai su, et que par la suite la presse s'en était largement occupée, renforçant à dessein la version allégorique et prémonitoire des faits, la plus alarmiste.

Ce moment où la nuit obscurcit mystérieusement le milieu du jour ne fut-il pas annoncé, il y a déjà une dizaine d'années, par le dire prophétique de celle qui, à Medjugorje, avait pris l'apparence de Ivanka Ivankovic pour chanter, sous le pommier au milieu des prêtres, ces paroles cosmiquement prémonitoires, et qui concernent aussi, directement, la conclusion de mon propre cheminement spirituel secret :

*Il fait si noir, si noir éperdument
En ces temps du Mystère de la Fin
qu'à midi même on peut apercevoir
brillant en plein jour l'Etoile Polaire
à travers les ténèbres de la séparation*

Un signe annonciateur, ai-je dit ? Le signe annonciateur même et, surtout, le *signe annonciateur* que j'attendais, à bout de souffle.

(292) Dans *Le Trésor des Templiers*, de Jean-Luc Chaumeil, Editions Guy Trédaniel, Paris 1994, page 134, des informations passionnantes sont données comme en passant — au sujet d'une ancienne lignée dévotionnelle concernant le culte confidentiel, et d'un niveau sans doute tout à fait spécial et tout à fait supérieur, que l'on eût pratiqué à l'Eglise Saint-Sulpice de Paris. Je cite :

« Le personnage nous indiqua : « Au cours de l'année, ce rayon d'or suit une ligne rouge cuivrée, incrustée dans le sol de cette église. Présentement, nous nous trouvons au premier arrêt face au chœur, juste au milieu de l'église ».

« Par décret du 25 février 1811, Napoléon accorda à cette église une toile de 2 m 92 de haut sur 2 m 14 de large, aujourd'hui disparue, que l'officiant exposait une fois l'an aux fidèles.

« Elle fut retirée par ordre de Louis Philippe en 1830. Elle représentait : un prêtre à l'autel montrant le linge ensanglanté de Sainte Véronique.

« Pourquoi ce tableau a-t-il disparu ? Pourquoi avait-il été donné à Saint- Sulpice ? On l'ignore. Ici se trouve un véritable énigme ! ».

Puis, prenant place sur la ligne dorée du méridien, dans le chœur même de la balustrade, à l'endroit où le Soleil marque Pâques, le personnage continua son explication :

« Regardez le Gnomon, sur notre droite se trouve l'un des quatre tableaux de Signol, *la Mort de Jésus*. Or, vue de cet endroit du chœur, la statue de l'Ange- de Saint-Jean tenant un livre entrouvert à son évangile, désigne de sa main droite une chose bien précise : le linge sanglant. C'est le thème de la marque du sang, utilisé dans le Languedoc par la légende de Saint-Roch avec la plaie qui saigne et ne se referme jamais. Au premier tableau disparu, le tableau de Signol en 1872 a fait suite ».

(293) Si dans les très hautes sphères une option favorable venait à se dégager à mon égard, m'octroyant la liberté d'une continuation renouvelée du travail de combat eschatologique dont j'ai personnellement la charge finale, aussi occulte et périlleuse que de plus en plus spéciale, combat dont j'avais entamé le mouvement actuel le 2 août 1952, rue Boislevant, à Paris — date dogmatique et déjà réputée pour telle, mais qu'il me serait loisible de repousser bien loin encore dans mon passé, jusqu'aux alentours mêmes de mes dix ans — si, dis-je, on me laissait continuer mon combat actuel, je prétendrais aussitôt que déjà je vois venir s'ajouter, au premier volume de la série — j'entends *Le Gué des Louves* — de ces « fragments d'un journal gnostique » plus ou moins ininterrompu, rendant compte, en ordre chaotique, de mes cheminements en cours, au moins deux autres recueils, au moins deux autres «romans», et dont les titres seraient, alors, les suivants :

- *Des blanchissements en Colchide.*
- *La couronne occulte des Hohenstaufen.*

Mais va-t-il y avoir renouvellement de mon bail missionnaire, continuation assurée à mon combat en cours ? C'est bien ce que je sais pas mais désormais, ce ne sera plus qu'une question de jours, d'heures même. N'insistons plus

Les jardins d'A'lleray

Car tu n'as pas encore échappé au jugement de Dieu qui peut tout et qui voit tout.

MACCABEES, VII, 35

(294) Si j'en parle, c'est parce que je sais déjà que certains vont essayer d'y aller voir : devant le numéro 55 de la rue d'A'lleray, à Paris XV, on arrive à trouver, parfois, les Jardins d'A'lleray.

Ceux-ci se tiennent face à des élévations architectoniques en terrasses, que l'on peut tenir pour fort étranges, inquiétantes, ne disposant que d'une existence spectrale, océanique, mais comme du fond de l'océan, et après que l'océan se fût retiré, domaine du dieu Dagon, recouvert d'écumes étincelantes de sel, amères, et dont nous avons tous oublié l'ancienne puissance. Ces fenêtres noires, aveugles, palpitantes. Les jardins d'A'lleray? Des vallonnements gazon- nés se poursuivant au-delà de ce qui peut être vu, qui produisent des roses jaunes et rouges, des genévriers aussi, et d'autres espèces qui, dans l'air brûlant, trahissent comme une présence de haute montagne.

Vers le milieu donc de l'après-midi, quel grand soleil extatique ; insoutenable lumière transparente, égale dans toutes ses étendues, et qu'un très parfait silence exalte encore plus ; une solitude grande, aussi, dépouillée, distante, peut-être elle-même déjà fort ancienne, et les abeilles, les guêpes ; des néfliers y portent richement fruit, des jeunes lauriers fleurissent à profusion, immobiles, comme s'ils étaient en feu ; les états du grand sommeil dogmatique de la fin semblent y submerger tout, recouvrir tout sous les immenses amoncellements des blocs d'air s'écoulant avec une lenteur inouïe à l'intérieur même de la respiration du sacré en ses territoires d'élection secrète, hallucinée ; et tout y est dédoublement.

Ce vertige, et cet écoëurement si légers, cet affaiblissement du temps et cette très vague odeur d'encens, à peine perceptible, qui annoncent le voisinage du Paradis.

Que peut-on encore vouloir de moi? De me Suis entièrement laissé me perdre, me dissoudre sans retour en cet ensoleillement. Comme jadis au Clos des Chardons.

Des heures après, j'en suis revenu, mais vers ou ai-je été appelé, amené entre temps, et pourquoi? La barrière amnésique m'en interdit tout souvenir, et même toute fausse-semblance de souvenir. Mais toute inconscience accomplie n'est-elle pas immaculée conception de soi-même, nativité nouvelle recommencement?

Tout au fond des jardins, chercher un enclos réduit, très humble, où des buissons- haut poussés, couverts de petites fleurs blanches, protègent un banc invisible de l'extérieur. Sur ce banc peint en vert, quelqu'un avait écrit, je ne sais pas quand, un mot, *Prado*. Par terre, je vois un bouton de rose jaune, arraché, piétiné mais intact dans sa gloire secrète, agissante. Et qu'à l'instant même Je reconnais pour terrible. Je me penche, je prends le bouton de rose aux irradiations aurifères, et le dépose, lentement, au-dessus du mot *Prado*, sur le banc. Ainsi ai-je donc fait ce qu'il fallait être fait, ce qui donne à ma vie son ultime sens missionnaire, sa suprême signification et son Merci Suprême, victor ac *triumphator* ?

Rien, il ne s'y est rien passé, pourrait-on croire ? Mais derrière les gestes si humbles de cette célébration rituelle si extraordinairement minimale, sait-on ce qui se cachait, quelque part, ailleurs, et autrement ? Devenue divine, elle aura appris à agir divinement. Hors de ce monde, mais aussi en ce monde, et maintenant.

Suave et ardent, ah si je le reconnais ce parfum de jeunes roses, de violettes et de lis ! Portée par son seul désir, elle est donc revenue la Vivante, et tous nous en revivrons, car le salvifique pardon de sa chair vivante et de son souffle vivant se dégage d'elle comme une grâce permanente et irrésistible, sans même qu'elle n'aie à s'en rendre compte, et vient s'imposer à nous comme le parfum émane des roses brûlantes qui l'entourent, de l'air ensoleillé par sa seule présence, par son passage qui embrase tout (...) Et je certiferais que

(295) Jean-Louis Bernard, ancien professeur, avant la dernière guerre, au Lycée Français d'Alexandrie, et qui passe pour un des plus importants — si ce n'est le seul — des spécialistes français actuels en connaissance de 1 ancien occultisme égyptien de grande puissance, s'avoue persuadé — il me l'a confié.

aussi, à moi-même, personnellement, et j'en témoigne — du fait que, lors des grandes crises d'affaiblissement ontologique de l'Empire, ou du Pharaon, de sa souche de sang, de sa race, celui-ci disposait du recours occulte d'un renouvellement de ses noces originaires avec la déesse Hathor. Celle-ci, appelée suivant le rituel requis, se rendait alors au rendez-vous nuptial sollicité pour s'unir à nouveau, charnellement, avec la Pharaon, reconduisant ainsi, en lui, à sa disposition immédiate, et, à travers lui, à son sang de souche, à sa race, les hauts pouvoirs d'être et de salut cosmique et impérial en état de redresser, de l'intérieur, ce qui s'en était trouvé périllicité, amoindri, aliéné, obscurci.

Or la substantification de la déesse Hathor — sa corporification, sa mise en chair vive — se faisait alors à partir de l'avènement, de l'entrée, de la *pénétration* directe, en ce monde, de son parfum : c'est le parfum propre de la déesse - son « haleine d'être », l'»haleine de ses os» dira la Kabbale Judaïque, dont les origines secrètes sont égyptiennes — qui servait de base opérative, de *materia prima* à son incarnation amoureuse, sa chair vivante, son être de vie étant donc faits de la substantialisation de son parfum.

Ainsi, dans le mystérieux parfum «de jeunes roses, de violettes et de lis» annonçant, aux jardins d'Alleray, l'imminente et très certaine venue en ce monde de la Vivante, ne faut-il pas saisir comme une répétition symbolique et comme la survivance active, et même, en l'occurrence, suractivée, de l'ancien rituel des épousailles impériales de la déesse Hathor avec celui qui venait à la solliciter au non même du *Principium Impériale* ? Et je certifierais que (...).

(298) Quand il y a trop de monde à encombrer ses bureaux, Guy Trédaniel n'hésite pas à conduire son interlocuteur, pour qu'ils puissent travailler — s'entretenir — en toute tranquillité, au «café du coin», qui peu à peu est devenu, ainsi une sorte d'annexe privilégiée et subversive des Editions de la Maisnie.

Cet après-midi, je me suis donc retrouvé moi-même réfugié, avec Guy Trédaniel, au «café du coin» — café auquel depuis longtemps déjà j'avais découvert, quant à moi, une *séduction particulière* — isolés du monde, planqués là, au milieu des couples d'étudiants bécoteurs et de pitoyables illuminés du pari mutuel et du morpion, pour que je lui dévoile — confidentiellement — la doctrine active de mon « journal gnostique » en cours d'écriture, « journal gnostique >>, Je dois aussi le dire, qu'il s'était avoué en disposition de faire paraître. Déconcertant, mystérieux Guy Trédaniel, toujours imprévisible. Dans toutes les conditions requises le faire paraître, sans plus attendre un seul instant' et cela malgré le caractère quelque peu spécial de certaines de ces

conditions et des rapports singulièrement dangereux qu'il lui faudra négocier, à ce journal de haute subversion, avec l'actualité dont il lui faut sans cesse violenter les douteuses transparences convenues, trafiquées, d'utilisation diversionnelle et dans tous les cas comme *suspectes d'avance*.

Le projet de la publication suivie de ces « fragments d'un journal gnostique » exciterait-il — je me le demande — l'inclination de Guy Trédaniel pour l'action spirituelle souterraine, clandestine, en prise directe avec l'histoire conçue comme à la fois le lieu-même, l'enjeu suprême et l'expérience tragique et immédiate d'une certaine intelligence conspirationnelle du monde, hors de laquelle rien n'a plus de sens ni aucun *attrait* ?

Je vais donc essayer de résumer ici l'essentiel de ce que j'avais confié, à Guy Trédaniel, cet après-midi même, au sujet du traitement que j'entends assurer à la suite de ces « fragments d'un journal gnostique » et, aussi, quant à la conception même de ce projet dans son ensemble, quant à la métastratégie révolutionnaire qu'il véhicule et qu'il est censé porter à son terme prévu sous les auspices inconditionnels de la *Dea Victoria*.

— En état de continuation, d'une manière aussi clandestine qu'ininterrompue, depuis déjà 1793, le document de mémoire qui se présente comme des - fragments d'un journal gnostique -, à ce jour connu de quelques-uns seulement, du « petit nombre », va donc devoir produire, et je précise qu'à *des fins qui lui sont propres*, et sous ma signature, trois recueils, trois « romans », à statut conditionnel, dont les titres seront les suivants :

- (1) *Le Gué des Louves*
- (2) *Des blanchissements en Colchide* ou, plutôt, *Retour en Colchide*.
- (3) *La couronne occulte des Hohenstaufen*

— Sur la frontière infiniment dangereuse de la littérature révolutionnaire d'avant-garde et de la plus « grande histoire », *quelque chose* s'est récemment passé, est en train, toujours, de se passer actuellement, et se passera dans les années à venir sous l'horizon décisionnel du troisième millénaire, *quelque chose* dont *quelqu'un* doit à n'importe quel prix rendre compte, en établir la mémoire fondationnelle et faire que vivent ainsi les nouvelles paroles de puissance, de liberté en recouvrance et de restitution transcendante.

— A l'horizon du troisième millénaire, seul compte désormais la révolution culturelle chargée d'entrouvrir les portes de la plus « grande histoire au projet de la future fédération impériale eurasiatique, du futur Empire

Eurasiatique de la Fin, et ce sera donc le mémorial de la mise en marche du processus fédéral grand-européen et impérial eurasiatique déjà en marche, qui va constituer la matière première de ces « fragments d'un journal gnostique » dont j'assurerai moi-même l'écriture, jusqu'au bout.

— Et il faudra qu'on le comprenne aussi, et peut-être même en toute clarté : si j'ai décidé — si j'ai été amené à décider — que je me donne moi-même la si dure peine de l'écriture et de la tenue activiste, révolutionnaire, de ce mémorial de l'avènement historique prochain de l'Empire Eurasiatique de la Fin, et de sa mise en place effective, directe, c'est parce que je m'y trouve existentiellement impliqué moi-même, d'une manière abyssale, et que cette implication — le fait de cette implication — est en train de dévoiler la raison d'être ultime, vivante, de ce témoignage et de sa nécessité par rapport à la plus grande histoire à venir de notre race et de son destin suprahistorique et, à terme, suprahumain.

— Et j'ajouterai, puisque nous en étions là : « qu'il se soit ainsi fait que ces « fragments d'un journal gnostique » dussent être comme nécessairement publiés par les Editions de la Maisnie — et, en fait, nulle par ailleurs — ne me paraît pas non plus une *situation* dont on puisse ignorer l'importance et, surtout, désormais, la signification précise, révélatrice. Souvenez-vous en, j'ai toujours prétendu, soutenu avec force qu'une prédestination spéciale, secrète, une vocation de rupture révolutionnaire, qui ira en se dévoilant et en s'affirmant à mesure que l'inéluctable, notre inéluctable, s'installera à nouveau dans l'histoire, s'attache depuis les commencements aux Editions de la Maisnie.

Ainsi votre part personnelle de responsabilité y est-elle, cher Guy Trédaniel — car les Editions de la Maisnie ne sont que la part la plus visible de vous- même au moins aussi directe et actuelle, en l'occurrence, que ce que moi- même j'y ai investi en donnant à ma vie la direction sacrificielle qu'à présent certains — dont vous-même en premier lieu — n'ignorent plus. La *direction*, précisément, dont rendent compte ces « fragments d'un journal gnostique ».

Notre rencontre aura donc été, en elle-même, un fait de prédestination, et c'est ainsi qu'elle aura été prévue, à dessein ».

« Plus encore : comme il n'y a pas d'histoire impériale nouvelle sans un immense renouvellement intérieur de la religion qui doit en soutenir et armer la marche révolutionnaire en avant, ces « fragments d'un journal gnostique » exhibent également une dimension religieuse active et suractivante, et c'est

bien par cette part de religion nouvelle que les éditions de la Maisnie y retrouveront le plus leur propre vocation, leurs propres engagements des origines, le vœu fondationnel de leurs premiers commencements. Ce qui s'y fera maintenant aux Editions de la Maisnie, ce qui s'y fera à travers la publication combattante des « fragments d'un journal gnostique » rendant compte de mon propre cheminement sous contrôle, s'y trouvait inscrit, d'avance, dans le mystère même de la fondation des Editions de la Maisnie, dont l'heure ne vient qu'à présent. L'heure de la religion nouvelle, dont les Editions de la Maisnie vont avoir à se faire le véhicule privilégié, et reconnu pour tel sur toute la ligne de front ».

(299) Ensuite, quelqu'un est venu chercher Guy Trédaniel, pour qu'il retourne d'urgence à son bureau, et je suis resté seul « au café », pendant une heure peut-être. Comme au fond d'un noir puits de mine, la rencontre en moi d'un silence fracassant et de l'intolérable sollicitation d'une spirale de souffle tournant de plus en plus vite, affolante, engagée de plus en plus dans l'exploration palpitante de ce puits. Mais il s'agissait d'un puits d'espérance et de vie, ce noir était un noir de frémissante douceur. Ce qui m'y attire, un jour me guérira, m'en fera la donation salvatrice, sans nulle contrepartie, royalement. Je ne refermerai plus la malle, *je tiendrai*.

(302) L'obligation majeure, décisive, de prendre connaissance du livre de notre camarade Emmanuel Chabrery, *Paroles Gelées*, paru chez Guy Trédaniel, à Paris, en 1993, où se trouve invoquée, et comme *prouvée*, la date du 11 août 1999.

Table des Matières

Le talisman de Rhea Silvia	11
Paravrtti.....	32
Les dévergondages de la nostalgie.....	51
Sikkim	65
Sous la lune noire du Tantra	83
Une bâtisse magique et nécromantique.....	107
Les chiens du chasseur effrené	137
Le Gué des Louves	167
Victoria Palace Hôtel	199
L'Acte de Renouveau.....	233
Les Jardins d'Alleray	257

« Sur la frontière infiniment dangereuse de la littérature révolutionnaire d'avant-garde et de la plus “grande histoire”, quelque chose s'est récemment passé, est en train, toujours, de se passer actuellement, et se passera dans les années à venir sous l'horizon décisionnel du troisième millénaire, quelque chose dont quelqu'un doit à n'importe quel prix rendre compte, en établir la mémoire fondatrice et faire que vivent ainsi les nouvelles paroles de puissance, de liberté en recouvrance et de restitution transcendante.

En état de continuation, d'une manière aussi clandestine qu'ininterrompue, depuis déjà 1793, le document de mémoire qui se présente ici comme des “fragments d'un journal gnostique”, à ce jour connu de quelques-uns seulement, du “petit nombre”, va donc devoir produire, sous ma propre signature, trois recueils, trois “romans”, à statut conditionnel, s'intitulant comme il suit :

- (1) Le Gué des Louves
- (2) Retour en Colchide
- (3) La couronne occulte des Hohenstaufen

À l'horizon du troisième millénaire, seule comptera désormais la révolution culturelle chargée d'entrouvrir les portes de la “plus grande histoire” au projet de la future fédération impériale eurasiatique, du futur “Empire Eurasiatique de la Fin”, et ce sera donc le mémorial de la mise en marche du processus fédéral grand-européen et impérial eurasiatique déjà en marche, qui va constituer, la matière première de ces “fragments de journal gnostique dont j'assurerai moi-même l'écriture, jusqu'à la fin.

Et, dans le prochain avènement historique de “l'Empire Eurasiatique de la Fin” me trouvant moi-même impliqué, à la fois existentiellement et comme au-delà de moi-même, c'est bien cette implication de toujours qui va dévoiler la raison d'être ultime, agissante, de mon témoignage et de sa nécessité par rapport à la nouvelle histoire à venir de notre communauté de survivants, de son destin suprahistorique et à terme, suprahumain ».

ISBN 2-85707-720-3

